

Déplacements

Jacques Le Dem

Ce numéro de *Documents et Débats* est inhabituel par le nombre de textes qu'il présente ; les dernières conférences des *Mardis scientifiques*, celles des *Entretiens de Vaucresson* et l'intégralité des *Débats scientifiques du Samedi*. Avec ceux-ci, *Documents et Débats* est aussi le témoin d'un déplacement des lieux — nous avons quitté « Notre-Dame des Champs » et Montparnasse pour la Fondation Dosne — et du mode de nos échanges. Ces changements ont entraîné une participation accrue et ont renouvelé l'intérêt de nos réunions, ce qui apparaît d'ailleurs naturellement dans les textes eux-mêmes, et en particulier dans ceux qui comportent une « adresse ».

Avec le mot « débat », le bulletin intérieur est fidèle à son titre et à son histoire. Il y eut une époque où nombreux étaient ceux qui faisaient circuler leurs points de vue sur des sujets qui étaient alors précisément débattus ou encore sur le travail accompli et les thèmes abordés dans un groupe ou dans un séminaire. Le témoignage, ici, de Nicole Berry sur son activité de traductrice — activité de déplacement entre deux langues — est le signe que ce temps est vivant.

Cette année, pour la première fois, la liste des publications n'est pas rattachée au rapport moral du Président, mais paraît dans ce numéro qu'il est habituel d'appeler scientifique, après les conférences et les débats. Elle en est comme un prolongement, sollicitant aussi les échanges à venir. Cette liste n'est pas exhaustive, mais son importance témoigne de la passion qui anime beaucoup, à travers une grande diversité des thèmes et des lieux d'édition, à « écrire la psychanalyse ».

Les écrits, eux aussi, se déplacent. Différents de ceux que l'on croyait avoir laissés, ils révèlent qu'un changement s'est produit en soi, un effet du travail psychique. Il en va de même entre un exposé entendu et son texte lu.

Avec mes deux collègues lyonnaises Nicole Oury et Josiane Rolland, dont la collaboration dans l'amitié ne m'a jamais manqué, je remercie ceux d'entre vous qui ont bien voulu nous confier la liste de leurs publications et ceux qui nous ont confié leurs conférences et contribué au mouvement de ce bulletin.

Au(x) commencement(s) était l'acte

Françoise Brelet-Foulard

Au commencement de ces réflexions, ce fut un étonnement de lecture. Un étonnement devant le contexte très particulier que Freud donne à l'agir quand il le rencontre pour la première fois. L'agir, chez le psychanalyste, est mal aimé. C'est peut-être pour cela que je souhaitais plaider sa cause. Et de découvrir que c'est en tentant de situer ce qu'il a appelé « l'action spécifique » que Freud introduit pour une des rares fois de manière explicite, l'Autre de la psyché, assurait ma démarche, et en même temps proposait un axe à la réflexion.

Ce n'est pas en effet à penser avec *Totem et Tabou* que je nous convie, malgré mon titre. Plutôt à accompagner Freud au commencement de ses réflexions métapsychologiques : « l'action spécifique » c'est *l'Esquisse*, et déjà un petit article de 1895 : « qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de névrose d'angoisse ».

Freud y propose une origine, celle de la complexification des organismes, sous l'impact de ce qu'il appelle « les grands besoins », la sexualité et la faim. L'action spécifique apparaît dans sa nécessité. « Puisque l'individu est soumis à ce qu'on peut appeler *l'urgence* de la *vie*, il doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée — à supporter du déplaisir — qui puisse satisfaire un acte spécifique. »

C'est aussi le commencement de la vie psychique du petit humain. *Nécessaire*, encore, l'action spécifique. Mais là, il faut de l'Autre pour que ça agisse. Freud vient de reconnaître à la psyché un interne et un externe dont elle ne peut s'abstraire, figures premières de ce que la fantasmagorie de castration viendra reprendre. Et il introduit l'Autre, justement dans cet entre-deux. Le paragraphe 11 de *l'Esquisse*, « l'expérience de satisfaction », précise ici notre étonnement. Revenons à la situation primitive (nous dit Freud), celle du tout petit, en état de détresse, de désaide, pris dans le besoin et l'urgence de la vie. L'excitation, devenue psychique, fait « tension », « poussée », et se réalise à travers une *modification interne* du nourrisson : cris, manifestations motrices et cénesthésiques anarchiques, en aucune manière susceptibles de faire cesser l'afflux des excitations. Et qui plus est, s'ajoutant au déplaisir, expérience de douleur. Freud, 40 ans plus tard, dans les *Nouvelles conférences*, en fera, nous le verrons, un exemple du trauma.

Or il faut, et là je vais de nouveau citer Freud : « Que se produise une certaine *modification externe* (apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), une modification qui, en tant qu'action spécifique, demande des moyens précis. Le nourrisson, à ce stade précoce, est incapable de provoquer cette action spécifique. » C'est alors, nous dit Freud, « que l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant, alertée du fait de la décharge se produisant sur la voie des changements internes. » Les cris, la rage motrice du tout-petit sont interprétées par l'Autre maternel.

Nous sommes habitués, Freud lui-même s'y attarde, à penser ce moment de la vie du tout-petit (au sens logique du terme) comme l'espace où s'inaugure la demande, la compréhension, le langage, *le lien*. « La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance, celle de la "compréhension mutuelle". L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux ».

Nous n'oublions pas non plus, mais ici ce sera essentiel, que cet Autre maternel n'est pas seulement personne secourable. Mettre le sein, là, pour l'enfant, n'est pas qu'action spécifique, « fonctionnelle ». S'y propose, s'y intromet le sexuel ; comme dans tout acte, au plus près de la Chose, avec toute la violence — ou la contre violence — de l'inconscient maternel.

Mais je me suis trouvée arrêtée dans une troisième direction qu'ouvre la suite de la formulation freudienne : « Quand la personne secourable a exécuté pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, *celui-ci se trouve en mesure*, grâce à ses possibilités réflexes, de *réaliser immédiatement*, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression du "stimulus endogène", processus qui mérite d'être appelé dans son *ensemble*, fait de satisfaction. » L'Autre maternel, c'est ici rappelé avec force, n'est pas l'objet. L'objet, le sein, nous le savons, n'est pas « autre que l'enfant, mais de lui ». L'Autre maternel est « entre-deux ». Entre la tension excitation, continue, inexorable, et la satisfaction. *L'Autre maternel est médiation, médiation entre soi et soi*. Il réintéresse l'enfant à la satisfaction, à sa satisfaction, à se satisfaire lui-même.

Ici les mots nous trahissent et pourtant il me semble que c'est à la théorisation (ou à la fantasmatisation) de ces moments

que le recours à l'acte — et le geste — nous obligent. Bien sûr le tout-petit retrouverait ainsi l'insu de son omnipotence, un instant désillusionnée. Mais surtout s'installe un pont — pas encore pont-verbal, mais pont-perception — au-dessus de cette expérience/rupture, un pont qui établit une *continuité psychique*.

Le psychopathe... je pense à l'inflation, dans sa parole, de l'omnipotence, proposée/opposée à notre rencontre. Toute-puissance, dans le négatif parfois, le plus souvent omnipotence et fatuité si naïves, qu'elles en sont décourageantes. Comment retrouver avec eux un espace commun de pensée ? Et si l'avvers de la médaille, ce qui se dit en continuité/discontinuité nous y aidait ?

A cette continuité psychique, l'Autre médiateur s'avère indispensable, s'inscrivant en même temps que la satisfaction dans la psyché, et faisant partie indissociable — mais ligne de rupture du cristal ? — de « cet ensemble aux liaisons rendues faciles et à l'investissement plus stable » que Freud évoque comme conséquent, en le proposant comme « première notion du moi » (1). Ligne de fracture toujours possible, origine d'une discontinuité, pour certains d'un véritable gouffre.

L'action spécifique ouvre le petit humain à l'altérité, Médiation entre soi et soi comme toute altérité, elle réintéresse le petit d'homme à sa satisfaction. Mais elle peut manquer, imprévisible, immaîtrisée, castration constitutive même de la psyché, autrement submergée par l'excès traumatique de l'excitation, « éclatée ». La décharge, l'éconduction, qui fera l'expérience de satisfaction, n'est que l'indication que « ça a marché » : le travail psychique a pris en charge ce à quoi l'autre secourable a *d'abord* suppléé. Cette *première continuité psychique*, si elle participe désormais du mouvement moïque (non de ce qui le « représenterait »), liaison libidinale nécessaire, trouve parfois — et particulièrement dans l'espace de l'analyse — sa rupture. Et si le recours à l'acte était alors, chez certains patients, la seule réponse qu'ils puissent trouver ?

Continuité

Annie entre en trombe dans le bureau, Cela fait dix minutes que l'heure de sa séance est passée. « Je veux me déguiser ; le Farwest, tu connais le Farwest ? J'ai pas de jupe, c'est con les jupes Geneviève a dit, débrouille-toi. Tu me prêtes une jupe ? J'avais un jean, un jean c'est con. Tu sais comment c'est fait un cowboy-fille ? Tu en as vu toi des filles ? Comment c'est fait les filles ? Tu sais toi ? Pourquoi tu es toujours en pantalon ? »

Un court silence. Ce matériel si clair qu'Annie m'adresse en une charge forcenée, ce mode d'être avec moi lui sont tout à

fait inhabituels. Un éclair, au milieu de la sidération que je n'ai même pas conscience d'éprouver : *c'est vrai*, ce matin, je suis en jean. Trop court le silence. De nouveau la charge, je distingue à peine les mots. « Tu ne réponds pas. Réponds. Tu ne réponds jamais, c'est con la thérapie. Prête-moi une jupe. Tu as une jupe, toi ? Quelle couleur elle est ta jupe ? Je veux me déguiser en cow-boy ; c'est con la thérapie. »

Je n'ai même pas vu Annie debout. *C'est vrai* qu'elle s'était assise comme elle le fait d'habitude. J'ai entendu la porte claquer, claquer si fort que la vieille cloison de mon bureau m'a semblé résonner longtemps. Enfin quelque chose qui dure... Qui me laisse durer.

Qu'aurais-je dû faire... non, dire. Cette surprise dans laquelle j'étais et qui me semble un caractère nécessaire à l'acting vrai — sans la surprise nous sommes, me semble-t-il, plutôt du côté d'une de ses variantes, la provocation, plus proche de l'agieren de transfert — cette surprise/emprise, quand je peux y échapper, c'est un « c'est vrai » qui s'y associe.

Dans le déferlement langagier d'Annie, sa clarté, son immédiateté m'a ligotée. Matériel clair et, en même temps, confusant ; la jupe, le jean, le jean, la jupe, elle-moi, moi-elle... Masse indifférenciée, réduits à n'être que mouvements, les mots même, bousculés, bousculants, font acte. Je n'ai pas vu se convoquer mes (lentes) élaborations, mes chaînons domestiqués ; la différence des sexes, la castration n'étaient plus en moi que des mots, trop présents, sans aucune épaisseur vivante, devant le sauvage, le brutal, devant Annie folle de sa violence, cette charge de taureaux dans cette plaine sans cow-girl qu'était pour quelques minutes mon bureau.

Sans cow-girl ou sans cow-boy, peu importe pour le moment. Sans un repère vivant, sans un Autre secourable que la petite fille que je suis n'a pu non plus appeler, là, juste quelques secondes, dans le court silence, le temps de l'« action spécifique » : « Raconte, Annie, dis-moi. »

Depuis six mois Annie me demandait de la reconnaître « adulte ». Il y a deux séances elle m'avait proposé la tireuse de cartes, voyante vraiment lucide que sa mère consulte toutes les semaines et qui tire à Annie un avenir sur mesure. Les mesures de sa mère ; « sauf quelques cartes, qui sont dangereuses, tu sais ». Une Annie civilisée. Et tout d'un coup — le danger ? — elle ne se déguisait plus, elle « déboulait », taurillon et/ou petite génisse, dans l'espace que peut-être mon abstention des séances précédentes lui avait fait espérer. Et je restais pétrifiée au sens propre, dans les barrières de mon « savoir ». La castration, la différence des sexes... alors que la violence

1. Ligne de rupture du cristal, dans la mesure justement où sa médiation introduit le ver dans le fruit, le sexuel dans la nécessité, le disjonctif dans la continuité.

pulsionnelle, dans son éprouvé même, dans cette charge du troupeau, demandait cette médiation de soi à soi que je n'ai pu lui donner. Trop lestée devant l'agir, ayant trop perdu, dans le sérieux investi de notre magie lente, le plaisir à jouer l'acrobate, le funambule, jeune cow-boy ou cow-girl, peu importe ici, dont le saut sur la bête, aussitôt démenti, le fait se retrouver... sur ses pieds, et rebondir à nouveau, plus vite que son ombre.

L'intervention, l'interprétation, sol proposé à un rebondissement, ne sont-elles pas précisément médiation de soi à soi dans l'analyse. Notre travail de pensée fait « action spécifique », entre deux. D'un mouvement pulsionnel, arrêté ou tournoyant, à quelque chose qui se propose en « nouveau » et dont le « circuit » fait le plaisir de l'analyse.

Mais nous sommes « empétrés » devant le recours à l'acte de nos patients. « Embarrassés, lourds, gravides » dirait Lacan, de l'embarras qu'il évoque dans son séminaire sur l'angoisse, celui justement où il « parlera » de l'agir acting-out ou passage à l'acte. Je pense à l'image qu'il convoque : « embarazada » se dit en espagnol de la femme enceinte. Embarazar, c'est embarrasser. Quelle proximité tout d'un coup me rendait lourde, gravide, en écoutant ce jour-là Annie ? Celle d'un savoir à fonction occlusive, qui me fit manquer à être l'Autre, ce chaînon manquant de « l'action spécifique » trop prise dans le sexuel ? Annie ne peut que continuer à « agir », à agir la rupture cette fois... comme pour dire l'urgence, dans un dernier espoir. Et établir, dans les faits, dans l'externe, la discontinuité qui la terrorise. Exorcisme ? retournement ?... Modalités de fonctionnement si habituelles chez celui qui vit grâce à l'agir.

L'agir répond à l'urgence, l'urgence expose l'agir, le fait chuter hors du temps, dans les ténèbres ; et pourtant, c'est cette médiation maternelle, dans l'action spécifique, qui introduit dans la continuité psychique son négatif nécessaire, avec l'expérience du délai. Inscription d'une fonction dilatoire, tolérée et bientôt investie, porteuse de toute la complexification du psychique.

Le délai, c'est l'espace ouvert à l'hallucination de désir, archétype de l'activité fantasmatique ; et celle-ci est condition nécessaire de l'investissement libidinal de ce prémoi, condition de continuité, nécessaire à ce que plus tard « s'organise » l'investissement narcissique. Je suivrai ici Patrick Lacoste lorsqu'il propose, en poursuivant justement une réflexion sur « l'action » : « Le fantasme désigne à la fois une activité et le point de passage des différentes actions psychiques vers l'action... ou vers la pensée (...). Mise en acte puis mise en œuvre, l'activité "phantasieren" (...) échappe à un statut conceptuel fixe, à une définition scolaire stable (...). Au centre, l'activité "phantasieren" est à la fois effectuée, analysée et reconduite, dans sa fonction indéfinie, instrumentale. » L'activité

fantasmatique et l'investissement moteur de l'acte d'« éconduction » ne sont pas concurrents. L'un éclaire le but de l'autre, l'autre soutient l'investissement de l'un.

Dans la cure, l'effondrement de l'activité fantasmatique accompagne ces moments de recours à l'acte. Il *fallait* qu'Annie se déguise, *dans la réalité d'un geste*, qu'elle porte « pour de vrai » une « vraie » jupe à moi. Et là où elle me surprend, je m'entends, tentant d'introduire un écart, une latence, avoir le mot « c'est vrai » à l'esprit ; et à propos d'un geste, d'un vêtement porté.

« Là où je tremble, et j'agonise, et que je tends la main en marmonnant vers le verre de mesclal, *cette boisson que je ne parviens pas à trouver réelle*, même quand je la porte aux lèvres » ; c'est le consul dans le roman de l'alcool de Malcom Lowry *Sous le volcan*. A partir de quel lieu psychique tente-t-il de se faire entendre ?

« Poser un acte, bien réel et palpable, écrit J.-C. Arfouilloux, même si les mobiles peuvent en rester obscurs (surtout, ajouterais-je, si les mobiles peuvent en rester obscurs), c'est tenter d'échapper à la pluricité des mots. » Les mots, les images, les mises en acte internes du fantasmé semblent toujours trahir ces patients ; non pas leur manquer, mais dévoyer leur expérience, un absurde indicible, que les mots déguisent, « font semblant » de recouvrir, d'habiller. Ils cherchent un « pour de vrai » dont ils savent pourtant la non-existence. C'est le souvenir ici, toujours interrogeant, d'un de mes premiers patients, qui poursuivait un travail analytique de rebondissements en rebondissements, et faisait suivre chaque insight — des illuminations-éclair préparées par de longs moments de résistance, notre pain quotidien — d'une mise en acte qui lui permettait de les repenser, de les remâcher... et de les digérer. Ce qui ne fut pas sans poser de graves questions dans la réalité externe de sa vie : ainsi par exemple il donna du jour au lendemain sa démission d'un travail où il s'insérait tout à fait positivement, en motivant son départ d'une fantasmatique agissante en lui, dont il venait de découvrir la place et le poids, bien sûr, d'aliénation. Son supérieur hiérarchique, analyste — il travaillait dans le monde « psy » — tenta bien de lui dire qu'il pouvait remuer cela dans sa tête, le regarder sous toutes ses facettes, le faire jouer. En vain. Lorsqu'il rapportait en séance ces propositions qu'il sentait amicales et dont il ne critiquait pas la valeur (il estimait son patron), il se trouvait et me mettait dans une véritable confusion et répétait « je ne comprends pas », avec l'impression d'être totalement étranger à mon monde, au monde de la psychanalyse. Le travail analytique reprenait lentement et sur le même thème, grâce semble-t-il, à la réalisation et à ce qu'elle portait de « pour de bon », pour de

vrai, dans son externalisation, comme si, à l'intérieur, mon patient n'arrivait pas à en investir la « réalité ». Mais peut-être aussi j'étais trop jeune analyste pour y être suffisamment attentive, ceci venait suppléer à un « agieren » de transfert dont il se/me protégeait et dont il protégeait finalement l'analyse : lorsque celle-ci se termina, lui et moi n'étions pas mécontents, Et cette cure est trop lointaine pour que je puisse en dire beaucoup plus.

Elle me renvoie plutôt à ce type de patients, plus fréquents que je ne l'aurai pensé — au congrès de Nice, Ramon Bassols a apporté une observation de ce type extrêmement riche — qui « entendent » toute interprétation, toute intervention de l'analyste comme un conseil ou même un ordre, et tentent immédiatement d'y conformer leur conduite. L'analyste voit sa parole ligotée, tout jeu de pensée lui étant interdit, sous peine de *réalisation* immédiate, et son activité de médiation, ses sollicitations de rebonds, totalement « dévoyées », perverses.

Quel serait donc ce « vrai », ce « réalisé » qui échappe au jeu, à l'incertain, à l'indécidable. La clinique de l'alcoolique semble grosse de cette question. Boire pour oublier dit le sens commun. Boire pour ne plus penser, de cette pensée désespérée qui affirme l'inéluctable de l'indécidable pour se réfugier immédiatement dans la « croyance », celle-là même que dans une lucidité imparable elle avait soumise, l'instant d'avant, à une dérision décapante. Oscillation interminable, si rapide, qu'en y regardant de moins près on aurait pu y voir le mouvement de deux courants de pensée parallèles et sans influence l'un sur l'autre, comme chez le pervers. L'alcoolique, pour qui l'acte — boire (et ici, même le geste de boire) — est essentiel ; l'alcoolique qui trop souvent nous offre un monde sans réalité psychique : le travail, les enfants, boire, ne pas boire... le « vrai », quoi.

Le fantasmé, cette pensée de la chose inconsciente, ces théories que le moi a tenté de construire tout au long de nos vies, et qui, de suite, trop proches de leur source sexuelle, lui échappe, poursuivant leurs déplacements internes dans un inconscient « insu » ; et contre ce même moi, tente de nouveau, totalement « déplacé » et toujours même, d'originer une actualisation éconductive, si je peux me permettre ce mot. Un fantasmé-pont, un fantasmé-médiation psychique, que nous écoutons travailler, moyen de transport dit Freud, passage nécessaire entre les topiques, conscient et inconscient, dedans et dehors, mouvement et mots/images, tout au long des cures. Médiation — la seule efficace ? — de soi à soi.

C'est dans la nouvelle suite de leçons, plus précisément les 31^e et 32^e que Freud, me semble-t-il, renouera au plus près avec sa modélisation de l'Esquisse, retrouvant d'ailleurs un privilège avoué de l'abord économique. Le lieu du moi doit sa vivance, son investissement libidinal, au ça, et sa différenciation au monde externe ; de nouveau un entre

- deux. Définition simple en apparence, mais ample, ouverte, heureusement imprécise. Par identification aux objets, *conservés* ou *abandonnés*, il réussit à être suffisamment approvisionné d'énergie libidinale, suffisamment « aimé » par le ça, pour survivre, perdurer ; « la vie est dure » lui fait dire Freud. Et assumer la tâche dont l'autre maternel en tout premier lieu s'est chargé, celle de l'action spécifique, sur le mode du penser. « Mandaté par le ça, le moi domine les accès à la motilité mais il a intercalé, entre le besoin et l'action, le travail de pensée, cet ajournement pendant lequel il exploite les restes mnésiques de l'expérience. » Entre 1895 et 1933 bien sûr, s'est imposé à la théorie le principe de réalité, et son lien énigmatique à la perception. Freud vient d'abandonner le projet d'en rendre compte et simplement affirme son importance : « La relation au monde extérieur — celle qu'assumait l'action spécifique — est devenue décisive pour le moi. » Aidé en cela, ce moi, il faut l'ajouter et cela est très important pour notre compréhension du recours à l'agir, par la mobilité, l'aptitude à la décharge des motions pulsionnelles dans le ça : « qui font dans cette circonscription animique, si parfaitement abstraction de la qualité de "l'investi", de ce que dans le moi nous appellerions représentation ».

C'est cette capacité du moi à dominer la pulsion qui préoccupe Freud dans ce texte. L'épreuve de réalité n'est qu'une « fonction » du moi, non son essentiel. Sa seule chance de « dominer » le pulsionnel, je reprends le mot, est dans cette capacité de « représentance » et ceci dans la mesure où « la représentance des pulsions est insérée dans un assemblage plus grand, qu'elle est accueillie dans un ensemble cohérent ».

Insistance de Freud, comme dans *l'Esquisse* : c'est la liaison qui fait l'espace du moi, mouvement qui définit un lieu : la symbolisation dans le sens que donne à ce terme J. Laplanche. Ouverte ou fermée, fantasme ou symptôme, médiation entre la pulsion et malgré tout, la satisfaction... Concentration de pulsion de vie, de libido narcissique maintenue d'ailleurs par « ruse », le moi se proposant au ça à la place de ses objets (non pas perdus mais « conservés ou abandonnés », cette formulation freudienne devrait nous arrêter), à la place de ses objets, donc, par jeu d'illusion.

Citons encore : « Ce qui caractérise tout particulièrement le moi, à la différence du ça, c'est la propension à la synthèse de ses contenus, au regroupement et à l'unification de ses processus animiques, propension qui fait totalement défaut au ça. » De nous laisser facilement abuser, de prendre plaisir à croire à cette cohérence, sans garder à l'esprit son caractère illusoire, ne devrait pas nous amener à jeter le bébé avec l'eau du bain, à oublier que le moi est actuation de liaisons, créateur

de liens, y compris du lien à l'objet. Et en cela, représentant d'Eros, face à la pulsion de mort.

Discontinuité / disjonction

C'est dans le séminaire de 1962-1963, sur l'angoisse, que Jacques Lacan évoquera le plus précisément je crois, acting out et passage à l'acte. De ceux qui y font recours, précise-t-il, « il ne s'agit pas d'une espèce de sujets, mais d'une zone de rapport ». De rapport à l'angoisse, « l'angoisse, liée à l'approche de l'objet, l'angoisse précisément en tant que tout objet lui échappe » ? Agir, dira-t-il, « c'est arracher à l'angoisse sa certitude, agir c'est opérer un transfert d'angoisse (...) ce qu'il s'agit d'éviter, c'est ce qui dans l'angoisse se tient d'affreuse certitude » (2). En fin d'année il convoque à nouveau ces recours à l'acte. Du passage à l'acte il propose la structure en la définissant par la négative : non pas « quelque chose qui seulement se passe dans le champ du réel, mais quelque chose qui, dans ce champ, celui où s'exerce la réponse motrice, *n'est pas réflexe au sensoriel*, ni non plus réalisation du sujet ». L'acting out, lui, serait plus près du sens, plus « démonstratif », c'est son mot. On le voit reprendre là ce que les Anglais, Ph, Greenacre la première, Winnicott, avaient souligné fortement : le pouvoir magique dont est revêtu l'agir, lui donnant une force psychique *animique* impressionnante, et son caractère de mise en drame. Objectiver, et objectiver dans l'externe ; externalisation agie, nécessaire, pour que l'analysant — ou le psychopathe dans ses conduites habituelles — puisse récupérer, reprendre à son compte, peut-être symboliser, des contenus internes qui lui échappent autrement. Winnicott poursuivra ultérieurement très loin dans ce sens, je pense à son travail sur la crainte de l'effondrement. Le terme d'acting est d'ailleurs fidèle à ce sens. « To act a play, to act a part », jouer une pièce, jouer un rôle.

Mais avant tout, Lacan insiste, il est « mise hors de Moi ». S'y révèle (et c'est l'« agieren » de transfert, essentiel à l'analyse), s'y révèle le vacillement de la défense moiïque, le trouble, la « disjonction » du moi. Le mouvement inconscient se précipite dans la faille, au plus proche de son originel ; du cru, et non ce déjà cuit refoulé, prédigéré et élaboré autrefois par le moi, qui fait nos fantasmés inconscients habituels.

Virginie, « analysante parfaite » dont les capacités élaboratives fascinantes s'affirmaient de plus en plus au long d'une cure « modèle », négociait petit à petit une relation à la mère, fantasmée comme fétichique, entrelacée à l'évocation d'une figure paternelle complexe et investie. Elle se trouve peu à peu dans ce qu'elle ressent comme le deuil de cet

investissement majeur de sa vie infantile et pense à terminer son analyse. Elle se sent mal, pleure tout au long des séances, se tait beaucoup et impute à cette fin d'analyse qui se profile à l'horizon, le mouvement de fragilisation qu'elle ressent fortement. J'y vois pour ma part le signe de sa reconnaissance de l'altérité de la figure maternelle. Ce jour-là, après un long silence, Virginie raconte un rêve. Elle est sur une route. Devant elle, tout à coup, une statue en plâtre. Elle la prend et l'époussette avec douceur, Elle découvre avec ravissement que les yeux sont vivants, qu'ils s'ouvrent et qu'ils se ferment. Elle s'empare du mot ravissement, associe longuement sur ce mouvement d'ouverture/fermeture: « ces yeux auraient à voir avec mon sexe de femme ». Elle pense alors à un autre rêve, fait la veille. Elle est en chemin, aussi. Viennent en face Marie, sa rivale depuis de longues années, sa petite fille Pierrette et., une troisième personne. La petite fille s'en va sur le côté, loin, pour ne pas la voir. Marie ferme les yeux. Je pense, en l'écoutant, à elle petite fille, si longtemps dans le déni de la relation chaude entre son père et sa mère, bien aidée en cela d'ailleurs par une constellation familiale fort problématique. Elle adulte, (*éléments cliniques supprimés*) elle qui découvre enfin dans l'analyse, qu'un sexe de femme peut être à soi, s'ouvrir, se fermer, dans l'émergence actuelle de souvenirs infantiles d'une sexualité auto-érotique cloacale qui lui appartient, cette fois, en propre ; elle, en ce moment fragile statue qui se découvre de plâtre dans le même mouvement qui reconnaît la vivance de son œil.

Et Virginie s'est arrêtée sur un « alors je me touche, là comme ça » en faisant sur le divan un geste que je ne vois pas. Je reprends « là comme ça », attentive cependant au « je me touche ». Virginie refait son geste ; long silence ; je reprends « là comme ça. Bien sûr, moi ici je ne peux pas voir » ; encore un silence : « je ne sais pas dire... le buste pas dans sa largeur, non, là d'un seul côté, de haut en bas... tiens c'est vrai du côté de mon bras. »

Virginie en cours d'analyse avait, sur l'autoroute, été prise dans un grave accident de voiture. Collision en chaîne, des blessés, des morts, elle, son mari et leur voiture, indemnes. Quand ils repartirent, elle ne pouvait plus écarter son bras gauche. Virginie poursuit, revient sur cet accident... (*éléments cliniques supprimés*). Et là d'un coup, ce que le geste portait : son désir de meurtre, de tuer son père, dans un geste de jalousie passionnée.

2. Certitude, proximité de la jouissance ; certitude, intolérance à l'incertain de l'objet.

C'est sa mère que, depuis toujours, Virginie croyait la cible de son agressivité, de sa jalousie. Son père, mort trop tôt d'un infarctus, lui restait, croyait-elle, si proche, Elle reste interloquée par ce qu'elle vient de dire, silencieuse.

(éléments cliniques supprimés par souci de confidentialité)

Je ne tirerai de ce moment d'une analyse bien classique qui se saisit de l'insight dans les séances suivantes comme d'un nouvel espace, que deux remarques : d'abord l'intérêt explicite de ma part pour ce moment gestuel et son expression maladroite : j'insiste sur le « non voir ». C'est l'incompréhension de mon intervention interrogative qui, redoublant son acte — geste d'une inhibition — non acte inattendu, fait poids. Le « je me touche » venait, comme chez Annie, proposer son offre dissuasive. La négliger et rester attentive à ce mouvement d'émergence que le geste seul peut reprendre, en souligner l'occurrence ne nous est guère habituel, et je m'en sentirais volontiers coupable. Et pourtant ces moments élaboratifs premiers me semblent l'analyse, dans la violence de sa force, comme l'« agieren » de transfert. A condition que le psychanalyste, là, fasse en mots médiation, médiation entre cet externalisé et un interne figurable, une représentance à réinventer, et que seul réinventera le patient « se donnant à lui-même la satisfaction ».

Mais aussi, deuxième remarque, ce qui est la condition de ce moment d'émergence : les investissements narcissiques de ma patiente, liés à la figure maternelle s'effondraient, et elle se découvrait statue de plâtre, dont seul le sexe de petite fille témoignait encore qu'il y eut du vivant. Moment de vacillement de la statue « moïque », indispensable à l'analyse, émiettement du plâtre qui emprisonne le sexuel, le vivant, mais lui donne une « jonction », une cohérence. C'est le temps fort de la discontinuité.

Moment dangereux, mais si précieux : rupture dans la surface du moi, cette faille n'affecte pas que l'analysant. Elle est aussi rupture du sens, échec dans cette recherche du sens que nous, nous investissons, échec de « cette dictature de la raison ». Nous attendons ce moment, nous disons l'attendre, peut-être le redoutons-nous plus encore : la cohérence du geste de Virginie, les liens qui se tissent en moi lorsque l'insight l'a enfin fait « parler », manquent le plus souvent. Nous restons surpris, *décontenancés*. L'acte est « bête », grossier, brutal, massif, comme ces mouvements dans le ça dont Freud nous dit qu'ils sont si négligents des qualités de l'« investi ». Le puzzle n'a plus de couleur, ses lignes s'obscurcissent, se confondent,

font masse. Masse des mots d'Annie, qui fait acte, mots surdéterminés, surchargés comme une photocopie trop encrée. Et l'urgence, cette contrainte à les vivre dans l'immédiat, sans le secours du temps, notre meilleur compagnon de travail.

Et nous de refuser l'acte, dans un contre-transfert *aussi violent*, même s'il se masque habilement, de le rejeter « hors analyse », comme il nous rejette « hors du sens ». Ou de *re-agir* à notre tour, avec la dernière chance de nous reconnaître « acting a part », restaurant du même coup notre fonction tierce de spectateur impliqué, comme dans l'« agieren » de transfert... Restaurant aussi la possibilité de l'analyse...

Pour nous, comme pour notre patient, le temps de l'acte est instant d'une autre vérité, où chacun d'entre nous perd, je crois, au moins pour quelques instants, sa capacité à jouer, dans le sens winnicottien du terme. Seul l'espace transférentiel et sa vérité incandescente peut, me semble-t-il, tout d'un coup chauffé à blanc, accueillir cette violence pulsionnelle, lui donner espace de déploiement. Lui permettre aussi, c'est là le paradoxe du recours à l'acte, d'appeler à elle des éléments de représentance, des contenus enfouis qui peuvent enfin trouver leurs connexions, ces liens qu'un refoulement trop drastique avait détruits ou empêchés. Non seulement l'analyste qui s'y trouve pris doit vivre cette incandescence, mais assumer cette médiation de soi à soi, qui n'est pas construction interprétative, mais offre *seulement* un espace verbal et l'évoque dans l'actuel de la séance, comme l'autre secourable a mis autrefois le sein là, dans la bouche du bébé, a effectué « l'action spécifique », a rétabli la « continuité », « dans le champ du réel, celui où s'exerce la réponse motrice » comme le dit Lacan.

Le psychanalyste se trouve là dans une situation paradoxale : il a à soutenir cette fonction de médiateur, dans *le réel d'une intervention explicite* ; il ne doit pas quitter le champ qui est le sien, celui d'une sexualité toujours implicite, le champ de l'analyse. Notre « identité de psychanalyste » s'affole, au sens propre du terme.

Et à ce même moment, dans ces moments de cure, de cures banales comme de cures difficiles, les analysants vivent cette disjonction moïque, la leur, comme une menace vitale à leur narcissisme. Ils tentent de susciter nos propres mouvements de réassurance narcissique pour s'y étayer, en nous donnant en excès ce qu'ils peuvent penser justement, convoquer nos théorisations-prothèses : j'avais, à propos de la tireuse de cartes d'Annie, repris l'image de cette femme toute-puissante qu'elle avait convoquée pour moi, décrite par elle ni homme ni femme. Et peut-être le « je me touche » de Virginie faisait écho subtil au plaisir que j'avais vécu, les semaines précédentes, en l'entendant enfin se découvrir un corps sexuel pour elle, et non pour le plaisir exclusif de sa mère. Notre incontinence

interprétative, en ces moments d'agir, me semble iatrogène et pourtant quasi-réflexe, signant notre propre moment de discontinuité.

Et la chose devient particulièrement explosive lorsque nous sommes avec ces patients pour qui la fêlure disjonctive ressemble à un tremblement de terre, cataclysmique.

Reprenons les *Nouvelles conférences*, en suivant la piste lacanienne qui rapproche l'acte de l'angoisse. Déjà le traducteur des *Œuvres complètes* avait appelé notre attention, dans une note de bas de page ajoutée au paragraphe que nous avons cité sur ce que Freud, dans le contexte, pouvait proposer comme travail de pensée du moi. Il renvoyait à la « leçon » suivante, « angoisse et vie pulsionnelle ». Quand le moi n'a pas inclus la motion pulsionnelle dans son organisation et que celle-ci, refoulée, appartient au ça « le moi se sent faible. Il s'aide alors d'une technique qui au fond est identique à celle de la pensée normale (...) le moi anticipe la satisfaction de la motion pulsionnelle suspecte, et lui permet de reproduire les sensations de déplaisir qui sont au commencement de la situation de danger redoutée (...) (cet) investissement d'épreuve éveille l'automatisme plaisir/déplaisir par le signal d'angoisse. » Nous voici devant une version sophistiquée de l'action spécifique ! La suite immédiate nous intéresse particulièrement : « Dès lors plusieurs réactions sont possibles, ou un mélange d'entre elles en des montants variables (...) plus le développement d'angoisse peut être limité à un simple signal, plus le moi dépense dans les actions de défense, qui équivalent à une liaison psychique du refoulé, et plus le processus se rapproche aussi d'une élaboration normale. Ou bien l'accès d'angoisse est pleinement développé et *le moi se retire entièrement de l'excitation choquante*. » Le moi abandonne, le moi « *disjoncte* ». Hors course, disqualifié, « il éclate en angoisse, obligé d'avouer sa faiblesse ». Et Freud de rappeler d'ailleurs rapidement la thèse de Rank ; entre l'angoisse de naissance et l'angoisse de castration, dont il redit là avec force qu'elle s'impose comme forme de l'angoisse avec la phase phallique, d'autres situations prototypes : « Le danger de désaide psychique qui s'accorde avec le stade de l'immaturation précoce du moi, le danger de perte d'objet (cette fois il s'agit d'objets "perdus" et non "conservés ou abandonnés" comme tout à l'heure), avec la non-autonomie des premières années d'enfance (...). L'essentiel dans la naissance, comme dans toutes (ces) situations de danger, c'est qu'elles provoquent dans le vécu animique, un état d'excitation sous haute tension, qui est ressenti comme déplaisir et *dont on ne peut se rendre maître* par décharge. Si nous appelons un tel état un moment traumatique (...) nous sommes parvenus à cette thèse simple : ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est chaque fois la venue d'un moment traumatique. » Il nous est habituel de concevoir l'agir comme

lié à cet instant traumatique, à ce trop, décharge quasi non psychique, hors-circuit du mouvement moïque. Cela reste un outil de compréhension nécessaire. Mais acceptons un déplacement d'accent, de l'excès d'excitation à cette disjonction du moi, et à l'expérience de sa discontinuité.

Le recours à l'acte se complexifie, ajoute à sa fonction de décharge, une fonction de reprise, au plus près de la matrice originelle, du travail psychique. Mouvement qui reproduit— qui commémore ? — l'action spécifique maternelle et le proto-mouvement du moi, condition nécessaire de la continuité psychique et du ré-intéressement du sujet à la satisfaction. Le passage à l'acte pourrait être ainsi pensé comme un shunt indispensable pour maintenir une présence psychique à l'expérience, une continuité moïque.

Les expressions actuelles de la difficulté à vivre dans l'adolescence nous apprennent beaucoup sur cet aspect de recours à l'acte : l'agir impulsif bien sûr et particulièrement la tentative de suicide, mais aussi ces conduites agies plus organisées, boulimie, anorexie, toxicomanie, et ce mode trop fréquent de retrait actif dans la passivité, dans le refus de toute action, qui apparaît, dans ce contexte psychopathologique, comme un acte en négatif. Acte en négatif que je rapprocherais volontiers, pour ma part, et nous voici de nouveau dans la cure d'un des aspects de la réaction thérapeutique négative, telle que l'évoque J.-B. Pontalis dans *Non, deux fois non*. « *Réaction* à cette "possession" par un corps étranger interne qui fait sans cesse effraction, sans répit violence, et exerce son emprise du dedans, comme si la mère tenait lieu de pulsion. » Acte en négatif qu'Evelyne Lavenu écoute chez un adulte, Blanchard ; je ne résiste pas à reprendre ce témoignage, et son commentaire : Blanchard, ce célibataire de 31 ans, « une surface sur laquelle rien ne s'inscrit, un bloc fragile dont trop de mouvements disjoindraient la construction. » « Cela commence par la peur, l'entend-elle dire, et puis je reste immobile, sans pensée, il n'y a plus rien. » « Un temps, plus rien n'a existé, note E, Lavenu, *l'étonnant est que ce rien ait tant de consistance*. » Depuis quel temps, pour Blanchard, quelque chose arrête la chute hors du monde ; quand la peur déborde, il fuit, vole une voiture, part le plus loin possible. La prison est le lieu où s'arrête la chute « il tombe en prison et ne se suicide plus » ajoute-t-elle. « Agir, pour lui, c'est être pensé par une action qu'on ne pense pas, c'est croire que le vide du dedans peut être rempli par un acte du dehors ».

Recours à l'agir, en négatif ou en positif, *ré-action* de fermeture à la sollicitation de l'objet, cet objet fantasmé comme ayant confisqué tout mouvement interne au profit de son propre désir. Refus d'investissement : à l'horizon, la désobjectalisation. L'économie psychique se réorganise alors dans la substitution :

dépenses motrices, sources de sensations qui maintiennent la stimulation et remplacent les investissements de l'objet, du fantasme qui le désignerait, les auto-érotismes objectalisés. Le mouvement anorexique s'y adosse... Constitution d'objets de substitution, l'alcool, la drogue, l'aliment dans le réfrigérateur, toujours sous la main, toujours sous emprise. *Objet-leurre, mais perceptible, matériel, certain.* L'analyste, quand la cure se noue, est mis à la même place, dans une relation infratéchnique. Cet objet leurre ne symbolise pas l'objet absent ou ne le fait que très secondairement. Il s'y substitue, le cache, embolise toute relation. Sa fonction, contre-investir la représentation de l'objet toujours présente, supprimer le mouvement qui le viserait, dénier une réalité interne qu'un refoulement insuffisant rend difficile à tolérer. Il faut y recourir sans répit, dans une nécessité répétitive, ceci devenant encore plus contraignant quand le lien transférentiel menace de «prendre» et de ramener l'objet « in præsentia ».

Valérie vient de « faire » une très longue psychothérapie. Son thérapeute lui a conseillé de venir « faire une analyse » avec moi. Elle est venue. Elle va mieux, c'est certain, mais elle n'a pas d'homme, elle n'a pas d'enfants. Et elle a 42 ans... D'aventures en aventures, elle couche bien sûr et même beaucoup, mais n'a pas l'impression qu'elle est heureuse sexuellement. On dit que c'est la normale, qu'il faut l'être. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a consulté il y a... 8 ans, son thérapeute sexologue. Oh ! non pas que cela lui déplaise de coucher ; pendant ce temps elle n'est pas seule. Mais la sexualité, bof, un homme puis un autre, et alors ? alors, elle boit, ou elle vide son frigidaire. Elle voudrait bien ne plus tant boire, parce que dès qu'elle est seule... Il paraît que c'est ma spécialité, l'alcoolisme...

Je l'écoute, et sa parole remplit notre espace sans laisser de silences, sans me laisser de place. Valérie s'habille très sexy, son maquillage «saute» aux yeux mais elle n'habite pas son « look ». Et par moment — peut-être son regard — je pense à la Strada et je me sens très émue, un peu perdue.

Dans la vie, Valérie propose une véritable réussite sociale. Elle s'est faite *toute seule*, me dit-elle, et prépare en ce moment une agrégation. Dans son lycée de ZEP, pas vraiment difficile, mais tout de même, cela se passe bien. Valérie ne s'attarde pas cette réussite, dont elle dit que «cela l'a tenue jusqu'ici », ne l'assure pas. Est-ce vraiment normal de devoir faire une analyse quand on a déjà fait une longue thérapie ? L'anxiété pourrait être là. Et Valérie d'obturer immédiatement : elle connaît les conditions matérielles de l'analyse, les honoraires, les absences payées, son thérapeute lui a tout expliqué. Trois séances c'est trop, deux, pense-t-elle, seront suffisantes. Elle a tout organisé pour que ce soit possible quoiqu'elle vienne de se construire une maison — je note, comme soulagée, cette assurance — et qu'elle ait de grosses dettes. Elle dépense

d'ailleurs sans faire attention et s'engage dans l'analyse, avec la même attitude. Sa décision est prise et il est évident pour elle que je ne peux qu'accepter. La question ne se pose même pas.

La question ne se posera pas, en effet. Il me semble, au cours de ce premier entretien, que je n'entends ni emprise, ni ma propre exclusion. Je me sens à côté d'une lutte épuisante pour me convaincre et se convaincre qu'elle est là. Elle habite l'analyse, mais aussi mal que son maquillage et ses vêtements, et je ne me sens pas de taille à la lui refuser. Quelle nudité, terrorisante, « un trou est un trou », tente-t-elle d'habiller ?

Je parle d'horaires et maintiens les trois séances. Le premier « round » sera à mon désavantage : au bout de trois ou quatre semaines, Valérie m'annonce que trois séances c'est trop, elle ne peut pas, Elle ne viendra plus le mardi. Là aussi je n'ai même pas à acquiescer. J'ai beaucoup cherché à penser pourquoi je n'ai pas refusé cet agir. Les mots qui me venaient : une obscure intuition..., trois séances en effet c'était trop pour elle et pour moi. Et pourtant cela ne flambait pas plus qu'il n'en fallait. Elle avait simplement vitalement besoin de récupérer la maîtrise qu'elle était en train de perdre. « Vitalement besoin. » Comment vivre l'analyse quand le sexuel se rabat — pour employer le mot habituel — sur le vital ? Où était ma complicité, à moi qui ne ressentais devant cette emprise ni rejet ou agressivité ni éprouvés masochiques ou sadiques ?

Le deuxième round fut plus discret. C'est moi qui, cette fois, doit être absente un jour de séance. Lorsque je le lui annonce, elle me demande une séance de remplacement : ainsi elle pourra s'absenter, me demander de remplacer et je serai obligée de le faire. Donnant donnant... Elle ne mettra pas son avantage à l'épreuve, absolument assurée de l'avoir. Et ce n'est qu'aux vacances suivantes qu'elle partira — chez sa mère — un peu plus vite que moi, et me demandera quand je peux remplacer. Là encore ce « remplacement » est une certitude. Et quand un peu plus tard, toujours au hasard de vacances, cette certitude ne sera pas suivie d'effet, elle n'en manifestera aucune réaction, me paiera la séance, bien élevée par sa précédente expérience et maintiendra intacte sa certitude !

Pendant tout ce temps, Valérie parle de sa mère-elle, d'elle-sa mère. Elles sont là ensemble, devant moi dans une relation d'emprise réciproque étonnante, soumise à retournement tout au long des séances. Elles me font penser au fantasme d'englobement que P. Jeammet évoque à propos des adolescents dont on dit qu'« ils sont dans l'agir ». Sa métaphore, les poupées-gigognes « elles s'emboîtent l'une dans l'autre, chacune étant l'exacte reproduction de l'autre sans cependant qu'elles puissent se confondre. Chacune conserve son individualité, n'est pas pénétrée par les autres, avec une autonomie potentielle, mais toujours limitée par la possibilité d'être sous *la coupe* d'une plus grande (...)

les relations intersubjectives sont différentes d'une véritable altérité (...) mais aussi des phénomènes d'interpénétration comme dans l'identification projective et de la relation en miroir du face à face narcissique. » La même nécessité de différencier cette relation de celles que nous rencontrons plus souvent me contraint, comme si cette proximité était justement la menace. Curieuse relation interne, entre cette mère et cette fille, curieux transfert ici, emprise déssexualisée, dénarcissisée. Elle s'écoute, elle s'entend, je peux me taire. Se convoquent en moi pensées et fantasmes, ma fonction interprétative m'est laissée et semble faire, de temps en temps, travail utile. Mais aucune figuration dans le matériel n'éclaire la place où elle me met... et pourtant je ne me sens pas absente.

Ce n'est que beaucoup plus tard, au bout peut-être de deux années, que la scène intérieure devint plus peuplée : ses deux frères, jusqu'ici simples figurants, pâlisent encore, au profit d'un demi-frère aîné, très embrumé, brume de bon aloi à l'écoute d'un psychanalyste. Une grand-mère, des tantes construisent leur emprise, cette fois sadisante, sur une mère consentante « en Bretagne c'est comme ça, c'est normal, les filles doivent vivre pour leur mère ». De temps en temps, entraperçu, comme en coulisse, un père qu'elle évoque allusivement. Petit truand, souteneur, je peux fantasmer n'importe quoi... enfin pas tout à fait n'importe quoi...

L'embellie ne dura guère. Ce fut pour laisser place, un très long temps, au calme plat des mots. La vie quotidienne, la solitude, le vide, boire, boire et un rêve, parfois, tout aussi immédiat, reproduction figurée d'un moment raconté dans la séance précédente. Un rêve qui ferait signe cependant ? Dans la cure, en même temps c'est la tempête : elle arrive en retard, part en avance, n'a pas d'argent pour me payer, se tait, vient alcoolisée. Mais elle ne manque pas une séance. Le transfert se fait soucieux : si elle va mal, je ne voudrai plus d'elle/elle ne voudra plus de moi : à quoi sert de payer une analyse si ça ne sert à rien. Jusqu'ici elle mesurait ses progrès. Mais là, elle va mal, elle boit, se bourre. Ce n'est pas étonnant : je ne fais plus mon travail, je n'écoute plus ce qu'elle dit, ou pas assez attentivement.

Je partage son souci : mon écoute est tendue, au contraire trop attentive. Je me sens ne devenir, n'être plus qu'oreille. Les mobilisations fantasmatiques, les moments d'identification, la pensée qui prend ses écarts, tout ce qu'elle commençait à faire naître s'estompent. L'emprise s'est déplacée. De chargé d'intendance — au neutre — elle me fait devenir oreille, sans corps. Non pas oreille contenant, ma paralysie de pensée en témoigne ; non plus son oreille dans une circularité solipsiste, je me sens bien différenciée ; mais organe, fonction, là à côté d'elle, comme la bouteille, et surtout sous la main. Succession

d'agir, et ces rêves-non rêvés, reproduction d'un même, elle me tient avec elle dans un monde dé-métaphorisé, étrangère, perdue. Un vide est un vide.

Et puis, encore beaucoup plus tard, vint un rêve, autre. Dans sa maison d'enfance elle regarde la mer, des vagues et des creux « hauts, hauts, effrayants ; vraiment des vagues qui faisaient bien huit mètres ». Deux paquebots sur leur rail, celui de l'Amoco-cadix qui passe devant chez elle. Ils vont faire naufrage, ils ont perdu toute possibilité de gouverner. Ils n'avancent plus et sont le jouet de la tempête. Elle les voit, ils vont sombrer.

Naufrager, le vital de nouveau ; lourds paquebots, elle et moi, moi et elle, pourtant sur le rail qui nous est permis. Nous ne pouvons plus manoeuvrer, nous raconter des histoires, des « fallaces » pour le plaisir, ni jouer avec les mots, avec le corps. Il n'y a plus qu'un réel là, la lourdeur d'un corps maternel, gros de tant de voyages avortés, paquebot prêt à sombrer.

Mais en perspective, il y a l'Amoco-cadix, et la marée noire. Une terre, un paysage « cochonné », la vie qu'elle portait détruite par ce même pétrole, qui s'il fut arrivé au port était promesse et condition nécessaire du mouvement, de la vie du pays. Du sexuel enfin... peut-être de l'homme, et lointainement, du Père. Sur ce mode qu'André Green évoque comme celui de l'analité primaire, que j'imaginerais bien dernier verrou avant le chaos psychotique pour ceux qu'il appelle « personnalités limites ».

Je ne me souviens plus d'avoir « dit » quelque chose. Je ne me souviens que de cet instant de soulagement, intense : cette longue route dans la non analyse, c'était bien le rail réservé des paquebots, leur « place ». Bien sûr ils ne « gouvernaient » plus. Mais peut-être, avec ces patients, nous faut-il ainsi affaler et attendre... ballottés entre la peur et nos réagirs. Confiance dans la psychanalyse, maintenue contre vents et marée, qui fera, dans ces cures, action spécifique. Elle seule est capable de maintenir cette continuité, dont certains, et nous avec eux, ne sommes plus sûrs, cette étendue — « psyché est étendue et ne le sait pas » — cette étendue nécessaire à l'avènement du flux du penser/fantasmer ; nécessaire à l'inscription de l'écart, de l'incertain, de l'indécidable qui donne au fantasme et à la pensée leur raison d'être ; nécessaire pour qu'ils visent à le combler, sans se décourager de ne pas y parvenir.

L'acte comme l'emprise visent à déssexualiser l'objet pour tenter désespérément d'en maintenir la place sexualisée.

Pathologie du transitionnel dont l'acte, malgré tout, métaphorise le paradoxe : à la fois rabattement du sexuel sur le vital, sur le réel et le fonctionnel, dans un mouvement forcené de négation ; la fois affirmation violente et souvent destructrice, de la place constitutive, inaliénable du sexuel.

L'inceste donne-t-il à penser ?

Monique Rovet

Un homme, jeune, demande une analyse. Il souhaite accomplir une compréhension de lui-même que le soutien d'une psychothérapie jugée trop silencieuse, avec un homme, n'a pas achevée. C'est une femme qu'il choisit maintenant délibérément, sachant qu'elle lui sera nécessairement interdite. Sa mère fut son amante quand il eût dix-sept ans.

Comme un tableau de Titien qui l'inspire ; un portrait d'homme sur fond sombre, il veut entrer dans les figures de l'ombre, ce chaos informe où grouille une vie indistincte, fascinante, mouvante, dans les jeux d'une indiscernable profondeur nécessaire au dessin parfaitement net du visage qui s'identifie avec précision sur ce fond — sa double face.

Cet homme, dont le regard subtil et scrutateur confond par son acuité séduisante, a choisi une compagne intuitivement, sûrement, non seulement pour sa beauté, mais pour sa liberté de lui dire non — son indépendance donc — elle qui n'entre jamais dans le jeu d'un code su d'avance, code dont il pourrait avoir définitivement la clef. Encouragé par sa mère, il a pris une orientation artistique, dans laquelle il réussit. C'est malgré elle qu'il a fait le choix de sa compagne. Prévisible, la mère lui annoncera ; « Elle est trop belle pour toi, elle te quittera. »

Depuis son adolescence et les événements incestueux qui l'ont marquée, le jeune homme a connu de nombreuses amies, vite délaissées aussitôt qu'aimées, ce qui l'inquiéta quant à une possible homosexualité. La mère commente : « Elles ne savent pas aimer, toutes des garces. » Un épisode unique de relation à trois, avec un ami, le laisse impuissant, ce qui implique l'effet d'un surmoi œdipien dans une scène perverse. Au seuil de la jeunesse, en ces jours où il cherche la rencontre amoureuse, ce qu'il veut obtenir des jeunes femmes, en plus d'une disponibilité immédiate, c'est surtout le débordement immaîtrisable du désir dont il recueille le caractère à la fois impératif et offert. Peu de femmes en sont capables. La prisonnière n'est pas loin, celle-là même qui, sous l'effet du pouvoir de l'autre, reste soumise à son seul désir.

Avec la femme choisie, il tient d'autant plus à réussir l'enjeu d'une famille que la rupture, dans la violence, du couple de ses parents lui a laissé une cicatrice toujours douloureuse. Cette femme lui renvoie que sa dépendance aux marques du désir

de l'autre n'est pas un assujettissement. Les figures en seraient un jeu mobile. Et surtout, un écart est possible entre signes et réponses, qui en indique un caractère aléatoire, et la présence d'une référence tierce.

Pour elle, l'autre n'est pas toute son âme, ni dans l'emprise, ni dans l'idéal. Ainsi donc, il a placé en sa jeune femme la garantie d'une certaine souplesse de son fonctionnement psychique, tandis qu'il pressent le sien plus ou moins colonisé par les traces d'un passé vivement érotisé, et, selon ses dires, dévastateur.

Le cadre et le contrat analytiques proposent ici des limites précises, dont chacun dépend : lui-même et son analyste tout autant, mais selon une articulation différente. Le cadre, la règle, le temps des séances, sont en tiers entre eux. En ce lieu pourraient s'alléger le poids pressenti de la répétition et le secret d'une intime clandestinité.

Les cas de séduction peuvent facilement nous induire en erreur, écrit Freud dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, en ce que nous aurons affaire à des enfants qui, prématurément, ont eu connaissance d'un objet sexuel vers lequel ne les poussait aucun besoin. Il s'agit là de cette séduction trop excitante de l'adulte qui ne peut manquer de provoquer un investissement précoce du système génital, rendant difficile ou peu efficace l'édification de la barrière de l'inceste, construite à la période de latence. La séduction primaire, celle que la mère exerce sur l'enfant à travers les soins maternels, à l'époque où l'enfant est toujours pour elle un objet sexuel, est nécessaire au développement de la sexualité épanouie de l'adulte et considérée comme innocente. Cette séduction normale est donc imprégnée des significations sexuelles empruntées à la vie de la mère elle-même, consciente et inconsciente. Elle est doublée de signifiants originaires, énigmatiques et insu, qui constituent pour l'enfant ses premières marques identitaires.

La séduction incestueuse est un détournement. Les prescriptions sociales s'y opposent dans toutes les sociétés. L'enjeu de la maturité est de pouvoir se détacher de l'attrait pour les personnes de l'entourage familial, afin d'accomplir les tâches requises par la civilisation. Des vocables tels que détourner du droit chemin, illusionner, attirer puissamment,

abuser, égarer, tromper, captiver, fasciner... décrivent entre autres, le fait de séduire. Ils indiquent de quelle manière, et jusqu'où, on peut « mener à part », « séparer », comme le signifie l'origine latine première du terme séduire. Nous essaierons de suivre certains de ces effets dans le cadre de l'analyse.

Du plus loin qu'il se souvienne, sous l'effet rétroactif de l'acte incestueux qui en a brouillé les repères, le patient ne sait plus quand tout cela a commencé. Depuis quand les caresses reçues dans l'enfance ne sont-elles plus seulement des caresses maternelles ? Si le repère symbolique proposé par la mère est incertain, les limites et ce qu'il faut savoir différencier, deviennent indécidables. Avant 4 ou 5 ans ? - Non, pas avant. C'est un rêve qui fait surgir le souvenir, probablement un souvenir-écran.

« Je marche dans la rue, pour rentrer dans l'appartement. Nous habitons alors près d'un square. Après, nous avons déménagé. Après, mes parents faisaient chambre à part. La rue s'appelle rue Desaix » (prononcé sans le x) puis, d'une toute petite voix : « On peut dire : rue Desaix » (prononcé avec x, comme de sexe). L'enfant a toujours entendu des éclats de voix, porte ouverte. Sa soeur et lui ont toujours entendu des bruits de dispute dans la chambre, eux seuls dans le couloir, n'osant pas parler. L'enfant se précipite entre ses parents. Il va dire, il s'en souvient bien, qu'il les aime tous les deux, tout autant. L'enfant est entre les parents, pour les consoler, pour se consoler... Inconsciemment partie prenante de la scène primitive, scène violente. Souvenir de sexe.

Depuis, des caresses sans fin. Depuis, le père est à l'écart, si attractif par ses couleurs, ses odeurs, ses vêtements... Plus tard, ce sera par ses voitures, ses conquêtes féminines. L'enfant sait ce qu'il en est de la différence des sexes, et d'où il vient. Il a posé des questions. Sa curiosité en éveil est insatiable. Il démonte toutes ses voitures pour savoir comment elles sont faites. Son indépendance croît, ce qui exaspère sa mère. Aussi se moque-t-on de lui quand il veut savoir ce qui permet de juger de la beauté d'un tableau. Cette mère très aimée est très violente. Elle brise les objets et se blesse volontairement avec. Elle jette l'enfant contre le radiateur. Elle use d'injonctions paradoxales : « Passe dans le couloir, tu auras une gifle. Tu ne peux pas faire autrement. C'est toi qui le veux. » Le père se lève la nuit pour soigner les enfants malades ou calmer les peurs. Il chahute et fait rire. C'est une époque de l'enfance où surgissent les cauchemars, où les lions et les loups peuplent la chambre. Redoutables témoins de l'attrait pour les figures transformées par l'angoisse, dont de très nombreux rêves animeront les mouvements.

Avant la puberté, quand il a de 10 à 12 ans, la mère entre dans le lit de son fils. Le père est dans la maison. La grand-mère maternelle vient de mourir. « Enfin libre », dira sa fille. Si cette grand-mère maternelle symbolise l'efficacité de l'interdit pour sa propre fille, ceci interroge du même coup l'insuffisance du père, ou son éventuelle complicité inconsciente. Dans le souvenir de l'enfant, c'est l'amour absolu, la magie. Comment son père ne rend-il pas heureuse une femme aussi charmante, aussi séduisante quand il la devêt ? D'un seul coup, il est comme l'adulte. C'est donc cela ! L'objet prenant la place de l'idéal, il est toute offrande, et répond à l'autre par un don total de soi. Narcissiquement tout-puissant, il constitue avec sa mère un couple clandestin, auprès du couple désuni, Trop jeune pour un rapport sexuel complet, la crainte d'être trop petit le hantera jusqu'à l'adolescence. De fait, un enfant est ici méconnu, dans l'enfant lui-même. Cet enfant de l'autonomie naissante, exclu au bénéfice de l'enfant objet du désir agi de l'autre, en sa rémanence d'objet sexuel complémentaire et en sa qualité de projection narcissique, captatrice d'idéalité. La magie, pour l'enfant, opère hors des capacités intégratrices du moi. Elle assure l'illusion de toute-puissance. Consciemment, le secret s'impose, près du père présent-exclu. Inconsciemment, le sexuel se détache de la loi.

Lorsque le jeune homme atteint l'adolescence, le père quitte définitivement le domicile. Le fils est déçu de cet éloignement en ce début présumé de sa vie d'homme. Car son attitude a changé. Il s'est écarté de sa mère, refusant, avec la poussée pubertaire, les marques habituelles de tendresse, dégoûté de l'intimité des femmes qui s'exhibent, rêvant des jeunes filles. Mais, retour de la toute-puissance séductrice déjà éprouvée au sortir de l'enfance, réponse qu'il dira contrainte au désir de la mère, et en même temps magie de la jeune virilité qui fait basculer une femme, l'inceste a lieu. Le jeune homme est plongé dans une relation secrète, honteuse, suscitant des idées suicidaires proches du passage à l'acte, ou l'idée obsédante de se couper le pénis. Dans un sursaut d'énergie, il tente de sortir d'une incommunicabilité écrasante par l'écriture d'un texte littéraire qu'il intitule : « L'autre ». Cette figure du double vient ici souligner l'angoisse mortelle de ne pouvoir se détacher de l'objet primaire, ainsi traumatiquement réinvesti.

On pourrait penser que la rencontre du fantasme incestueux, réactivé au cours de l'adolescence, avec son objet même, dans la réalité, produirait une adéquation qui tarirait, et la source du désir et toute velléité de déplacement. Mais la constitution psychosexuelle, marquée par les investissements refoulés de la psychosexualité infantile, n'est pas seulement sous l'effet de la reviviscence du fantasme. Elle s'alimente aux

expériences multiples accumulées jusqu'alors, fruits d'influences aléatoires en toute occasion. De plus, la puberté comporte l'effort soutenu par l'explosion renaissante de la sexualité, pour précisément se soustraire à l'autorité des parents, et s'y opposer, dans le souci de l'autonomie personnelle et de l'affirmation de ses propres goûts, valeurs et idéaux,

Dans le contexte de ces exigences nouvelles, la rencontre incestueuse a eu un effet traumatisant. L'expérience vécue a entraîné un clivage, accusant la séparation entre deux courants de la sexualité, au moment même où la recherche d'un objet, déplacé à partir des idéaux de l'enfance, aurait dû permettre que se rejoignent le courant tendre et le courant sensuel. D'une part, l'impératif sexuel de l'acte et sa violence s'attachèrent à une femme devenue « rien qu'une femme », retournant ainsi l'idéalisation de l'enfance en dévalorisation de l'objet. D'autre part, la tendresse précédemment adressée à la mère détache et alimente chez le jeune homme la recherche compulsive d'être aimé passivement. Ce clivage est une solution à l'ébranlement sexuel, qui a pour fonction de sauvegarder l'hétérosexualité.

« J'ai perdu ma mère, me dit cet homme, je ne suis pas sûr d'avoir trouvé une femme. » Comment en effet disjoindre le sexuel et le maternel, la représentation idéale et protectrice, de l'attraction engloutissante du lieu d'origine ? Le trouble de la pensée s'ensuit, car fut-elle jamais tendre celle qui envahit tout l'espace intime ? Quelle identité assumer quand se confondent les générations ? Comment résister à l'idée suicidaire quand s'estompe la différenciation, à l'obsession mutilante face à l'immatrisable ?

La construction psychique du complexe d'Œdipe manifeste la trace du désir infantile adressé aux objets familiaux. Sa reconnaissance permet de prendre la mesure du désir et de l'interdit. Cet héritage originnaire, dit Freud, n'est jamais sans doute tout à fait surmonté. Pour sauvegarder son intimité narcissique virile menacée par l'interdit paternel, le garçon accepte de traverser l'angoisse de castration pour entrer dans la loi, et transformer sa condition. Pour un homme, penser à sa mère ou à sa soeur comme objets sexuels permet de reconnaître cet enjeu et d'en opérer le déplacement. Mais, quand aux pensées se substituent les actes, la situation est tout à fait autre. Freud remarque dans *Dostoïevski et le parricide* que, lorsque le fantasme est devenu réalité, toutes les mesures défensives sont renforcées. Le vœu inconscient devient l'objet d'un refoulement plus profond, et les effets d'une collusion traumatique avec la réalité modifie les ressources et l'organisation de l'appareil psychique. Nous verrons cependant réapparaître dans la cure les investissements liés à la présence

du complexe, les enjeux prégénitaux, et, en même temps, les effets de la transgression.

Tout d'abord immédiatement perceptibles furent les marques de l'abus, la quête d'un sens particulier, la mise en scène d'une souffrance érotisée. A la suite du premier entretien, qui lui parut « trop ouvert et blessant », l'homme indique que la proximité féminine l'agresse par son excès. Puis surgit un souvenir, celui d'un film probablement : des enfants vont à la recherche d'un cadavre. Qui donc est mort, selon quelle secrète destinée ? Pourquoi l'enfant a-t-il à faire cette découverte ? De quel insu cette rêverie est-elle le retour ?

Puis encore, ce rêve presque initial, impressionnant : « Je vois un homme boeuf, suspendu à des crocs de boucherie. Il est écorché, les mains coupées. Il souffre beaucoup. Il essaie d'écrire ce qu'il ressent. Quand il relève la tête qui touche à la barre devant les crochets, elle devient tête de boeuf. » « C'est comme moi ici, dira le patient. J'écris sans les mains. »

Ce qu'il écrit dans cette condensation de pensées, résolution momentanée de ses tensions libidinales, c'est l'effet transféré de l'impact traumatique donné à voir dans l'écriture rébus : le fantasme masochique, la position passive, cette forme de castration qui, dans la représentation des mains coupées, renvoie à l'interdit du toucher, transgressé dans la rupture des limites constituées par la peau, « zone érogène par excellence » (Freud, *Les trois essais*). La douleur contre-investit la liaison à l'objet sadique, et finalement, la scène échoue dans une perte de symbolisation déshumanisante.

Cependant, en même temps qu'affleurent les effets de la situation transgressive marquant la réalité psychique, la présence simultanée de divers enjeux pulsionnels se manifeste dans les rêves et associations. C'est ainsi qu'apparaissent les figures dévoratrices et castratrices liées au féminin maternel, celles qui relient la perte de contrôle au relâchement érotisé des produits corporels, celles qui mesurent joyeusement la puissance phallique à la différence de taille de l'organe sexuel. Au point nodal du complexe d'Œdipe investissant les situations à trois, on peut voir apparaître différentes positions identificatoires, avec tantôt une transgression de l'interdit et une complicité satisfaite de la femme, déplacée à partir de la mère ; tantôt un choix prenant en compte le rôle de l'autorité légale. Dans ces mises en scène fantasmatisques, je remarque que les personnes sont toujours mises pour, mais non directement représentantes des objets familiaux. Au contraire, quand ceux-ci adviennent directement sur la scène de l'inconscient, le fonctionnement psychique est autre et le bénéfique a changé. Tout se passe comme si les éléments exclus liés au

fonctionnement de la sexualité infantile, faisant retour, pouvaient être intégrés à la pensée et alléger les tensions. Tandis que l'évocation ou la représentation fantasmée de l'inceste manifeste une tout autre problématique. Ainsi, sur le mode incestueux ce fragment de rêve : « Je suis dans une arrière-boutique avec une femme analyste, assez forte, que je déshabille. On fait plus ou moins l'amour, plutôt plus que moins. Je m'aperçois que c'est ma mère, ce qui jette un désappointement comme : ah ! encore ! Puis un homme veut entrer et m'émasculer. Je tire à plusieurs reprises et le tue. C'est peut-être un gangster. » En commentaire : « C'est un autre moi-même. » Si donc le désir incestueux est floué dans sa réalisation même, le rêveur utilise le transfert pour à la fois s'en défendre et le répéter. La lutte gagnée contre le père risque, mais évite, la castration. La réalisation du désir signe l'échec de l'entrée dans la loi.

Si l'inceste, secret indicible, exclut, c'est aussi qu'il a suscité des affects extrêmes. Parmi ceux-ci : la honte qui touche à l'idéal moral et social, le trouble identitaire, et une culpabilité difficile à travailler car elle est engagée avec le parent lui-même transgressif. A propos de sa période d'enfance, cet homme dira : « J'étais clandestin, mais pas coupable. » L'étrange figure du monstre apparaît dans le commentaire, et dans le fantasme d'inclusion. Ici, quelque chose venu de l'autre, par erreur, par hasard, fera d'un homme un être désidentifié, sorti du règne humain. Le film « La mouche », qui met en scène la transformation d'un homme par une expérience, fut pour le patient d'une angoissante fascination.

Garantie inconditionnelle pour l'abandon, la régression, le surgissement pressenti de conditions aliénantes chargées d'angoisse, la cure analytique pourrait pérenniser la présence sans fin, soutenir le caractère illimité du fantasme. A ceci correspond la toute-puissance infantile et la satisfaction du moi idéal. Plus vivante, plus conflictuelle, l'ambivalence vient aussi à se formuler, liant l'amour et la haine dans une configuration différente du clivage, témoignant d'une intégration du moi. Je deviens ainsi, en rêve, une femme échographe : observatrice de l'intérieur — séduction et préoccupation maternelles confondues — mais aussi quelque jolie femme affligée d'un cancer de la gorge. Le cancer est surdéterminé. Dans le secret de l'adolescence, le patient s'en est cru atteint. Dans l'enfance, il fut accusé d'être la cause d'une grave maladie de sa mère qui conduisit à une probable hystérectomie. C'était à cause de sa naissance à lui, dit-elle, le deuxième et dernier enfant, qu'elle fut en un tel danger. Le cauchemar mémoré de cette époque et actuellement transféré est celui d'une femme coupée en deux, dont le haut est un rhinocéros : animal à corne. La question de la castration maternelle et de

son déni est au centre de la problématique perverse. Comment, pour l'enfant, encore ici présent en l'homme, conjurer ce malheur dont il est tenu pour cause ? Maintenir, déplacée, l'existence du pénis de la mère, est une habile solution construite pour dénier la séparation en cause dans la coupure. Le fantasme de l'enfant pénis complémentaire, objet réparateur pour une castration mutilante, est devenu un instrument parfait. Il est, dans cette capture, devenu une réponse exactement adéquate au désir de l'autre, mais un sujet absent à soi. L'analyse de ce fantasme s'articule avec une reconnaissance importante narcissiquement : celle de l'identification au corps féminin, métaphore du pénis érigé, objet parfait et suffisant en soi. Dans un rêve, où une femme blanche et une femme noire dominant des hommes à genoux, la femme noire est décrite : « musclée, tendue, brillante ». Je dis : « comme un pénis en érection ». « Au réveil, ajoute le patient, sous l'impression d'un afflux de sang, j'étais noir. » Etre le pénis, dans le registre narcissique, comporte un enjeu mortel, signifié ici dans la représentation du double, avec sa face noire, projection du désir de mort. Ce qui n'apparaît pas est une différence déniée, une castration désavouée. La figure d'identification narcissique défend contre la séparation d'avec un objet de projection auquel rien ne manque. De ce fait, un tel objet pourrait tout aussi bien réduire l'autre à l'inexistence.

L'identité se construit en intégrant la part de l'ombre qui ne cessera de soutenir les figures changeantes et renaissantes des désirs exclus. Mais le devenir conscient n'est pas une simple perception. Quantité de rejets apparaissent dans la cure. C'est à travers le surinvestissement que l'organisation psychique se transforme. Le sens allège le poids de la quantité. Le sens est constamment requis pour lier la force de l'affect violent et broyeur. Très impliqué dans son analyse, le patient s'engage dans un travail intense, productif sur le plan professionnel, mais aussi extrêmement prenant. Il envie ceux qui n'ont pas à faire tous ces détours pour rendre fructueuses ces productions.

Ceux-là, il est vrai, n'ont pas les mêmes choses à penser.

Le poids des peurs phobiques de l'enfance, la quête déçue et douloureuse d'une présence paternelle si lointaine, la dépendance contrainte aux figures de la domination, ne sont plus si écrasants. L'homme défend ses propres intérêts familiaux contre une tentative d'emprise maternelle, qui cède alors. Depuis le début de cette cure, des enfants sont nés, une œuvre s'accomplit. Cet homme cherche à mettre au jour le sens qui se construit au fur et à mesure de ce qui surgit dans l'analyse. Il veut faire reconnaître le formidable enjeu que fut pour lui la prise de conscience du même et de l'autre, de l'unique et du double, du masculin et du féminin, sous l'effet d'une référence tierce qui fut présente, mais subvertie, dans son histoire.

L'intériorité semble mieux protégée, hors de la fusion où l'union consanguine peut précipiter qui se confond et se perd dans sa propre origine.

« Mais qu'allons-nous faire de toute cette douceur ? », me dit l'homme qui, je pense, éprouve un profond apaisement dans le transfert. Ce qui, évidemment, inclut aussi, en filigrane, l'attraction pour la violence érotisée dont les marques n'ont pas disparu comme par enchantement. Les liens noués par Eros soudent la pulsion en sa destructivité, l'implacable nécessité de sa satisfaction, et sa puissance de vie et de renouvellement.

De quel poids est l'interprétation analytique, quand, répétitivement, une parole interdictrice est demandée à la mère toute-puissante, tandis que la référence symbolisante paternelle reste faiblement efficace ? Certes, le père, démissionnaire puis réellement lointain, fut relayé par d'autres figures importantes : celle d'un grand-père, homme à principes, aimé et admiré, et quelques personnes de l'entourage professionnel. Mais l'investissement majeur, celui du père de la petite enfance, se révèle selon trois figures dominantes pour l'inconscient :

- C'est un double de l'amant, n'ayant aucune prérogative en ce qui concerne l'objet de son désir.

- C'est l'homme à abattre dans la rivalité, déjà efficacement mis à mort, ce qui entraîne le danger dans l'identification, majoré dans l'agir incestueux, d'être soi-même appelé à disparaître. L'angoisse d'être annihilé est redoutable.

- C'est aussi un père idéalisé sous la figure dominante du chef suprême, mais qui serait privé de parole, donc du moyen le plus sûr de communiquer. Quelqu'un qui ne peut parler ne peut se faire comprendre. La ruse permet de dire que l'idiot n'est pas celui qui écoute et n'entend pas, mais bien plutôt celui qui ne peut, ou ne veut, faire usage de son pouvoir symbolique, pourtant attendu. Un homme déchu.

Le souvenir d'enfance fit revivre un père chaleureux, chahuteur, silencieux aussi, de plus en plus, jusqu'à ce que l'adolescent dût souffrir, au moment de son initiation à l'âge d'homme, un éloignement définitif.

Au cours de l'analyse, les représentations de la mère du patient, de sa fille — mise pour elle — de moi-même, mise pour elles deux, sont des objets attractifs et frustrants. La situation d'un agir latéral vint pendant un temps éprouver la répétition. Une jeune femme « malheureuse », femme d'un oncle par alliance, provoqua une liaison qui devait être brève, jugée dangereuse et condamnée comme telle, mais dura. Elle fut interrompue par le patient. Du point de vue de l'analyste, souligner la présence d'un interdit, serait-ce prendre la place, sollicitée, de la femme castratrice, ou celle, balbutiante, du père

exclu ? Seule, m'a-t-il semblé, la position analytique qui procède en reprenant ce qui échappe, ce qui défaille, ce qui vient à faire signe dans le rêve, le lapsus, le silence, me parut possible.

La répétition, en effet, est-elle toujours la répétition du même, ou ne vient-elle pas à être transformée par le travail de liaison en cours ?

Une partie importante de l'énergie sexuelle du patient fut confisquée dans un fonctionnement inconscient, qui visait à maintenir la part instrumentalisée au service de l'autre (fantasme de l'objet-pénis de la mère), et celle où l'épreuve de castration est soumise à un ordre maternel, possiblement esquivé, et toujours angoissant. Ce clivage atrophiait les capacités intégratrices du moi. Il protégeait. En deçà : l'angoisse de perte des repères et d'une forme annihilante de la castration. Au-delà : la fixité du fantasme en destin. La prise en compte de son rôle d'être l'instrument pour l'autre, quelle que fut son adaptation parfaite, et narcissiquement, et érotiquement satisfaisante, impliqua pour cet homme une souffrance certaine. Celle de la méconnaissance où il était laissé pour sa part adulte, personnelle, développée, unique. Celle aussi où ce fonctionnement adéquat au désir de l'autre, magie renouvelée de l'enfant séduit-séducteur, laissait à cet autre toute latitude pour ignorer, ou mépriser et de toute façon méconnaître, toute autre réalité qui lui fut propre. Une étanchéité était nécessaire à ce fonctionnement, éloignant de ce centre clos tout autre investissement, pourtant présent, mais qui pâlisait non sans réveiller la honte de soi. Un point du fantasme masochique revint au jour : celui de la position passive, offrande de soi en sacrifice à la position sadique dominante. Cette position fut jugée par le patient la plus forte et la plus subtile. Il l'abandonna.

« C'est la première fois que j'agis, la première fois que je choisis », dit-il. L'autre et lui-même n'étaient pas nécessairement là où on les attendait. Une place s'ouvrait pour l'inconnu.

L'enfant, l'adulte arrache un sens ou le refuse sous l'effet de la quantité, de l'affect qui l'écrase, l'épanouit ou l'exalte. Un enfant mis à mort, dans le fantasme, pourrait être aussi un enfant sacrifié.

La fréquence des rêves d'enfant mort m'a frappée chez ce patient et d'autres qui vécurent des relations incestueuses à l'adolescence, ou à l'âge adulte, ou des abus sexuels pendant l'enfance. Je pense qu'ils permettent la projection d'une angoisse indicible, et masquent aussi leur véritable objet. Voici un rêve : « Un petit garçon qui vient de naître retourne dans le ventre de sa mère. Le père l'en sort, les pieds devant. » Un enfant mort. Le fantasme de retour au sein maternel est banal.

Mais ce qui est dit de sa réalisation est aussi son risque mortel. L'enfant mort est un enfant incestueux. Très fréquents et troublants pour le patient sont ses rêves où ses filles qu'il aime tant sont en danger de mort, ou mortes dès après leur naissance ou un peu plus tard. S'agissant d'une fille, celle-ci peut aisément prendre la place de la mère du sujet, surtout si elle porte le même prénom. Elle peut aussi représenter, au titre de l'enfant, l'intrus pour l'homme, entre sa femme et lui-même, attractif pour la mère et objet sexuel rival. Elle est pour le patient l'objet érotique incestueux, et sa propre identification féminine. Ne dira-t-il pas : « Mes filles sont la femme que je suis. »

On sait que, sur le versant narcissique, l'enfant représente cette part de la libido incluse dans le fantasme de toute-puissance infantile que soutient la projection idéalisante parentale, et qui est si difficile à perdre. Mais l'enfant n'est-il pas aussi, à travers l'objet incestueux qu'il représente, et sur ce versant de l'objet, un enfant à qui a été retirée du fait de l'emprise parentale, cette part de lui-même qui s'individualise en se séparant sous l'effet d'un processus actif depuis la naissance, dépendant de la médiation de l'autre ? Cette part de l'enfant qui s'autonomise se construit en se séparant, peut-être en se distinguant par moments des projections dont il est l'objet. Dans cet écart, une place est laissée libre, hors de l'emprise du désir de l'autre dominateur.

Dans la tragédie grecque *Œdipe roi* (Sophocle), l'enfant a tout d'abord été exposé à la mort par ses parents. Il le fut donc par sa mère qui, en ce choix, entre l'un ou l'autre, s'est narcissiquement protégée. Mais, dans le même moment, elle a exclu, en rejetant la menace incestueuse pesant sur elle, l'enfant lui-même en ce qu'il pourrait échapper à l'enclos du désir de l'autre. Je pense que cette part de l'enfant qui échappe dans l'édification de soi est toujours absente par l'acte incestueux. Elle correspond à ce que l'adulte exclut, peut-être en partie à son insu. Le rêve de mort d'enfant, fréquent chez le patient ainsi que sous différentes formes chez les personnes des deux sexes ayant vécu des abus sexuels, tente de signifier cette négation de soi. La trace négativante de l'abus, souvent présente dans l'ascendance — car on connaît des familles d'incestes —, pourrait être reprise, grâce au pouvoir transformateur de la psyché qui en recueille l'impact. Ainsi, une énigme transmise à l'insu de l'un pourrait trouver un lieu d'élaboration dans l'autre.

L'inceste ne peut être rabattu sur la mise en acte d'un fantasme central d'origine infantile : celui par lequel l'enfant choisit son objet de désir parmi les personnes de son entourage familial, cherchant par là même à exclure son rival en un enjeu mortel. Le désir de l'autre, l'adulte, et sa participation sexuelle active, en modifient radicalement les effets. On trouve trace, dans cette cure, et de l'enjeu oedipien

et de l'effet incestueux, tels que la pensée est requise d'en élucider le sens. Ainsi, désirer mettre un enfant au monde est un retour de l'infantile chez l'homme, en une identification maternelle fréquemment partagée par tout un chacun. Mais « avoir cocooné un monstre », comme le dira cet homme quand il va devenir père une deuxième fois, souligne le trouble identitaire.

Reconnaître les traces de l'infantile et, à travers les enjeux du désir, prendre en compte cette origine c'est, pour celui qui poursuit son analyse, avoir accès à plusieurs issues (Freud, 2e leçon) : admettre comme acceptable le désir pathogène, partiellement ou totalement, le conflit psychique trouvant une meilleure solution ; sublimer en dirigeant le désir vers un but plus élevé ; rejeter, c'est-à-dire remplacer le mécanisme automatique de refoulement par un jugement de condamnation morale : c'est en pleine lumière qu'on triomphe du désir.

En fait, pour que les rejets du refoulé puissent être objet de pensée et le clivage travaillé, il fallut ici qu'à l'excès submergeant de l'acte, si profondément désiré et si nécessairement prohibé, pût répondre un égal investissement de l'intérêt, voire de la passion pour les formes multiples de l'expression psychique. La mise à l'écart de tout jugement moral devait être particulièrement sensible à cet homme pour élaborer sa participation, tout en évitant le piège de l'accusation de l'autre. Il dût penser ce qu'ignorait sa mère. Il sut qu'elle cherchait inconsciemment à retrouver en lui, son fils, son propre père à elle, séducteur pressenti abusif à son endroit. C'est ainsi qu'elle ignorait en son fils sa singularité propre, récusant si souvent son identité au bénéfice de l'emprise fusionnelle qui le fit tant souffrir. Il dût aussi interpréter le mouvement accusateur de sa mère trouvant en lui la cause de ses maladies, c'est-à-dire sa propre projection (sous forme d'identification projective). Ainsi, le cancer, utilisé dans le discours maternel pour accuser l'enfant et placer en lui le caractère destructeur du mauvais objet expulsé, dût être reconquis en ses nombreuses déterminations, comme l'effet de cette projection. La contamination en fit le représentant représentatif de l'inceste lui-même.

Demandant un très fort investissement, porté par le transfert, furent de la part de cet homme, les qualités propres de son talent, ainsi que la nécessité de symboliser les mouvements pulsionnels et leurs objets, car le caractère facilement obsédant de son agir, y compris sur le plan professionnel, l'entraînait vers une très grande dépense d'énergie, au cœur d'une certaine solitude. Interpréter, donner un sens, transformait, non la force pulsionnelle elle-même, mais à travers la liaison permanente et renouvelée avec d'autres représentations, en affaiblissant le caractère de lourd destin.

Les affects en présence furent pour moi une intense mobilisation que, seule, la proposition de sens — ou le silence :

non réponse tout aussi significative dans certains cas — permettait d'intégrer.

« Il n'y eut pas de séance, me dit le patient en une quête obsédante, où je ne pensais qu'en vous asseyant vous releviez un peu votre jupe, et que moi je tirais un peu mon pantalon. » L'évocation de la douceur, dans la phrase dont j'ai déjà parlé « qu'allons-nous faire de toute cette douceur ? », me permit la reconnaissance d'un espace commun où une place s'ouvrait à du nouveau. J'y entendais aussi, à l'évidence, comme en filigrane, l'éventuel retour d'un effet destructeur. Lorsqu'en rêve, j'apparus au patient sous les traits d'une rousse excitante, je dis : « Vous souhaitez que je flambe pour vous. » Je pense que la reconnaissance d'un désir qui appelle le renouvellement de l'initiative incestueuse peut permettre d'en intégrer la pensée et ainsi, de laisser peut-être plus de place à la mobilité psychique.

La répétition transgressive, dans l'alliance, en sa provocation transférentielle, me posait la question de l'effet interprétatif en relation avec une résistance majeure : celle de l'inconscient. Cependant, l'intégration par le moi et les processus de secondarisation, de l'érotisation passivée en sa douloureuse, intime et fascinante dépendance, laissait au sens, à la pensée

créatrice de nouveaux liens, à la part de soi s'écartant de l'autre dominateur, une voie plus personnelle, peut-être plus libre.

De même qu'une double détermination est reconnaissable dans l'effet d'une situation incestueuse agie : celle des traces de l'organisation infantile de la sexualité et celle de l'acte transgressif ébranlant les repères symboliques, de même une double perte est à faire. Pour cet homme, ce fut celle concernant l'objet premier du désir, ressurgi et reconnu en ses figures imaginaires, et dont le deuil est difficile à accomplir. Mais il dût aussi admettre une autre trahison de l'objet aimé succédant à la limitation de la petite enfance. Ce fut, au décours de l'adolescence, l'abandon de l'amante-mère qui, finalement, et quel que soit le désir du jeune homme, laissa pour compte son fils à qui un autre homme pouvait encore, et dans le même temps, lui être préféré. Double trahison, douleur redoublée, double perte à accomplir.

En contrepartie, ne peut-on penser que la symbolisation engagée ici en sa plus intime nécessité, fut à la fois motrice pour l'expression du talent de cet homme et témoin de ses capacités créatrices, tandis qu'avec l'analyse se poursuit son entreprise humanisante.

Le nouveau et l'inconnu

Roland Lazarovici

Il y a des analyses qui font penser aux premiers voyages transocéaniques : inquiétantes, épuisantes, elles suscitent lassitude, récriminations intérieures, révoltes, désirs de meurtres. Le journal de bord de Christophe Colomb raconte le long temps de la navigation, l'attention en éveil, à l'affût des indices témoignant d'une terre proche : touffes d'herbe verte à la dérive, oiseaux d'eau douce s'arrêtant un instant sur le pont — éléments d'une construction qui soutient l'attente. Mais l'espoir peut faiblir quand aucune terre ferme ne se découvre, lorsqu'il ne reste qu'une étendue sans limite, hormis celle de l'horizon. Un jour, pourtant, un matelot signale enfin à l'Amiral la terre inconnue. Ils ont trouvé le « Nouveau Monde » : « la plus grande chose depuis la Création du monde, hors l'Incarnation et la mort de son Créateur » s'écrie un chroniqueur espagnol. On connaît les termes de la découverte : l'objet est bien nouveau, il répond à l'objet imaginaire, mais Colomb ignore qu'il ne s'agit pas de l'objet référent.

La scène de la découverte condense et permet de reprendre les analogies avec la cure : lenteur du travail psychique, présence d'un inconnu jamais totalement connaissable, expérience de la nouveauté comme élément de cet inconnu, représentation de l'originaire.

« Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient ? » écrit Freud en 1915. Travail de traduction, répond-il, mais aussi travail des résistances, de celles qui ont créé le refoulé. Le nouveau est une partie de ces couches pathogènes, profondément enfouies, qui, ramenées à la surface, ne sont reconnues par le moi qu'après de longues hésitations, des tâtonnements répétés. S'intéresser au nouveau c'est, une fois de plus, soulever la question des résistances. Freud notait en 1924 « la revendication que pose à la vie d'âme le nouveau, la dépense psychique qu'il exige, l'incertitude qu'il entraîne, accrue jusqu'à l'attente anxieuse ».

La nouveauté est un aimant dans la relation de transfert : n'est-elle pas implicite dans la demande et dans les représentations-buts des deux protagonistes ? Dans toute cure, il y a un temps où l'on peut percevoir et reconnaître le caractère de nouveauté d'un événement, d'un état, d'un sentiment, où l'on peut se dire à soi-même qu'il s'agit de

quelque chose d'inattendu, d'imprévisible, d'original. La rencontre crée les conditions d'un état nouveau : on maintient à l'écart le réel, on donne une dimension essentielle au sexuel. Analyste et patient s'engagent dans un espace et un temps indéfinis. Mais, on ne saurait renvoyer la situation analytique à un inconnu absolu. Il y a du prévisible, du connu dans cette disposition : les expériences précédentes, les théories implicites, les traces laissées en l'analyste par ses expériences d'analysant. Un matériel hétérogène vient donc participer à la reconstruction, seul élément de liaison entre analysant et analyste, écrit Freud. L'analyse ouvre sur un inconnu, une recherche de vérité que, sans cesse, la perception de la finitude, l'inconnaissable, peuvent venir occulter. La cure se déploie selon un vecteur temps, mais aussi dans l'intemporalité des processus inconscients. Le nouveau nécessite une prise de conscience, une mise en mots, qui en reconnaisse les contours.

Le Littré laisse un reste, un flou dans ses définitions : le nouveau, c'est ce qui se passe la première fois, une action très récente, une fonction ou un caractère naissant ex nihilo, ou d'une absence. C'est aussi : l'Autre, le singulier, l'extraordinaire, le visage nouveau, pour n'en citer que les principales ouvertures. Toutes se caractérisent par la perception d'une différence, d'un écart, d'une rupture. Dans l'ordre temporel, le nouveau s'oppose à un passé où tout semble s'être effacé : odeurs, saveurs, couleurs, souvenirs tactiles ne sont ni retenus, ni distingués et prennent une dimension d'uniformité. La représentation se différencie des représentations antérieures. Elle apparaît étrangère au sujet, mais elle ne prend pas, pour autant, le caractère de nouveauté. Il lui faut d'autres signes. Elle a le caractère éphémère de l'excitation qui lui est associée. Il est cependant des nouveautés qui demeurent comme telles dans la psyché, comme si l'ouverture sur le désir inconscient, l'effet d'étrangeté suscité, laissaient la figure formée, inusable. La forme doit s'extraire du fond, qu'il s'agisse d'un fond inconnu ou d'un fond répertorié, « archivé ». Il faut une double reconnaissance : verbale, par le jeu des signifiants langagiers, qui permettent de nommer la forme ; non verbale, par la démarcation nécessaire. Le signifiant de démarcation rend compte, au mieux, de cette opération. Un signifiant peut se

trouver isolé, posé là, sans connexion apparente avec la chaîne signifiante. Il y a un effet de non-sens transitoire, sans qu'il s'agisse obligatoirement d'une métaphore. Il faut alors expérimenter la polysémie, avant de pouvoir reconnaître la nouveauté. Il y a relance d'un processus associatif, curiosité devant l'apparition d'une différence, effet d'appel à la recherche de ce qui va advenir. Le nouveau peut se construire à partir d'une perception négative : l'absence, le vide, qui donnent alors une intensité plus forte à la perception de la différence.

La nouveauté est un élément d'appel à la curiosité, une reconnaissance d'après-coup. Freud, dans *Les Théories sexuelles infantiles*, fait état de deux éléments. D'une part, il y a une urgence de la vie qui pousse le sujet à chercher à répondre à la question : d'où viennent les enfants ? La pensée vise à prévenir la répétition d'un tel phénomène. Elle est utilisée contre le nouveau. Il s'agit de trouver des solutions pour qu'il n'y ait pas de répétition, pour maîtriser la scène ou la relation susceptible d'en être à l'origine. Le deuxième aspect de cette question, c'est la découverte de la différence des sexes et la curiosité nécessaire pour y chercher une cause. Il y a excitation et tentative de maîtriser l'excitation par la pensée. Le nouveau se fait objet de perspective, mobilisant le regard, l'intérêt, mais aussi suscitant l'angoisse de son effacement en dévoilant le manque. Freud est sensible à l'importance de cette angoisse, là où le nouveau se confond avec l'étranger, le temps et son inconnu, la mort, la filiation et le rapport aux parents. Le nourrisson recule devant le changement, comme le croyant et le paysan, donnés en exemple dans l'article « Les résistances à la psychanalyse » (1924). Mais tout changement ne saurait être assimilé à la nouveauté : « j'ai changé, dit une patiente, mais je ne fais que revenir à ce que j'étais avant. Il n'y a rien de nouveau dans tout cela ». Le retour sur soi permet, en effet, de reconnaître une transformation, une modification des structures ou de la dynamique des conflits. Mais la nouveauté entraîne, outre cette dépense psychique que traduit la conscience du changement, un gain de plaisir. La conscience accède à des représentations refoulées, assurant dans le temps même de leur reconnaissance, un sentiment de connu, élément fondamental de ce plaisir, « épargne d'effort psychique » précise Freud dans *Le Mot d'esprit*. La dimension de l'économique est au premier plan. La question de la nouveauté est, toutefois, plus proche des dures réalités d'*Analyse finie et analyse infinie* que de la surprise de l'excitation des premières analyses d'hystériques.

Retournons à Freud par le biais de l'autobiographie. C'est, en particulier, à partir d'un texte de 1914, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, que l'on peut essayer de saisir

de saisir ce qui, après-coup, est pour lui signe de nouveauté, tout au moins quand il s'agit de transmettre à la communauté non-analytique.

Tracer une histoire donne une certaine linéarité, les aléas sont effacés dans une construction progressive. Le texte cherche à transmettre la conviction permanente de Freud, appuyée sur la découverte du fait sexuel. Freud, revenant sur le passé, dans un souci d'affirmation de l'originalité de son travail, rappelle son fantasme du temps du « splendide isolement », où il est reconnu pour sa thérapeutique, mais s'imagine mourir avant de l'être pour sa théorie. Un double de lui-même « redécouvre inévitablement » les mêmes choses, aujourd'hui inactuelles, et l'« élève à la dignité d'un prédécesseur malheureux ».

« La répétition, l'habitude de reprendre sans cesse les mêmes questions », voilà, dit Freud, ce qui donne accès à la découverte. Quand les faits ne sont pas reconnus, il renvoie à « l'évolution naturelle des esprits ».

Freud fait apparaître une logique des déductions, un décentrement, qui lui permet d'entendre le sexuel dans le langage d'un Charcot, d'un Breuer ou de Chrobak. Il est sensible au caractère constamment paradoxal de ses découvertes. La sexualité infantile, le transfert, ont préexisté à la psychanalyse, et, cependant, personne n'avait su les utiliser. Freud, lorsqu'il cherche à saisir ce qui est à l'origine de sa pensée, retrouve des précurseurs oubliés (je pense au livre sur *L'art de devenir un écrivain original en trois jours* de Börne, au travail d'Herbart, à Schopenhauer) et se confronte à son originalité radicale. Marie Moscovici a bien mis en évidence la place du meurtre paternel dans la découverte. Le nouveau se construit contre des résistances, une ignorance légitime ou nécessaire, mais aussi sur un oubli : oubli des filiations, qui interdit ou efface le désir de meurtre. Il faut une présence de l'inconnu pour que se manifeste la nouveauté, élément non seulement du parcours freudien, mais aussi travail constant de la cure.

Jung et Ferenczi, à des niveaux différents, ont été attirés par l'inconnu et le plaisir du nouveau. Freud encourage l'exploration des terres vierges. Exploration de l'occultisme, exploration des mythes. Jung peut écrire à Freud : « Je m'oriente actuellement dans l'astrologie dont la connaissance semble indispensable pour la compréhension de la mythologie. Il y a des choses étonnamment étranges dans ces obscures contrées. Laissez-moi, je vous prie, errer sans préoccupations dans ces infinités. Je ramènerai une riche histoire pour la connaissance de l'âme humaine. Je dois pour un temps me griser d'effluves magiques, pour pouvoir comprendre tout à fait quels secrets l'inconscient recèle dans ses abîmes tardives. »

Déjà et toujours le poids du transfert, comme s'il fallait une autorisation pour explorer sa propre pensée ! On connaît l'évolution de Jung : unicité de la libido, déssexualisation de celle-ci, abandon de la sexualité infantile, en particulier dans sa conception des fantasmes rétrogrades. G. Rosolato et Marie Moscovici (numéro de la *Nouvelle revue de psychanalyse* sur les *Résurgences de la mystique*) ont largement développé l'analyse de cette pensée. Rappelons, comme il apparaît dans cette lettre, son intérêt pour « la libido incestueuse des mères » : « C'est, cette fois, la mère à laquelle je me suis risqué. Ce qui me cache c'est donc la "catabasis" au royaume des Mères, où l'on sait que Thésée et Peirithoos sont restés pris, enracinés dans le rocher. Je remonterai toutefois après quelque temps. » Certitude d'avoir la capacité d'entrer dans ces expériences et la puissance de pensée suffisante pour en sortir. Jung fuit en même temps la sexualité infantile et le complexe paternel, il ne veut pas se laisser prendre par le « truc » de Freud. Le 18 décembre 1912, il écrit : « Vous rabaissez tout l'entourage au niveau du fils ou de la fille, qui avouent en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entre-temps vous restez toujours bien tout en haut comme le père, » Jung croit créer une pensée nouvelle, non reconnue, parce que Freud continuerait à croire à l'infantile. Il s'oriente vers une mystique où l'unification narcissique tient lieu de nouveauté dans le mouvement de résurrection et de séduction qu'elle entretient. Ferenczi cherche, lui, une voie de sortie devant les résistances. La nouveauté porte sur la dramatisation corporelle, les tentatives de faire émerger les résistances, de « retrouver les symboles mnésiques corporels ». Son souci de permettre au patient de se détacher plus vite de l'analyse se trouve contrarié par l'assujettissement transférentiel suggestif qu'il provoque. La lettre, adressée à Jones à la mort de Ferenczi, sera caviardée. Elle témoigne de la perception par Freud du poids du lien transférentiel dans l'orientation technique prise, Freud reprend dans sa lettre la figure classique : « La mort laisse place au nouveau. » Il interprète les innovations de Ferenczi comme une manière de témoignage des restes transférentiels de la plainte de Ferenczi, vis-à-vis de l'amour qu'il aurait souhaité recevoir de Freud. Il montre combien on doit aimer ses patients, à l'analyste qui n'a pas su l'aimer. Comme pour Jung, mais sur un autre mode, le complexe paternel est le point central permettant ou non l'ouverture à un nouveau, qu'il s'agisse de l'innovation technique ou de la dénaturation de l'analyse. Ils confirment, par leur mode même d'exploration de l'inconnu psychique, la place du lien transférentiel entre analystes. Les conflits se règlent par le départ de l'un, par l'isolement et la mort de l'autre. Le départ est mené par une logique contradictoire où le modèle de la cure est bien présent. Le maintien du cadre, la contrainte à penser, l'infantile poussent Jung à une sorte de demande de dispense,

comme celle que l'homme aux rats demande à Freud : ne pas lui raconter le fantasme qui l'angoisse. On ne peut être dispensé de cette obligation ; elle n'appartient ni à l'analyste, ni à l'analysé : elle est un fragment du fantasme inconscient.

T. Kuhn a décrit dans les sciences physiques un conflit de paradigmes, sa résolution donne accès à la nouveauté et dépend du poids du plus grand nombre. Le savant qui refuse le paradigme nouveau tombe hors du champ de la science. Lorsque Jung ou Ferenczi s'écartent sur des modes certes très différents, qu'est-ce qui aura effet de vérité ? Il s'agit de ne pas céder sur les mots, mais aussi de ne pas défaire des concepts fondamentaux. Il y a des éléments inaliénables qui détruisent la psychanalyse. Jung et Ferenczi, par leurs trajectoires, en montrent deux, toujours à même de resurgir dans le mouvement de l'analyse. D'un côté, la descente dans le royaume des mères, le fantasme du retour à des formes innées, un fond « archaïque », qui séduit en masquant la déréliction devant l'énigme du désir maternel : l'étrangeté du mystère suffirait à dire la nouveauté. De l'autre, l'indifférenciation analyste-analysant, l'analyse mutuelle, le refus de la prise en compte de la douleur et du temps nécessaires de la perlaboration, conduisent à des démarches séductrices, dont le caractère suggestif peut se trouver méconnu. On propose des images comme construction pour, une fois encore, éviter la déréliction traumatique.

Pourquoi une nouvelle fois retourner à l'origine, à l'histoire, à la lecture indiscrete des correspondances, témoins de transferts qui nous échapperont à jamais ? Sans doute parce que nous y cherchons ces signes toujours incomplets de nos propres refoulements. Nous voulons refaire les chemins transférentiels, suivre les amours et les haines, pister les secrets d'alcôve, retrouver en eux et en nous ce qui permet l'acte, le meurtre libérateur qui, enfin, donne la possibilité de s'emparer de l'héritage. La pensée nouvelle naît du meurtre. Nous le savons. L'oubli en est une des formes, mais Jung et Ferenczi montrent bien que si l'on ne peut affronter le père réel dans le sexuel infantile ou dans le désir de meurtre, la psychanalyse se délite, plonge dans les délices du narcissisme dans sa composante mystique, ou cherche le nouveau dans la seule décharge de l'excitation, dans la *catharsis* des temps pré-psychanalytiques. Alors comment faire pour tenir vivante la théorie ? Il ne suffit pas de la lier à la pratique. Les exemples précédents en témoignent. Freud, dans ses réponses à Jung, ou dans son attitude à l'égard de Ferenczi, montre bien qu'il maintient, *volens nolens*, l'originaire. Il a fondé la psychanalyse, posé l'énigme, qu'il s'agisse de l'origine du sexuel ou de l'inconscient.

Ferenczi reconnaît le sexuel infantile, mais il le met en acte en s'évitant la douleur, inhérente au travail de la cure, signe des résistances contre l'émergence d'un sexuel, toujours nouveau

et inconnu, dans la séduction originaire qu'il répète inlassablement. Le jugement qui positionne le nouveau comme l'inconnu nécessite la douleur, qu'il s'agisse de l'interprétation ou du silence. Le retour à la *catharsis* l'efface. De même Jung qui, lui, écarte le sexuel infantile, affadit la valeur du jugement, réduit à la seule reconnaissance de l'analogique. La cure comme la théorie rend compte de ce double mouvement : retour au narcissisme, ouverture en soi et dans l'autre, vers l'étranger.

Charles se montrait, ce matin-là, identique à lui-même. Nous nous connaissons depuis dix ans : peu d'absences, des retards exceptionnels, un paiement régulier. Je m'attendais à la séance habituelle, depuis de nombreuses années : la plainte répétée sur les occasions d'amours manquées. Un silence, puis : « Vous n'avez pas un nom juif ? » La question restant sans réponse, il poursuit : « Je n'avais jamais pensé à cela. » Un silence. « Vous savez, cela pourrait revenir comme avant, je pourrais vous envoyer dans la chambre à gaz, nous ne serons jamais du même côté, je peux vous réduire à rien. » Il en resta là. Sa parole eut, dans le temps de son énoncé, les effets escomptés. Je me sentis réellement en danger. La parole se faisait acte, le meurtre pouvait s'accomplir. Ce n'était pas la première fois que l'on me questionnait sur mon nom, ni, bien sûr, que l'on me menaçait d'une prochaine extermination, mais le fait m'apparut nouveau. Je l'avais entendu comme une réalité. « J'y croyais. » Il y avait d'autres croyances : celles qu'il faisait émerger en moi quand, lui, si discret, me menaçait de pisser ou déféquer sur la moquette, de devenir « fou ». Les menaces étaient indirectes et très infantiles, elles n'avaient pas cette intensité. La réalité, partagée un bref instant, me menaçait directement, alors même que mon patient se sentait très coupable de ses pensées. L'analyse se poursuivit dans le sérieux d'associations fournies, dans les règles, que seules les phrases meurtrières avaient pu entamer. Nous eûmes plus tard, longuement, la possibilité d'associer sur les représentations paternelles, sur sa haine à mon égard, comme à l'égard de son père. Il évitait toute pensée concernant ma « vie privée ». Parfois, il lui échappait un sentiment d'envie, une parole de jalousie, « comme avec son père » disait-il. Mais il restait respectueux, un peu trop, sans doute.

Quelques années ont passé, nous n'avons guère avancé sur cette hyper réalité de la menace exprimée. Charles, comme d'habitude, dépose son manteau, sa veste sur le fauteuil. Il retire ses lunettes. Je le regarde machinalement. Comme à chaque fois, son déshabillage me surprend : malaise devant ce dépouillement de lui-même, nudité qui transparaît dans ce rituel instauré, trouble devant un fantasme inconscient qui nous agit et pour lequel je ne trouve pas de mots. Brusquement, une vision surgit en moi, une analogie : « Il est comme les juifs qui se

déshabillaient avant d'entrer dans les chambres à gaz. » L'image me surprend, retour du refoulé, mais aussi nouveauté, rompant la continuité du rituel. Une pensée, une image qui surviennent en séance, ne peuvent échapper à leur prise dans le fantasme inconscient qui lie analyste et analysant. Mon désir de mort se révélait soudain, montrant le travail silencieux des représentations inconscientes. Un indice de la construction réapparaissait : les signes de la violence de notre relation si policée.

« Le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que traduire en actes », écrit Freud dans *Répétition remémoration et perlaboration*. « Le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. » Que dire de la première scène ? Elle se traduit avec la force des phénomènes hallucinatoires du rêve. Elle est une scène d'une grande intensité dramatique. Elle apparaît neuve dans sa dimension du « jamais évoqué ». Elle appartient à l'analyste et à l'analysant, elle n'est pas forcément neuve pour d'autres qu'eux. Il faut un effet de dégagement interne, un écart pour penser l'infantile : désirs meurtriers oedipiens, dissimulation d'une séduction homosexuelle aux colorations sadiques. Il y a eu la mise en relation d'un acte traducteur de la répétition des scènes refoulées et d'une disposition particulière de l'analyste. Toute énonciation ne fait pas effet de nouveauté. De même, l'attention flottante, le jeu des représentations entre elles chez l'analyste n'aboutissent pas si souvent à une prise de conscience d'un fait nouveau, mais le « trouble », « l'étrangèreté », « l'inattendu », l'inquiétant, ne sont-ils pas synonymes ? On mettrait ici, à part, l'inconnu qui rassemble ces ouvertures, en attente de sens, survenant dans la cure, chez l'analyste comme l'analysant. Le nouveau serait une manière de qualifier l'éprouvé, une réduction du champ de *l'Unerkannt*.

Si l'on revient sur le fragment de cure, la nouveauté est issue d'un sentiment d'attaque identitaire, d'une menace narcissique. L'angoisse de castration est présente, équivalente d'une menace d'anéantissement. La nouveauté vient empêcher son émergence, comme si le signifiant ne pouvait prendre sens qu'à partir des seuls signifiants déjà émis antérieurement ou des signifiants de démarcation des deux protagonistes.

La nouveauté peut rester à titre de souvenir d'un moment d'arrêt, et garde son éclat, sa force affective. Sans s'intégrer au déroulement associatif, la scène reste intacte. Il n'y a pas eu d'effet de passage sur d'autres représentations.

Elle peut disparaître dans l'oubli, comme dans certaines analyses : un changement a eu lieu, mais sans que soit retenu aucun signe marquant. A l'inverse, l'intervention de mon patient peut venir masquer une autre dimension du transfert, celle de la séduction homosexuelle sous-jacente. Il est plus facile

d'évoquer des fantasmes de meurtre, que d'envisager la séduction, qui rapproche et met en contact. Un rêve ultérieur confirme cette présence dans le fantasme inconscient. Charles n'en raconte qu'un fragment : « Il est avec son fils et celui-ci lui fait une fellation. » Il est stupéfait par la netteté du rêve, il n'avait « jamais » pensé à une telle relation. Pourtant, pendant des mois, il m'a fait part de ses désirs homosexuels, de sa honte devant cette pensée. Le rêve, révélateur du refoulé, quoi de plus banal ? Mais quand il retrouve un refoulé non admis jusque-là, il marque sa différence, une rupture. Charles est pourtant friand de scènes de viol, de sodomie, de violences sexuelles de tous ordres, qu'il associe volontiers, pensant me séduire, « puisqu'il faut se forcer à tout dire ». Mais il y a des situations bien plus inadmissibles pour la conscience.

Charles ne peut avancer un mot sans qu'apparaisse une figure sexuelle, qu'il lie à mon écoute tendancieuse. La séduction est en acte dans les mots, mais l'angoisse devant leur potentialité excitante empêche toute levée du refoulement. Il y a un enchaînement métonymique, aucun écart n'est possible. Paradoxalement, Charles ne peut dire un mot qui soit différent de l'autre. Ils renvoient tous à la mise en image stéréotypée d'une scène de séduction où nous sommes aussi bien acteurs que spectateurs, sans que jamais nous ne puissions échapper à son évocation.

Charles ne peut parler sans me dire des obscénités sous les mots les plus banaux. Les mots deviennent des mines sexuelles, en même temps qu'il perçoit confusément une attraction vers un inconnu profondément inquiétant. Il retrouve alors le diable de son enfance, celui dont il craignait l'irruption : l'intrus démoniaque, le désir, celui qu'il flatte et rejette à la fois.

Le sexuel est dans les mots, la masturbation dans les actes. L'acte est nécessaire, répétitif, élément de décharge de l'excitation, de lutte contre l'émergence du fantasme. Le mouvement compulsif ne laisse aucune prise. Il le détermine comme une « volonté de se nuire » inconsciente. Il cherche désespérément un écart, une rupture, une différence qui modifieraient enfin sa souffrance, qui arrêteraient, enfin, cette activité masturbatoire « mécanique ». Un fragment de souvenir lui revient : il se masturbe, il se demande si sa mère va le surprendre, alors qu'il l'entend derrière la porte, vaquant à ses occupations habituelles. Il se précipite sur les analogies : sa masturbation répétée et ses aveux hebdomadaires, l'analyste, image de la mère. Il s'aperçoit, en revanche, qu'à me parler de sa mère, lui vient une idée qu'il s'évitait et évite encore. Il s'agit d'une image incidente, dont il redoute qu'elle ne vienne le prendre au dépourvu : le visage de la mère, lors de son activité masturbatoire.

Marcel Proust, dans les *Confessions d'une jeune fille*, a su rendre compte, dans le cadre, certes, d'une relation sexuelle

entre deux amants, de ce rapport particulier du plaisir sexuel et de la mort. Ce thème profanatoire sera repris dans la place donnée au portrait du père mort avant la scène d'amour chez Mademoiselle Vinteuil. La nouveauté s'appuie sur l'effet d'horreur suscité par le contraste entre plaisir sexuel et mort, avec les effets de renversement chez le lecteur, participant et spectateur à la fois. Mort d'un parent et jouissance : les lier c'est faire une rupture, c'est engager un renvoi à l'inconnu, dont ils sont porteurs en eux-mêmes. Le plaisir de Charles ne peut exister et se répéter que s'il écarte la mère de ses fantasmes, et, par contiguïté, toute idée incidente, c'est-à-dire toute idée neuve.

Le matériel est monotone, sans affect. Il passe, par exemple, des mois à débattre, sans fin, sur le sourire ambigu de son ancienne maîtresse, enceinte pour la deuxième fois d'un autre homme avec lequel elle vit. L'ennui, la somnolence traduisent les effets de ce mode de transfert sur l'analyste. Les interprétations sont vaines, sans effet. Plusieurs mouvements apparaissent : remise en cause de l'indication, soumission à l'emprise, en attendant « des jours meilleurs », attente du surgissement imprévu du refoulé, en sachant que la répétition ne se fait jamais vraiment à l'identique, qu'elle peut donner sens à ce qui n'apparaît qu'actes répétés. Accepter les effets de transfert dans ces cures longues, épuisantes, déprimantes, s'associe au désir d'une mutation ouvrant à une dynamique nouvelle. La recherche du nouveau peut venir au premier plan dans le désir de l'analyste d'innover, de trouver de nouvelles formes d'approche pour lutter contre l'immobilisation mortifère. L'émergence d'un « je n'y avais jamais pensé » fait vaciller patient et analyste, modifie le régime dynamique et économique de la cure.

La négation établit une césure. Le refoulé est parvenu à la conscience, « à la condition de se faire nier ». Freud note, par ailleurs, dans *La Négation*, qu'il s'agit déjà d'un moyen de prendre connaissance du refoulement, mais non une acceptation du refoulé. « C'est la plus forte découverte réussie de l'inconscient... La négation permet un enrichissement de la pensée en contenus. » Elle donne des indices orientant la compréhension du fantasme inconscient. Mais tout est aussi fait pour ne pas accepter l'irruption du désir inconscient, perçu dans ce partage soudain de croyance. Il décide donc : « Il ne faut plus que je vous parle des juifs, c'est une chose à laquelle je pense que vous n'êtes pas indifférent. » La pensée qui permettrait l'accès à l'affect, et une levée possible du refoulement, est écartée. Elle demeure une étrangère qu'il faut laisser en exil. La répétition du même est toujours préférable à la rencontre d'une pensée inconnue.

Fragment par fragment, une histoire se fait jour, mais tout se passe comme s'il ne s'agissait que d'enrichir sans cesse une

scène de séduction originaire. Le patient admet la règle, mais ne retrouve qu'une répétition de désirs et d'angoisse devant une forme unique, limitée à «toucher/ne pas toucher le père ». Il ne peut entrer en contact physique avec son père. Nous ne pouvons nous toucher avec des mots.

La cure oblige à explorer des registres de fonctionnement divers devant ces résistances acharnées à toute forme de changement, pourtant souhaitée. On se retrouve, malgré soi, devant le désir d'actualiser le conflit, d'accélérer le temps. Freud rappelle la nécessaire reprise dans le transfert de la compulsion de répétition. Elle peut servir de levier à l'interprétation et permettre qu'advienne une levée du refoulement.

Certaines cures semblent s'enfermer dans un mouvement régressif malin, où l'analyste oscille entre l'abandon dépressif et la recherche désespérée d'un signe en soi ou dans l'autre venant éclairer l'agi transférentiel inconscient. La scène, qui nous mobilisa un temps, me paraît illustrer ces moments souvent fugitifs, où l'affect donne des indications, ouvre à des représentations nouvelles. Le changement des représentations-butts inconscientes explique l'émergence des scènes décalées, qui témoignent du travail psychique, masqué par la répétition mortifère. Freud indique trois formes de résistance à l'émergence de la nouveauté et parmi celles-ci, la projection dans le futur.

La cure accentue cette difficulté. L'intemporalité de l'inconscient peut être introduite dans les résistances par un mouvement inconscient de recours à l'actuel. Une sorte de fascination s'exerce, qui s'évite toute perception de la douleur, du masochisme.

Charles réussit facilement à enfermer lui-même et l'analyste dans la reprise du même : « S'il le faut, je vous redirai mes histoires de femmes jusqu'au bout., peut-être qu'à force de revenir sur les mêmes choses, je finirai par les user. » L'usure par la répétition du même, le meurtre à petit feu, mais aussi la poursuite dans l'actuel, la recherche de l'excitation et de la décharge, l'évitement des fantasmes : tous les moyens sont mis en oeuvre pour l'évitement de la pensée de la mort et du meurtre, dans l'analyse, sous quelque représentation que ce soit.

Tout le processus semble y concourir : « La catastrophe a déjà eu lieu, vous m'avez rendu impuissant, il n'y a peut-être plus rien à faire. » Le crime a déjà eu lieu, le temps se fige, comme s'il ne fallait plus se confronter au père, à la conflictualité, à la vivance du conflit...

« La pensée n'est qu'un substitut du désir hallucinatoire. Elle cherche en permanence à retrouver ce qui, une fois, a donné satisfaction. » Elle s'opposerait à l'émergence du nouveau, s'il ne s'agissait que de retrouver l'objet perdu. Mais c'est bien de

ces différences entre l'objet de la réalité et l'objet représenté que naît le désir. L'écart, la différence, permettent de penser l'inconnu.

La cure de Charles est prise dans ce mouvement de l'émergence de la perception possible de la différence et de son refus. Le lien à la mère est perçu. Le patient a la capacité de juger, mais, au moment même où il pourrait en faire usage, il recule devant la perception de la perte, la reconnaissance de la douleur qu'elle implique. « La disparition du complexe d'Œdipe » met en évidence cette usure du désir de l'enfant devant le refus maternel. L'Autre peut advenir, non seulement parce qu'il énonce les interdits, mais aussi comme la résultante du travail psychique nécessaire devant la reconnaissance de la différence des sexes. L'échappatoire à la douleur, c'est le refus de l'inconnu et de la nouveauté de cette découverte. Se masturber, « être », comme il le dit dans un mouvement de complaisance, « l'enfant qui me regarde, moi et ma meute de femmes », c'est rester dans la passivité voyeuriste, se détourner de ce qui signifierait la castration possible. On retrouve *Analyse finie et analyse infinie* : « On a bel et bien l'impression que la tendance au conflit est quelque chose de particulier, une nouveauté qui s'ajoute à la situation, indépendamment de la quantité de libido » ; et plus loin, parlant de la rébellion contre la position passive chez l'homme : « A aucun moment du travail analytique, on ne souffre davantage de sentir de manière oppressante la vanité d'efforts répétés, de soupçonner que l'on "prêche aux poissons", que lorsqu'on veut inciter les femmes à abandonner leur désir de pénis comme irréalisable, et lorsqu'on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration et qu'elle est indispensable dans de nombreuses relations de l'existence. » Le narcissisme vient au secours d'un tel mouvement de résistance : ne pas entendre l'Autre, accepter les constructions, mais sans que les mots ne paraissent toucher. Certes, c'est remettre en question les qualités de l'analyste, mais n'est-ce pas aussi un signe du refus d'investir en quoi que ce soit ce qui vous pénètre ? Le renforcement narcissique joue sur les « deux scènes ». Il y a chez l'analyste un repli régressif : sommeil, réactivation des perceptions sensorielles, figures rêvées, proches de ces chimères décrites par De M'Uzan. Le patient, lui, accentue son mouvement de désinvestissement de l'Autre, en se repliant dans un mouvement auto-érotique qu'il est difficile de mobiliser. « Le refoulement est une fuite devant la douleur, devant son souvenir. Il doit maintenir l'inhibition de développement de déplaisir, mais aussi celui de l'excitation. » Freud reprend ailleurs : « La représentation n'est investie que si on a réussi à empêcher la sensation de déplaisir. »

« Je suis comme un enfant autiste, il a subi un jour un traumatisme qu'il ignore et il reste là, incapable de penser, de parler. » Image de la déréliction, écartement du sexuel, réduit à un traumatisme inconnu. L'image de l'enfant oscille sans cesse entre le petit garçon, jaloux, mobilisé par ses désirs incestueux, excité, et l'autiste issu d'un désert après une « catastrophe atomique sexuelle ». Les messages énigmatiques, la relation d'inconnu montrent, dans des formulations différentes, la brèche du traumatisme originaire et la douleur qu'il implique. Une formule d'une patiente hésitante à s'engager dans une analyse condense, à nouveau, cette question : « Pour moi, l'analyse, c'est l'exigence d'une vérité en soi, et je la désire profondément, mais c'est aussi un inconnu, qui m'inquiète, je ne saurais dire quoi. Je sais ce que j'ai à y gagner, mais... » et l'image surgit : « J'ai le sentiment que je pourrai me retrouver dans la douleur, une douleur nue où les mots manquent. »

Charles, lui, parle de sa « souffrance », mais tout en lui oriente vers le refus d'entendre une autre souffrance que celle dont il se plaint. Il la cerne, en approche les bordures, mais à chaque fois, sa pensée s'arrête. Il faudrait perdre réellement cette mère, « substitut » plus que métaphore, pour reprendre une remarque de J.-B. Pontalis, « lorsque dans la représentation, c'est le substitut qui l'emporte sur le "rendre à nouveau et autrement présent". »

Les objets parentaux « habituels » semblent préférables à toute autre perspective, et plus particulièrement celle qui est sollicitée dans l'adresse à l'analyste. Comme le paysan de la scène freudienne, le patient préfère les outils de la famille, Charles se plaint de sa solitude, mais évite toute pensée qu'il pourrait construire dans le transfert. Il maintient le désir du rêve de fellation, la dissimulation du désir pour la mère, le renversement de l'affrontement au père, dans un cinéma personnel, plutôt que d'utiliser l'acte de parole comme théâtre du vrai. Le fantasme des mots-objets sexuels retrouve les traces mnésiques infantiles. En gardant ses mots, il évite d'exposer son désir infantile dans l'amour de transfert, « amour vrai », mais dont les objets de satisfaction restent substitutifs. Le patient et l'analyste côtoient, sans cesse, la croyance dans l'hallucination transférentielle rêvée, et la nécessité de la mise en oeuvre du jugement tel qu'il est exposé par Freud dans *L'Esquisse* et dans son article « La négation ».

« Les éléments perceptifs nouvellement apparus mettent en branle l'activité de jugement. Le sujet humain a, un jour, perçu son semblable » écrit Freud, or c'est « un objet du même ordre qui a apporté au sujet sa première satisfaction ». On connaît la suite, sur le rappel des traces visuelles, auditives (le cri) et surtout, ce que nous soulignons ici, la reviviscence de ses propres expériences douloureuses. Freud insiste sur cette dimension :

l'association d'un son, nous dirions d'un signifiant verbal, et des perceptions, « augmente le caractère hostile de l'"objet" et sert à diriger l'attention vers une perception. La première catégorie des souvenirs conscients est ainsi créée. »

Freud donnait les figures du temps, de l'étranger, de la séparation des parents, comme figures du nouveau. Dans tous les cas, ne s'agit-il pas dans « la dépense psychique » de ne pas retrouver cette douleur sous ses différentes traces ? « Je ne peux supporter l'idée de mon père mort. Quand cela m'arrive, je me réfugie au fond de mon lit pour ne plus penser », dit une patiente. Elle enchaîne : « C'est curieux, mais depuis que je vous vois, je n'arrête pas de faire des rêves au cours desquels je perds mon enfant. » Un silence et puis : « C'est peut-être comme avec vous, comme avec mon fils, mon père, on n'arrête pas d'avoir à faire des deuils. » Une fois encore, le rêve rappelle les traces infantiles, une fois encore la douleur de la perte, comme si le dédoublement du jugement, la prise de conscience qu'il implique, ne pouvaient que s'appuyer sur celle-là.

Certes, on préfère la version du mot d'esprit et de sa jouissance venant s'appuyer sur l'économie psychique opérée, modèle nécessaire dans l'approche du nouveau, mais qui gomme, me semble-t-il, les difficultés du travail perlaboratif.

Il s'agit alors de détourner l'attention, de jouer de l'effet de surprise. La nouveauté nécessite une excitation « fraîche », s'appuie sur une reconnaissance du refoulé qui « allège la dépense psychique ». La nouveauté est un moyen de retrouver l'« enfant », celui qui prend plaisir dans le jeu avec les mots et avec les pensées... nous y ajouterons les images. Mais il s'agit aussi de l'enfant qui souffre, complète-t-il : la nouveauté est alors le temps d'un plaisir narcissique, un mode de jouissance du narcissisme infantile, la nostalgie d'un paradis perdu.

L'analyse offre certes ces temps d'accès au nouveau dans le plaisir délation. Il est plus difficile d'admettre la nouveauté de la perlaboration. « J'apprends la valeur des mots dans le silence, la réalité du temps » dit une patiente. La prise de conscience, l'émergence du nouveau, impliquent une douleur que l'on ne peut éviter, douleur de la séparation des objets infantiles, qui peuvent torturer, mais aussi travail d'abandon d'un objet mélancolique dont la répétition dans la cure permet peu à peu de définir le contour. Freud insiste, sans cesse, sur l'importance du temps, sur les efforts nécessaires pour surmonter les résistances. La douleur est inhérente à l'émergence du nouveau, ne serait-ce que dans l'établissement du jugement et la prise de conscience qu'il implique. La nouveauté se compléterait de cette capacité à faire surgir, en soi et en l'autre, l'accès, non pas à n'importe quelle image, mais à celle qui aurait des indices de qualité suffisante pour rendre compte du fantasme inconscient, et plus spécifiquement de redonner les indices de qualité de la perception première.

La capacité à dire la qualité tient-elle à une variation de quantité perçue, au lien avec une trace mnésique infantile de l'analyste pris lui-même dans le fantasme inconscient qui se développe dans la cure ? La tension, la douleur, le déplaisir de la perlaboration viendraient signer non pas l'enfance, comme dans le Witz, mais le sexuel infantile de l'analyste et de l'analysant, et son impossible réalisation.

L'exploration de la nouveauté laisse une certaine perplexité. Certes, nous pouvons citer Blanchot : « Si nous n'avions rien à nous dire de nouveau, si par le discours ne me venait pas quelque chose d'étranger, capable de m'instruire, il ne serait pas question de parler. C'est pourquoi dans le monde où ne régnerait plus que la loi du même, l'homme — on peut le supposer — perdrait et son visage et son langage. »

Même si l'on repousse la réalité, il faut bien en convenir, le nouveau ne peut advenir que si l'on admet les mots anciens dont il est nourri, la répétition du même... Il est difficile de se frayer un chemin dans ses mots propres, de prendre conscience de ses propres refoulements, pour reprendre une notation de D. Anzieu. Tout au plus, peut-on espérer que l'on a pu faire entendre son regard propre, ouvrir une discussion, permettre ce maintien de l'Autre inconnu en nous : le sexuel,

« Le nouveau est un de ces poisons excitants qui finissent par être plus nécessaires que toute nourriture, dont il faut une fois qu'ils sont maîtres de nous, toujours augmenter la dose et la rendre mortelle sous peine de mort. Il est étrange de s'attacher ainsi à la partie périssable des choses, qui est exactement leur qualité d'être neuves. » (Paul Valéry.)

Faire parler le destin

Laurence Kahn

Lentement avec l'avènement des Lumières, puis radicalement avec la Révolution française, toute la conception de l'histoire s'est trouvée renouvelée lorsque fut inventé le concept d'« histoire en soi ». Envisagée comme un tout homogène n'ayant d'autre objet que lui-même, l'histoire est désormais conçue comme un processus. Dans ce tournant de la modernité, signé essentiellement par la transformation hégélienne de la métaphysique en philosophie de l'histoire, la rupture avec l'histoire-historia, collecte de la multiplicité des vies et de leurs actions singulières et créatrices, est consommée au profit de l'histoire-Geschichte, dont le sujet, collectif et abstrait, est l'humanité (1). Articulant de manière synthétique la suite des événements en système de relations, l'histoire-Geschichte tend vers un mode d'intelligibilité dans lequel les faits ne sont que les expressions manifestes d'un mouvement profond et inconnu des acteurs. Ainsi, comme le montre Hannah Arendt, s'impose l'idée que non seulement quelque chose dont les hommes ne sont pas conscients conduit leurs actions, mais que ce quelque chose « ne trouve pas d'expression directe dans l'action elle-même » (2). L'évènement cesse de fournir une lumière sur lui-même. Le particulier perd sa valeur d'exemple. Le processus historique est désormais invisible et acquiert, avec le monopole de l'universalité, celui de la signification.

Mais le paradoxe de l'affaire réside en ce que, d'un côté, l'histoire devient un concept de réflexion et d'action qui devrait permettre de maîtriser le destin dans le sens du progrès, et que, de l'autre, l'expatriation du sens hors de l'acte et l'émigration des principes explicatifs loin du réseau des gestes humains creusent l'écart entre l'historiquement-nécessaire et nos histoires de vie. L'histoire, pulsée par une force, n'est plus assemblage de « romans » (3) mais construction d'un tout en perspective. Ce concept moderne d'un processus pénétrant l'histoire comme il pénètre la nature, et créateur d'un sens indépendant de nos sens, la psychanalyse naissante le reçoit

en héritage. Mais que fait-elle de ce legs quand, pour penser l'individu, elle le pense sous l'aspect culturel de l'espèce et que, dans le même moment, chaque traitement est le traitement d'une personne, avec son histoire et sa destinée singulières ?

On peut, par exemple, se demander à qui s'adresse Freud lorsque, dans *Au-delà du principe de plaisir*, il récuse toute pulsion de perfectibilité (4). S'adresse-t-il à Hegel ? Vise-t-il la « bienfaitante illusion » d'un progrès soutenu par la puissance infinie de la Raison ? La pulsion de perfectibilité apparaît effectivement dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (5). Contre les renversements dialectiques de la négativité qui caractérise ce procès d'effectuation comme développement, contre la négation révolutionnaire du donné qui fait du meurtre le moment de l'accomplissement de la liberté (6) et contre cette vérité qui résiderait et se révélerait dans le processus temporel lui-même, Freud se dresse en opposant une explication scientifique du développement. Scientifique, parce que cette explication ne concède rien aux illusions d'une religion à peine sécularisée qui, sous couvert d'histoire, nous parle en vérité d'une détermination supérieure ayant pour fin l'autoréalisation de l'esprit. Contre cette croyance, il soutient que le développement naît seulement de la lutte que se livrent sans relâche la recherche répétitive de la satisfaction primaire et les résistances élevant des barrières pour la refouler. C'est de notre déséquilibre perpétuel provoqué par ces forces antagonistes que naît le mouvement. C'est la tension créée par la différence entre la satisfaction obtenue et la satisfaction recherchée qui est la force motrice, parce qu'elle nous presse sans répit. Si progrès il y a, il n'est donc que poussée en avant sous la contrainte de ces forces inconciliables, et quête de nouvelles formes par transposition et de nouvelles solutions par intrication de ces nécessités contraires. Mais en toute rigueur, la voie du développement ne se présente que parce

1. Reinhardt Kosselec, *Le futur passé*, ed. E.H.E.S.S., Paris, 1990 passim, ainsi que Cassirer, *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966, en particulier chap. V ; La conquête du monde historique »

2. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard 1989, pp. 58-120, en particulier p. 110.

3. « L'histoire de l'humanité est le roman de Dieu », in Leibniz (cité par Kosselec).

4. S. Freud, « Au delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 87.

5. Hegel, *La raison dans l'histoire*, Paris, Pion, 1965, p. 177 ; et le commentaire de P. Ricœur, *Temps et récit III, Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1981, p. 289.

6. A. Kojève, « L'idée de la mort dans la philosophie de Hegel », *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, Tel, 1979, pp. 529-575.

qu'elle est la seule voie ouverte à l'appareil psychique, et ceci « sans espoir d'achever le processus et d'atteindre le but ». Le développement est le seul traitement possible de l'intraitable.

Freud s'adresse-t-il à Hegel ou bien à Lamarck ? Celui-ci postule en effet l'existence d'une force orthogénique interne, une loi de développement progressif tendant vers la perfection, postulat qu'a vigoureusement critiqué Darwin (7). À Lamarck, Freud répondrait alors que l'évolution de l'homme est animale et que, simple parcelle de la nature, malgré toutes les illusions qu'il construit pour protester contre son assujettissement, l'homme est seulement soumis aux lois naturelles de l'adaptation et de ses accidents. Seule sa souffrance le distingue des autres éléments de la nature, souffrance qui tient à la conscience de cet ordre inflexible et à la reconnaissance de sa soumission. Qu'elle provienne du corps propre voué à la déchéance et à la dissolution, qu'elle provienne du monde extérieur qui peut faire rage contre lui avec des forces inexorables ou qu'elle provienne des relations avec d'autres hommes — ce qui, écrit Freud dans *Malaise*, « en terme de destin n'est peut-être pas moins inéluctable que la souffrance d'une autre provenance » (8) —, cette souffrance est seulement le signal de l'échec de nos « techniques de vie », Davantage, c'est notre impuissance à la prévenir qui éveille le soupçon que « là-dedans pourrait aussi se cacher une part de l'invincible nature, cette fois une part de notre constitution psychique » (9). À Lamarck, Freud répondrait donc que le développement ne peut pas contenir la perfectibilité parce que ce développement résulte simplement de l'incompatibilité de deux programmes, le programme du principe de plaisir et le programme de la nature qui le rend irréalisable.

Et que l'on complique la description de ces programmes, qu'à la loi de Moïra, d'Eros et d'Anankè, on adjoigne le Daimôn (10), l'inconciliabilité demeure radicale parce que le temps ne contient en lui-même aucune forme de résolution. Et que l'on y ajoute encore l'indomptable pente de l'homme vers l'anéantissement et le meurtre, indomptable car elle gouvernait déjà les actions de notre ancêtre meurtrier, et indomptable car elle offre tout à la fois au narcissisme une solution à sa haine de l'altérité et à l'amour une solution à sa haine du rival, il apparaît alors que l'homme ne

peut pas même considérer la civilisation comme le résultat de sa position d'exception : le processus de civilisation n'est lui aussi qu'une parcelle de la nature, pour autant que l'espèce humaine, luttant contre ce trait originel, contre cette prédisposition pulsionnelle autonome (11), ne fait qu'obéir au programme du « combat pour la survie » qui gouverne la conservation de n'importe quelle espèce. La culture nous épargne simplement de nous exterminer. Et son développement, conçu « sans plus de détours » comme lutte pour l'existence, est la réponse darwinienne de Freud à l'ingrédient de perfectibilité inclus dans l'évolution de Lamarck.

En somme, à Hegel, Freud répond: un meurtre est un meurtre, voilà notre destin, et il n'y a pas de « travail de l'histoire ». Et à Lamarck, Freud répond : le développement est un processus de combat, « contenu essentiel de la vie », et sa nécessité est notre destin. De sorte qu'à l'heure du plus grand effroi, à l'heure où la technique de vie prendra le visage du *Lebensraum* et de l'extermination en masse, ce n'est que la puissance respective des deux forces immortelles, vie et mort (12), que l'on pourra interroger. Deux forces immortelles parce que deux forces naturelles. Eros et Anankè sont d'un seul tenant les parents de la culture et les puissances du destin (13).

Mais pourquoi parler de destin ? Celui-ci, qui a perdu tous les atours de la religion, qui ne laisse aucune place à l'obscurantisme et à la superstition, tire sa figure de *fatum* de ce que, dans toute métamorphose humaine, dans tout changement, peuvent être redécouvertes les formes fondamentales de la pulsion, qui agence nos trajectoires en demeurant indifférente à nos volontés. Nos vies ne sont que les déploiements occasionnels d'une configuration originelle, celle de l'Homo natura, dont Binswanger montre comment cet homme originel n'est pas l'origine et le début de l'histoire humaine mais une exigence naturaliste (14), Quelque chose de comparable à la plante primitive de Goethe, dont Schiller fit d'ailleurs remarquer qu'elle n'était « pas une expérience mais une idée » au sens kantien du terme, et Goethe la nomma dès lors symbolique (15). Mais l'exigence naturaliste de Freud va plus loin que la conception de la métamorphose goethéenne, qui laissait une vraie place au changement.

7. Lucille Ritvo, *L'ascendant de Darwin sur Freud*, Paris, Gallimard, 1992, p. 85 sq.

8. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, GW, XIV, p. 434 (trad. fr. *O.C.P.*, XVIII, p.263),

9. id., *GW* XIV, p. 445.

10. Les noms du destin chez Freud : Anankè, la nécessité, qui recouvre en fait toutes les formes d'exigence interne et externe (réalité, mort, ics) : *G.W.* VII, p. 216 ; VIII, p. 197 ; IX, p. 114 ; XI, p. 368 ; XIII, p. 47 ; XIV, p. 499, etc. ; Moïra, la mort, la loi des Parques : *G.W.* X, p. 32 ; XIV, p. 339 ; Daimôn, le constitutionnel (*G.W.* VIII, p. 364) et toutes les formes du démonique, en particulier dans *Au-delà*.

11. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, *G.W.* XIV, p. 481 (*O.C.P.*, XVIII, p. 308).

12. id., *GW* XIV, p. 506, (*O.C.P.*, XVIII, p.333).

13. id., *GW* XIV, p. 460, (*O.C.P.*, XVIII, p. 287).

14. L. Binswanger, « La conception freudienne de l'homme », in *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne*, Paris, Gallimard, Tel, 1970, en particulier pp. 206-210.

15. Cassirer, *Kant, Goethe et Rousseau*, Belin, 1991, p. 108.

Celle de Freud a pour effet de réduire l'historicité en général à l'histoire naturelle, au point que s'inverse le rapport entre nature, mythe et histoire. Là où l'on pourrait considérer qu'il y a émergence progressive de l'histoire, « la science naturelle retourne la broche », écrit Binswanger, « place au commencement le produit de sa construction, l'idée de l'Homo natura » et « fait de son développement naturel l'histoire ». Ce que manque Freud, poursuit Binswanger, c'est l'*ipse*, le soi-même, l'horizon changeant de l'exister humain qui est horizon d'expérience dans un monde commun.

Soit, Pour Freud, l'homme n'est un animal historique que dans la mesure où il est un animal politique. Comme la condition culturelle du rassemblement est d'abord l'inhibition (16), l'homme ne finit pas de se rebeller contre le déplaisir provoqué par la communauté, et ce que nous nommons événements historiques ne sont que les manifestations multiples de cette rébellion. Les enchaînements de l'histoire sont, pour Freud, les enchaînements de l'hostilité à la culture (17). De sorte que, s'il concède à Marx de la perspicacité dans la description de l'influence contraignante des rapports économiques, il conteste à la sociologie marxiste toute valeur scientifique puisqu'elle traite du comportement des hommes sans se préoccuper de leur disposition pulsionnelle et de la transposition culturelle des buts. « À strictement parler, conclut Freud, il n'y a en effet que deux sciences, la psychologie, pure et appliquée, et la science naturelle. » (18) C'est dans cet entre-deux que le processus de développement de la culture peut être influencé par les facteurs sociaux et économiques, mais c'est aussi dans cet entre-deux qu'il peut être comparé à un processus organique, indépendant d'eux. Un processus organique qui, certes, semble aller dans le sens du renforcement de l'esprit scientifique, mais rien ne permet de considérer que ce progrès dans la pensée se conjugue avec un progrès dans la vie. Davantage, c'est la croyance dans une telle alliance qui a conduit les hommes à « vivre au dessus de leur moyen » (19). Avec la faillite des idéaux de l'*Aufklärung*, c'est l'effondrement de la congruence entre le champ de la pensée et le champ de l'action que signe la description en termes économiques du fonctionnement psychique. Ce langage-là de l'économie ne concède plus rien au sens de l'histoire.

Depuis que je lis Freud, je commets de manière répétitive la même erreur ou le même lapsus. J'ai toujours la certitude que

la phrase « l'anatomie, c'est le destin » est l'écho de la phrase napoléonienne : « La géographie, c'est le destin. » Je corrige : non, « c'est la politique qui est le destin ». Et je recommence.

La géographie me paraît aller de soi : *c'est inter feces et urinas* que surgit l'excitation amoureuse, et la situation des organes génitaux demeure le facteur animal et immuable du plaisir (20). Une telle géographie assurément est inéducable. Mais le stratège, considérant le territoire sur lequel se livrera finalement la bataille, se dit sûrement de la même manière que ce paysage et ces reliefs sont eux aussi immuables et que c'est le reste qu'il faut faire bouger, les bataillons et les hommes. Disons que l'erreur répétée signale la certitude, sans doute difficilement conquise, que ma géographie anatomique, je ne la changerai pas.

Et ce n'est pas la lecture des Tragiques grecs qui pouvait m'aider à redresser le lapsus. Avec eux, j'ai su que les dieux nous avaient rendu fous, irrémédiablement, en nous parlant une langue qui n'était pas la nôtre, la langue de la démesure et du châtement pour des crimes commis à notre insu. Mais avec eux, j'ai aussi appris que la politique était l'issue que la pensée occidentale avait trouvée pour mettre fin à la vengeance du destin. À Oreste, fou de la folie acharnée des Erinyes, Athéna offre le tribunal de l'Aréopage, première instance politique de la cité athénienne, pour que l'effroi soit enfin commué en un litige relevant du droit. Dans Eschyle et Sophocle, la politique, c'est donc tout le contraire du destin. Tout le contraire d'Agamemnon, invoquant dans l'Illiade la noire Moïra et le daimôn inflexible qui ont dicté sa conduite, pour excuser le préjudice infligé à Achille, Mais c'est Ajax s'éveillant de la démence que les dieux ont soufflée sur son esprit, une démence telle que le héros a massacré les troupeaux de l'armée en croyant assassiner ses compagnons coupables de l'avoir lésé ; Ajax se résignant devant la loi des dieux avant de se donner la mort, mais l'essentiel, dans la pièce de Sophocle, est la légitimité de loi de la cité, que garantit Ulysse en exigeant des funérailles même pour ce mort-là.

Les dieux ordonnent. Non, ils n'ordonnent pas même, ils veulent et font, dit le grec, ils accomplissent. Leur action est la nôtre, sans délibération ni volonté, car l'intention ne compte pas mais seul le lot individuel qui nous est imparti. En ce sens, le destin n'est jamais tragique. Seule la conscience du destin l'est, et c'est le déchirement de cette conscience que met en scène

16. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, GW XIV, p. 471 (OCP, XVIII, p. 298).

17. id., GW., XIV, pp. 445-446 (OCP, XVIII, pp. 273-274).

18. S. Freud, *Nouvelles Conférences*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 239- 240.

19. S. Freud, « *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* », *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 20.

20. S. Freud, « *Sur le plus général des rabaissements dans la vie amoureuse* », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 65; et « *La disparition du complexe d'Edipe* », GW, XIII, p. 400 (OCP, XVII, p. 31).

la tragédie et que commente son chœur, au moment précis où la cité grecque organise le cercle de sa démocratie. Au temps de la confusion de l'homme et du dieu, au temps de l'excès, de l'*hubris*, de l'égarement, la cité naissante et l'histoire commençante opposent le temps de la séparation des dieux et des hommes, non pas d'ailleurs en terme de vouloir humain mais en terme de savoir. Un savoir déchiré jusqu'au paradoxe, lorsque Œdipe en même temps invoque le précipice où l'a jeté son ignorance et revendique son geste comme délibéré. Et le même paradoxe encore lorsque le chœur interroge : « Quelle chose terrible as-tu faite ? Quel daimôn t'as poussé ? » Et Œdipe de répondre : « Apollon est l'auteur, moi-même de ma propre main ai frappé. » (21) Entre destin et histoire, et autour de l'interprétation de la parole oraculaire, la question que pose la tragédie est : qui est l'agent ? Et c'est cette question que reprend Freud en faisant de la reconnaissance des lois du devenir psychique l'essence de la tragédie, et en voyant dans la fatalité et l'oracle « les matérialisations de la nécessité intérieure ». « Que le héros péchât à son insu et contre son intention se comprenait comme l'exacte expression de la nature inconsciente de ses tendances criminelles. » (22). En somme, un meurtre est un meurtre, et celui-là est commis pour retourner, *inter feces et urinas*, « labourer le champ maternel »(23). C'est bien la géographie qui est le destin,

Certes, mais reste le récit tragique, et son adresse. Destiné à ce citoyen qui entre dans l'histoire, il ne fait pas que lui raconter une fable, il veut obtenir un effet. Aristote l'a nommé *katharsis*, mais les Romantiques virent en elle la manière de la raison grecque d'honorer la liberté. « Ce fut une grande idée, écrit Schelling, que d'admettre que l'homme consente à accepter un châtement même pour un crime inévitable, afin de manifester sa liberté par la perte même de la liberté... » (24) C'est exactement en ce sens que le *logos* tragique veut faire parler le destin. Est-ce cela que Freud entend par matérialisation ? Est-ce ce matériel de langage, avec son substrat d'affect, par lequel le *logos* entend débusquer l'*anankè* ? Un tel affrontement prendra nécessairement le visage de la ruse, parce que le destin mythique ne fait qu'un avec le mot, que le mot a un pouvoir direct sur le fait, tandis que la ruse, elle, exploite la différence et insiste sur le mot pour modifier le fait.

Les mots immuables, souligne Adorno (25), restent des formules désignant l'inflexible, le contrat pétrifié des figures mythiques et la répétition du crime et du châtement qu'elles incarnent. Mais que s'avance au devant d'elles le maître en double sens, Ulysse, et la situation historique du langage change. Avec le dénotatif, les contrats deviennent lacunaires, et Ulysse, se nommant Outis, Personne (26), détruit par la ruse, Métis, les qualités immobiles des dieux en échangeant diversement les mots contre les choses. La chose n'est plus comblée par le mot, ce que l'amphibologie tragique et ses énigmes mettent en scène, en faisant du spectateur son destinataire.

Comment dès lors admettre avec Binswanger que tout l'homme freudien se tienne dans l'Homo natura ? Il est aussi l'homme de cette tragédie et de ces transferts de mots dans un monde commun. Il est l'homme de ce mouvement du sens que chaque action tragique déploie par transposition, migration, transfert de position des destinataires au travers du dialogue. Comment comprendre autrement l'attachement irréductible de Freud à la tragédie d'Œdipe ? Que, à Stefan Zweig qui vient de lui dédier son livre, *Combats avec le Démon*, Freud répond : « Notre façon prosaïque de lutter avec le Démon consiste en ceci que nous le décrivons comme un objet scientifiquement saisissable » (27), une telle réponse signifie seulement que la science est le nouveau visage de l'affrontement du *logos* avec l'*anankè* (28). Et le *logos* de l'homme freudien lui aussi veut faire parler le destin, de la manière qui soit la plus « impersonnelle ». Certes, pour y parvenir, la broche de l'histoire naturelle semble s'être retournée, mais il demeure que ce retournement s'opère sur le terrain même de l'histoire. Car, pour Freud, l'*Entwicklung*, le développement, est toujours *Entwicklungsgeschichte*, l'histoire du développement, dont il s'efforce de faire le récit.

Pourquoi cette modalité particulière de l'énonciation serait-elle cette fois exemptée de toute intention ? L'intention qui meut l'édification du récit historique n'est-elle pas, plus encore que son fondement préhistorique, ce qui retient justement l'attention de Freud dans *Léonard* (29) ? Décrite comme remplissement de l'attente narcissique de la communauté, elle meut la première

21. *Œdipe-roi*, v. 1327-1332 ; sur ce point, voir J.P. Vernant, « Ebauches de la volonté dans la tragédie grecque » dans J.P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Maspero, 1972, pp. 43-74 et E. Dodds, *Les grecs et l'irrationnel*, Paris, Aubier, 1965.

22. *S. Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p. 107

23. *Œdipe-roi*, v. 1211, 1256-1257 ; sur cette analyse, voir N. Loraux, « L'empreinte de Jocaste », *L'écrit du temps*, 12, 1986, pp. 35-54.

24. Schelling, Dernière « lettre sur le dogmatisme et le criticisme », citée et commentée par Peter Szondi, *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Gallimard, Tel, 1991, p. 9-10.

25. Th. Adorno et M. Horkheimer, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, Tel, 1983, pp. 61-80.

26. Cf. la rencontre d'Ulysse et de ses compagnons avec Polyphème, *Od.*, IX, v. 366-370 et 405-414.

27. Lettre du 14 avril 1925, *Correspondance S. Freud - S. Zweig*, Paris, Rivages, 1995, p. 38.

28. S. Freud, « *Le problème économique du masochisme* », *GW*, XIII, p. 381, et « *L'avenir d'une illusion* », *G.W.*, XIV, p. 377.

29. S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, pp 91-93

quête de sens en constitution de la permanence et de la puissance du corps social par le renforcement du sentiment de soi de chacun de ses membres, Le prix payé est la déformation qui rend l'histoire comparable aux souvenirs-écran. Tout à l'inverse, l'intention du récit historique construit par Freud aggrave la vexation darwinienne de l'humanité et parachève le détronement de sa souveraineté. Mais le savoir qui en résulte n'en apparaît pas moins comme l'apanage spécifique des hommes. Le *logos*, se mettant au service du démantèlement des croyances, procure le gain narcissique de la clairvoyance en contrepartie de la désillusion et de la défaite de l'omnipotence.

On peut d'ailleurs dire que c'est sous le signe de ce gain que l'écriture de l'histoire entre sur la scène occidentale en même temps que l'histoire elle-même. Si, pour Hérodote, l'intention historique est de conserver la mémoire des actions humaines, fugitives et périssables, pour Thucydide, la rédaction de *La guerre du Péloponnèse* ne se justifie que parce que, « du fait de ce qu'est l'humain », « les événements à venir seront semblables ou analogues aux événements passés ». Le gain du récit historique — ce que Thucydide appelle « l'acquis pour toujours » (30) —, réside dans la mise en lumière de ce facteur humain de la répétition. Et cette mise en lumière ne s'effectuera pas *muthôdes*, précise Thucydide, à la manière de la fable mythique ou tragique. Elle exige le récit vrai des faits particuliers parce que la vérité persuadera de l'universel et que c'est ainsi que l'histoire entend forcer le mutisme du destin. Ce à quoi Aristote répondra que nul n'a que faire de la vie d'Alcibiade et que seule l'impersonnalité des héros et la *mimêsis* tragique de leurs actions donnent accès à l'universalité, par la force du mythique et le sens porté dans le vraisemblable (31).

L'affrontement de Freud au destin se fait-il à la manière tragique ou à la manière historique ? Car, à ses yeux, si la tragédie fait vraiment parler le destin, l'histoire, elle, aspirant à l'entendre, veut avant tout le faire taire. Réduire le crime au silence, défigurer les faits, déformer par censure — et « il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre », écrit-il dans *Moïse* (32) —, sont autant d'intentions inconscientes qui font de l'écriture de l'histoire le lieu même du transfert du meurtre.

Pourtant, à l'anthropologue anglais qui, reprenant le titre des contes de Kipling, appelait « histoire comme ça » l'histoire de la horde, il oppose les arguments spécifiques de l'historien. D'abord, l'argument des *traces* inscrites dans les faits humains que sont les commencements totémiques de la religion, de la morale et de l'organisation sociale. Ensuite le fait que ce n'est rien qu'« une *hypothèse*, comme tant d'autres par lesquelles les historiens de la préhistoire cherchent à éclairer l'obscurité des origines ». Et enfin l'argument de la *valeur* de celle-ci, qui tient à sa capacité « de créer cohérence et compréhension » (33), de produire « une unité imprévue entre des séries de phénomènes jusque là séparés »(34). En somme de substituer au multiforme et à l'inintelligible une « vision » (35) synthétique, ordonnée, établie sur des chaînes causales ou finalistes. Manière historique donc.

Mais dans l'histoire, et nommément dans cette histoire, se lève un poète. Il s'avance dans la foule et lui raconte l'histoire. Une histoire qui, certes, ment déjà en faisant d'un héros solitaire l'unique meurtrier, mais elle dit aussi le vrai sur l'essentiel, le désir nostalgique du père. Et ce récit, fruit de l'imagination, assemble la foule qui le comprend grâce à la *Sehnsucht* et par identification (36). Ce poète n'est-il pas le récitant tragique par excellence qui dit la perte en même temps que l'exploit, la perte immanente à l'exploit, et sait, avant Schiller, que ce qui vivra immortel dans le chant, doit sombrer dans la vie (37) ? Guy Rosolato a montré comment les sacrifices nucléaires des trois grandes religions monothéistes sont structurés par la rupture initiale que sont le meurtre du père et la culpabilité, l'expulsion au dehors de la victime-émissaire et la fondation au dedans d'une nouvelle alliance par la commémoration sacrificielle (38). Ceci éclaire fortement la fonction symbolique des signifiants en jeu dans la structure de la religion et dans la fondation des idéaux. Mais le *récit* qu'en donne Freud, de quelle pâte est-il fait ?

« Représentons-nous maintenant la scène d'un tel repas totémique et dotons-la encore de quelques traits vraisemblables », écrit-il dans *Totem et tabou* (39). Mettons en scène la scène, avec ses héros impersonnels et le vraisemblable pour universel. « Un jour... » donc, le grand méfait; puis le repentir collectif ; enfin, l'instauration de la loi qui crée les deux tabous du désir œdipien. Mais la tragédie ne s'achève pas là, car dans la loi

30. Thucydide, I, 22, 4.

31. Aristote, *Poétique*, 1451 a 36-b 19 et 1454 a 33-37.

32. S. Freud, *L'homme Moïse et le monothéisme*, GW, XVI, 144 ; trad. fr. Paris, Gallimard, 1986, p. 115.

33. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 190.

34. S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, p. 289.

35. *S. Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 115.

36. S. Freud, *Totem et tabou*, op. cit., pp. 298-301 et « Psychologie des masses et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, op. cit., pp. 206-209.

37. S. Freud, *L'homme Moïse et le monothéisme*, op. cit., p. 198.

38. G. Rosolato, *Le sacrifice, Repères psychanalytiques*, Paris, PUF, 1987,

39. S. Freud, *Totem et tabou*, op. cit., p. 287.

dans son observance même, une sorte de contrat se conclut avec le père par lequel celui-ci accorde tout ce que l'imagination infantile peut attendre d'un père, de sa puissance et de son infinité. Le ressentiment se relâche. La mémoire enjolive. Restent les exploits du dieu. Mais la *Sehnsucht*, le désir nostalgique, ne cessent de grandir. Ils sont inguérissables. De sorte qu'un homme se lève et entreprend de faire aux hommes le récit de leur tragique exploit.

Fiction ou histoire ? Historiquement, Freud découvre le complexe nodal de l'Œdipe qui « n'est pas dans le temps », comme l'écrit François Gantheret, « puisqu'il est l'origine des temps, et les temps le répéteront sans cesse pour tenter vainement de l'épuiser, car il est leur moteur immobile » (40). Historiquement donc, l'*Urbild* du meurtre est la forme originaire, violente et excitante, qui s'actualise dans le futur des après-coups. Mais la trace, elle, est toujours le signe d'un monde qui manque, de sorte que la nostalgie, aimantée par la perte, apparaît comme le moteur des récits qui veulent concevoir ce monde disparu. L'imagination est le serviteur obligé du vraisemblable. Il faut donc prendre au pied de la lettre la qualité de « mythe scientifique » que Freud attribue à l'exposé du devenir de la horde: un pied du côté d'Aristote, du *muthôdes* et de l'universalité de la fiction, et l'autre, du côté de Thucydide et de la vérité des faits. Emboîtant le récit historique dans la tragédie d'un méfait irréparable et d'une conscience pour toujours déchirée, Freud fait de nous les destinataires assemblés de cette mise en scène tragique.

Si donc j'admets finalement que la politique est le destin, pour ce qu'Hannah Arendt appelle les trois calamités de l'action (41) — résultats imprévisibles, processus irréversible, auteurs anonymes —, dois-je en conclure que l'élaboration de l'histoire n'échappe jamais au souhait des hommes entre eux de totaliser ce destin ? Que, quelle que soit la voie empruntée, fiction vraisemblable ou réalité des faits, elle obéit avant tout à la contrainte de la synthèse, et que le principe de cette contrainte engendre d'un même mouvement le souhait d'universalité et le rassemblement des hommes ? Et si je raconte l'histoire d'un fragile acteur humain, saisi entre la nécessité intérieure et la nécessité extérieure, à peine l'agent du processus mis par lui en mouvement et sûrement pas son auteur, suis-je également condamnée à une telle totalisation ? Au regard de la contrainte à la synthèse et au rassemblement, dont la narration historique est comme l'emblème, la position de l'*Urbild*, de la configuration originaire du destin, détermine ce que la psychanalyse, elle, entend par histoire. Entre les hasards du futur et la reproduction de l'inaugural, cette forme première a une double action : d'un même geste, elle ouvre l'axe temporel et le champ historique, et elle disloque l'axe temporel et le champ historique. Dans ces conditions, que lui

confions-nous ? La totalisation ou la désarticulation ? En tout cas, il nous est impossible, comme Marc Bloch y invite les historiens, de renoncer à la « hantise des origines » (42) .

(Ici était présenté un cas clinique qui a été retiré pour des raisons de confidentialité page 39 à 42 de la version papier)

Donc reprendre l'histoire du cas. Reprendre ce qui, dans l'histoire du processus, met au jour le destin. C'est-à-dire le reprendre de telle sorte qu'il ne soit pas histoire d'une cure mais histoire construite de la vie des pulsions. Car les pulsions aussi mènent leur vie, de manière autonome et selon leur volonté. Que Freud, dans *La dynamique du transfert*, nomme l'agir transférentiel *Agierenwollen*, vouloir-agir, n'est pas une bévue de la conscience. Les pulsions sont comme les dieux : elles veulent et font. Et, parfois aussi, les motions inconscientes qu'elles portent « ne veulent pas », par exemple « être remémorées, comme la cure le souhaite », toujours dans *La dynamique du transfert* (43). Une telle vie est étrange car elle est à la fois dans le temps et hors du temps, dans l'histoire et hors de l'histoire. Histoire des transformations, le devenir pulsionnel s'inscrit dans le temps du développement, principe même du cours de la vie. Mais hors du temps, le destin de la pulsion renvoie au semblable de la chose, par-delà les transformations ou le refoulement. Pour concevoir la nature double de cette vie invisible, à la fois immuabilité et métamorphose, on pourrait distinguer le cours direct et immobile de l'accomplissement et le changement produit par les défenses. Car les défenses, elles, il ne fait de doute qu'elles sont dans le temps de l'individu et de l'histoire de sa conscience.

On voit alors comment la remarque de Freud : « on peut aussi présenter les destins de pulsion comme des modes de la défense contre la pulsion » (44) comment cette remarque correspond à la tentative d'ajouter deux couches d'histoire dans un seul plan de temps, d'ajouter la vie de la pulsion à la vie du sujet. Si processus historique il y a, la défense, ses systèmes inhibiteurs en sont donc toujours le premier moteur, pour l'individu comme pour la communauté. C'est la défense qui impose les modifications, et elle qui relie la matière immuable du fond de la vie aux transpositions du cours de la vie. Je parle de couches de temps ; Freud, lui, parle des vagues de lave qui, par leur recouvrements successifs et leurs transformations à chaque éruption, aboutissent à la sédimentation de la même chose dans des formes diverses, à la cohabitation *intemporelle* d'états multiples, créés par le *temps*. Ainsi, cette sédimentation, dont résulte en fin de compte « le caractère d'un homme » (45), comprend le temps de la vie et le temps d'une autre vie, la vie pulsionnelle, et encore l'intemporel.

40. F. Gantherert, préface à *Totem et Tabou*, op. cit. p. 30.

41. Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, 1994, pp. 231-314

42. M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Collin, 1993, pp.85-86.

43. S. Freud « *Sur la dynamique du transfert* » *GW*, VIII, pp. 373-374

44. S. Freud « *Pulsions et destin des pulsions* » *GW* X, p. 172

45. S. Freud « *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* » *GW*, X, p. 324

Que fait le récit de ces trois états qui, dans le choc de leur coprésence, lancent la construction ? Car, quel que soit l'art de ce récit, ils refuseront toujours de se tenir ensemble. N'est-ce pas la teneur même de la plainte que Freud porte contre le langage lorsqu'il compare l'inconscient à Rome ? Que le langage, sa contrainte syntaxique, refuse de dire simultanément « en même temps » et « après » ? Un tel refus, qui est le refus opposé par la phrase et la succession narrative, est la butée de toute construction, butée grâce à laquelle elle manque son objet et laisse son auteur dans une insatisfaction toujours renouvelée. Grâce à laquelle, ai-je dit, parce que c'est une grâce pour l'analyste qu'il soit ainsi confronté à l'inaccessibilité de l'autre préhistorique, et non pour le seul motif de la déficience des traces. Sans cette butée, sans la fragmentation qui en résulte, la nostalgie, voulant faire parler le destin, ne manquerait pas de l'emporter dans le mouvement d'une saturation historique de la construction.

L'historien regrette toujours que la trace, interprétée et développée dans son récit, ne puisse aboutir à la vision des choses. Mais l'analyste, lui, regrette que son récit, tenu par le temps et dans le temps, ne puisse jamais rendre compte de cette chose vivante, perçue dans la diffraction d'innombrables angles de vue, mais perçue néanmoins, au point que le développement des traces soit comparable au développement d'un négatif photographique. Ainsi, la recherche de l'historien, mue par ce que Ricoeur appelle sa dette insolvable à l'égard des morts, affronte les destructions infligées par le temps. La recherche de l'analyste, elle, affronte ce qui la détourne de l'histoire : la présence sédimentée de la chose à elle-même, et nous l'appelons destin.

« Je ne peux écrire l'histoire de mon patient ni d'un point de vue purement pragmatique, ni d'un point de vue purement historique, je ne peux donner ni une histoire de traitement ni une histoire de malade. »(46) C'est ainsi que Freud se résout à entreprendre la description de la névrose infantile de l'Homme aux loups par l'histoire de l'enfance. Mais la tension entre l'historique et ce qu'il appelle le pragmatique fait son œuvre. Au troisième chapitre, il abandonne l'histoire et poursuit la présentation sur le mode pragmatique, et au septième chapitre, constatant la limite naturelle de la reconstitution « dès lors qu'il s'agit de faire rentrer une figure multidimensionnelle dans la description », il déclare se contenter « des pièces détachées qu'il sera loisible au lecteur d'assembler en un tout vivant ».(47)

L'attraction qu'exerce sur nous le récit de cette cure ne tient pas qu'à son souci d'exhaustivité. Certes, la volonté qu'il n'y ait pas de reste, le souhait de réunir tous les éléments en une représentation cohérente et le redoublement de cette visée par

l'usage de la « récapitulation » de la phylogenèse dans l'ontogénèse semblent n'obéir qu'au seul mouvement de totalisation. Accumuler les faits et faire apparaître leur édifice causal caractérisent toute construction historique. Parce que, comme dit Lucien Febvre, « la Providence ne fournit aucun fait brut », « des faits doués par extraordinaire d'une existence de fait parfaitement définie, simple, irréductible » (48), parce qu'il n'y a pas de réalité historique en soi et que l'initiative n'appartient jamais au document mais toujours à la procédure, l'exigence de vérité et les signes d'objectivité historique résideront justement dans le possible raccordement des événements découpés et retenus et dans la possible complétude des résultats. Discuter la réalité de l'observation par l'enfant du coût des parents, en accumulant les éléments, ne va donc pas contre le point de vue historique mais plutôt dans son sens.

L'attraction exercée par le récit de cette cure me semble davantage tenir à l'étrange mouvement par lequel, à mesure que la construction de l'édifice se resserre, les pièces effectivement se détachent. Et le signal de cette fragmentation n'est pas l'adoption du point de vue pragmatique qui se rapporte clairement à la description des destins pulsionnels. Non, les pièces se détachent, selon Freud, dans le cours du septième chapitre, avec l'apport de deux éléments : l'investissement par l'enfant de son intestin comme équivalent du vagin de la mère, et, immédiatement associée à cette identification maternelle, la rencontre de la castration et de sa réalité sur le mode hallucinatoire. Tant qu'il s'agit de rendre compte des changements d'objet et de l'organisation du but sexuel passif, Freud continue de construire l'histoire en termes d'avant et d'après, de maillons intermédiaires et de points de convergence des significations. Mais la signification de l'excrément frayant la voie à la discussion sur le complexe de castration, c'est là que l'hallucination du doigt coupé prend sa place, ramassant d'un seul coup ce qui, avec ce patient, « rend si extraordinairement difficile aussi bien la présentation que l'empathie ». Car l'hallucination clairement datée — elle se situe à l'âge de cinq ans —, brasse trois courants : celui de la rébellion contre la castration, celui de son admission avec la consolation de la féminité, et enfin le troisième, « le plus ancien et le plus profond », dans lequel le jugement sur la réalité de la castration ne faisait pas encore question puisque celle-ci était simplement déniée (49). Et Freud d'ajouter que l'hallucination a sans doute marqué le pas qu'il fit alors dans le sens de sa reconnaissance. Autrement dit, l'hallucination perceptive, débordant toutes les procédures du jugement qui surgissent normalement des deux sources que sont la menace, d'un côté, et la vue du sexe féminin, de l'autre, envahit le système perception - conscience sous la pression d'une motion

46 Freud, « *A partir de l'histoire d'une névrose infantile* », *G.W.*, XII, p. 36 (*OCP*, XIII, p. 10).

47 *id.*, XII, p. 103 (*OCP*, XIII, p. 69).

48 Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, p. 23 ; et : « Les faits historiques même les plus humbles, c'est l'historien qui les appelle à la vie ».

49 S. Freud, *G W* XII, p. 117 (*OCP*, XII, p. 82)

Intérieure, mais, au lieu de remplacer la réalité désagréable par une réalité meilleure (50), elle prend la place même du jugement d'existence. Emportant la croyance par la perception des sens, elle place sous les yeux la réalité qui n'a pas voulu être reconnue.

Est-ce une hallucination à contre-emploi ? Car, loin de déformer la réalité dans le sens du désir, elle la fonde. Est-ce cela qui détache les pièces du récit ? Le mode hallucinatoire se répétera d'ailleurs dans la cure, lorsque le récit de l'épisode donnera au patient l'impression de « déjà raconté », et elle fournira à nouveau la preuve de l'existence réelle de l'angoisse de castration contre le scepticisme de l'Homme aux loups (51). Chaque fois, l'hallucination semble fonctionner comme levier de la reconnaissance de la réalité. Mais quelle place faire alors à l'argument que Freud a précédemment opposé à Jung ? Un argument selon lequel, si on n'admet pas la réalité de la scène observée, ce sera l'ensemble — la modification du caractère, l'angoisse du loup et la contrainte religieuse — qu'il faudra tenir pour irréel (52). Sans la matière réelle de l'évènement, sans l'expérience d'un donné, d'une *Begebenheit*, l'analyse de la névrose d'enfance n'est-elle pas simplement « un trait d'esprit en délire » ?

L'histoire se désunit en pièces détachées avec la question que pose l'hallucination à l'expérience vécue. Si l'expérience vécue, en tant que reste mnésique d'impressions éprouvées dans une situation réelle, se situe bien dans le champ de l'historique — et Freud modifie la teneur de ce « noyau historique » qui pourra aussi bien être un coït de chien de berger ou un lavement inoffensif —, ceci ne dit rien de l'expérience vécue sur le mode hallucinatoire. Comment se situe-t-elle du point de vue de l'histoire de la vie ? Est-elle un *fait* ou un *effet* ? On voit cette tension entre l'hallucinoire et l'*Erlebnis* à son apogée lorsque Freud reprend l'épisode raconté par Goethe dans *Poésie et vérité*. Si Goethe raconte ce moment où le petit garçon jeta la vaisselle par la fenêtre en jubilant, c'est en tant qu'étape d'un récit de vie qui se veut avant tout déploiement et modèle d'un voyage formateur, élevant la configuration

initialement allouée par la nature à l'état de signification symbolique. Non seulement l'*Erlebnis* goethéenne, conçue comme forme symbolisante, exclut toute notion de lacune, mais, parle récit autobiographique, l'acteur, l'agent et l'auteur ne font résolument qu'un, au chapitre de ce livre de soi.

Freud, reprenant l'épisode (53), affirme en substance : si l'*Erlebnis* contient bien la vérité de la signification, c'est à condition de considérer que cette vérité réside dans le caractère hallucinatoire de l'action. Expédiant par la fenêtre non seulement la vaisselle mais le frère cadet, l'enfant réalise par la magie du jeu — ce que dans *Totem et Tabou* il appelle la réalisation hallucinatoire motrice (54) — un vœu de mort à l'encontre de l'intrus gênant. Et Freud fait encore deux pas supplémentaires : le premier, en affirmant que cette signification ne réside peut-être pas même dans l'expérience vécue elle-même mais dans l'influence d'expériences ultérieures ; et le second, en faisant de cet accomplissement hallucinatoire, inconnu de son auteur, le noyau même du destin : « enfant chanceux que le destin a gardé en vie », Goethe aurait pu choisir l'exergue suivante à son autobiographie : « Ma force s'enracine dans la relation à ma mère. »

Disons que la rupture de Freud avec la poétique allemande se tient précisément là. Et pour la raison que cette *poïesis* du langage, traduisant le destin en histoire mythique, oscille sans cesse entre une révélation du mystère, mystère de la création et de son créateur, et une narration qui conserve tous ses privilèges à l'identité, quand bien même celle-ci passe par l'épreuve de l'altérité en soi. A la question : qui ?, il peut être répondu par l'autobiographie ou par l'énonciation brève et électrique du Witz, mais c'est toujours le dévoilement d'une identité qui oriente la tâche du poète. Qu'il s'agisse de l'identité de l'esprit d'un homme ou de l'esprit d'un peuple, son accomplissement se réalise sur le mode du reflet dans le champ du langage. *Erfüllung* (« Accomplissement ») est le titre de la seconde partie du roman de Novalis, et *Erfüllung* est le moment du conte, de l'histoire fabuleuse qui vient après l'histoire du trajet formateur (55).

50 Freud, « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », *OCP*, XIII, pp. 254-257.

51 Freud, « De la fausse reconnaissance (« déjà raconté ») au cours du traitement psychanalytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972, pp. 76-79

52 S. Freud, *G.W.*, XII, p. 85 (*OCP*, XIII, p. 54).

53 Freud, « *Un souvenir d'enfance de Poésie et vérité* », *G.W.*, XII, pp. 15-26 ; sur ce point, voir D. Cohn, « Oublier Werther » in M. Sacquin, *Le printemps des génies*, Paris, Laffont, 1993, ainsi que la « Présentation » de Dilthey, *Œuvres* 7, Paris, Cerf, 1995, p. 7-24.

54 S. Freud, *Totem et tabou*, op. cit., p. 201-202.

55 A la question : qui ?, Novalis répond par le livre de soi que découvre Heinrich von Ofterdingen dans la caverne et qui reflète l'élan mystérieux de sa vie (*Heinrich von Ofterdingen*, in *Romantiques allemands*, Paris, Gallimard-Pléiade, p. 448 ; la première partie du roman porte le titre *Erwartung*). A la même question, Novalis répond aussi, dans une lettre adressée à August Schlegel en remerciement de sa traduction de Shakespeare (Novalis à August Schlegel, lettre du 30 novembre 1797, in Novalis, *Werke*, t. I, éd. par Richard Samuel, Cari Hanser Verlag, p. 648), par le caractère « national du peuple allemand », un « caractère originaire et très élevé » qui se manifeste dans sa « pulsion de traduire ». Cette pulsion, déterminant l'identité allemande, la *Deutschheit*, parle mélange du cosmopolitisme à l'individualisme le plus puissant, rend les Allemands comparables aux Romains. Si, sous la plume de Novalis, le *Shakespeare* de Schlegel est à la traduction ce que le *Wilhelm Meister* de Goethe est au roman, c'est que l'un comme l'autre s'acheminent vers le dévoilement d'une identité, qu'elle soit identité de l'esprit d'un homme ou de l'esprit d'un peuple.

Or, à cette même question : qui ?, Freud répond : l'autre. Et il n'est pas certain qu'à ses yeux cet autre puisse jamais donner lieu à une quelconque version de l'histoire. Car en présence et en action, l'autre est *aussi* là, qui défait l'identité et défait le récit qui veut la réfléchir. L'autre, l'hallucinateur, ne cesse de déborder le récit poétique parce qu'il ne cesse de déborder la signification. L'incarnation, désignant ce que réalise positivement le transfert (56), dit cet excès qui, avant d'être excès de mystère, est excès de présence.

Certes, faire parler le destin consiste précisément à ramener cette présence dans le champ du langage et à nommer sa destination et son destinataire. Et l'histoire joue là sa partie décisive, ancrant dans la communauté du temps et des sens ce qui résiste à toute opération de partage, arrimant à l'horizon universel des expériences vécues ce qui demeurerait autrement dans le solipsisme de la sensorialité et de la perception. Mais cette opération d'ancrage historique est sans cesse prise à revers par le débordement de l'hallucinateur excédant la réalité. C'est ainsi que l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups, diffractée en hallucination de l'arbre qui saigne, accomplit ce que l'expérience vécue n'a pas donné à connaître. Alors que la menace de castration a été, dans l'histoire, proférée par les femmes, l'hallucination impose la rencontre du père effrayant, futur dieu cruel. Et ceci est une vérité qui, par son accomplissement, son *Erfüllung*, son remplissement, transforme le canevas historique en pièces détachées.

De ce point de vue, la notion de « vérité historique » n'est pas une expression homogène et elle ne concourt pas à l'unification et à la totalisation. Elle me paraît bien davantage le lieu d'un conflit entre vérité et histoire, que l'on pourrait dire dans les termes du hiatus imparable, placé au centre du fonctionnement psychique, entre l'image et le langage. Mais que je préfère, cette fois, dire dans les termes du hiatus non moins imparable entre le destin et l'histoire, et tout spécialement lorsque le destin se présente dans l'accomplissement hallucinatoire de catégories ou de schèmes organisateurs. Est-ce cela finalement la forme la plus impersonnelle que revêt le destin, cette réalisation, ce comblement auxquelles les expériences vécues individuelles doivent se soumettre ? Car il s'agit bien de soumission sous la plume de Freud, puisque l'expression « sich dem hereditären Schema

fügen » (57) ne signifie pas l'intégration ou l'adaptation des expériences vécues au schème, mais qu'elle fait directement écho à l'expression courante « sich seinem Schicksal fügen », se soumettre à son destin. La « vérité historique » contient le conflit de cette soumission, et les « protestations du vécu contre le schème », précise Freud, « semblent fournir ample matière aux conflits infantiles » (58).

Peu importe, sans doute, la validité scientifique de la récapitulation de l'hérédité. L'essentiel paraît davantage résider dans sa fonction métapsychologique. Or il me semble que, justement, elle ne récapitule pas, mais que, tendant vers la synthèse de l'histoire, elle inclut l'élément figuratif qui désynthétise celle-ci en lui résistant. Qu'il s'agisse de l'emportement du jugement dans une croyance conquise par les sens, ou qu'il s'agisse de l'agir effectué à l'insu de la perception, toujours la réalisation hallucinatoire signe une forme de vérité, contenue dans l'*Urbild* du destin, qui outrepassé l'histoire. Mais la forme originariaire ayant ainsi fait voler le langage en éclats, il faut alors que l'historique, sa construction, son rattachement aux temps premiers jouent à nouveau leur partie. Car c'est ainsi, dans ce mouvement incessant, dans cette tension infinie entre vérité et histoire, que le destin ne prend jamais le visage d'une théologie, qu'elle soit panthéiste ou négative. De ce point de vue, l'exigence naturaliste de Freud confie beaucoup moins à la nature que celle de Goethe. Dans la balance entre langage et réalité psychique, la pulsion exige constamment le contrepoids de l'histoire (59). C'est en ce sens que faire parler le destin de la manière la plus impersonnelle en appelle au réalisme historique. En ce sens encore, que l'horizon de l'histoire est dominé par la réalité de la continuation de l'espèce, Le complexe d'Œdipe et son déclin n'assurent-ils pas la victoire de la reproduction sur nos conflits narcissiques avec l'exigence sexuelle (60)? Et en ce sens, enfin, que nos constructions ne seront peut-être pas seulement des traits d'esprit en délire.

Je voudrais seulement finir par ces mots de Freud. Dans une lettre brève et familière, adressée à Fliess le 24 mars 1901 (61), Freud écrit : « On s'habitue peu à peu à une nouvelle vue sur l'essence du "bonheur". On admet alors qu'il y a bonheur quand le destin ne réalise pas immédiatement toutes ses menaces. »

56 D. Widlöcher, « Croire en l'inconscient », Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°48, 1993, pp. 97-113 ; et « La positivité de l'inconscient », L'écrit du temps, n°18, 1988, pp. 9-20.

57 S. Freud, G. W., XII, p. 155 (OCP, XIII, p. 116).

58 « Die Widersprüche des Erlebens gegen das Schema scheinen den infantilen Konflikten reichlichen Stoff zuzuführen » (G. W., XII, p. 155) : il s'agit bien de « protestation » contre quelque chose (gegen etwas) et non de « contradiction » avec quelque chose (mit etwas).

59 cf. sur ce point « l'opposition inconciliable », relevée par Freud dans *Malaise* (G. W., XIV, p. 497), entre les deux conceptions du sentiment inconscient de culpabilité et du surmoi qu'il a développées : de la première, Freud dit « qu'elle s'adapte à l'histoire » et, de la seconde, qu'elle correspond à la théorie de sentiment inconscient de culpabilité.

60 S. Freud, « ...la victoire de la génération sur l'individu... » in « Quelques suites de la différence anatomique des sexes », G. W., XIV, pp. 22 sq.

61 Lettre qui figure dans la correspondance complète mais qui n'apparaît pas dans l'édition française S. Freud, *Briefe an W. Fliess*, ed. J. M. Masson, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1986, p. 484.

« Le rêveur et le psychanalyste » : de l'autre côté du miroir

James Innes-Smith

Préambule

Au premier abord ce titre nous présente deux personnages, un qui dort et un autre qui affiche son métier. Nous ne savons ni leur âge ni la signification de leur union et leur séparation mises en relief par ce petit mot « et », Quand on se rappelle qu'il y a eu beaucoup de guerres et de persécutions au long de l'histoire à cause d'acceptions différentes d'un mot ou d'une virgule cette conjonction demande notre respect. Le Robert est explicite sur son usage : en reliant deux parties de même nature ou en reliant deux parties de nature différente. De quoi s'agit-il ici ? Si on veut aller plus loin, certaines questions se posent sur le champ: En quoi consiste leur relation ? Par quel moyen pourraient-ils communiquer ? Quel est le destin de leur rencontre ? Évidemment nous sommes devant une situation infiniment complexe : pas seulement une question d'identité simple, mais d'identités multiples qui s'expriment dans les communications entortillées et changeantes caractéristiques des êtres humains. Certes, il n'y a pas que la psychanalyse qui s'appuie sur la recherche et l'éclaircissement d'identité dans une communication polysémique. C'est aussi l'apanage d'une grande partie de la littérature universelle. La tragédie d'Hamlet, par exemple, s'ouvre sur la question : « Qui vive ? » et la réponse « A toi de répondre ; arrête et révèle-toi, » De ce point de départ, comme Green nous l'a rappelé, « la fonction de la tragédie sera d'induire chacun des protagonistes principaux de se révéler, de dire qui il est, d'aller aux limites du rôle fixé pour lui par le destin et par l'auteur. » Voilà la tâche que ce titre m'impose, de disséquer ces deux personnages qu'on a choisi de différencier pour mieux clarifier leur complexité. Il suffit d'une courte réflexion pour nous révéler que la distinction apparemment simple entre les deux est tout à fait arbitraire. Un rêveur peut être psychanalyste et les psychanalystes sont tous des rêveurs ces étiquettes ne sont ni contradictoires ni incompatibles mais seulement interchangeable. Comment, donc, sortir de la situation paradoxale que Borges dépeint dans sa nouvelle « 25 août 1983 », citée dans la monographie récente de la SPP consacrée au « Double ».

- Qui rêve qui ? Je sais que tu es dans mon rêve mais je ne sais si je suis à mon tour dans le tien (...) Qui sait ?

- C'est moi qui rêve, répliquai-je, avec une certaine provocation,

- Ne vois-tu que ce qui est fondamental, c'est de vérifier si un seul de nous deux rêve, ou bien si nous rêvons tous les deux à la fois.

Green a souligné très correctement que la pièce dans la pièce est pour Hamlet le moment critique, le moyen par lequel il passe de la réflexion à l'action. Les spectateurs, en regardant la mise en scène d'un drame qui a des liens intimes avec leur propre histoire, arrivent à la possibilité de communiquer et de prendre des décisions dans le monde extérieur. Pour arriver là, ils doivent se situer chacun par rapport aux autres.

J'ai pensé à une expérience que j'ai eue il y a quelques semaines quand j'ai fait une promenade dans mon quartier. Soudain, mon attention a été attirée par une camionnette blanche qui passait dans le défilé de la circulation. Mais sur la capote il y avait un message dans une écriture étrange avec une vague ressemblance avec les caractères cyrilliques. J'ai pris un moment pour enregistrer qu'en fait c'était une ambulance, qui annonce sa présence par l'inscription faite à l'envers. Le message n'était pas pour moi, mais pour celui qui est situé de l'autre côté du miroir. Je peux comprendre ce message sans moi-même passer de l'autre côté du miroir par une identification avec le conducteur de l'ambulance qui m'a permis d'arriver à une hypothèse concernant sa perception de sa position par rapport à l'autre ce qui explique le langage qu'il a choisi pour communiquer.

L'essai de donner un sens à cette rencontre entre le rêveur et le psychanalyste exige aussi une exploration profonde de l'identité de chacun et une étude minutieuse de la nature de leur communication, processus qui nous rappelle n'importe quelle psychanalyse. De plus, parce que le premier rêveur devenu psychanalyste était Freud, une telle recherche nous amène directement aux origines et à l'histoire de la psychanalyse.

Le couple analysant/psychanalyste

Prenons donc pour commencer le modèle le plus simple de ce couple, le rêveur qui se trouve sur un divan et le

psychanalyste qui l'écoute. Maintes fois dans la littérature analytique, on a lu que « le patienta apporté le rêve suivant ». Mais on oublie souvent que l'existence de ce couple n'est pas toujours garante de la volonté de communiquer un rêve. Il y a des rêveurs qui croient qu'ils ne rêvent pas, d'autres qui oublient leurs rêves, quelques-uns qui ne racontent pas leurs rêves sans compter d'autres qui rêvent dans la séance sans communiquer leurs rêves à l'analyste. Winnicott décrit une telle rêveuse, qui à un certain moment s'endormit dans la séance et à son réveil reconnu un échec parce qu'elle ne put pas se rappeler ses rêves. Une patiente m'a raconté qu'elle a pris un somnifère, indubitablement parce qu'elle n'avait pas envie de rêver et est arrivée en séance pour dire qu'elle a rêvé qu'elle a pris un somnifère.

La question se pose, donc, de savoir de quoi il s'agit quand on dit que le patient apporte un rêve ? Premièrement, est-ce qu'il y a vraiment une chose qu'il apporte ? Où est la cohérence entre cette notion d'apporter quelque chose et la règle fondamentale ?

Il y a le problème de base de l'inaccessibilité du rêve, que Freud a abordé en proposant les concepts de « contenu latent » et « contenu manifeste ». Selon lui, ce dernier, produit du travail du rêve, de nature mensongère et défensive, réclame un second travail d'association et d'interprétation pour que le contenu latent se révèle graduellement, si jamais complètement. De ce point de vue, l'analysant raconte un événement qui a eu lieu ailleurs, de même que n'importe quel autre souvenir.

Avec l'évolution du concept de transfert on a dû rendre de plus en plus compte de l'impact des interprétations de l'analyste, et même de sa présence silencieuse, sur les rêves de son analysant. Même si Freud a accepté depuis le début la possibilité d'une telle influence sur le contenu manifeste comme sur les pensées latentes préconscientes, ce n'est que dans une de nombreuses notes ajoutées en 1925 à *L'Interprétation des rêves* qu'il souligne son effet sur le travail du rêve lui-même.

« Autrefois, écrit-il, je trouvais très difficile d'habituer les lecteurs à distinguer entre contenu manifeste et pensées latentes... Maintenant, les analystes se sont réconciliés avec le fait de remplacer le contenu manifeste par ce qui ressort de l'interprétation; beaucoup d'entre eux, par contre, tombent dans une erreur à laquelle ils s'accrochent non moins obstinément. Ils recherchent l'essence du rêve dans son contenu latent : ce faisant, la distinction entre pensées latentes et le travail du rêve leur échappe... C'est le travail du rêve qui est l'essence du rêve, c'est lui qui explique la nature particulière du rêve. » Ce n'est pas seulement une boutade donc, que l'analyste freudien entend des rêves freudiens. Plus tard encore, l'extension

du champ de travail analytique aux enfants et aux psychotiques a rendu le concept de contre-transfert de plus en plus important. Mais avec l'évolution de la notion de la relation analytique il en résulte un certain désordre conceptuel à cause de la difficulté de préciser la position de l'analyste vis-à-vis de l'analysant selon les trois conceptions différentes de transfert, de relation dans le sens courant du terme et de relation analytique. Dans un autre contexte (I-S 1990), j'ai souligné l'importance d'une neutralité active et flexible de la part de l'analyste pour permettre l'établissement d'une altérité, point de vue aussi souligné par Winnicott (1971) dans son article « *Rêver, fantasmer, vivre* ». Bref, on observe un mouvement croissant vers une conception plus étendue de l'échange entre l'analysant et l'analyste qui peut influencer le travail du rêve lui-même.

Bion, par exemple, a insisté sur la patience de l'analyste pour arriver à l'état de sécurité qui favorisera la production des éléments alpha pour que le patient puisse rêver. Winnicott, dans l'article que j'ai cité ci-dessus, décrit un travail de collaboration entre sa patiente et lui-même pour différencier rêver et fantasmer, parce que dans ce cas-là, le rêve et la vie se sont avérés être du même ordre, alors que le fantasme est d'un ordre différent. Dans la lignée des formulations de Winnicott, Masud Khan, Anzieu et Pontalis, entre autres, se sont penchés sur les notions d'espace du rêve et d'expérience du rêve. Dans le déchiffrement des rêves la qualité transférentielle et transitionnelle du matériel était également reconnue et on doit rendre compte des phénomènes de contre-transfert et d'identification projective. Dans le contexte des « enveloppes psychiques » suggérées par Anzieu (1974,1976), Missenard (1987) a discuté « l'enveloppe du rêve ». En utilisant des exemples de rêves en commun, il propose « un fonctionnement psychique commun » caractérisé par le narcissisme primaire, la séduction primaire et les identifications variées. Ainsi la différenciation rigide entre le rêveur sur le divan et le déchiffreur dans le fauteuil s'est effondrée, et la partie rêveur du psychanalyste, actif dans son auto-analyse, est reconnue comme participant à la communication analytique. « Le rêve, selon Missenard (1987), est l'actualisation d'un fonctionnement psychique partagé. » Diatkine (1989) a même souligné que le terme « analysant » introduit par Lacan et maintenant partie du vocabulaire courant des psychanalystes est discutable, parce qu'il suppose le problème de la dualité résolu par une curieuse forme de déni. Le patient, selon Diatkine, est engagé dans un mouvement de contre-investissement pour abaisser l'excitation provoquée par la rencontre. Il essaie d'écarter le plus rapidement possible non seulement les idées conscientes trop excitantes mais aussi les rejets conscients possible de l'organisation inconsciente activée par la mise en présence des deux protagonistes.

Le double

Cette conclusion intellectuelle sur le chevauchement de ces deux personnages du titre m'était déjà arrivée par une voie différente, plus affective. Quand on m'a donné le titre de cette conférence j'ai vécu un enchaînement de réactions différentes : il m'a d'abord semblé intrigant, intéressant, même passionnant, mais ensuite j'ai ressenti un léger malaise d'une qualité difficile à cerner. J'ai pensé que j'aimerais mieux discuter, par exemple, « le rêve dans la psychanalyse » ou « le psychanalyste face aux rêves » mais la banalité évidente de ces propos m'a très vite révélé leur caractère défensif. En même temps, je me trouvais face à une difficulté importante à penser le sujet. Certes, j'étais psychanalyste et j'ai beaucoup de choses à dire et à écrire sur les rêves, mais rien ne m'est venu à l'esprit sur le rêveur. Pendant que je poursuivais cette réflexion légèrement troublée, un patient est arrivé, bien sûr, avec un rêve. « Il a pris un train, mais la gare de départ est la maison de son père. Le train est très cahotant et il essaie de trouver son billet parce qu'il ne sait pas où il va... » Le patient associait facilement, je faisais certaines interventions et la séance terminée, le patient est parti, un peu plus loin, on espère, vers la sortie de l'emprise de son père et la recherche de sa propre identité. Mais cette mise en scène quotidienne m'a donné la possibilité de dépasser l'obstacle tenace à mes réflexions et d'arriver à l'élément essentiel de mon malaise. Moi, le psychanalyste, j'ai rencontré le patient, rêveur, qui m'a raconté son rêve, mais maintenant à qui appartient ce rêve et qui était le rêveur ? Parce que j'ai poursuivi mes propres associations —sur un autre train qui cahotait, la porte des toilettes qui s'est ouverte et voilà, Freud face à sa propre image dans le miroir. Cette association m'a communiqué avec un effet de choc que la facilité d'identification avec le psychanalyste du titre, en plus un psychanalyste qui écrit des textes sur les rêves des autres, m'a fait totalement refouler que le rêveur, c'est moi aussi. Inclus dans mon refoulement était l'article que j'avais lu récemment de César et Sara Botella dans la monographie de la Revue française de psychanalyse consacrée au double, particulièrement le cas de Florian repris par César Botella dans le chapitre « Un exemple du travail du double » auquel je reviendrai plus tard.

« Après avoir ainsi considéré la motivation manifeste de la figure du double », Freud a écrit en 1919, « nous sommes obligés de nous dire que rien de tout cela ne nous rend intelligible le degré extraordinairement élevé d'inquiétante étrangeté qui s'y rattache. » De nombreux auteurs se sont penchés sur les problèmes de traduction du mot *Unheimlich* et peut-être la meilleure solution est de le garder en allemand pour signifier l'effroi très particulier associé aux choses en même temps méconnaissables et familières. Le double est

vécu comme *Unheimlichkeit* à cause de son association avec l'angoisse d'anéantissement et de castration, avec le narcissisme primaire et les états précoces de l'évolution du moi. Ruth Menahem (1995), dans un article récent, ajoute l'importance du retour de ce qui est dénié, et elle considère que la terreur particulière associée au double est preuve de l'irruption d'un impensable, irréprésenté. Ce déni peut opérer au niveau des possibilités de théorisation.

J'ai attribué ce malaise que j'ai vécu et la difficulté de penser le rêveur au fait que depuis le début, à un certain niveau, j'ai très bien compris l'impossibilité d'aborder le sujet du rêveur et du psychanalyste sans soulever le spectre du double, sans faire face à la complexité de la confrontation avec l'autre et avec moi-même dans le jeu entortillé du transfert-contretransfert, de la projection, de l'identification et de l'identification projective, parce que, comme les Botella (1995) l'ont rappelé dans un article plus récent, le travail du double opère entre deux psychismes. Ce travail implique pour le duo analytique, selon Bion, une souffrance presque insupportable à certains moments où la haine, l'amour et la peur peuvent s'intensifier. La difficulté de traduction de cette sorte d'expérience dans le langage d'une communication scientifique et d'exposer devant ses collègues les aspects de notre propre fonctionnement mental soulèvent les angoisses et des problèmes narcissiques profonds qui étaient à l'origine de mon malaise.

On sait que Winnicott a essayé d'aborder ces questions, pas toujours avec succès, par l'évocation poétique de l'expérience pré-verbale entre mère et enfant qui explique la difficulté bien connue de traduire ses oeuvres dans une autre langue. Dans l'article clé (1971) « *Rêver, fantasmer, vivre* », il décrit sa manière de travailler avec une patiente qui avait des dons assez exceptionnels, et toutes sortes de possibilités d'expressions artistiques qu'elle n'était pas capable de réaliser parce qu'elle restait bloquée par une activité fantasmatique omnipotente. « J'ai cherché un langage adéquat, écrit-il, connaissant l'intérêt que ma patiente portait à la poésie : je dis que la fantasmatisation se faisait à propos d'un sujet donné et n'allait pas plus loin. Elle n'avait aucune valeur poétique. Toutefois le rêve correspondant contenait, lui, de la poésie: les couches successives de signification sont liées au passé, au présent, au futur, au dedans et au dehors, et toujours et fondamentalement, sont en rapport avec elle. C'est cette poésie du rêve qui est absente de son activité fantasmatique et c'est pourquoi il m'était impossible de donner des interprétations de ses fantasmes qui fassent sens. Je n'essaie même pas d'utiliser le matériel fantasmatique que les enfants, lors de la période de latence, fournissent avec abondance. »

Dans un article (1973) que j'ai écrit sur « *Relation d'objet transitionnelle dans l'analyse de patients créatifs* », j'ai cité le matériel apporté par une femme poète qui a de fait une fois produit quelques vers en séance. J'ai souligné que sa manière d'utiliser les mots, la signification émotionnelle de certaines expressions, le choix d'un mot ou d'une prononciation un peu inhabituel ou l'adoption d'un mot particulier utilisé par l'analyste m'a rappelé souvent l'activité du jeu de l'enfant en analyse. Le conflit entre le contre-investissement provoqué par ma présence et l'envie d'exploiter les moyens puissants du langage pour me communiquer était saisissant dans l'analyse de cette patiente. « Cette situation n'est pas une réalité pour vous, dit-elle, assis là en grattant avec votre bic... vous ne répondez point... nous n'avons rien à faire l'un avec l'autre, n'est-ce pas... » Dans une autre séance elle a parlé de l'angoisse qu'elle ressentait quand elle percevait une différence entre l'expression sur le visage de quelqu'un et leur parole. « On s'appuie sur les mots quand on n'est pas trop honnête... je redis, ré-écoute... je ré-essaie les choses... Je pense aux choses que les hommes ont dites... Je demandais toujours des énormes engagements verbaux des hommes. » Elle a apporté des fragments de rêves dans lesquels les associations de dormir, se coucher, dormir avec moi, coucher avec moi étaient en alternance avec la notion de rêver avec moi. Dans un rêve où j'ai appelé un taxi pour elle, l'écho de ce mot « taxi » en anglais portait la signification d'une attaque contre elle, attaque par la parole et par le réveil.

Cette patiente m'a communiqué sans équivoque que c'est à travers le rêveur dans le psychanalyste que la communication de l'autre doit advenir, sinon leur histoire reste celle de deux solitudes, le rêveur et le psychanalyste. Ils peuvent discuter leur différence ensemble, bien sûr, poliment et peut-être interminablement, mais les interprétations restent au niveau d'une explication et manquent de la portée mutative que Strachey a décrite.

Les deux solitudes

Cette histoire de Freud dans le train a eu ses débuts dans une solitude irrévocablement interrompue par l'arrivée d'un autre, une solitude que la reconnaissance du reflet de lui-même n'a pas pu reconstituer. Le rêveur, aussi, doit se réveiller, acte qui met fin au rêve dont il ne reste qu'un souvenir qu'il ne peut pas raconter sans jouer la carte de la relation d'objet par laquelle même le premier souvenir du rêve se voit transformé. Qu'est-ce qui se passe, donc, si le rêveur est en analyse ? On lui a demandé de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, de recréer en fait le mieux possible cette solitude qui a donné naissance à son rêve. Nous avons essayé de minimiser par notre neutralité et l'attention flottante les paramètres habituels de la présence

d'un autre. On peut se demander donc si ces conditions sont suffisantes pour que le rêveur continue à rêver ou s'il est condamné à tout jamais à raconter ses souvenirs ? Et que fait le psychanalyste, lui-même rêveur, face au rêveur sur son divan ? Les Botella, par exemple (1983) ont suggéré « des moments de figurabilité chez l'analyste, entendant par figurabilité le produit d'un travail psychique diurne comparable à celui du rêve avec son parcours régrédient aboutissant à une perception interne proche de l'hallucination du rêveur ». Missenard (1987) suggère que le texte du rêve est la symbolisation de l'organisation psychique inconsciente qui s'est développée entre les deux partenaires. Chacun de ces auteurs cite des exemples d'analyses qui ont rêvé de leurs patients, un événement qui peut apporter une confirmation du fonctionnement du patient et qui constitue une élaboration de la problématique du cas.

On doit se rappeler que l'histoire de la psychanalyse, comme le drame de Hamlet, a eu ses origines dans une réflexion profonde et solitaire de laquelle ce n'est que plus tard qu'un dialogue a pu évoluer. Les interventions que Hamlet a faites pendant la présentation de la pièce dans la pièce ont eu la qualité d'interprétations, faites au moment où il y avait un contact entre les mondes intérieurs et extérieurs de ces autres et lui-même, et communiquées sur le champ du spectacle que tous regardaient ensemble. Chaque psychanalyse, voire chaque séance commence dans ce domaine de deux solitudes, ce qui ne constitue pas un obstacle à la communication ni un préliminaire à un dialogue, mais fait partie intégrale d'une communication. Mais « la consigne de dire à haute voix ce qui vient à l'esprit sans choisir, c'est-à-dire se décentrer et de ne plus se considérer uniquement comme le sujet de son discours est naturellement difficile à suivre », écrit Diatkine (1992), et « cette recommandation implique un engagement de la part du psychanalyste...Aucun enfant, aucune grande personne n'a jamais rencontré personne qui ait pris un tel engagement avec lui, quelles que soient les contreparties, et c'est en cela que cette expérience est nouvelle. »

Dans ces moments critiques l'abstinence de l'analyste et le « holding » du cadre recrée la situation dans le développement de l'enfant où il y a la possibilité de retrouver, selon Winnicott, le précurseur du miroir au visage de la mère. Il décrit (1967) une séance avec une patiente qui connaissait le travail de Lacan et qui a répété la formule magique du conte de fées « Miroir, miroir sur le mur » mais qui dit alors : « Ce serait terrible, n'est-ce pas, si l'enfant se regardait dans le miroir et ne voyait rien ? »

Cette patiente plus tard dans la même séance a parlé d'un livre sur l'artiste Francis Bacon qui a dit « qu'il aimait que ses toiles soient mises sous verre car, quand les gens regardent le tableau, ils ne voient pas seulement le tableau : en fait, ils

peuvent se voir eux-mêmes. » La patiente, me semble-t-il, a vu la nécessité de ce reflet dans les yeux de la mère pour une activité adulte créative mais aussi pour la possibilité de passer de l'autre côté du miroir, transitoirement et avec l'assurance de trouver le chemin de retour. Dès ce moment-là, dans le théâtre de la séance la distribution n'est plus limitée au couple analytique, parce que de l'autre côté du miroir, les règles sont différentes. La petite Alice était très claire à ce propos (Carroll, 1971) : La veille encore elle avait eu une longue discussion avec sa soeur, parce que Alice avait commencé à dire « Faisons semblant d'être des rois et des reines » et que sa soeur, féru d'exactitude, avait prétendu le simulacre impossible attendu qu'elles n'étaient que deux. Alice en avait finalement été réduite à dire : « Eh bien, toi, tu seras une des reines, moi, je serai toutes les autres et aussi tous les rois. » Une constatation simple et élégante que dans le monde des rêves les modalités habituelles d'intersubjectivité et de différenciation d'identité sexuelle n'existent pas.

La communication

En utilisant la métaphore de l'écouteur téléphonique et du microphone, Freud a souligné la particularité de la communication analytique et il en vient à envisager la possibilité d'une communication directe entre l'inconscient de l'analyste et celui de son analysant. Plus tard, quand il cherche à préciser la nature de l'écoute du psychanalyste par l'énoncé du concept d'attention flottante, il a repris quelque chose qu'il a écrit dans l'interprétation des rêves, concernant l'attitude mentale particulière nécessaire pour faciliter l'auto-analyse des rêves. « Le médecin, dit-il, peut écouter le patient de la même manière qu'il écoute ses propres rêves, renoncement délibéré de tout préjugé personnel de tout ce qui dans les autres situations orientent l'attention et de tous les présupposés théoriques. » Plus récemment, Winnicott, a souligné l'effet négatif d'une activité rationalisante de « l'analyste intelligent qui veut mettre l'ordre dans le chaos ». Dans sa discussion sur « l'aire de l'informe » (traduction de l'anglais *formlessness*, littéralement, qualité, état d'être sans forme), il souligne que l'espoir de la patiente de vivre cet état et d'en sortir était intimement lié aux éléments positifs du transfert, parce que personne n'a jamais permis à cette femme pendant son enfance d'être « informe » et de trouver le chemin de sortie elle-même. Winnicott a terminé sa discussion du cas en soulignant qu'ici, plus que jamais, la neutralité de l'analyste était indispensable. L'atmosphère de privation, l'isolement et la solitude que Bion a décrits sont partagés par l'analyste et l'analysant d'une manière différente. L'analyste essaie de recevoir le patient « comme s'il le voyait pour la première fois » pour que chaque séance puisse se dérouler dans les

conditions les plus favorables possibles pour « l'observation » et que « l'évolution » et l'intuition se développent. Malgré son insistance que la solitude de l'analyste implique qu'il doit se séparer des objets externes et internes qui constituent ses liens, ses activités et ses nécessités fondamentales, Bion n'a pas considéré que l'analyste doit renoncer à toute sa mémoire et son désir, mais seulement qu'il peut s'en libérer transitoirement. Dans une autre communication (I-S 1990), j'ai suggéré qu'une telle neutralité n'a rien de passif mais c'est un assemblage d'attitudes et comportements modifié par une multiplicité de variables qui s'introduisent dans la situation complexe de la rencontre analytique.

Bion a aussi souligné une tendance autant présente chez les analystes que leurs analysants de fuir l'incompréhensible et l'incohérence qui suscitent l'angoisse et des sentiments de persécution. On peut ainsi aller trop vite vers l'interprétation et l'explication des rêves. Sylvie Faure-Pragier et Georges Pragier (1990) discutent la métaphore du « bruit » venant des théories de la communication. Ils ont judicieusement souligné que cet événement aléatoire dépourvu de signification au départ pour le système peut avoir des effets positifs en s'auto-organisant. Au moment où le système l'intègre, il cesse d'être un bruit, acquérant une valeur d'information qui permet une symbolisation. De M'Uzan (1996) a suggéré le concept de système paradoxal, une modalité très particulière de fonctionnement mental de l'analyste où « c'est comme si l'appareil psychique de l'analyste, comme dans un rêve, est devenu une « province » de celui du patient ».

Winnicott, dans son article « Rêver, fantasmer, vivre », a discuté la relation entre ces trois éléments d'expérience et fait le lien très important avec le jeu. Dans ce contexte il a fait une remarque assez perspicace sur l'oeuvre de Melanie Klein, qui, dit-il, « pour autant qu'elle se soit occupée du jeu, s'est presque uniquement intéressée à son utilisation ». En désavouant toute critique du travail de Melanie Klein, il a ajouté plus tard « soucieux de donner une théorie complète de la personnalité, le psychanalyste a été trop occupé à décrire le contenu du jeu pour regarder l'enfant qui joue et pour écrire quelque chose sur le jeu en tant que tel ». Il voit la relation thérapeutique adulte d'un même oeil, « un lieu où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute ». En dépit de la difficulté de cerner ce jeu dans la communication verbale, il se manifeste dans le choix des mots, les inflexions de la voix et même dans le sens de l'humour.

L'acte d'interprétation

Il est peut-être trop simpliste de voir dans l'interprétation le moment de réveil, la fin d'un rêve ou la fin du jeu, mais quel que

soit son contenu, l'interprétation fait preuve d'altérité et démarque une limite entre l'intérieur et l'extérieur et entre deux fonctionnements du Moi différents. Si l'analyste et le patient rêvent ensemble, l'interprétation reconstitue leurs identités séparées et distinctes.

« L'interprétation fait sortir le psychanalyste de son silence » écrit Diatkine (1989). « C'est un moment où le patient entend une autre voix que la sienne. Ce n'est pas n'importe quelle explication : c'est l'histoire complémentaire qui s'est construite dans le silence du psychanalyste et dans le non-dit du sujet. »

Pendant une discussion sur les différents niveaux de l'interprétation qui a eu lieu au symposium scientifique de la FEP, Priscilla Roth (1996) a commenté un rêve rapporté par Giovacchini (1982) dans son livre *Un Guide Clinique à la lecture de Freud*.

Sa patiente, une jeune femme de 27 ans, « rêva qu'elle était au bal. Le décor était brumeux mais elle pouvait voir le costume gris que portait un homme qui l'invita à danser. Ils dansaient autour de la pièce et, brusquement, son partenaire la conduisit dans un coin et se serra contre elle, Elle pouvait sentir son pénis érigé. »

Le rêve s'arrête là, mais Giovacchini continue : « Comme je portais souvent des costumes de couleur grise et que le transfert avait un caractère érotique, je crus que le rêve faisait directement référence à ses sentiments érotiques vers moi. Je savais également qu'elle luttait et se défendait contre ses impulsions et je lui ai demandé d'associer librement sur ce rêve car je souhaitais explorer davantage ce thème, sachant qu'elle déviait vers des sujets apparemment sans rapport. Avec une légère hésitation, elle reprit certains éléments de son rêve, le brouillard par exemple. J'attirai son attention sur l'homme au costume gris : elle resta silencieuse pendant environ une minute, puis est devenue, à ce qu'il me sembla, extrêmement angoissée. Elle me fit part alors d'une sensation vertigineuse intense, comme si le divan tournoyait furieusement. Ces sensations s'atténuèrent progressivement et elle continua à parler, mais sans aucune référence au rêve. Ma curiosité étant cependant éveillée, je l'interrompis pour l'interroger sur son rêve. Elle me répondit innocemment « Quel rêve ? » A ma profonde stupéfaction, elle l'avait complètement oublié ! Je lui répétai alors le rêve et l'aidai ainsi à se remémorer. De nouveau j'attirai son attention sur l'homme au costume gris et de nouveau elle éprouva la sensation que le divan tournoyait et effaça le rêve de sa mémoire. J'ai fait une troisième tentative avec le même résultat. Pendant qu'elle ressentait ce tournoiement, elle fit la description d'un tourbillon qui aspirait ses pensées. Il est certain que le souvenir de son rêve semblait attiré dans les recoins cachés de son esprit. »

Au premier niveau d'interprétation, selon Roth, on peut soupçonner qu'il s'agit du père de la patiente et en rappelant le cas Dora, elle a pu imaginer que Freud aurait dit : « Vous avez peur de reconnaître vos pensées envers votre père. » Au deuxième niveau, suivant Giovacchini lui-même, on peut interpréter le transfert. « Vous avez peur de votre rêve, parce qu'il me concerne. » Mais elle suggère deux niveaux supplémentaires, parce qu'il est évident qu'il y a quelque chose qui se passe à ce moment-là, comme si le rêve se répétait dans la séance. La femme dans le rêve et la femme dans la séance sont une seule et même personne tout comme l'est le psychanalyste. Peut-être il aurait pu dire « Il se passe quelque chose maintenant dans la séance, où vous me percevez, moi qui vous donne une interprétation, comme l'homme du rêve. Tout se passe comme si le rêve se répétait ici. »

Enfin, on arrive au niveau 4, où l'interprétation prioritaire est celle que l'analyste doit faire à lui-même : « Pourquoi suis-je toujours en train de coincer ma patiente ? » Une telle réflexion offre une alternative plus créative à la solution d'une interprétation irréfléchie mettant en scène une relation interne qui, de fait, est agie dans la séance. Dans son silence l'analyste est beaucoup plus libre de trouver quelque chose à dire à la patiente, par exemple : « Il semble que nous en soyons arrivés à un point où je vous coince systématiquement et que cela vous effraie, comme dans le rêve. »

Ici, on discerne une évolution d'interprétation simple du transfert, en passant par celles qui incluent la dynamique transfert-contre-transfert vers un niveau où la différenciation entre les deux psychismes est beaucoup moins claire. Les Botella (1995) ont proposé une théorisation de cette situation qu'ils dénomment « la dynamique du double ». L'essentiel est que le « et » impératif du « rêveur et le psychanalyste » perd son sens. Les deux se confondent.

Impossible d'explorer ici le thème complexe du double, sujet du travail de plusieurs auteurs contemporains, rassemblés dans l'avant-propos et la bibliographie de la monographie à laquelle j'ai déjà fait référence. Je cite seulement cet exemple que Michel de M'Uzan nous a donné récemment (1996) : Une patiente, en début de séance, s'écrie, angoissée : « Mais, qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? J'avais l'impression que je n'étais pas moi. » J'interviens : « C'est sans doute que vous m'avez perdu. » Elle : « Oui, sans doute... C'est comme ces âmes qui changent de corps ou en habitent un autre. Mais, ma pensée ne serait-elle plus dans mon corps ? » (Effectivement, sa pensée était dans ma tête.) Puis, un peu plus tard, elle murmure : « On ne fait qu'un par transparence. L'un dans l'autre qu'on peut voir. Passés l'un dans l'autre, ça ne fait qu'un... »

Un patient homosexuel qui a eu une première tranche avec un collègue a raconté le rêve suivant à sa troisième séance d'analyse avec moi. « Je suis chez moi, il y a une fête qui dure toute la nuit. C'est presque l'aube, mais il y a beaucoup de bruit, il y a énormément de monde, tous des homosexuels. Soudain j'entends un bruit et je traverse un couloir pour entrer dans le living où je me trouve assis, face à la fenêtre avec un ami homosexuel sur mes genoux, son dos contre moi. Un homme arrive avec quelques lettres pour moi et je comprends qu'il est entré par effraction. Je comprends qu'il est le facteur, mais je dois passer ma main autour du corps de mon ami pour accepter les lettres. » Après un moment de silence il donne sa première association : « Le facteur sonne toujours deux fois... » En riant, il ajoute « Voilà, mes deux analyses. »

Facile, et peut-être dangereux, pour l'analyste de se lancer dans des interprétations de transfert basées sur le contenu manifeste. Mieux vaut accepter pour le moment son fantasme de notre communication, son image de moi qui arrive par effraction, peut-être de l'autre côté du miroir. Mieux vaut d'attendre le dévoilement de double du patient et le double bisexuel de l'analyste.

Objets du rêve, objets du transfert

Dans cet exemple, la communication qui passe de la main de l'un à l'autre est cachée dans une enveloppe, écrit par quelqu'un qui n'est pas représenté et qui habite le passé. Mais incontestablement il y a un objet aperçu, donné et reçu qui, à mon avis, doit être le point de départ de notre réflexion. Même si le matériel du rêve qu'un analysant raconte est le fruit d'un travail profond, personnel et solitaire sur le modèle de la *Traumdeutung*, l'arrivée de ce matériel dans une séance est un événement dans le transfert : il est avant tout un objet de transfert. Une telle approche nous permet de faire référence à toute la littérature récente sur le concept de l'objet, ses origines et son évolution et sur l'émergence de nouveaux objets dans le transfert. En 1990 j'ai écrit que « l'importance croissante qu'on a dû attribuer à l'objet dans la théorie psychanalytique était donc inévitable, mais on n'a pas toujours réussi ce changement sans perdre de vue les pulsions, ce qui nous a amenés à un climat de pensée regrettable, où la quête de l'objet était considérée comme si elle était opposée à la théorie de la libido et la métapsychologie de Freud. » Diatkine (1989) a suggéré que le mot « objet » est souvent confondu avec ce à quoi il se réfère. A mon avis, l'utilisation élargie de l'expression « relation d'objet » a eu souvent l'effet de donner à l'objet un statut plus privilégié au détriment de celui de la relation, ce qui impose une qualité plutôt statique que dynamique au concept. Plusieurs auteurs ont abordé cette question, Green (1988) par exemple, dans la préface au livre

de Bernard Brusset *Psychanalyse du lien : la relation d'objet*. Dans le contexte d'une série de symposia sur différents aspects de l'objet organisé par la FEP, Diatkine (1992) a écrit : « Dans les différents courants qui ont marqué l'évolution de la psychanalyse depuis le début du siècle, le concept d'objet a pris du poids. Il est passé du rôle de support contingent au jeu pulsionnel à celui d'organisateur de la vie psychique, tandis que le statut de la pulsion devenait le plus incertain, tant en ce qui concernait sa source que son but. »

Le fondateur de «l'école de la relation d'objet» et grand critique de la théorie de la libido de Freud, Ronald Fairbairn, a beaucoup souffert de ces prises de position et malentendus concernant le rapport entre l'objet et les pulsions, ce que Sutherland (1989) a très bien explicité dans sa biographie de Fairbairn. J'en fais mention ici seulement pour rappeler que Fairbairn a fondé sa théorie de la structure psychique sur l'analyse des rêves et qu'il a trouvé dans l'universalité du phénomène du rêve une preuve de l'existence de clivages du Moi aux niveaux les plus profonds de l'organisation psychique.

Il a consacré douze pages (1994) d'analyse à un rêve d'une patiente qui a cherché une psychanalyse pour cause de frigidité.

Dans le rêve elle a vu une *figure d'elle-même en train d'être attaquée par une comédienne bien connue dans une maison vénérable qui a été la propriété de sa famille de génération en génération. Son mari assiste à cette scène, apparemment impuissant et incapable de la protéger. Après l'attaque, la comédienne s'écarte et se remet à jouer un rôle dans une pièce de théâtre qu'elle a momentanément interrompue pour attaquer la patiente comme une sorte d'entracte. La patiente regardait fixement la figure d'elle-même étendue saignante sur le sol, mais pendant ce temps la figure se transformait momentanément en celle d'un homme. Par la suite la figure est devenue en alternance homme et femme jusqu'au moment où la patiente s'est réveillée dans un état d'angoisse.*

Fairbairn a trouvé trois lectures possible de ce rêve, chacune valable et utile. La première était une communication à l'analyste de la réalité du mariage et la vie personnelle de la patiente, la deuxième une mise en scène oedipienne où la patiente s'identifiait à son père, excitant mais rejetant, et aussi à sa mère distante, la comédienne qui jouait le rôle de mère. Mais la troisième possibilité était de trouver là un modèle structural, « paradigme de toute situation endopsychique ». Pour lui, bien sûr, cette structure était celle d'un Moi central lié à un objet idéalisé et de deux Moi subsidiaires libidinal et antilibidinal respectivement, chacun lié fermement à un objet refoulé pertinent et chacun opposé à l'autre à cause de l'hostilité envers l'objet excitant. Ces théories, qui ne nous concernent

pas ici, sont très bien explicitées par Grotstein et Rinsley (1994) entre autres dans un livre récent. Pour Fairbairn, les objets du rêve peuvent nous révéler la structure et le fonctionnement du rêveur et ils étaient inextricablement liés au transfert. Selon lui (1958) « une relation réelle avec un objet extérieur est une relation dans un système ouvert ; mais dans la mesure où le monde intérieur prend la forme d'un système clos, une relation avec un objet extérieur est possible seulement en termes de transfert, c'est-à-dire à la condition que l'objet extérieur soit considéré comme un objet dans le système clos de la réalité intérieure ».

En conclusion, je voudrais revenir au rêve de Florian repris par César Botella (1984, 1996) dans « Le travail en double ». Pour rappeler à ceux qui n'avaient pas lu cet article récemment, le patient a raconté un rêve : « Nous sommes ensemble... vous allez prendre une douche, je ne vous suis pas. » Le patient n'associe pas et la fin de la séance arrive sans que l'un ou l'autre parle du rêve. L'analyste a beaucoup réfléchi sur son contenu homosexuel à cause de l'histoire homosexuelle du patient, mais une légère réaction contretransférentielle lui a suggéré un autre mouvement plus important du point de vue économique.

Tout au début de la séance suivante, le patient raconte un événement extérieur : « Je vous ai vu ce matin... vous étiez sur le boulevard Saint-Michel... » L'analyste pense, oui, j'étais là... Le patient continue, mais avec un ton de doute et d'interrogation : « Vous étiez sur le boulevard Saint-Michel ? C'était bien vous que j'ai vu ? » De plus en plus inquiet, il poursuit : « Je crois vous avoir vu.... Ce n'est pas vrai ?... Je ne suis pas sûr de vous avoir vu...Vous étiez avec des lunettes noires, non ? » Finalement « Je ne sais plus si je vous ai vu ou non... Vous aviez des lunettes noires ? »

Je reprends seulement en résumé le voyage associatif de l'analyste en passant par les lunettes noires qui symbolisaient l'aveuglement, la mort, le deuil ; l'intrusion du mot « hiératique » qui ne venait pas de l'analyse ; la lutte entre l'affect agréable lié aux lunettes de soleil et l'affect opposant de lunettes de deuil, culminant dans l'image du cadavre en vacances qui par son humour noir lui a permis de sortir du cauchemar.

Ce matériel donne une illustration saisissante du rêveur et de l'analyste chacun entre le rêve et la réalité, situation décrite avec une clarté éblouissante par le patient plus tard dans la même séance : « Je ne sais plus si je vous ai vu ou si je ne vous ai pas vu... Je ne vois plus si je vous ai vu... Je vous cherche dans l'image et je ne vous trouve plus. »

Le travail du double de Botella a établi un lien entre le rêve de la douche et ce jeu d'investissement-désinvestissement de l'objet figuratif qui a abouti à l'interprétation : « La douche est la chambre à gaz » par laquelle l'altérité est rétablie et chacun de

ces deux retrouve sa place. « A notre avis, disent les Botella, le rêve de Florian représente avant tout la mise en scène de sa toute nouvelle affirmation : le « Je ne vous suis pas » doit être compris comme un « Je ne suis pas vous », début d'une altérité certes en miroir, mais altérité quand même, »

Permettez-moi de terminer en rappelant la rencontre entre la petite Alice et ces jumeaux inquiétants, Tweedledum et Tweedledee. Tous regardent le Roi Rouge qui ronfle. « Il rêve maintenant, dit Tweedledee, et de quoi croyez-vous qu'il rêve ? » « Il n'y a personne qui peut deviner cela » répondit Alice, « Tiens ! Il rêve de *vous*. » s'exclama Tweedledum en battant des mains d'un air triomphant. « Et s'il cessait de rêver de vous, où croyez-vous donc que vous seriez ? » « Où je me trouve à présent, bien entendu », dit Alice, « Pas du tout ! répliqua, d'un air de profond mépris Tweedledee. Vous ne seriez nulle part. Vous n'êtes qu'une espèce d'objet figurant dans son rêve. » « Si ce Roi devant nous se réveillait, ajouta Tweedledum, vous vous éteindriez — paf ! — comme une chandelle. » « Ce n'est pas vrai » s'exclama Alice furieuse. « Du reste, si, moi, je ne suis qu'une espèce d'objet figurant dans son rêve, qu'est-ce que *vous*, vous êtes, je voudrais savoir ? » « La même chose » fit Tweedledum. « La même chose, la même chose », répéta Tweedledee.

Il cria cela si fort qu'Alice ne put s'empêcher de dire : « Chut, je crains que vous allez le réveiller, si vous faites tant de bruit. » « Allons donc, c'est inutile pour vous de parler de réveiller, répartit Tweedledum, alors que vous n'êtes qu'un des objets figurant dans son rêve. Vous savez fort bien que vous n'êtes pas réelle. » « Bien sûr que si, que je suis réelle », protesta Alice, en se mettant à pleurer. « Ce n'est pas en pleurant que vous vous rendrez plus réelle, fit remarquer Tweedledee, et il n'y a pas de quoi pleurer. » « Si je n'étais pas réelle, dit Alice, en riant à moitié à travers ses larmes, tant tout cela lui semblait ridicule, je ne serais pas capable de pleurer. »

Bibliographie

- ANZIEU (D.), *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 1987.
- BOTELLA (C & S), « Notes cliniques sur la figurabilité et l'interprétation », in *Revue Française de Psychanalyse*, 1983.
- BOTELLA (C & S), « L'homosexualité inconsciente et la dynamique du double dans la séance » in *Revue Française de Psychanalyse*, 3/1984.

- BOTELLA (C & S), « Le statut métapsychologique de la perception et l'irreprésentable » in *Revue Française de Psychanalyse*, 1/1992.
- CARROLL (Lewis), *De l'autre côté du miroir*, Paris, Aubier et Flammarion, 1971, p. 55.
- DE M'UZAN (M), « A propos de la formulation de l'interprétation », *Psychoanalyse en Europe*, n°47, p. 54.
- DIATKINE (R), « Introduction à une discussion sur le concept de l'objet en psychanalyse » in *Revue Française de Psychanalyse*, 4/ 1989.
- DIATKINE (R), « Le concept d'objet et l'analyse du transfert », in *Psychoanalyse en Europe*, 1992.
- FAIRBAIRN (W.R.D.), « Endopsychic Structure considered in terms of Object-relations » in *Psychoanalytic Studies of the Personality*, London, Tavistock, 1952.
- FAIRBAIRN (W.R.D.), « On the nature and aims of Psychoanalytical Treatment » *Int. Jour. Psychoanal.* 39, 1958, pp 374-383
- FAURE-PRAGIER(S). & PRAGIER (G), *Un siècle après lesquisse : nouvelles métaphores ? métaphores du nouveau*, SPP Con-grès, Madrid, 1990.
- FREUD (S), *L'interprétation des rêves*, Footnote à l'édition 1925.
- GIOVACHINI (P), *A clinician's guide to reading Freud*, New York, Jacob Aronson, 1982, p.13.
- GREEN (A), *Hamlet et Hamlet, Une interprétation psychanalytique de la représentation*, éd. Balland, 1982.
- GREEN (A), Préface au : Brusset (B), *Psychanalyse du lien*, Paris, Centurion, 1988.
- GROTSTEIN (J.S.) & RINSLEY (D.B.), *Fairbairn and the Origins of Object Relations*. London, Free Association Books, 1994.
- INNES-SMITH (J.), *Transitional Object-relations in the Analysis of creative patients*, 1973.
- INNES-SMITH (J.), « La neutralité de l'analyste », in *Rev. Belge de Psychoanal*, n° 17, 1989.
- INNES-SMITH (J.), « The achievement of the object : a question of time », in *Bulletin FEP*, 1990.
- MENACHEM (R.).(1995), « Qui a peur de son double ? » in *Le Double : monographie de la revue française de psychanalyse*, Paris, PUF, 1995.
- MISSENERD (A.), « L'enveloppe du rêve et le fantasme de psyché commune », in ANZIEU (D.), *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 1987.
- ROTH (P.), « Cartographie d'un paysage - Les niveaux d'interprétation du transfert », in *FEP Bulletin*, n° 47, 1996, p. 44.
- STRACHEY (J.), «The nature of the therapeutic action of psychoanalysis », in *IJPA*, XV 1-2, London, 1934.
- SUTHERLAND (J.), *Fairbairn's Journey into the Interior*, London, Free Association Books, 1989, p. 174.
- WINNICOTT (D.W.), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971.

L'effondrement du rêve

Dominique Suchet

Lorsque Catherine Chabert m'a proposé de parler au cours de ces entretiens, j'ai pensé que le thème « le rêveur et l'analyste » est comme le titre d'un conte, et nous trouve en attente d'un récit. Accepter de parler sur ce thème est une mise en mouvement. Le rêve et la cure ont ceci en commun, d'être intimes, ce qui rend le témoignage de leur expérience tout aussi nécessaire qu'incertain. Nécessaire parce que c'est le seul moyen d'en faire part, et incertain parce qu'il lui est toujours infidèle. Le témoignage se fait dans la répétition d'un mouvement de dessaisissement qui s'est imposé aussi bien au rêveur qu'à l'analyste. Et il faut une sollicitation spécifique, le transfert, pour que le rêveur, ou bien l'analyste, retrouve ce qu'il a quitté: l'expérience du rêve ou l'expérience de la cure. « On vous raconte un rêve et vous devenez analyste »(1) ; la sollicitation spécifique est de transfert, et sa marque en est le récit. On le sait pour le rêveur sur le divan : l'analyse, parce qu'elle entend le transfert dans la cure, transforme le lien du rêveur à son rêve et lui ouvre l'espace du récit. L'analyste en formation retrouve une telle sollicitation spécifique lorsque s'ouvre l'espace d'un récit. C'est ce que lui propose une institution comme la nôtre, avec les supervisions, les séminaires ou groupes de travail, et aussi les invitations à parler ou à écrire comme pour aujourd'hui. Ce sont des propositions qui viennent à la rencontre des forces imprimées par les mouvements transférentiels des cures. Elles en permettent une mise en forme, une mise en récit. Propositions qui sont comme autant de restes diurnes qui animent des pensées venues de l'analyse, en attente de représentation.

Le récit du rêve en séance entretient avec la cure des rapports complexes d'analogie, de proximité, de complémentarité et même de ressemblance quand il arrive que l'on compare une séance et un rêve. Mais surtout, et sans doute cela en est la cause, le récit du rêve et l'analyse sont liés dans une origine. En inventant la psychanalyse avec l'Interprétation *des rêves*, Freud a définitivement modifié la pensée de chacun sur les récits de rêve. Il ne cesse de le rappeler, par exemple dans *Les Nouvelles Conférences*, il dit : « Avec la théorie du rêve l'analyse a franchi le pas menant d'un procédé psychothérapeutique à une psychologie des

profondeurs. » Un pas est franchi, donc. L'engagement est total. Un mouvement est lancé qui déloge sans cesse ; un mouvement qui engage l'expérience du rêve sur son récit ; et c'est ce mouvement que l'on retrouve à chaque moment du rêve, depuis sa formation jusqu'à son récit ; et à chaque moment de l'analyse, depuis une séance jusqu'à l'élaboration théorique. C'est un mouvement qui contraint l'analyste pris à témoin, de déplacer le transfert, en le redéployant sur d'autres scènes. C'est un mouvement qui rend le rêveur porteur de son rêve et aussi de la force du déplacement qui est à son point de départ, quand le travail de la formation du rêve a modifié, condensé et déplacé toutes les valeurs psychiques des différentes pensées du rêve. Norbert Hanold part en Italie à la recherche de Gradiva-Zoé poussé par le rêve qu'il fait. Par le rêve, et par le cri des oiseaux qui en est le premier récit. Rien avant ne lui avait donné la nécessité impérieuse du déplacement. Le rêve, comme l'analyse, ont comme destin d'être exportés. Pourtant devenus étrangers ils ne sont pas des objets extérieurs à observer, ils restent des objets intimes et familiers.

Et aujourd'hui en nous proposant de parler du rêveur plutôt que du rêve, de l'analyste plutôt que de l'analyse, le comité scientifique nous invite à considérer l'engagement total à l'œuvre. Nous invite à témoigner d'une expérience où le monde psychique est bouleversé, où la primauté du Moi le plus construit s'est laissé déconstruire et, tout en ayant résisté avec la même force que celle qui a présidé à sa déconstruction, s'est soumis à une figuration où prévalent d'autres lois, celle du désir pour le rêve, et celles du transfert pour l'analyse.

Rêveur et analyste exportent rêve et analyse dans un récit, qui seul peut, dans la condition d'une sollicitation spécifique, transmettre cette tension entre la déconstruction et la reconstruction, « On vous raconte un rêve et vous devenez analyste. » La sollicitation spécifique qui donne les conditions de ce récit est le transfert et ses destins. Et ceci depuis le premier récit. Freud en précisant (2) près de 10 ans plus tard « le mythe scientifique de l'homme primitif » qu'il a exposé dans

1. Formule proche de ce que Freud dit en 1925 in *Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves*, OCF, vol. XVII, p. 178, PUF, 1992.

2. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » in *Essais de psychanalyse*, BBP, 1983, pp. 192-209.

Totem et Tabou, indique que le « premier poète » est celui qui a « franchi le pas », dans la privation et la nostalgie du père ; on lit aussi dans la « sehnsucht du père » (3). Et la nouvelle traduction propose de dire « dans la privation et la désirance » (4-5). Pour laisser toute la place à l'idée de l'absence persistante et insistante de l'objet nous sommes contraints au choix entre, soit le néologisme, au risque qu'il devienne un concept trop lumineux, soit l'exportation du mot allemand dans le français, au risque de l'enchantement par l'image ; un choix qui entretient la nostalgie, ou la désirance, ou la « sehnsucht » dans notre relation laborieuse au texte de Freud.

Donc, « le premier poète » a franchi le pas, se détachant de la masse il a inventé le mythe. Puis, le même, s'avance et dit le récit. Et ceux qui entendent comprennent « sur la base de la même relation de désirance au père originaire ». Depuis le premier récit, chacun est tour à tour conteur et auditeur. « Le conte est fait pour être raconté pour le plus grand plaisir de celui qui les raconte comme de celui qui les écoute. » (6) conteurs et auditeurs sont « réunis par une intime communauté » (7) nous dit Freud.

Franchir le pas, s'avancer pour raconter, partir comme Norbert Hanold ou s'arracher de la masse comme l'homme primitif, autant de manières liées à la contrainte de déplacer un effondrement.

Effondrement, car plus que d'une déconstruction ou d'une défaite qui laisse entendre méthode ou logique, il s'agit d'un véritable bouleversement comme quand un écroulement transforme la forme des choses.

Celui qui dit n'expose pas un objet mort, mais, en déplaçant dans les mots l'effondrement et la résistance à l'effondrement il transmet une figuration du conflit, *Pour ainsi dire il en prolonge la vie*. Et cette figuration porte en son cœur, entremêlées, les deux forces en conflit qui la destinent à sa propre défaite. Et c'est la seule manière pour l'analyste et le rêveur, avec des mots et des silences, dans le nécessaire « mensonge du récit » de tenir la contradiction dans laquelle ils se trouvent : faire part dans une construction de la plus grande des régressions qu'ils puissent connaître d'eux-mêmes. La même manière mais chacun pour eux-mêmes, chacun sur sa scène, dans la privation et la nostalgie, en quelque sorte.

Le récit du rêveur, et avant lui le récit du rêve parce qu'ils procèdent du détachement d'avec les images du rêve, en transportent la défaite, aussi bien que l'espoir, au cœur de la séance,

Le détachement par le récit est le pas qu'il faut franchir, celui qui va dans le sens d'un progrès pour la pensée, mais pourtant il ne conduit qu'à fournir de l'imagination pour d'autres récits à venir, qui doivent à leur tour s'effondrer dès qu'ils feront image et ainsi de suite.

Le rêveur est celui qui réanime en un récit, dans le même mouvement la défaite des images et l'espoir qui les porte, c'est quelquefois un récit en séance, quelquefois un récit de rêve ; ou c'est quelquefois un récit de séance, de clinique ou de théorie.

La défaite des images donc.

On sait que le récit du rêve n'est pas le rêve-rêvé, qu'il en est déjà le déplacement. Toutes les valeurs psychiques y subissent une nouvelle fois ce qui a déjà eu lieu pour la mise en image elle-même, avec les mêmes jeux de perdu/trouvé et de montré/caché(8). Le travail spécifique du rêve modifie, condense et déplace les intensités de chaque élément, de l'effacement à l'indétermination ou à la surdétermination, et sans aucun égard pour aucune relation logique. Pour rendre compte de cette transformation radicale pourtant sans création on trouve le mot de transvaluation (9) qui ajoute à l'idée de renversement celle de transformation. Le récit du rêve offre une forme que défait à son tour un récit du récit, comme la construction de l'analyste par exemple, elle-même en instance d'effondrement pour un nouveau déplacement. Dans chaque déplacement, à chaque pas franchi se retrouve la tension qui tient à ce que l'on doive se dessaisir pour représenter, que l'on doive oublier pour retrouver, que l'on doive avoir perdu pour aimer encore. Et cette tension se retrouvera dans chaque mot du récit, chaque mot qui, de même, fait porter à l'objet la mort de la chose.

On peut dire que c'est dans cette tension et par le récit d'un rêve, que s'ouvre le dernier chapitre de *L'Interprétation des rêves*. Tension portée à l'extrême dans la discussion du conflit

3. S. Freud, *Totem et Tabou*, Gallimard, Nouvelles Traductions, pp. 298-299.

4. S. Freud, *Totem et Tabou* in OCF, vol. XVI, p. 74, PUF, 1991.

5. J. Laplanche in « Terminologie raisonnée » in *Traduire Freud*, p. 96, PUE, 1989.

6. S. Freud, « Les rêves dans le folklore » (1911) in *Résultats Idées Problèmes*, PUF.

7. S. Freud.

8. Une des pensées que l'on trouve dans le texte de J.B. Pontalis : « Entre le rêve-objet et le rêve-texte » in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

9. S. Freud in *L'Interprétation des rêves*, PUF, p. 284, ch VI, § 3 : « il y a entre le matériel du rêve et le rêve lui-même une "complète transvaluation de toutes les valeurs" ». p. 432, ch VI, § 9 : « le travail du rêve (...) ne fait que transformer (...), il se sert du déplacement des intensités psychiques qui peut aller jusqu'à une transvaluation des valeurs psychiques » p. 439, ch VII, § 1 : « nous savons maintenant qu'il y a eu, entre les pensées du rêve et le rêve lui-même, une transvaluation totale de toutes les valeurs »

entre perception et mémoire. C'est donc, pour ouvrir ce chapitre, le récit d'un rêve que l'ensemble du livre semble annoncer et reprendre sans cesse, depuis le début et jusqu'à la dernière page, C'est le récit du « rêve de l'enfant mort qui brûle ». Les récits devrait-on dire.

Une patiente sur le divan de Freud lui raconte le rêve qu'elle a fait. Elle-même l'a rêvé après en avoir entendu le récit dans une conférence, le conférencier le tenait lui d'un homme que l'on suppose être le premier rêveur, c'est-à-dire le père de l'enfant. La dame a repris certains des éléments de ce rêve entendu, « exprimant ainsi son accord sur un point particulier »(10). C'est ainsi que s'est transformée la forte impression ressentie par elle, en un rêve dont Freud nous donne le récit, au fond un quatrième récit. Ce texte émouvant n'a plus cessé de faire forte impression et d'être repris, sans doute re-rêvé et nous devons aujourd'hui ajouter à cette série tous les commentaires analytiques qui ont suivi, et que nous lisons ou que nous citons comme autant d'autres récits du même rêve transmis, et re-rêvé.

Cette généalogie des récits semble faire écho aux images du rêve qui montrent une succession de personnes. Au près du lit où repose l'enfant mort, un vieillard s'endort. La porte est ouverte, dans la pièce à côté le père de l'enfant laisse le sommeil venir et fait le rêve dont nous avons le récit, repéré par des italiques dans le texte de *L'interprétation des rêves* :

« L'enfant est près de son lit
lui prend le bras
et murmure d'un ton plein de reproche
ne vois-tu pas que je brûle. »

Le récit est celui du rêve du père. Ce n'est pas celui de la rêveuse qui sans doute s'est prolongé des images du vieillard endormi et puis aussi du père s'éveillant et se précipitant et puis du cerge tombé sur le linceul et sur le bras de l'enfant ainsi brûlés. Le rêve modèle (selon le mot de Freud -11) est celui du père qui satisfait son désir de voir son enfant vivant. Mais pour cela il faut qu'il dorme. Le sommeil du rêveur protège le rêve (12). Il faut que l'homme se détourne de la perception, qu'il oublie le vieillard et l'enfant dans la pièce d'à côté. Qu'il consente à leur perte. Alors dans un tel dessaisissement il peut se représenter l'enfant qui vit, qui aime, qui parle et qui meurt. L'appel de l'enfant est émouvant aussi, parce qu'il porte cette tension tragique que c'est parce que le père est endormi, parce

que le père ne voit pas, qu'il peut, lui, l'enfant, être là, en quelque sorte.

Il me semble que le mythe du héros, du premier poète épique, énoncé dans *Totem et Tabou* et repris dans *Psychologie des foules et analyse du moi* re-rêve encore ce rêve-là, et en donne d'autres récits faisant un pas de plus dans l'obscurité. Avancer dans l'obscurité, c'est ce qu'il convient de faire, dit Freud à propos du rêve de « l'enfant qui brûle », quand l'essentiel reste à trouver alors que pourtant ne se pose plus aucun problème d'interprétation et que viennent les solutions claires et satisfaisantes. Dans le mythe historique celui qui pourra enfin hériter du père primitif, celui qui ne fera pas seulement que lui succéder, et reproduire sa tyrannie, sera celui qui aura pu assumer le meurtre. En se créant héros il en aura fait un mythe. Il est celui qui s'est détourné de la masse et de l'événement, et qui par « le mensonge du récit a laissé s'accomplir le progrès ». « Celui qui fit cela fut le premier poète épique, le progrès fut accompli dans sa fantaisie. Le poète par mensonge transforma la réalité effective dans le sens de sa désirance ».(13) L'absence du père par son endormissement, mort et meurtre consentis, et plus encore le mythe historique du meurtre du père primitif sont ainsi au cœur de tous les récits qui se transmettent. Chacun d'eux est produit du dessaisissement d'une réalité qui tendrait à l'anéantir, en l'attirant, en faisant masse, et chacun des récits refait le même chemin du déplacement sur la scène psychique, de ce qui n'a pas été et qui a été éloigné sans être oublié. Un dessaisissement pour une représentation.

« Elle est insomniaque. » Cette pensée m'est venue souvent en l'écoutant, Tour à tour, la patiente, ou sa parole, la séance ou encore ma pensée se présentent dans cette figure : « Elle est insomniaque. » Non pas pour me demander : où est le rêve ? Ce que l'on pense quand la fluidité paraît s'absenter des paroles et des pensées du patient ou de l'analyste ; mais plutôt une question comme : où est le sommeil ? ce quelque chose d'avant le rêve, qui permet, avant même le rêve donc, la capacité de rêver et qui là ne s'installerait pas. « Elle est insomniaque » : c'est une façon de penser que ni la patiente ni sa parole, ni la séance, ni ma pensée ne sont rêveuses. Cette impression est indépendante du contenu de la séance, des paroles ou des silences, et bien sûr indépendante du fait qu'elle dise ou non des récits de rêves. Le reste des rêves de la nuit, d'ailleurs, le plus souvent, arrive dès qu'elle s'est installée, à peine posée, sur le divan. Un peu comme une affaire entendue

10. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, p. 433.

11. *Vorbildlichen Traum*.

12. « Le sommeil protège le rêve parce qu'il diminue la censure endopsychique » in *L'interprétation des rêves*, p. 447.

13. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du Moi » in *OCF*, vol. XVI, p. 74, PUE, 1991.

un objet entre elle et moi, dont personne ne trouverait à redire. Le récit du rêve, lui, est marqué par cette tension entre ce qu'elle nomme « la pression pour dire » et « l'impossibilité d'avoir les bons mots ». Cela donne deux manières bien différentes ; quelquefois, le rêve est juste mentionné comme ayant eu lieu mais « comme il ne fait penser à rien », dit-elle, « ce n'est pas la peine de le dire ». Et d'autres fois les récits de rêve sont très préparés et sont enchâssés très serrés dans le réseau des associations ne nous laissant aucun répit durant la séance entière. D'une manière ou d'une autre ses récits sont peu rêveurs et nous tiennent en éveil. Le rêveur n'est donc pas seulement celui qui a fait l'expérience du rêve, ou celui qui raconte un rêve, c'est celui qui en prolonge la vie dans le récit. Le rêveur est rêvant. On aimerait là une forme progressive comme en anglais, cette forme que l'on traduit scolairement par « celui qui est en train de ». Le présent en train de se dérouler est le temps du rêve. La capacité onirique d'un instant de séance, d'une séance ou d'une cure, voire d'une vie dépend d'autre chose que de l'abondance des récits.

Cette fois-là, la patiente dit son rêve d'une voix qui s'éteint et se perd : « Dans le rêve de cette nuit une personne, dans un certain endroit... » Elle s'interrompt, reprend : « On me fait attendre une certaine maison brûle, je crie, une certaine personne s'étonne que je crie... » Sa voix est de plus en plus lointaine « comme une conversation que l'on entendrait au loin » dit Freud pour parler des rêves racontés sous haute pression de résistance (14). Sa vigilance est grande pour adapter à des fins inconnues d'elle et de moi, ton et contenu du récit. Les contenus sont dociles ; ils paraissent se plier à la fureur de la résistance par ce saut du psychique dans le mental. Ainsi les images évoquées tendraient à se vider de leur force figurative et elles se présenteraient comme les traces d'un rêve disparu. Elles paraissent traduire directement des éléments de son histoire infantile, de sa vie ou de l'histoire transférentielle. Le travail de transformation du rêve paraît avoir déserté les images, elles ne sont plus rêveuses, elles ne voudraient être qu'informatives. Mais pourtant elles sont précieuses, ce sont elles qui nous permettent d'entendre en séance se déposer son monde intérieur, les souvenirs, les difficultés actuelles, et ses rêveries d'enfant ou d'aujourd'hui. On pourrait dire alors que toute la réticence, et les transformations qui lui sont attachées, se manifestent, simultanément à l'associativité, mais en deçà du discours, dans l'énonciation, à l'intérieur des mots et dans le ton, très appliqués et très choisis l'un et l'autre; avec sa façon particulière de dire ses diverses pensées en leur donnant une égale valeur, qui fait que rien au fond n'informe sur des statuts

différents de ses dires. C'est dans ce lien conflictuel entre les images et l'énonciation du récit du rêve, deux éléments qui s'opposent et qui en même temps sont unis, que semble se redéployer un des moments aigus de la formation du rêve quand une représentation est plaisir pour un système et déplaisir pour un autre. Le conflit se répète par le mouvement de l'énonciation du rêve, il se répète dans l'écoute car il mobilise l'attention de l'analyste selon deux souhaits, entendre le matériau spécifique du rêve, ou bien laisser flotter l'attention portée par l'intention. Quand arrive le récit du rêve, qu'il soit seulement suggéré ou bien au contraire tenu serré dans une série, en l'écoutant on ne sait jamais vraiment quand commence et quand finit ce qui pourrait en être un texte, le début de l'un ou la fin d'un autre, ou bien un souvenir, un fantasme ou un reste diurne. C'est à l'inverse des textes écrits où les italiques nous indiquent le récit du rêve comme pour préciser qu'une partie constituante du texte en est pourtant distincte, et qu'elle restera « insaisie » et toujours à reprendre, des italiques qui nous rappellent que « le rêve le mieux interprété garde souvent un point obscur ; l'ombilic du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu » (15). Dans ses récits à elle, pas d'italiques, pas de cette sollicitation particulière pour faire entendre un matériel à la qualité et à la structure spécifiques qui feraient que l'écoute des récits de rêve est un moment différent dans la séance. C'est seulement une pensée consciente et attentive de l'analyste qui pourrait les discriminer, mais c'est quand, à son tour insomniaque, cette attention-là ne laisserait aucune chance aux dires de la patiente d'être entendus dans toute leur force régressive. Il me semble qu'une écoute onirique, celle que l'on prête à l'analyste, n'est pas celle qui cherche activement un rêve-rêvé qu'elle repérerait dans le discours. Elle doit s'accommoder du réseau emmêlé des évocations, et de l'obscurité ; elle doit s'accommoder que cela ne fasse penser à rien. Voire même, elle doit se mettre à l'abri des contenus de représentation clairs et des explications ou interprétations lumineuses et laisser patiemment le discours du patient s'épaissir, en elle même, comme un mycélium s'épaissit.

Si on ne reconnaît pas une qualité spécifique à des matériaux oniriques on peut laisser l'attention flotter tant le tissu serré de ses paroles en séance est marqué par un ton particulier où domine l'indétermination des lieux et des temps, « une certaine maison,... une personne... on... une certaine fois... » On pourrait être tenté alors de considérer l'ensemble des dires de telles séances comme constituant une pensée où les différences dues au raisonnement et au jugement sont défaites, une pensée débarrassée des processus

14. In « Théorie et pratique de l'interprétation des rêves », 1923, in *Résultats Idées Problèmes*, PUF
15. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, PUE, p. 446.

secondaires, où les déplacements et les condensations sont facilités, comme une pensée entièrement marquée par la régression. Mais ne serait-ce pas négliger que ce tour de passe-passe fabrique une pensée de rêve de toute pièce ; ne serait-ce pas surtout négliger la force de la résistance qui là, envahit la régression elle-même, qui là, détourne de leur finalité de figurabilité les pensées inconscientes du rêveur et qui immobilise le mouvement au cœur d'une masse compacte et attractive pour la pensée du rêveur et pour celle de l'analyste. Le risque est constant d'être « l'analyste trop doué pour l'interprétation des rêves » dont parle Freud, celui qui, en isolant dans le discours un texte entre italiques soumis à un autre ordre de loi, saisit les pensées latentes et s'y attache, celui-là oublie l'essentiel, le travail du rêve et le conflit à l'œuvre. C'est, nous dit Freud (16), pour l'analyste, oublier son propre conflit entre l'exigence de la thérapeutique et l'investigation des rêves, c'est aussi, autre figuration possible de son propre conflit, celle qui m'a retenue pour aujourd'hui, oublier celui qu'il y a entre deux points de vue sur le rêve, s'intéresser aux contenus ou bien s'intéresser à l'intention. On court ce risque pas seulement en isolant un texte de rêve dans un discours serré, mais aussi en fabriquant pour ainsi dire les rêves du patient ; ou encore quand on a pour une certitude évidente que ce qui suit l'annonce d'un rêve oublié ou retenu, ce qui suit le « ce n'est pas la peine » est à coup sûr le récit du rêve revenu malgré la réticence. Lorsque l'attention de l'analyste isole un rêve en différenciant des niveaux de parole dans le discours, ou bien lorsqu'elle fabrique un rêve uniformément étendu, ou bien lorsqu'elle sait à l'avance sans surprise que ce qui vient est un rêve annoncé, l'attention insomniaque de l'analyste se fixe en autant de manières de privilégier le contenu des images du rêve ou l'intention du récit. Ce faisant, se saisissant des images, ou bien se fixant sur l'intention, elle va dans le même sens que la résistance du patient qui tente d'absenter le rêveur de son récit. L'attention de l'analyste n'est pas à ce moment-là ce qui permet un rêve du rêve. Il n'y a pas en lui une pensée au sommeil ou alors si on parle de sommeil il serait celui que l'on attribue à la nourrice qui, comme le sommeil hypnotique, reste en contact, et qui s'accommode du maintien d'une attention dirigée. Repérer un rêve, comme saisir l'intention, sont un sommeil actif dirigé dans un sens déterminé. Alors la moindre figuration fait image et réveille l'attention, la fixe en l'agglomérant à sa masse. Elle l'incite à fuir l'obscurité et elle l'incite à chercher une cause chez le rêveur : souvenir infantile, pensée latente ou reste diurne, ou bien une explication transférentielle ou théorique, enfin toutes sortes de choses claires, qui étaient déjà là. Les restes de la nuit dits en séance ne dérivent plus jusqu'à

la rencontre des pensées latentes de l'analyste, propres à cette cure-là, pensées qui pourraient venir à sa rencontre par la force des transferts. L'analyste, comme un autre, peut être un « faiseur de rêve »(17), et satisfaire un besoin défensif immédiat. C'est un besoin défensif propre à l'analyste, et pour moi dans cette cure particulièrement activé par ces récits-là. On se meut alors sur un terrain — croit-on — familier et l'on s'imagine clairvoyant ou savant. Mais en fait souvent, on se répond et on donne la réponse attendue par l'appel transférentiel du récit du rêve : la demande que soit reconstruit chez l'auditeur ce qui a été par lui, le récit, effondré ; que soit réparé le dommage et qu'en quelque sorte les images reprennent vie. Le récit du rêve souhaite (si on peut dire) se défaire de l'acte meurtrier qui est à son origine, quand il a effondré les images pleinement satisfaisantes, alors qu'en le répétant il ne peut qu'en déplacer la trace.

Le rêve-rêvé, égoïste, au temps de son expérience avait déjoué la perte qui l'engendrait, le récit du rêve destiné à être écouté la reprenait dans ses articulations, et l'écoute est un nouveau récit du rêve mais lestée par les images qui restent en leurre ; que ce soit un texte manifeste serré, ou que ce soient des pensées latentes que l'analyste devine. Et ces images fascinent.

La patiente a dit son rêve : « Dans la nuit, dans un certain endroit, on me fait attendre, une maison brûle, je crie, on s'étonne que je crie. » Puis suivent d'autres récits, incertains, audibles ou non, qui tiennent celui qui écoute entre l'abandon d'attention et la vigilance insomniaque. Entre trop d'absence et trop de présence.

Elle s'était présentée au cours du premier entretien en disant dans un même souffle : « Je suis seule, je suis la deuxième de trois filles. »

Autrefois, chaque soir pour retarder la venue du sommeil ou peut-être était-ce pour l'appeler, elle parlait sans fin, à voix chuchotée laissant s'écouler la rage et l'excitation de l'incompréhension dans laquelle elle vivait. Puis épuisée, en pleurs, seule, parce que les autres, depuis longtemps, avaient cédé au sommeil, elle s'endormait enfin. Aujourd'hui les restes de la nuit, dans les séances, sont de même chuchotés en instance de transvaluation dans l'espace d'un rêve que la pensée de l'analyste devrait leur donner. Encore faut-il qu'un sommeil s'installe, que l'attention flotte. Encore faut-il que les images du rêve ne fassent pas masse tant elles sont familières dans cette cure.

Une image familière : l'attente ; l'attente dont elle ne cesse de souffrir. Le bébé qu'elle était, déjà, sans doute attendait si

16. S. Freud, « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse », 1912, in *De la technique psychanalytique*, PUF.

17. J.B. Pontons, *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, p. 46.

mal les tétées que sa mère l'avait confiée à une nourrice. Mais au fait était-elle attendue ? n'étaient-ce pas plutôt les autres, les enfants désirés ? Puis attendre toujours quand il faut tout partager, quand on vient après une aînée qui est tout le temps là avant, et avant une dernière que tout le monde regarde. Attendre surtout les paroles apaisantes ou encourageantes qu'elle n'entend pas.

Familier aussi le feu, quand tout va trop vite, vous grandissez trop vite et on vous regarde autrement quand le corps se transforme, et la brûlure aussi à l'intérieur de soi quand les paroles et les regards — du père dit-elle — deviennent moqueries et critiques ; et sa mère et ses sœurs qui elles ne voient rien.

Et crier aussi est une image familière, ne toujours pas trouver les mots qui attirent vraiment l'attention et qui feraient qu'on la croit ; alors crier, indéfiniment, adossée contre un mur en se laissant glisser jusqu'à terre, et ne rencontrer au mieux que l'étonnement et l'incompréhension, ou le plus souvent les reproches des sœurs qui disent qu'elle les empoisonne et le mépris de la mère qui dit qu'elle exagère, ou ne rien rencontrer du tout comme quand un silence massif s'installe entre son père et elle.

Images familières pour cette analyse et dans cette analyse où, pour elle, tout est brûlant de trop se faire attendre. Les séances d'abord, avec pour l'accompagner de l'une à l'autre une image saisie en partant sur le pas de la porte, un regard, un sourire, ou au contraire une porte qui se ferme trop vite ou un geste. Et puis se font attendre aussi les fins de séance qui arrivent comme des coups sur la tête, et puis aussi les paroles et les silences de l'analyste qui quelquefois se moquent d'elle, ou bien profitent d'elle ou plus souvent l'envahissent, et puis aussi les résultats se font attendre quand on a déjà dit cela qui était si difficile à dire et que pourtant rien n'a changé. Des séances dont elle n' imagine pas pouvoir se passer et alors s'effraye d'imaginer que l'analyste, lui, sait comment ça marche et comment ça s'arrête, et peut-être se moque, ou à l'inverse est indifférent à ses hésitations et à ses difficultés pour dire. Seule, humiliée, effondrée, elle s'effraye de penser ainsi, de penser que ses mots à elle, si mauvais, ont été entendus, elle s'effraye et pense lui faire la peau, à celui qui entend.

La question est comment dire.

Non pas comment voir : les images s'imposent. De la même façon qu'elles sont dans le sommeil un recours pour la vie psychique, pour que la pensée se constitue, elles sont aussi dans cette cure le soutien de l'analyse, elles en sont l'animation et la nourrissent ; mais avec la même limite : les images du rêve

sans le récit, pour autant qu'on puisse en parler ne sont sans doute au service d'aucune représentation mais d'une figuration seule, un événement psychique pur, soumis au seul principe de plaisir et à la nécessité interne de se représenter ce qui est perdu. C'est là la force et le danger attractifs des images. Ce n'est qu'avec le récit que les représentations s'adressent, alors un pas est franchi, les images sont transférées, mais elles s'effondrent sur elles-mêmes de cette exportation, et leur masse se défait. Le récit est un paradoxe : il défait et il est un appel à une reconstruction. C'est ce que présuppose la cure, en détournant le rêve rêvé, qui ne veut rien dire, c'est-à-dire ne rien communiquer (18), en un rêve fait pour être raconté. C'est une subversion totale de lui-même, par son propre récit provoqué par le transfert.

Nous avons un témoignage par Freud de l'effort qu'il faut faire pour donner un récit des images qui impressionnent ou qui fascinent. C'est l'analyse, par lui, de la statue du Moïse de Michel Ange. Freud littéralement rêve la statue puis ensuite peut conduire son travail comme pour l'analyse d'un rêve. Il se dégage de l'effet général produit par l'œuvre d'art qui subjugué et qui paralyse celui qui la regarde. On sait comment, pour cela, il s'intéresse à des détails (au sens de fragments), le détournement de la tête, le pied qui se détache du sol, l'index qui accroche la barbe, et encore l'appui déséquilibré du rebord des tables. Ce sont des fragments de mouvements, en quelque sorte. La statue est comme l'image d'un rêve, et c'est une analyse « en détail » et non « en masse ». Une attitude semblable à celle qui considère le rêve comme un composé, un « conglomérat de faits psychiques ». Cette démarche, qui est celle du rêveur éveillé vis-à-vis du souvenir de son rêve, est connue et donnée dès le premier récit du rêve de l'injection à Irma (19). On peut retrouver dans l'essai sur la statue la suite de l'analyse avec tous les caractères propres du rêve. La statue ne *représente* pas (ne figure pas) le héros à un moment déterminé de son histoire mais elle est la création de Michel Ange, comme un rêve d'un homme, qui a voulu, en elle, « une statue de caractère et d'état d'âme atemporel ». Donc pas de moment historique précis, comme Moïse descendant du Sinaï, ou brisant les Tables de la Loi, mais la représentation d'un mouvement retenu qui a déjà eu lieu. Et même, on connaît cette description où dans la main de Moïse se condensent tous les temps du passé :

Elle a tenu fermement les Tables.

Elle a saisi la barbe.

Elle a repris prestement les tables.

Elle a relâché la pression de ses doigts.

18. S. Freud, in « Incertitudes et critiques » (15^e Conférence), 1916, in *Introduction à la psychanalyse*, p. 217, PBP.

19. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, chapitre II, p. 97.

Pas de futur, seulement un passé qui n'a pas eu lieu, figuré au présent. La statue, ainsi que le rêve, ne prédit pas l'avenir. Freud précise que tant qu'il a pensé qu'un mouvement *allait se produire* il attendait et il n'arrivait à rien : « Au lieu de cela, la pierre se figeait de plus en plus, un silence sacré, presque oppressant, émanait d'elle, et je ne pouvais m'empêcher de ressentir qu'était représenté ici (20) quelque chose qui pouvait demeurer ainsi, inchangé ; que ce Moïse resterait ainsi, assis là éternellement dans une colère éternelle. »

Déplacement, condensation, figurabilité, mélange des temps, l'analyse de la statue peut enfin conduire à découvrir un contenu caché, le conflit interne qu'ont déjà partagé Moïse, Michel Ange et Jules II : l'étouffement de sa propre passion au profit et au nom d'une mission placée plus haut. Quelque chose qui concerne aussi Freud dans le moment de l'écriture de ce texte et aussi dans sa vie affective plus généralement ; et les commentaires de ce texte insistent sur la période conflictuelle et de rappel à l'ordre qu'il traversait avec Jung, ou bien sur l'importance du prénom Julius. Et cela, cet écho en lui, ne nous étonne pas tellement, Freud l'annonce dès le début du texte quand il explique que ce qui nous saisit aussi puissamment dans l'émotion esthétique est « l'intention de l'artiste, pour autant qu'il a réussi à l'exprimer dans l'œuvre et à nous permettre de l'appréhender, (...) il ne peut s'agir d'une appréhension purement intellectuelle, l'état affectif, la constellation psychique qui ont fourni chez l'artiste la force motrice de la création doivent être reproduites chez nous. »(21) Si Freud a pu rêver le Moïse que Michel Ange a d'abord rêvé, c'est comme la patiente reprenant le rêve de l'enfant mort qui brûle pour « exprimer par ce transfert un accord sur un point déterminé »(22). Le rêve du Moïse de Michel Ange par Freud n'en est pas une vision. Il franchit un pas. Un récit l'éloigne, en fait éclater la masse, l'effondre. Voici ce récit : « Combien de fois ai-je gravi l'escalier abrupt qui mène du cours Cavour, si dépourvu de charme, à la place solitaire sur laquelle se dresse l'église abandonnée, essayant toujours de soutenir le regard dédaigneux et courroucé du héros ; et parfois je me suis alors faufilé précautionneusement hors de la pénombre de la nef, comme si je faisais moi aussi partie de la populace sur laquelle se darde son œil, la populace qui ne peut tenir fermement à une conviction, qui ne veut ni attendre ni faire confiance, et jubile dès qu'elle a trouvé l'illusion que

procure l'idole. »(23) C'est à partir de ce récit que l'analyse se déploie. Avec lui la masse attractive de la statue a volé en éclats. Ce pas franchi retire un peu de perception pour donner un peu plus de représentation et donne le temps de la pensée.

Je retiendrai qu'à chacune des étapes qui ont conduit de la forte impression à la parution d'un texte, puis à la parution d'un texte signé, un pas est franchi. Que chaque pas franchi est le produit déplacé sur une autre scène de la rencontre conflictuelle de deux courants d'exigences internes portés par une sollicitation spécifique. Lorsque Freud voit la statue la première fois, il écrit à Martha en style sténographique quelque chose que l'on peut traduire mot à mot : « Soudain, à travers Michel Ange, j'ai compris. »(24) Nous sommes en 1901, Freud vient d'écrire *L'Interprétation des rêves* qui est « un morceau de mon auto-analyse, une réaction à la mort de mon père »(25), ce voyage longtemps repoussé marque aussi la fin de sa relation intime avec Fliess. A ce moment-là, la statue est encore celle qui fascine et qui peut bondir subitement. Puis, chaque année, Freud passe par Rome et chaque année voit la statue et ce n'est que douze ans plus tard, après trois semaines de visites quotidiennes, qu'il écrit le texte que nous connaissons. La forte impression de la première figuration est rêvée dans le récit, mais elle y est totalement transvaluée, faisant écho à un autre déplacement qui fait passer l'intérêt depuis Michel Ange jusqu'à Moïse, qui a fait délaïsser la réalité historique pour une réalité mythique reconstruite, sans jamais d'ailleurs abandonner la première et en les liant fortement contradictoirement l'une à l'autre : c'est-à-dire que Moïse a historiquement vécu la construction mythique que propose Freud. Cette tension entre réalité historique et réalité psychique fonde la psychanalyse. Mais nous sommes en 1913 et dans cette période de doute et de conflit, avec Jung essentiellement, elle est portée à l'extrême. *Totem et Tabou*, contemporain de la latence d'écriture, pourrait-on dire, de l'essai sur le Moïse de Michel Ange, en témoigne. Il faudra encore attendre dix ans pour que ce texte, d'abord paru anonymement, soit signé par Freud, reconnu comme un « enfant de l'amour » (26) dit-il. À chaque étape de ce cheminement, semble se déplacer et se rejouer l'acte qui fait voler en éclat ce qui d'abord fascine. Rien n'est épargné, rien n'est sacré. Ni la statue, ni Michel Ange, ni le texte biblique, ni Moïse qui dans cet essai se montre humain

20. *Dargestellt*.

21. « Le Moïse de Michel Ange », 1914, in *L'Inquiétante étrangeté*, Nouvelles Traductions, Gallimard. En allemand le mot utilisé pour dire « reproduite » est *hervorgerufen* c'est-à-dire « provoquer », mot à mot : faire jaillir, émerger (*hervor*) et appeler (*rufen*).

22. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, PUF, p. 4,33.

23. S. Freud, « Le Moïse de Michel Ange » in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Nouvelles traductions, p. 90.

24. « Plötzlich durch Mich. verstanden ». Cité par Jones in *La vie et l'œuvre de S. Freud*, vol. II, PUF.

25. Préface à la deuxième édition in *L'Interprétation des rêves*, 1900, PUF.

26. Lettre à Edoardo Weiss le 12 avril 1933 in *Correspondance 1873-1939*, Gallimard.

ce qui anticipe le « Moïse de Freud » : l'homme Moïse et la religion monothéiste. Je retiendrais de tout cela que seul un mouvement transférentiel donne chaque fois la force nécessaire à l'effondrement des images dans un récit qui les dit et aussi que ce mouvement ne s'épuise pas, qu'il ne fait que se déplacer.

Pour la patiente les images attractives, l'attente, la maison qui brûle, les cris, l'indifférence peuvent faire oublier les mots qui les portent d'autant plus que les indéterminations visent à les estomper. « Une certaine personne », « on ». Pourtant le travail du rêve déserte les images brillantes pour se réfugier, à la force du transfert, au cœur du récit en séance dans les mots et leurs défauts. On sait que le rêve se présente toujours par le récit qui est la partie manifeste du travail qui l'a permis : l'élaboration secondaire. Si une part de celle-ci est maîtrise immédiate, remaniement des éléments psychiques inopportuns et réagencés au service d'un nouveau but de résistance, « par un saut du psychique dans le mental comme résistance à l'expérience du rêve »(27), une autre part demeure au service des pensées du rêve et de leur poussée, la « pression pour dire ». Le récit de la patiente, aussi défensif soit-il, et pour elle parce qu'il est laborieux, est le lieu de déplacement, le lieu de « transfert » de ses rêves. Le rêveur du rêve s'est réfugié dans le récit. Et s'il se présente comme fuyant les images, il transporte avec lui ce qu'il fuit. Ses rêves se déplacent jusqu'au cœur de chaque mot et de chaque silence, non pas que la résistance les y ait repoussés, ou plutôt, pas seulement à cause de cela, mais plutôt que la force de poussée vers le haut des pensées du rêve trouvent encore, là, une voie de manifestation. La résistance est aussi possibilité. Ceci seulement parce que l'élaboration secondaire n'est pas étrangère au rêve, elle est présente à chacun des moments de sa fabrication. Elle n'est pas un traitement second. Le mot allemand *bearbeitung* rend mieux compte de l'intrication du récit et des pensées dans la fabrication du rêve : le préfixe *be* veut indiquer que l'on rajoute un objet au verbe ; *bearbeitung* c'est travailler quelque chose, d'abord labourer un champ, comme *leben* vivre, devient *beleben* pour dire animer ou comme *weinen* pleurer devient *beweinen*, pleurer quelqu'un. Sans doute le rêveur, celui qui donne le récit d'un rêve, l'anime, en *prolonge en quelque sorte la vie* dans le récit et, dans le même mouvement, il le pleure. Dans le récit il y a l'effondrement des images du rêve, et aussi le consentement à son effondrement, et aussi une cicatrice, comme l'ombilic, de ce qui se perd à chaque étape. C'est sans doute pour cela que le récit d'un rêve est toujours une

parole chaotique, désarticulée et incertaine.

Le transfert est la sollicitation spécifique qui assure d'une suffisante perspective de l'accomplissement du désir. Alors, le récit défait le rêve, parce qu'il a l'espoir d'être reçu dans une intime communauté par celui qui écoute. De même que (ou, parce que, si on se situe dans la perspective du mythe historique) le récit de l'homme primitif a répété, comme disent les enfants, répété un acte meurtrier et ce faisant a engendré dans la nostalgie du père, le transfert. C'est ainsi que le récit qui porte, qui fait image, se retrouve en espoir de reconstruction dans la pensée de l'analyste. Et lui à son tour doit se défaire de la forte impression que le texte produit en lui, il en fait éclater la masse attractive pour la rendre fragment par fragment au statut de restes ; il les transvalue en des images destinées à une autre figuration et à un autre récit. C'est son travail. C'est sa construction, celle qui est comme un récit qu'il se fait en lui-même, du rêve du patient, re-rêvé. Dans ce récit-là, il prend place. Cette invraisemblable ingérence est appelée par le transfert, elle est la provocation de l'analyse.

L'attention spécifique de l'analyste donne à chaque image une valeur en plus ou une valeur en moins. Elle est un nouvel entrepreneur au service de pensées latentes du rêve du patient. Et c'est ainsi que l'écoute de l'analyste entre dans le rêve. Mais tout aussi bien on pourrait dire que l'analyste se fait à lui-même le récit du rêve, et que les éclats du rêve du patient procèdent avec la même ingérence pour s'installer sur la scène intime de l'analyste. Mais ceci seulement si l'analyste y consent par une sorte de sommeil de la pensée suffisant qui tolère que ses propres représentations, en lui, subissent le sort d'un effondrement, d'une mise à mort. Ses propres représentations, qu'elles soient intimes ou théoriques, qui cherchent à reprendre vie avec ce sang neuf venu de l'écoute en séance, comme les ombres du royaume des morts.

« On »... « Une certaine personne »... L'indétermination dans les mots est la marque du surgissement dans l'instance refoulante de ce qui était refoulé. Comme Norbert Hanold est trahi par l'archéologie qui, au lieu de l'éloigner de la femme vivante, ne fait que le porter à sa rencontre, les mots précisément imprécis de la patiente portent ce qu'elle fuit : la mise à l'écart, l'absence et le désir inverse.

Le récit du rêve est, pour elle, l'espace où le rêve entier se redéploie : le récit est ce qui se fait attendre, ce qui la brûle de le dire, ce qui crie plus qu'il ne parle.

27. J.B. Pontais, *Entre le rêve et la douleur*, Tel, Gallimard, p. 31.

« On, quand je parlais c'est devenu vous, et puis aussi ma mère, mais dans le rêve c'était "lui", je ne sais pas comment dire » ajoute-t-elle.

L'image a pu se défaire se décondenser mais l'indétermination reste entière. Le transfert poursuit à l'intérieur de chaque mot son œuvre de transporteur du conflit et de la sexualité infantiles, de transporteur de ce qui a fait rêver.

« On » ou « une certaine personne » ou « lui », les mots, aussi légers soient-ils, montrent ce qu'ils cachent et gardent intact ce qu'ils oublient. Ce sont des mots de chair. Chaque mot est comme le cri du canari qui porte à lui seul toute la charge sexuelle du rêve de Norbert Hanold.

Chaque mot est un bloc, une statue, dont la masse doit voler en éclat dans des récits. Elle dira « lui » pour ne pas dire « copain » un mot de ses sœurs, ou « ami » un mot de l'analyste. Les mots des autres en elles sont envahissants et réels et pas décomposés. Se construire une histoire c'est renoncer à leur possession entière, à leur matérialité, c'est les mettre en pièce, et n'en garder qu'une partie, et enfin les oublier. Le langage deviendra alors héritier et ne sera plus ce successeur hanté par la simple répétition.

C'est comme lorsque Zoé et Gradiva se rejoignent, Norbert ne sait plus parler. Il ne sait plus comment nommer, il bégaye. Freud nous dit que c'est d'une véritable humiliation dont Norbert doit se remettre.

L'humiliation vient par les mots et en eux, parce qu'ils trahissent la charge pulsionnelle qu'ils doivent calmer. C'est l'humiliation de la situation oedipienne, l'effondrement qu'elle fait vivre et le dépit qui s'en suit ; écho remanié d'une première défaite infantile. Illusion perdue d'une petite fille pleine de ressentiment envers un père dont la différence a d'abord rassuré et puis ensuite déçu.

Elle ne pouvait s'endormir autrefois sans avoir dit, craché, sa déception de ne plus être celle que son père préférait, appelait bébé et mettait sur ses genoux, mais d'être celle qu'il n'en finissait pas de regarder grandir et se transformer, la surveillant derrière le carreau. Elle aurait pu rêver, ou moi j'ai rêvé pour elle : « Ne vois-tu pas que je suis une fille ? que je brûle ! »

Ou bien alors, autre image, sa mère la laissant hurler de colère, sans avoir le moindre mot, le moindre geste qui sache la toucher et l'apaiser. Et si enfin quelqu'un parlait, la mère ou la grand-mère, c'était pour déchirer le silence avec des phrases incompréhensibles et stridentes, infiltrées du procès persécutoire et halluciné dans lequel elles vivaient. Elle aurait pu rêver : « Ne vois-tu pas que je ne suis qu'une fille ? »

Le sommeil de ses sœurs était à ce moment-là un espace suffisant pour la délégation du nécessaire consentement à la perte ; alors la vision pouvait se représenter, devenir rêve. N'étaient-elles pas toutes si proches que, dit-elle, « quand l'une parle l'autre montre par son visage ce qu'elle veut dire ». Si proches qu'en elles réunies, un rêve peut se former.

Plus tard, elle avait perdu le sommeil quand son père est mort et qu'elle s'est trouvée séparée, aussi, au même moment de ses sœurs. Elle ne cessait de voir son corps mort, de voir ce qu'elle n'aurait pas dû voir, alors qu'elle n'avait rien compris des bruits sur sa maladie, rien entendu vraiment et rien vu. Rien vu c'est-à-dire rien empêché. Elle aurait pu rêver : « Ne vois-tu pas que je suis impuissante ? »

Les visions aveuglantes et inoubliables du corps mort de son père, de même que celles de son corps excité de petite fille préférée ou d'adolescente abîmée, ont longtemps tour à tour fait fuir le sommeil. Puis en séance la parole. Il faut en passer par la parole ; tout récit se fait dans une division : « je m'entends dire » au risque du clivage, de la paranoïa ou de la mélancolie des mots quand l'oubli ne se fait pas.

Brûler-attendre-crier. Le récit du rêve, quand il est rêveur, ne prédit pas l'avenir et s'il parle avec ce qui a été, son temps est le présent et je crois qu'en séance il est le moyen privilégié pour dire, dans la déformation nécessaire pour que ce soit acceptable, l'actuel du transfert ; c'est cela qui nous permet un autre récit du rêve, qui nous permet de trouver l'étranger dans notre familier.

La vue fascinante et massive de l'image du passé réel doit s'effondrer ; l'oubli permet la mémoire ; et même le destin des mots, lorsqu'ils deviennent récit de rêve, est de se décomposer, comme les images et comme les constructions dans la pensée de l'analyste.

Et c'est sans doute là que s'arrête la possible analogie entre le travail du rêveur en séance et le travail de l'analyste, entre le récit du rêve et l'écoute de l'analyste. Chacun est sur sa propre scène ; c'est-à-dire qu'aucune relation logique ne lie l'une à l'autre (28). Que ce soit comparaison, analogie, symétrie, similitude, complémentarité, ou d'autres sans doute, qui nous viennent comme aide pour la pensée, nécessaires mais qui sont abandonnées dès qu'elles ont pris forme car la moindre de ces relations relie les deux scènes, tendant à ne faire plus qu'une seule scène à deux foyers.

28. Cf. P. Fedida, *D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse* in *L'Absence*, Gallimard, 1978.

Une autre fois un autre rêve : « Elle est dans une maison, à l'étage une personne fait le ménage. Quelqu'un, un gardien est dehors en bas. Ils ne sont pas d'accord sur le ménage. »

Un des personnages nettoie, range, trie, fait le ménage. Pour lui l'ensemble des représentations des pensées sont gardées. Chez lui on les dépose ou en s'en débarrasse comme dans une poubelle, ou bien on peut ensuite les retrouver comme dans un sac posé dans un coin. Celui-là est d'autres fois comme une sorte de veste en peau sur le dossier d'un fauteuil. Celui-là peut dormir.

L'autre surveillance, veille, surprend dans les lieux les plus intimes, l'autre sait comment ça marche, sait ce que tout ce remueménage veut dire. Celui-ci reste sur le qui-vive.

Elle avait dit : « Mes parents ne se parlaient jamais. » Et aussi : « Quand mes parents se disputaient je ne me sentais plus exister.

Moi, je pensais « maman est en haut ; papa est en bas. »

Les associations de la patiente disaient une difficulté pour parler, quand cela mène à se sentir si seule ou à seulement répéter, puis elles ont cheminé un peu en décalage avec cette association qui m'était venue.

Mais c'était pendant le temps de la préparation de ce travail et je pense que s'est représentée là pour moi une imagination des conflits et des rencontres que l'intérêt pour le rêve mobilise et qu'un récit peu à peu, plus ou moins défaits : leur faire

faire bon ménage, faire tenir ensemble ce qui s'oppose, le jour et la nuit peut-être, les faire tenir ensemble comme dans une chanson d'enfant, là où le soleil a rendez-vous avec la lune. Le conflit est nécessaire pour que s'engendre la pensée rêveuse de l'analyste. Il s'inscrit sur l'arrière-fond d'une présence de l'irreprésentable ou plutôt sur l'arrière-fond de la représentation de l'absence qui n'est pas seulement une perte mais une disparition consentie. Le produit en est une pensée mais une pensée dans la désirance. Une forme qui doit passer.

Le chemin de la formation du rêve du patient, que le récit a emprunté à l'envers, n'est pas rebroussé dans l'écoute de l'analyste. Dans sa pensée à lui, se trace un autre récit, un autre chemin certes, mais dans le même sens. Le dispositif de l'analyse sur le fond de l'effondrement d'une présence conduit le rêveur à dire des récits, et la pensée de l'analyste en train d'écouter déplace en elle-même l'effondrement et l'espoir de la reconstruction qui président au rêve. Il peut ensuite quelquefois franchir le pas, lorsqu'il infère de leur résonance un désir inconscient.

Dans son petit texte *Passagèreté* Freud nous rappelle l'éphémère destinée de chaque chose, de chaque forme. Contre le dégoût-du-monde ou bien contre la révolte, il nous assure que, pour autant, rien n'en est dévalorisé. « Tout ce qui passe n'est que métaphore. »(29)

29. Vers du Faust de Goethe auquel Freud fait allusion dans ce texte. « Alles Vergangliche ist nur ein Gleichnis » in *Passagèreté* in OCF, vol. XIII, p. 319, PUF, 1988.

Ecouter le rêve comme tout discours

Danielle Margueritat

« Il importe au plus haut degré que l'analyste sache à tout moment ce qui occupe la surface psychique du malade, quels complexes, quelles résistances celui-ci présente, et quelle réaction consciente contraire va régler son comportement. »

Le Maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse, S. Freud, 1912.

Quand j'étais petite, aller au cinéma était un événement exceptionnel, et la télévision n'existait pas encore. Aussi, le soir, en me couchant, et anticipant mes rêves, j'avais l'habitude de me dire : « Chic, je vais au cinéma. »

Mais, 25 ans plus tard, voilà que je me suis mise à me dire : « Pourvu que je rêve pour en parler à mon analyste. » Ceci quand mes précédentes séances ne m'avaient pas trop bouleversée, auquel cas je m'endormais en y pensant, en pensant comment j'allais contredire ou séduire mon analyste, ou ce que j'allais lui dire de tout ce qui m'arrivait dans ma vie psychique ou réelle. Bref, mon plaisir narcissique avait disparu, seul comptait la poursuite du dialogue imaginaire avec lui, ce qu'il m'avait dit, ce que j'allais lui dire. C'est dire, qu'il eut été un autre, avec d'autres interprétations, d'un autre sexe, ou porté par d'autres visées que les siennes ou celles que je lui prêtais, je ne me serais pas endormie en pensant aux mêmes choses, et je n'aurais donc pas fait les mêmes rêves. Il ne s'agit pas seulement de l'analyste ou de l'analyse comme reste diurne, mais de cette analyse-là, avec cet analyste-là.

Encore quelques années plus tard, voilà que cette fois on me raconte des rêves. Et je sais, par expérience, que ces rêves sont emprunts, disons, pour faire vite, de la relation transférentielle. Emprunts, ne veut pas dire uniquement constitués, cela veut dire que par son intermédiaire, des « complexes », pour employer le terme freudien, des complexes, propres au rêveur, ont été activés. Mais moi, avec quoi vais-je les écouter ? Et là j'énumère, dans le désordre : les associations, le discours, l'histoire du rêveur que de lui je connais déjà ; mon transfert sur lui dont je crois saisir quelque chose, mais dont toujours quelque chose m'échappe ; évidemment aussi avec les souvenirs des interprétations de mon analyste, et de mes

différents contrôleurs, enfin avec celle que je suis, dans mes propres signifiants, mes émotions, mes désirs et mes refoulements. Bien sûr aussi avec ce qu'est la théorie freudienne pour moi, encore que je l'aie rarement présente à l'esprit en séance. Je l'ai, en revanche, au début de l'analyse, j'y reviendrai. Que j'écoute avec tout cela, ne veut pas dire que j'en ai la maîtrise, cela veut dire que ce même rêve, destiné à un autre que moi, fantaisie déjà absurde en soi, serait reçu, qu'il soit interprété ou non, d'une toute autre façon.

Qu'au sein de ce couple le récit du rêve puisse, en tant qu'objet matériel cette fois, occuper toutes les figures métaphoriques possibles, ne dépend pas seulement des phases de l'analyse, mais de la qualité de l'intérêt que l'analyste porte au rêve.

Voilà, à mon avis, les seules choses scientifiques qui puissent se dire de ce couple, le rêveur et l'analyste, où le « et » n'est pas d'addition mais d'indissociabilité. Ce couple n'existe pas en dehors de moi, ou de chacun de vous, pris séparément. Il n'y a pas, me semble-t-il, d'objectivation possible de ce couple, ce qui, d'une certaine façon, invalide à l'avance tout ce que je pourrais en dire.

C'est donc avec toutes les réserves qu'implique ce préambule, que je vais parler de pratique. Et évidemment à la première personne.

Dire ce qu'on fait avec les rêves est sans doute ce qu'il y a de plus engageant pour un analyste. C'est le lieu de condensation de toute la pratique, et celui où, de soi, on dit le plus.

Pour commencer, que se passe-t-il pour moi quand on me raconte un rêve ?

D'abord, justement, il se passe quelque chose. Ceci à l'air d'être une évidence, mais si j'ai choisi cette année de faire mon séminaire sur « Comment travailler avec les rêves », c'est bien parce que je me suis rendue compte que pour certains analystes, de nos jours, les rêves semblaient avoir perdu l'importance que leur accordait Freud.

Donc, quand on me raconte un rêve, un signal d'alerte se met à sonner, et mon attention se mobilise. Il se passe alors

quelque chose qui semble paradoxal : d'une part je pense très vite, laissant affluer, voire convoquant les dernières séances et mes souvenirs sur ce que je sais du rêveur, et en même temps, j'ai le sentiment que le temps de penser m'est restitué, que j'ai le temps, plus le temps que lors d'un discours ordinaire. Ce sentiment de temps dilaté provient de cet afflux d'éléments de pensée, et aussi de cet arrêt sur image que constitue le récit d'un rêve suivi de ses associations. Je fais en effet partie des analystes qui demandent au rêveur d'associer, exactement sur le modèle freudien de l'Interprétation des rêves. C'est-à-dire qu'au début d'une cure, lorsque arrivent le premier ou les premiers rêves, je prends le temps de dire à l'analysant ce que veut dire « associer », qu'il s'agisse des restes diurnes, ou des souvenirs d'enfance, à partir du signifié des mots, ou de leur signifiant. Et non seulement je le leur dis, mais encore, je me sers des associations pour faire des constructions. Comme je vais aujourd'hui parler de tout autre chose que des associations, je tiens à préciser cela au début, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur la question. J'ai actuellement sur mon divan plusieurs, comme on dit, deuxièmes tranches, d'horizons divers. Certains n'avaient jamais, je dis bien jamais auparavant, associé à partir des éléments du rêve, ni parfois même à partir du rêve pris dans son ensemble.

Donc, un rêve arrive, et je suis la proie de ce trouble du rythme du temps, dont je parlais tout à l'heure, et également d'une double activité psychique :

- l'une, que j'apparenterais à celle d'être au plus près du processus primaire, position passive de réceptacle, où les mots du rêveur voyagent en moi, se mêlent à tous ceux que je porte, qu'ils viennent de mon histoire personnelle, ou de la sienne, je ne fais plus alors la différence, des mots se rencontrent ou se séparent, s'agitent ou tombent sans résonance, des idées se forment ou ne se forment pas ;

- l'autre est une position active, que je qualifierais de travail.

Je profite de la circonstance qui m'est ici donnée pour dire que pour moi, un analyste sur son fauteuil, *travaille*. Je sais qu'il est de bon ton de récuser ce mot pour désigner l'activité de l'analyste. En effet se laisser saisir par sa propre activité onirique, en concordance avec celle du patient, se laisser flotter, pour reprendre le mot, se laisser saisir par le processus primaire autant que faire se peut, n'est peut-être pas du travail, mais l'analyste ne peut en rester là. Se demander par exemple, pourquoi tel patient dit cela à tel moment précis, pour moi, c'est travailler, à condition bien sûr de ne pas oublier que le travail, tout travail, ne se fait pas sans libido. Freud insiste beaucoup sur ce qu'il appelle l'activité de l'analyste en séance, et justement au sujet des rêves, lorsqu'il incite à privilégier, dans les interprétations de l'analyste, celles qui sont en rapport avec

« ce qui parcourt la surface psychique » du patient à tel moment donné. Repérer cela, pour moi, c'est du travail, c'est ce qui empêche de communiquer la foule d'associations dont nous sommes parcourus à l'écoute d'un rêve et de ses associations, pour faire un choix dans nos interventions. Il faudrait, encore et encore, se pencher sur les rapports qu'entretient l'attention flottante avec la vigilance, à mon avis tout aussi importante.

Donc, arrive un rêve, avec ses associations, et là, encore une fois, deux grandes options se présentent à moi, que je sépare artificiellement : l'analyse enquête, ou l'analyse intersubjective pour aller vite.

L'analyse enquête a comme présupposé métapsychologique que l'analysant est porteur d'un inconscient qui lui est propre, fait de désirs et de refoulement, de fausses liaisons et de catastrophes de langage, j'aime beaucoup cette expression de Pierre Fédida, catastrophes de langage, portés par des signifiants et des signifiés à la recherche desquels nous allons partir, déguisés en détectives. Bien qu'indispensable pour permettre aux signifiants de s'exprimer, le transfert, ici, n'est qu'un outil, parfois encombrant. Ce n'est pas par simple figure de style que, dans le texte sur les souvenirs de couverture, Freud s'est inventé un interlocuteur pour arriver à mener à bien son enquête sur lui-même. Dans ce type d'analyse, la mémoire analytique de l'analyste est très sollicitée, ainsi que, chez l'analysant, les associations et la remémoration.

Dans l'analyse dite intersubjective, à l'inverse, le présupposé métapsychologique est que tout se revit dans l'analyse entre le patient et son analyste, que c'est là que doit porter l'interprétation, dans le hic et nunc de la séance, et qu'à la limite, peu importent les signifiants. La mobilisation des liens transférentiels doit suffire à faire surgir de nouveaux liens, à mobiliser les liens passés avec les imagos personnelles, permettant ainsi à chacun de réécrire son histoire. Ici, le transfert est roi, ce sont les mots qui ne sont qu'un outil, tout comme la remémoration.

Même si, en ce qui nous concerne, nous essayons de tenir les deux registres, sachant que les souvenirs peuvent parfois venir oblitérer le pulsionnel, échappatoire comme un autre, mais, nous méfiant aussi de ce qui ne deviendrait que du relationnel, de l'intercommunication, au détriment du langage, il reste que, le sachant ou non, nous avons chacun nos options préférentielles, qui se retrouvent dans notre mode de faire avec les rêves. C'est par exemple très net pour moi, et repérable dans le travail de supervision. (Ces deux axes sont évidemment sexués, dans leur visée et dans leur fonctionnement. Il n'est pas indifférent qu'à leur origine, nous ayons Freud et Lacan d'un côté, et de l'autre Melanie Klein en relais de Ferenczi).

Donc, on me raconte un rêve.

Et là, encore une fois, deux options s'offrent à moi : attendre et écouter les associations, ou écouter le manifeste, et l'utiliser, en tant que tel, comme toute autre parole.

C'est de cette deuxième option dont j'aimerais parler aujourd'hui, d'où mon insistance pour revendiquer l'usage que je fais habituellement des associations post-oniriques, puisque d'elles, je ne vais pas m'occuper.

Écouter le rêve comme toute autre parole, renversement de la formule habituelle, écouter les paroles de l'analysant comme on écoute un rêve, c'est-à-dire, intervenir sur le texte même du rêve, requiert des circonstances singulières, une technique et une visée elles aussi particulières.

Voici, de cela trois exemples cliniques que je commenterai en même temps, posant chacun des problèmes différents, Jean-Jacques, Antoine, et une femme.

Jean-Jacques

Cet homme de 25 ans, atteint d'une névrose obsessionnelle assez grave, avait perdu sa mère alors qu'il avait 13 ans. Elle était envahie d'oedèmes et il la trouvait grosse et laide. Il se reprochait de n'avoir rien ressenti pendant les trois années qu'avait duré sa maladie, et « maintenant, c'est trop tard » disait-il. Alors qu'elle était au lit, elle jouait avec son fils à des jeux sexuels : elle faisait remonter sa main le long de la jambe de Jean-Jacques, en disant « la petite bête qui monte qui monte », et, atteignant son pénis, elle disait « guili, guili ». Lui, me racontait cela, honteux et angoissé, déniait tout plaisir à ce jeu. L'analyse, elle, était vécue sur le mode du « comme c'est intéressant », ou bien sur le mode, « ici, on n'est pas là pour ressentir des choses ».

Un jour, il rêve : « J'ai gagné une grosse voiture à un concours dans un supermarché. Je la range dans un parking, puis je ne la retrouve plus ; en fait, elle était à une autre place. »

Tous les mots du rêve sont ici surdéterminés, et en particulier « supermarché ». Il n'est pas dans mon propos d'en faire une analyse exhaustive, mais de raconter comment s'est déroulée la séance.

Robert Pujol, qui était alors mon contrôleur, m'avait un jour fait remarquer que cet adjectif, « grosse », dont Jean-Jacques se servait pour qualifier sa mère, contenait le phonème « gros », première syllabe du patronyme maternel.

Entendant donc « grosse » comme un signifiant maternel, et sans plus m'occuper des associations qui suivirent le récit du rêve, je lui fis remarquer que dans le rêve, il retrouvait la grosse

voiture à une autre place. Il me dit alors, brusquement : « Ah, je me souviens tout d'un coup de la marque de la voiture, c'était une Mercedes ! » Il me vient alors d'enchaîner : « mère-dé-cédée » ; lui, très ému, me dit alors : « C'est curieux, en disant Mercedes, j'ai eu tout à coup l'impression que ce mot n'existait plus. » Silence. Puis il me dit : « Je pense au plaisir de vous entendre jouer avec les mots. » Je reprends : « Au plaisir de m'entendre jouer avec vos mots. » Il saisit immédiatement le rapprochement avec sa mère jouant avec son sexe et, après un nouveau silence, il me dit : « J'aurais retrouvé une autre mère, vous ? »

En même temps que se dénouait la dénégation du transfert apparaissait le plaisir en séance, le plaisir possible des jeux avec la mère, la nostalgie de sa mort.

Cette séance a eu une importance capitale dans cette analyse ; après elle, plus rien ne fut pareil. Dans les jours qui suivirent arrivèrent un sentiment d'élation, le sentiment que pour la première fois de sa vie, il pouvait trouver du plaisir dans une foule d'activités, jusque-là marquées du seau de l'interdit, et en particulier en séance et à l'usage de son sexe.

Que s'est-il passé pendant la séance ? Un mot, Mercedes, absent non seulement du récit mais aussi du premier souvenir du rêve, mot mis à l'écart, comme avaient été mis à l'écart les sentiments et les désirs qu'il avait pu éprouver envers sa mère, mais mot-corps, pouvant être vivant ou pas, puisque Jean-Jacques avait eu, en le prononçant, un instant le fantasme que ce mot n'existait plus, mot vivant, tué et ramené à la vie dans le hic et nunc de la séance, mot vivant, mère transférentiellement vivante, rendant de nouveau tout possible — il n'était plus trop tard.

Pour ce rêve, je ne me suis pas servie des associations faites en séance après le premier récit du rêve. Mais, en revanche, je me suis servie de toutes celles que je vous ai relatées avant de vous raconter le rêve. Elles étaient présentes en moi, ses mots étaient présents en moi, comme bien d'autres, au moment où il me racontait son rêve. C'est de l'intérieur du récit du rêve que je suis intervenue, avec les mots du récit du rêve. D'abord, en déplaçant l'accent de la grosse voiture vers son changement de place. Ce déplacement d'accent, en rendant plus légère la charge libidinale qui pesait sur le premier groupe de mots, c'est-à-dire en allégeant ce qui était à l'origine de l'oubli du mot Mercedes, ce déplacement a permis que le signifiant « grosse » retrouve un usage métaphorique, en même temps que son origine langagière. Enfin, une fois le mot retrouvé, en m'introduisant à l'intérieur du mot lui-même. Dans cet exemple, il est clair qu'entre le premier souvenir du rêve, et son récit en séance, une différence s'est introduite, marquée du transfert. Sans doute le signifié contenu dans le mot Mercedes était-il à

écarter pour me le raconter. Ruse de l'inconscient, ce fut le signifiant le plus massif qui vint à sa place.

J'ouvre ici une parenthèse pour dire que si «gros» est un signifiant, le mot « grosse » est exactement ce que j'appelle une langue étrangère. C'est-à-dire un mot ayant une signification, pouvant être employé dans la langue courante, mais lié dans l'inconscient de telle façon que son emploi draine des sens forts qui restent étrangers à celui qui parle, ou qui rêve. Son repérage fut pour moi un révélateur du transfert à l'oeuvre, à ce moment-là de la cure. Sans Pujol, c'est-à-dire sourde au sens et aux réseaux cachés de ce mot, peut-être aurais-je relevé le mot lui-même plutôt que son déplacement, peut-être dans un registre phallique, ou autre, en tout cas à interroger. Ce mot est d'ailleurs resté pour lui une langue étrangère. Quelques années plus tard, il déménageait dans une banlieue parisienne nommée « Grosly ».

Dans la foule de rêves que j'aurais pu prendre comme exemple, j'ai choisi celui-ci pour une raison supplémentaire, témoin de l'indissociabilité du couple rêveur-analyste. Ce que j'appelle le contre-transfert, ou le transfert de l'analyste, c'est-à-dire le réveil de ses signifiants les plus secrets, ceux qui restent inconnus de lui au moment où ils sont activés, et auxquels il faut une circonstance particulière pour qu'il en prenne conscience, je n'ai pu précisément en prendre conscience que bien plus tard. En disant « mère dé-cédées » je ne savais pas que je parlais de moi. Un collègue, en lisant le récit de cette séquence, me dit un jour, « au fond, toute cette histoire, ce n'est que ton fantasme ». Quelque peu ébranlée par sa remarque, et saisie alors par ce qui se passait entre lui et moi, condition favorisant le déplacement des défenses de l'objet initial vers les relations entre nous, exactement comme ce qui s'était passé pendant la séance, m'apparaît alors dans une fulgurance que mes initiales, pendant les 25 premières années de ma vie, ont été, D.C., comme la mort. Oui, en effet, l'inversion du C et du D pour signifier la mère morte était mon fantasme, et grâce à cela, je le pense ainsi, le travail avec ce rêve fut ce qu'il fut. Le travail avec le rêve se fait aussi avec l'inconscient de l'analyste. Le choix du point d'accrochage de ses interventions est tributaire de ses propres investissements, conscients ou non, et de ce qui est marqué par le pulsionnel immédiat. Sans doute est-il nécessaire qu'il en soit ainsi pour que ses interventions aient une portée transférentielle.

Enfin, pour en finir avec ce rêve, il faut remarquer que tout ce qui a pu se dire en séance du côté du désir était *déjà là*, dans le rêve, bien que non nommé, et non revécu. L'effet de mes interventions, c'est en tout cas ainsi que je me le formule, fut de faire céder une résistance, condition sine qua non pour une

reconnaissance du désir qui ne soit pas que formelle, c'est-à-dire, où les mots rejoignent les choses avec leur poids de libido,

Rêve d'Antoine

Une séance, inhabituelle chez cet homme qui, d'habitude, sur un mode très obsessionnel, me décrit ses angoisses en détail. Il dit : « J'insiste pour que vous me répondiez, dites-moi si je dois rendre, si je dois mettre Perrine enceinte. » Je le fais associer sur la forme de sa question, les termes de la demande, sans m'occuper de l'adresse, sinon pour lui faire entendre que je ne vais pas lui répondre sur le fond. Les associations qui lui viennent tourmentent autour des enceintes, des murs impénétrables, de la rendre impénétrable, de ce que les choses impénétrables ont de rassurant.

Séance suivante, habituelle celle-là : il commence par la description de ses crises d'angoisses, le nombre des battements cardiaques, les gouttes de sueur, les sensations d'étouffement etc. Séance répétitive dont je pourrais dire tous les mots avant qu'il ne les prononce. Je suis alors habitée d'une double pensée : d'une part le sentiment qu'il faudrait s'occuper de cette question de la paternité avant qu'il ne soit trop tard, c'est-à-dire avant que l'accomplissement de l'acte ne précède l'émergence du désir, rendant alors les choses plus difficiles à analyser ; et d'autre part la lassitude et la résignation devant le temps d'une séance de nouveau occupé par l'interminable récit de ses angoisses. Je le perçois lui-même enfermé dans ce discours type.

Je me dis qu'il faut que, sans pour autant introduire moi-même un autre fil de pensées, je trouve une intervention qui fasse rupture, qui crée un petit drame, qui hystérise la séance, quand mes yeux se portent incidemment sur ma montre. Et je lui dis : « Ecoutez, voilà déjà 20 minutes que votre séance est commencée. » Question drame, je n'ai pas été déçue. «Je ne suis pas là pour me faire démolir, me dit-il avec violence, c'est déjà bien assez de Perrine, si je ne peux parler ici de mes angoisses, alors où le pourrais-je ?» Et ça continue sur ce ton. J'aurais pu ne rien dire et attendre, muette, les effets de ce drame, mais effrayée moi-même parla colère que je venais de déclencher, je continue dans ce qui m'apparaît alors comme l'inverse d'une attitude analytique, c'est-à-dire que je lui réponds là où il m'interpelle, dans le langage le plus plat possible, et dans une symétrie parfaite par rapport à son nouveau discours, pour calmer le jeu, du moins le crois-je, et je lui dis que le but de l'analyse n'est pas tant de lui donner un lieu pour exprimer ses angoisses que de travailler ensemble à les faire disparaître. Comme vous voyez, tout cela est de l'ordre du pire de ce qui peut se passer lors d'une séance. Comme disait

Michel Gribinski l'autre jour, on est content, alors, de ne pas avoir de témoin !

Pourtant, à ma grande surprise, et à la sienne, surgit alors un rêve, qu'il n'avait pas oublié parce qu'il ne s'en était jamais souvenu, rêve surgissant dans la séance comme au matin lors du réveil, rêve fait entre les deux séances : « Je demande à une femme, Marie-Claire, plus près de cinquante ans que de quarante, de me mettre deux doigts dans l'anus. » Je vous laisse imaginer ma stupéfaction : mes intentions conscientes et délibérées étaient seulement de faire rupture dans un discours clos, et je comprends qu'en fait, non seulement je venais très exactement de lui rentrer dedans, mais que de plus c'est précisé-ment ce qu'il attendait de moi. Déstabilisée à mon tour, juste retour des choses, je décide de prendre le rêve au pied du manifeste, me situant sans hésiter comme l'acteur de la pénétration, et je lui parle de ce lieu. Toute la mémoire de la séance précédente me quitte, j'entre avec lui dans ses mouvements pulsionnels, et fais le lien avec ce que je lui ai non pas dit, mais fait. Arrive alors le reste du rêve : « Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que j'en ai éprouvé beaucoup de plaisir. »

Ce rêve, venu comme une activité hallucinatoire dans le hic et nunc de la séance, va éclairer d'un jour nouveau toute la problématique de cette cure, et en particulier les transferts. Il est plus que probable que l'émoi provoqué par mon intervention a déplacé les résistances, et que la priorité donnée alors à sa colère contre moi a frayé la voie à l'expression de son fantasme inconscient.

Contrairement à lui j'avais, moi, à faire l'analyse d'un acte, le mien, après qu'il ait eu lieu, comme acte de transfert et non plus comme activité délibérée. Le transfert, le mien, est dévoilé par le rêve, qui vient faire circuler toutes mes représentations, et qui vient en même temps donner un vecteur à cette cure. Bien sûr, chez cet homme, la problématique anale était là et repérable depuis le début. Bien des choses avaient été dites sur sa peur d'être pénétré par un homme, j'avais été frappée par le prénom de sa compagne, Perrine, je me le gardais en réserve ; mais je n'avais pas entendu le sien, Antoine, en toi ne. Tous deux soumis au signifiant, ou le soumettant à nous, nous nous sommes trouvés embarqués dans quelque chose que seul le rêve pouvait révéler, avec bien plus de conviction que toutes les interprétations précédentes à partir de ses associations. Il m'avait bien dit à plusieurs reprises qu'il ne pouvait parler à sa mère sans que celle-ci ne lui rentre dedans, et sans doute cela tient-il à mon propre refoulement que je ne l'ai jamais entendu comme fantasme érotique. Peut-être, si j'avais été un homme... ou s'il m'avait dit cela de son père..., je l'eus entendu

comme il eut fallu, et peut-être dans ce cas-là, je ne me serais pas laissée aller à manifester mon impatience. Je crois que toute parole de ma part, autre qu'une prise en compte du rêve dans son sens manifeste, aurait refermé l'ouverture ainsi créée, aurait rendu le tout, nul et non avvenu. Incidemment, un des profits majeurs de cette séance fut, enfin, l'adhésion chez lui, à la dimension de l'inconscient, et par rapport à cela, nous en avons encore maintenant les bénéfices. Cette séance fut par la suite reprise dans ce qui l'occupait alors, et qui devint peu à peu, avoir un enfant, et non plus mettre Perrine enceinte avec le désir inconscient d'être lui-même l'objet de la pénétration.

Bien que dans ces deux exemples cliniques les transferts, et en particulier ce qui du mien était occulte, aient joué un rôle majeur, et bien que le traitement du récit du rêve n'ait porté les deux fois, que sur le manifeste, il y a entre eux une différence qui me paraît fondamentale. Il faut, je crois, faire la différence entre prendre le contenu manifeste du récit du rêve comme un discours, comme pour Jean-Jacques, et le fait de le prendre pour ce qu'il dit, comme pour Antoine. Ici, comme l'écrit Freud : « L'abstrait est ramené au concret qui est à sa base. » (1)

Le rêve d'Antoine, je le prends pour le point ultime de la métaphore, là où elle s'origine, dans le corps. Prendre le rêve pour ce qu'il dit est l'inverse de le prendre pour un discours. C'est coller le mot à la chose, de façon univoque, sans lui laisser de jeu. Bien que..., j'entends déjà Jean-Claude Lavie me dire : « Et qui vous dit que deux doigts dans l'anus ne sont pas des pieds dans la bouche 1 » Mais, il faut un jour, je crois, décider qu'à tel moment les choses veulent dire ce qu'elles disent. Au contraire, traiter le rêve comme tout discours, c'est, tout en gardant les mots du rêve, et sans que l'analysant ait à associer sur les mots, hors du contexte du rêve, les faire jouer entre eux, en jouant de leur sens métaphorique, et en faisant circuler leur inscription dans le lexique inconscient de l'analysant, pour reprendre l'expression de Granoff.

Je voudrais donner un dernier exemple de ce j'appelle s'introduire dans le rêve, et travailler de l'intérieur.

Une femme

Au cours d'une séance, elle parle. Dans son milieu professionnel, elle est arrivée, à force de travail, à grimper au sommet de la hiérarchie, seule avec trois hommes et seulement un président au-dessus d'eux. Ces hommes, dit-elle, ne a

1, S. Freud, *Nouvelles conférences*, Gallimard, p. 30.

reconnaissent pas comme leur égale, puisqu'ils se réunissent parfois sans elle (en fait c'est elle qui se met à l'écart), c'est parce qu'elle est une femme, et qu'elle a beau faire l'homme, ça ne marche pas, lorsqu'ils lui parlent, elle voit bien qu'ils n'oublient pas qu'elle est une femme. « A quoi ? » Au fait qu'ils lui font toujours des compliments, ce qu'on ne se fait pas entre hommes. A aucun prix elle ne souhaite être considérée comme une femme, elle est aussi intelligente qu'eux, d'ailleurs l'intelligence, c'est la seule chose qui compte.

La séance suivante, elle commence : « J'ai fait un rêve, il ne m'en reste qu'un tout petit bout, je ne sais pas si un petit bout c'est intéressant, si ça vaut la peine que je vous le raconte. »

Alertée par cette entrée en matière, chez cette femme à me raconter des rêves dont elle ne se souvient que partiellement, sans jamais dire des choses comme celles-ci, j'interprète pour moi-même et je me risque à dire, laissant à la métaphore le soin de faire son chemin : « Un petit bout c'est toujours intéressant. »

Elle raconte alors le rêve : « J'étais avec un groupe d'hommes, on escaladait une colline, je me retrouve seule, les hommes sont partis, je suis arrivée au sommet, je me penche, et alors, je suis très déçue, je ne vois qu'une longue vallée, avec, à un bout de la vallée, un tout petit village. »

Ce rêve, réplique presque tout pour mot de la séance précédente, comment ne pas l'entendre de façon symbolique, et se forme immédiatement en moi l'image d'un sexe féminin, devant cette vallée avec au bout, un tout petit village clitoridien. L'ascension de la colline m'évoque inévitablement les efforts qu'elle a fait pour grimper, c'était d'ailleurs son mot de la veille, en haut de la hiérarchie. « J'ai beau faire, je serai toujours une femme », me dit-elle par ce rêve. D'où la déception. Oui, mais, elle m'a demandé en début de séance si c'était intéressant, c'est-à-dire, si moi, une femme, je pouvais trouver cela intéressant, si je n'allais pas, mon tour, être déçue. Je saisis alors, que, malgré ses allégations c'est devant les autres femmes qu'elle aimerait être traitée par les hommes comme une égale. Je me souviens dans la foulée que son père était souvent absent de la maison, et que sa mère, devant ses filles, se plaignait d'être tenue pour quantité négligeable, la mettant en garde contre un sort identique. Les garçons au fond reconnaissaient bien que quelque chose en elle était intéressant ils n'étaient pas déçus par elle, confère les compliments ; restait à valoriser pour elle cette différence.

Pendant que ces pensées me viennent, elle continue à parler, associant assez rapidement l'ascension avec les hommes à son discours de la veille. Jamais elle ne pourra, pas assez, je ne le supporte pas, etc. Mais, elle ne dit rien de la vallée et du petit

village. Et je me dis que je suis en face de deux possibilités : l'une serait, par voie associative, de l'amener à entendre les symboles féminins du rêve comme source de sa déception, et de retrouver comment les pensées latentes du rêve ont pris précisément ces images-là, pour représenter ce qu'il en est, défaisant ainsi le travail du rêve. Peut-être y a-t-il dans son histoire personnelle des vallées et des villages où des choses significatives se sont passées. C'est en général ce que je fais. Mais, ici, la compréhension du sens du rêve va-t-elle faire bouger les choses, même si elle acquiesce ? Je me dis que non, bien qu'il y ait sans doute un avantage à nommer les choses. Deuxième possibilité : vais-je lui dire, par exemple, en m'introduisant dans le rêve, que moi, j'aime bien les vallées, avec au bout un petit village, ou encore que le fait de grimper très haut n'enlève rien au charme d'un petit village au fond d'une vallée, que c'est même tout à fait compatible ? Dire cela, ou quelque chose de ce style, a l'avantage de mobiliser les investissements, et aussi de la désarçonner, peu habituée qu'elle est à m'entendre lui parler de ce que j'aime ou non. L'autre avantage est de rendre au symbole un usage métaphorique, donc de laisser un peu de fluidité. Enfin, c'est lui parler de la place d'une femme, avec un discours différent de celui que lui tenait sa mère. Mais, n'est-ce pas trop user de suggestion ? A ce moment-là de mes associations, et de mes interrogations, c'est-à-dire, encore une fois, d'un travail, même si soutenu par le pulsionnel, je me demande où réside le désir, dans le récit de ce rêve. Car il est clair qu'elle a voulu me le raconter, que dès le départ, après l'envoi initial, elle attendait quelque chose, et je pense alors que le désir du rêve pourrait être le retournement en son contraire de la déception. Faisant de nouveau confiance à l'inconscient, au chemin de mes mots en elle, c'est à partir de ce mot « déçue » que j'interviens, le faisant circuler entre elle et moi, en restant dans la métaphore, et, me dis-je, tant pis, ici, pour la suggestion. Je ne saurais vous dire exactement les mots, car à partir du moment où j'ai pris cette décision, je me suis laissée envahir par une pensée trop proche alors d'un processus pré-primaire, dans laquelle je l'ai d'ailleurs entraînée, et de cela la mémoire s'absente.

Quand je repense maintenant à cette séance, bien d'autres voies d'abord m'apparaissent, mais c'est dans un moment de pensée secondaire et non quand la pulsion, la mienne, que je suppose en résonance avec la sienne, était à l'oeuvre. La seule chose dont je sois à peu près convaincue, à partir du moment où je n'avais pas renoncé à toute intervention, est que celle-ci ne pouvait se faire qu'à partir du texte du rêve, tel qu'il m'était raconté.

(La question qui précède le rêve a une autre portée. J'avais toujours été étonnée de la façon dont cette femme traitait les

rêves en séance. Elle s'attardait sur les moindres détails, décrivant les couleurs, les formes, les moindres recoins. Elle me les donnait à voir, tout en les contemplant elle-même. Ici, elle décrivait les pierres de la colline, comment elle était penchée, un peu plus ou un peu moins, etc. Elle traitait par exemple ses rêves de plus ou moins élégants, non pas par leur contenu, mais selon qu'ils étaient bien racontables ou non. Elle était fascinée par ses rêves et essayait de me faire partager cette fascination. Je crois que j'ai compris ce jour-là, mais dans l'après-coup de la séance, le rôle que ses rêves avaient entre nous.)

Écouter un rêve comme toute autre parole ne signifie pas qu'un récit de rêve ressemble à un discours habituel ; cela veut dire que le texte manifeste du rêve, dépouillé du travail associatif du patient, va servir de trame, de lieu, de matériel pouvant permettre un travail analytique, avec seulement le potentiel associatif de l'analyste, constitué des mots antérieurs du patient et des siens propres.

Il y a, à procéder ainsi, des justifications, des circonstances où cela paraît possible, pour une visée analytique particulière, requérant sa propre pratique.

La première justification vient du fait que raconter un rêve est un acte, un acte non anodin, quel que soit son mode de surgissement. Il faut, je crois, distinguer le présent du récit du rêve, qui, comme le rêve lui-même, présente les pensées conscientes et inconscientes, occupant la surface psychique de l'analysant au moment de leur occurrence, pensées condensant tous les temps, et qui sont des actes de pensée, de l'*actuel* du récit, représenté par la *décision de son énonciation*.

Le récit du rêve en séance n'est pas le rêve, cela nous le savons ; ce n'est pas non plus le souvenir du rêve. Le passage du souvenir du rêve à son récit obéit à des lois et à des sources pulsionnelles, différentes de celles qui président au passage du rêve à son souvenir, et encore différentes de celles qui sont à l'origine de la formation du rêve.

Aux conditions de figurabilité de la formation du rêve, et aux déformations qui permettent son souvenir mental, se substituent ici, troisième temps, des conditions d'intelligibilité, de suite logique entre les images du rêve et entre les mots, entraînant l'introduction d'une grammaire, c'est-à-dire de coordinations, de conjonctions, de négations ou d'affirmations, de temporalité et de causalités. Cette opération porte aussi sur les mots eux-mêmes. Encore récemment une de mes patientes me parlait de verres de contact. Je ne savais plus si nous en étions au récit du rêve ou aux associations, et comme je lui posais la question, elle me répondit : « C'était dans le rêve, mais dans le rêve c'étaient des lentilles, et je n'avais pas envie

de prononcer ce mot. » Cet incident est exemplaire d'une autre des raisons qui autorisent à tenir compte du sens manifeste du récit du rêve. Autant que dans la formation du rêve, la formation de son récit, mais par des voies différentes, est porteuse des refoulements, du choix de la moindre angoisse, des intentions, cachées ou non, attendues de son récit, des déformations dues autant au transfert qu'à la problématique singulière du rêveur. Les activités surmoïques, la censure, mais aussi les désirs, les lapsus, en font la trame. Le récit est une parole adressée. Il n'est, et de loin, pas que cela, mais il est aussi cela. Le simple fait de raconter le rêve est un choix qui obéit à différentes nécessités, tout comme d'ailleurs, son omission. Il y a enfin une troisième justification à tenir compte du manifeste. Elle est évoquée par Freud lorsqu'il explore la question de la responsabilité morale des rêves en 1925 : « Si certains, dit-il, en parlant des rêves dits immoraux, après interprétation, ne montrent au fond rien de mal, d'autres cependant, le plus grand nombre, concèdent-le, veulent vraiment dire ce qu'ils annoncent : ils n'ont subi aucune déformation par la censure. »

Il y a toutefois une différence importante entre ces ordres de justifications : les premières se réfèrent au récit du rêve en tant que différent du rêve et de son souvenir, du seul fait de l'adresse, la dernière traite de ce que dit le rêve, à prendre pour tel, comme dans le rêve d'Antoine.

Il y a des circonstances, des moments analytiques, où il me semble plus important d'accuser réception de l'adresse, plutôt que de chercher les pensées qui sont à l'origine de la conception du rêve.

J'isolerais deux propositions : le mode de surgissement du récit, et un certain contenu.

Supposons qu'Antoine ait commencé sa séance sur le mode : « Cette nuit j'ai rêvé que je demandais à Marie-Claire de me mettre deux doigts dans l'anus, et j'en éprouvais du plaisir », les choses eussent été très différentes, chez lui, et chez moi. Chez lui, parce qu'il se serait agi d'un acte délibéré, d'une décision : « Je vais raconter ce rêve, à mes risques et périls, adienne que pourra. » Même si, compte tenu de la nature de ce rêve, une certaine émotion n'aurait pu être absente du récit, un travail inconscient de ramassage des affects, une préparation interne au récit, disons quelque chose qui s'apparente à une liaison, n'aurait pu manquer de se produire ; et peut-être d'ailleurs, le texte du rêve eut-il été différent. Chez moi, parce que j'aurais alors attendu la suite, le relançant peut-être sur Marie-Claire. Alors que le surgissement brutal en séance introduit du processus primaire dans le récit apparemment le plus construit, chez les deux partenaires. Mon intervention nous a mis l'un et l'autre en état de moindre résistance. Le récit du rêve venait en écho aux événements de la séance, même si le

rêve lui-même était lesté de bien d'autres choses, concernant tout le système psychique du patient au moment de sa fabrication. Mais il peut arriver aussi que le récit soit si proche de ce qui se joue à un moment donné entre analyste et analysant, comme chez Jean-Jacques ou chez cette femme, que l'analyste soit saisi par l'urgence : que ne s'échappe pas l'occasion d'attraper un mouvement pulsionnel, avant qu'il ne s'enterre de nouveau. Ces moments-là, assez rares, préparés par le travail antérieur, engendrent chez l'analyste un *sentiment de priorité absolue*. Ils incitent à intervenir directement. Dans le rêve de Jean-Jacques, le supermarché, lieu de l'action, est un mot sur-déterminé. Là où sa mère volait, vol qu'il avait dénoncé à son père, lieu où il était tombé en panne d'essence, mot contenant le signifiant père etc. Et sans nul doute, l'analyse de ce rêve aurait pu nous mener ailleurs par le jeu des associations, si j'en avais tenu compte. La question de l'autre place, qui a ouvert au surgissement du signifiant « Mercedes », m'a paru tellement urgente, qu'elle a emporté toutes les priorités.

On pourrait résumer la question des circonstances en disant : quand ce que l'analyste entend du manifeste lui paraît correspondre, dans son énonciation, qu'il s'agisse de signifiants, de symboles, ou du fantasme même, à ce qui occupe la surface psychique du patient c'est-à-dire aussi la sienne, il y a lieu d'intervenir à ce niveau-là. Ces rêves arrivent en général quand un certain chemin a déjà été parcouru entre l'inconscient et le préconscient.

L'important me semble alors d'inclure le rêve dans le courant (au sens maritime) de ce qui se joue dans l'analyse au moment du rêve plutôt que de laisser la libido se dissoudre dans le travail associatif.

La visée d'une intervention au niveau du manifeste, et je dois dire que cela a été pour moi une surprise de travail, n'est pas tant la recherche du désir à l'oeuvre, même si tel en est le résultat, mais bien le relâchement des défenses, la levée des résistances.

J'ai tellement été nourrie, au sein de notre association, par l'idée lacanienne que le point crucial du travail de l'analyste était de trouver le désir plutôt que de lever des résistances, que je ne me suis même pas aperçue, parce que telle n'était pas ma représentation-but, que tout mon travail allait, en première étape vers la dite levée. Et pourtant, un désir inconscient peut-il être vraiment reconnu par nos analysants, si cette première étape n'est pas franchie ?

Le désir est là tout près, tout prêt d'émerger mais aussi tout prêt de subir la force attractive des instances refoulantes. Le risque de seulement le pointer comme tel, de ne faire que le nommer est alors, précisément, de renforcer les défenses,

même si le patient acquiesce. Alors qu'au contraire, tout ce qui est de l'ordre de l'inattendu, et intervenir sur le manifeste est de cet ordre, favorise la levée du refoulement, tout en maintenant ce qui en est la condition essentielle, la charge libidinale. L'énergie à l'oeuvre dans le maintien du refoulement est déplacée sur ce qui se joue entre analyste et analysant, les garde-fous deviennent inefficaces, la vigilance inconsciente s'affaiblit, le processus primaire, l'hallucination peuvent advenir. Le relâchement des instances surmoïques libère l'énergie à l'oeuvre dans la soudure des désirs inconciliables, permettant ainsi la dissociation des formations de compromis.

Un des moyens d'y parvenir pourrait être, me semble-t-il, de s'introduire dans le récit du rêve, et *travailler de l'intérieur*.

S'introduire à l'intérieur, c'est, par exemple, relever un mot ou groupe de mots, pour les faire rebondir, les transformer en langue étrangère. L'accent mis par l'analyste suffit à mobiliser autrement les mêmes signifiants, à faire bouger les significations. Ce qui est reçu de la part du patient comme un ajout de l'analyste, s'apparente alors à la technique du surgigle, dont on sait que le but est précisément de faire surgir du nouveau grâce au relâchement des défenses.

Ou encore : s'introduire comme si on y était vraiment, avec des paroles qui s'articulent avec le récit du rêveur, en prolongement, ou accompagnement, en quelque sorte, en doublure. C'est comme une immersion dans un liquide commun. On va faire des remous, On va déplacer des choses. Bouger les pions. Cela sous-entend une disponibilité de l'analyste qui lui permette de voyager de lui vers l'inconscient de l'autre, comme si la différence s'effaçait, comme si la parole de l'un venait doubler la parole de l'autre, comme un écho avec d'autres mots, ou les mêmes, une histoire s'écrivant à deux, faisant entrer liaison et déliaison. Cet acte a pour avantage de faire revenir le rêveur au plus près du processus de la formation du rêve. Peu importe alors que les personnages représentent d'autres imagos, peu importe alors le repérage des déplacements et des condensations. Ce qui intervient ici c'est le mouvement en lui-même. C'est-à-dire la déliaison.

Les associations existent, mais ce sont celles de l'analyste, liées à ses attentes conscientes et inconscientes, fonction de l'écoute habituelle de l'analysant et de ce qu'il est lui-même. Ce sont elles, et le travail qu'elles engendrent, qui permettent de cibler le lieu de l'intervention. Les éléments constitutifs du rêve sont comme le contenu d'un buffet, et je me sers de ce que j'aime, ou de ce qui m'arrange. C'est-à-dire de l'élément qui, au moment M de la cure, me paraît pouvoir donner un millième de tour, à la spirale montante de la levée du refoulement.

Pour conclure

Tout ce qui parcourt ce travail est, évidemment, centré sur le temps, et il faudrait bien d'autres conférences pour traiter de cette question. Je voudrais ici seulement relever que, dans chacun des rêves dont je vous ai parlé, les désirs, les complexes, étaient déjà là, dans le rêve. Toujours chez l'analysant, parfois seulement chez l'analyste. « Le rêve est en avance sur l'analyse », nous dit Freud, c'est-à-dire sur l'analyste. L'écoute du rêve a dévoilé les transferts, a révélé les pas déjà franchis par l'analysant. Il y a un moment en effet où tout affleure, où les choses sont presque là sans toutefois pouvoir encore être dites. Ces moments-là engendrent cette qualité particulière de récits de rêves, où on a le sentiment en les écoutant, que la censure a oublié de faire son travail. « Il y a des rêves, écrit Freud, qui se

distinguent de l'espèce habituelle par des qualités toutes particulières, qui ne sont à vrai dire rien d'autre que des fantasmes nocturnes sans altération, ni mélange, au demeurant tout à fait semblables aux fantasmes diurnes bien connus.² » Il y a alors urgence. Non pas à pointer le désir, mais à permettre qu'il se vive et se parle. J'ai été frappée, en relisant ce que Freud avait écrit sur le travail avec les rêves en séance, de voir à quel point il insiste sur la levée des résistances, de plus en plus en avançant dans son oeuvre, au détriment de l'analyse interprétative du désir, qu'il garde comme travail théorique. Prendre alors le rêve comme toute autre parole et s'introduire en lui pour le faire travailler de l'intérieur en est un des moyens. Alors, dans certains moments privilégiés, le rêve devient aussi la voie royale vers l'inconscient de l'analyste.

2. S. Freud, « Rêve et télépathie », *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, p. 36.

Différend, conversion, interprétation

Jean-Claude Rolland

Il y a tellement de choses à dire. « Par où commencer ? » comme le disait Laurence Kahn. Il me faudrait commencer par expliquer le choix de Michel Gribinski comme mon discutant, ne serait-ce que pour lever l'ambiguïté de cette drôle de coïncidence qu'un président sortant et un président en exercice se retrouvent ainsi, conférenciers de concert, dans une utopique harmonie des charges et des œuvres. En fait, dans la décision prise par le conseil d'ériger cette forme nouvelle de débat scientifique, je crois avoir entendu un désir de réintroduire dans la communication analytique elle-même, la force à laquelle aucun objet ni produit de l'analyse n'échappent : le transfert.

Ecrire, théoriser, penser, fantasmer sont des activités psychiques qui s'animent d'une adresse à un objet imaginaire, et il faut bien que quelqu'un de suffisamment proche et suffisamment étranger l'incarne pour que ce mouvement se produise. Laisser à l'intervenant le libre choix de son discutant c'est, au-delà de toutes les raisons formelles et qui ne sont pas sans épaisseur, ouvrir le champ du désir inconscient et infantile qui porte toute théorie : celle de l'enfant quand il théorise sa sexualité ou celle de ses parents, comme celle du théoricien. Pardonnez-moi de commencer si mal avec le rappel d'un tel poncif. On est peu de chose à l'aulne de l'inconscient.

Au niveau manifeste, le choix de Michel parce qu'un différend — au sens où Lyotard (1) emploie ce mot — nous tourmente, lui et moi, depuis longtemps : l'interprétation dans la cure, sa technique, son maniement, sa source surtout : comment l'interprétation vient-elle à l'analyste ?, mais plus fondamentalement sa nature : qu'est-ce que l'interprétation ? Une construction, donc une suggestion, imposée à l'analyste par ses propres théories, ce que je crois qu'il pense ? Ou bien un travail d'articulation de ce qui, sous l'effet du transfert, s'est délié dans le discours du patient, et s'est donc imposé à l'analyste par ce qu'il entend du patient. Ce que je pense et... crois vrai !

Cette question de l'interprétation est intime. Elle relève de l'intimité de la situation analytique, elle est le point ultime d'où toute théorie s'origine et où toute théorie devrait faire retour et

s'éprouver. Et s'échouer. Elle est le lieu ultime de la liberté de l'analyste : aucun dogme théorique, aucune instance institutionnelle, aucune raison personnelle même ne sauraient venir là le surveiller et le contrôler. Pas même l'analysant. Lieu mythique, virtuel où s'effacent toutes frontières, du préconscient et de l'inconscient donc de l'intrasubjectivité, mais aussi de l'intersubjectif — qui parle ? — à qui ? Lieu virtuel donc d'un décentrement du discours par rapport à son sujet et à son interlocuteur. Lieu de l'absolu discursif pour paraphraser Lacoue-Labarthe et Nancy (2).

Si intime ce problème que malgré l'intimité que je partage avec Michel, nous n'avons jamais pu le mettre en mots sérieusement. Voici donc un différend pris et tu dans une intimité, un différend intime et infime et qui sans doute nous transcende en tant que personne singulière, parce qu'il renverrait au différend intime et infime inhérent à l'acte même de l'interprétation. C'est pourquoi l'examen de cette question appelait un tiers. Ayant dit cela, je peux donc quitter l'adresse de Michel.

Car c'est bien à vous que je m'adresse par-delà celui-ci, et ce n'est d'ailleurs pas seulement de l'interprétation que je vais parler mais de ce qui est sa référence : l'infantile. Il m'aurait donc fallu commencer par le définir cet infantile qui est le thème auquel est consacré ce cycle scientifique, puisque j'ai accepté d'intervenir le premier, sans compétence particulière sinon celle de ne pas savoir faire de chichi. Mais définir exhaustivement ce concept envahirait tout mon exposé; je le ferai donc ponctuellement lorsque l'axe de ma réflexion exigera que soit précisée sur quelle conception de l'infantile je m'appuie pour construire ma théorie de l'interprétation.

En ce sens il me faut commencer par l'assertion selon laquelle l'infantile ne se conçoit pas en dehors du conflit psychique qu'il organise et à travers lequel, exclusivement, il se manifeste. L'infantile peut être défini comme ce qui entre en conflit avec... Avec quoi justement ? Les deux termes de ce conflit psychique ne sont guère faciles à discerner et même à

1. J.-F. Lyotard, *Le Différend*, éd. de Minuit, 1983.

2. Ph. Lacoue-Labarthe, J.-L. Nancy, *L'absolu littéraire*, éd. du Seuil, 1978.

différencier, et il n'y a pas lieu de les nommer trop vite car cela reviendrait à oublier, comme le dit Foucault dans *Les mots et les choses*, à propos de la peinture et de son commentaire, que « si on veut maintenir ouvert le rapport du langage et du visible, si on veut parler non pas à l'encontre mais à partir de leur incompatibilité, de manière à rester au plus proche de l'un et de l'autre, alors il faut effacer les noms et se maintenir dans l'infini de la tâche. (...) Peut-être par l'intermédiaire de ce langage gris anonyme, toujours méticuleux et répétitif parce que trop large ? » (3)

Définissons provisoirement l'infantile comme ce qui entre en conflit avec l'être en devenir, non pas l'adulte qui est déjà devenu, et constitue un système protecteur clos sur lui-même contre son passé et son futur, mais le sujet de ce que le verbe latin *d'adolescere* désigne comme grandir. Vous comprendrez plus tard qu'avec cette définition si lâche, c'est la notion de moi que je refoule : non pas le moi selon *Le moi et le ça*, cette forteresse érigée contre les pulsions, mais ce que Freud tente de figurer avec le terme de *Zusammenhängerde-Ich* (4), une architecture fragile et mouvante susceptible de se fissurer mais aussi de s'adjoindre des éléments nouveaux par « une synthèse des processus du moi que nous tenons trop vite comme allant de soi » (5).

Un conflit qui se joue donc entre quelque chose de statique, un état, l'infantile — dont l'étymologie nous indique encore qu'il ne se définit qu'en négatif, par un privatif, ce qui est sans parole, et pardon encore pour ce poncif — et un processus dont on peut inférer qu'il s'anime de ce qui manquait précisément à cet état : la parole. A l'infans réduit à un état par une privation de parole, par ce dénuement qui est, peut-être, la désaide originaire, la pièce essentielle de l'*Hilflosigkeit*, à cet infans donc, s'oppose un adolescens en marche vers son accomplissement, le sujet d'un mouvement psychique réformant les forces et les structures qui, à l'état d'infans restaient figées comme par une glaciation. Un état, un processus ne se définissant donc que l'un par rapport à l'autre, et puisant dans cette proximité, dans cette confusion, la force même de leur conflit, la source même de leur différend.

Et me voilà revenu à ce terme de différend. Ce n'est pas à cause de ce que je dois à J.-F. Lyotard — bien qu'en écrivant ces lignes, le souvenir du séminaire auquel nous participâmes avec lui, à Lyon, avec toi Michel, me soit soudainement revenu ; ce n'est pas non plus pour introduire dans notre vocabulaire déjà si babélien une terminologie nouvelle de mon cru et qui ne

serait qu'un graffiti sur l'édifice théorique commun ; c'est que ce concept pourrait venir nuancer ou colorer, comme le dessin bordant une figure ou un rayon de lumière dans un tableau, la nature spécifique et secrète du conflit psychique par lequel l'infantile s'intrique dans les rouages de l'appareil de l'âme.

Aussi bien celui qui parle dans la cure, le patient, est-il, parce qu'il parle, déjà en conflit avec ce qui, en lui, est sans parole — ce qui ne signifie pas « être sans langue ». S'il y a pour moi dans la situation analytique une figure sur laquelle pourrait se bâtir une sémiologie, une clinique de l'infantile, ce ne peut être à l'opposé d'un discours vivant, qu'une figure en négatif, un « rien » (dont on sait qu'il s'apparente étymologiquement au *res* latin, à la chose même), une langue morte se manifestant contre la parole par du silence ou du mutisme ou par une altération du discours, nécessairement en défaut de cohérence, de signification ou d'intelligibilité.

Comme un flux montant et un flux descendant s'entrechoquent et constituent une barre qui immobilise la marche du navigateur, en ce lieu précis et critique où une parole spontanée se heurte à une parole mutique, l'infantile manifeste la négativité de son insistance et hante le discours de ses fantômes et de ses figures fantasmatiques ; l'ombre de ces figures portées sur les mots les détourne de leur sens propre, voire l'abolit. Mais c'est aussi en ce lieu que se cible, que devrait se cibler, à mon sens, l'écoute analytique : celle de l'analyste qu'on identifierait, peut-être trop facilement, à cette seule activité, mais aussi celle de l'analysant car il y a aussi chez celui-ci une écoute de ce que la parole dit, lit et déchiffre de l'événement psychique, l'acte de parler peut chez un même sujet se détacher de l'acte d'écouter, relevant l'une et l'autre du même champ sémantique. Ces deux activités peuvent diverger en fonctions poursuivant des buts différents ; ceci est la réalité que la situation analytique nous contraint d'admettre, à laquelle elle doit son efficacité et sur laquelle il me faudra revenir plus tard.

Mais pour l'heure, profitant de l'opportunité innovatrice que représente dans cette forme de débat l'assurance qu'un discutant saura lui opposer son expérience propre et son appareil critique, je n'hésiterai pas à m'exposer totalement en soutenant cette position : à ce conflit intrasubjectif et intersystémique (entre un certain état inconscient infantile de la langue et le processus discursif inhérent au développement de la parole), l'analyste ne doit pas se substituer. Je veux dire qu'il

3. M. Foucault, *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 25.

4. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, chap. 5, p. 58. GW, tome XIII, p. 18 : « Wir entgegen der Unklarheit, wenn wir nicht das Bewusste und das Unbewusste, sondern das zusammenhängende Ich und das Verdrängte in Gegensatz zueinander bringen. »

5. S. Freud, « Le clivage du moi et les processus de défense », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, PUE, 1985, p. 284.

ne doit pas s'y substituer, comme Freud le fit quand, analysant la névrose de « l'homme aux loups », il fit alliance avec le jeune Russe intellectuellement brillant pour débusquer les scènes originaires et les motions sexuelles qui leur étaient inhérentes, et les contraindre à venir en mots.

Freud a dépossédé ce patient de son conflit psychique — on ne s'étonne pas qu'il devint si indifférent à son traitement. Ou plutôt, car ici il me faut un certain doigté pour que la critique exercée à l'égard de ce texte évite toute facilité et sache lui conserver la force et la valeur de son apport théorique, je dirais les choses ainsi : par son mode d'intervention avec ce patient, brutal car trop intéressé, Freud a déplacé le conflit psychique. Un conflit intersystémique tendait à se développer spontanément du fait du transfert et du discours associatif entre un sujet adulte, actif parce que parlant, et un infans passif, passif non seulement du fait de la passivité sexuelle l'enracinant au sol de l'homosexualité et du masochisme si brillamment reconnus par l'analyste, mais passif aussi, et je ne dirais pas surtout car il importe de bien repérer ces deux plans sans sombrer dans la facilité d'une hiérarchie - mais passif aussi du fait du dénuement auquel l'enfant est condamné par son défaut de parole. Par son type d'intervention, Freud a donc déplacé ce conflit intersystémique en un conflit intersubjectif se jouant désormais entre un analyste actif et un analysant passif. Ce faisant Freud a « conflictualisé » le transfert. Je dois m'expliquer sur cette formule car nous n'échappons pas toujours, dans la conduite des cures, à ce travers : le transfert n'est pas le lieu du conflit psychique, il en le moteur.

L'homme *aux loups* est un texte théorique, éminemment théorique. Le récit de cette analyse, peut-être même l'analyse aussi, ont obéi à une représentation-but extrêmement précise : asseoir par une observation impeccable la réalité de la névrosé infantile comme source et objet du refoulement, comme pérennisant chez l'adulte — chez tout adulte — l'activité sexuelle propre à l'enfance, activité traumatique, partielle, polymorphe, et se satisfaisant extemporanément dans *l'agieren* fantasmatique, comme donnant donc à l'inconscient son caractère de scènes, de scénarios et lui assurant la nature psychosexuelle de sa substance. Voilà pour la positivité, le réalisme de la chose inconsciente, que la théorie freudienne construit.

Mais, cliniquement, jamais la réalité de la névrose infantile ne nous est, là dans la cure, accessible aussi immédiatement : celle-ci n'apparaît que comme ce contre quoi un autre système — celui du moi — se déploie et se défend, et dont par sa perlaboration il se nourrit et s'étend, à condition bien sûr que le refoulement qui isole les deux systèmes ne soit pas trop réussi, que des effractions les fassent se réaffronter. Ces voies

d'effraction ne sont pas infinies ; l'analyse de *L'homme aux loups* en fait une recension précise : ce sont d'abord les symptômes : l'inhibition, l'angoisse, l'hystérie, l'obsession, le délire ; c'est aussi, le rêve ; c'est enfin, spécifique de la situation analytique et n'apparaissant fonctionnellement qu'en cette circonstance, la parole, le discours associatif. Entre ces trois modalités par lesquelles le différend intersystémique se manifeste, les procédés sont très différents, la portée quant au pouvoir de résolution du différend est très inégale, mais un point commun mérite d'être relevé : l'effet qu'ils ont d'actualiser l'activité vestigiale et statique du système infantile à l'intérieur du système du moi, dont l'intégrité et même l'existence ne reposent que sur la dissolution de l'infantile. Pas de moi sans refoulement et effacement de l'infantile ; pas de retour du refoulé, de réactualisation de l'infantile sans effacement au moins partiel du moi.

C'est ce flux et reflux entre deux systèmes aussi solidaires qu'inconciliables que je veux faire apparaître, en proposant pour colorer le concept de conflit psychique, le mot de différend. Car ce n'est pas seulement un décalage temporel, historique ou génétique, qui règle le rapport de l'infantile et du moi ; c'est aussi et peut-être surtout, du fait de l'atemporalité ou l'extemporalité qui commande à la vie de l'esprit — par opposition à la vie biologique — une incompatibilité topique qui commande au différend permanent et universel désunifiant ces deux systèmes, celui du moi, concept que je choisis pour sa spécificité systémique, et celui de l'infantile, concept qui m'est imposé mais que j'aurais privilégié à cause de son préfixe privatif signant sa nature a-systémique.

Tout ceci nous est acquis grâce, justement, à *L'homme aux loups*, grâce aux *Trois* essais et grâce encore à d'autres textes. La névrose infantile est d'abord un concept théorique, pour l'adhésion duquel il faut à l'analyste avoir fait l'expérience de l'analyse, Freud ne cesse de le répéter dans *L'homme aux loups*. C'est cette adhésion qui nous rassemble, rassemblement renforçant l'adhésion au point d'en faire un dogme et, pour prévenir cette dogmatisation du concept, une seule solution : le remettre sans cesse au travail, en débat. Ce que nous faisons aussi aujourd'hui. *L'homme aux loups* est un texte théorique, le concept de névrose infantile telle que Freud l'a mis en forme nous échoit d'abord comme une notion théorique. C'est de ces sources que nous tirons la matrice des constructions qui organisent, lorsque nous sommes avec un patient, les pensées, le phrasé intérieur par lequel nous l'écouterons. L'analyste écoute l'analysant depuis son discours, au travers de sa langue ou — pour dire ces choses tout aussi gauchement mais un peu plus précisément — c'est la langue de l'analyste, celle de ses constructions tues, qui entend la parole de l'analysant déployer sa langue muette. La rencontre la plus décisive qu'autorise la

situation analytique entre l'analyste et le patient se situe, pour moi, exactement à ce point d'affrontement de deux langues.

Donc *L'homme aux loups* fonde la théorie de la névrose infantile. C'est à ce titre qu'il nous est si précieux : nous en dépendons au sens le plus fort du terme, quant aux constructions qui viennent échafauder pour l'analysant son développement associatif, dans le processus analytique. Seulement ce que ce texte laisse en souffrance, c'est la réponse à la question qu'à deux reprises Freud y formule : « existe-t-il un procédé quelconque pouvant rendre conscient de façon cohérente et convaincante des détails d'une pareille scène ?.. » Il faut tout l'après-coup de la modernité analytique pour mesurer la portée réelle d'une telle question, Car il ne suffit pas de construire ou d'échafauder, il faut être sûr qu'un bâtiment s'édifie ou se restaure, que l'archaïque qui le porte soit sa force et non plus sa faiblesse, et que son défoulement conduise à une transformation générale de l'architecture psychique. Comment, en effet, résorber cette névrose infantile, en tant qu'elle est génératrice de toutes les névroses de l'adulte — comme sans doute aussi des psychoses — et comment, aussi, dans les cas où la pathologie n'est pas si éclatante, comment rendre à l'adolescent les ressources d'énergie et d'affects que l'infantile transporte clandestinement avec lui ? Comment faire du moi l'héritier à part entière de l'infantile ?

C'est au regard de cette question que le problème de l'interprétation prend toute son importance. J'aurais dû d'ailleurs commencer par là, par définir ce que l'on entend sous ce terme, à quoi elle vise et aussi ce qui l'alimente. Ce que l'interprétation vise, il me semble que nous serons tous d'accord là-dessus, c'est le changement psychique dont un des modèles, ou le modèle par excellence, est, serait le passage d'une représentation inconsciente dans le préconscient — passage par lequel, tout à la fois, se résorbe le poids de l'infantile, et s'étend le pouvoir du moi, dont l'expression freudienne de «*zusammenhängende Ich* » indique bien la nature, d'ensemble articulé de formations, ayant en commun un certain rapport à la conscience, sans être, pour autant, dans un rapport d'harmonie.

A « l'homme aux loups » Freud propose ses constructions, éprouvant par là leur vérité scientifique, ou encore il le soumet à un questionnement visant à lui arracher le secret du fantasme inconscient. Selon cette stratégie interprétative, analyste et patient marcheraient d'un même pas, ce qui deviendrait accessible à l'analyste le serait aussi au patient. Mais les choses se déroulent autrement, Un travail interprétatif, au sens où nous

serions en mesure, maintenant seulement, de le concevoir et de le théoriser, s'y produit spontanément, Il se découvre à une lecture attentive du chapitre 8 « Nouveaux souvenirs relatifs à la période primitive »(6). Ce travail s'est étalé sur une grande partie de la cure. Freud en rassemble après coup les éléments sans pleinement mesurer combien, par ce rassemblement même, il saisit in statu nascendi, le travail psychique inhérent au retour du refoulé. Cinq étapes en sont repérables dont je rapporte tout de suite les quatre premières, me réservant de dévoiler la dernière plus tard, au moment opportun.

« De bonne heure mon patient m'avait rapporté un souvenir datant de l'époque où sa "méchanceté" était en train de se muer en angoisse. Il était à la poursuite d'un grand et beau papillon rayé de jaune dont les grandes ailes se terminaient par des appendices pointus, c'est-à-dire d'un machaon. Soudain comme le papillon s'était posé sur une fleur, il fut saisi d'une peur terrible du petit animal et s'enfuit en poussant des cris. Ce souvenir revenait de temps à autre dans l'analyse...

- Dans un tout autre contexte, bien des mois plus tard, le patient fit observer que le fait d'ouvrir et de fermer les ailes ainsi que l'avait fait le papillon une fois posé sur la fleur, était ce qui avait fait sur lui une impression inquiétante. On aurait dit une femme qui ouvre les jambes.

- Un jour surgit, timide et indistincte, une sorte de réminiscence ; quand il était tout, tout petit, avant même qu'il n'eût sa Nania, il devait y avoir eu une jeune bonne d'enfant qui le soignait et l'aimait beaucoup. Elle portait le même nom que sa mère...

- Une autre fois il rectifia ce souvenir. Cette fille ne pouvait pas s'être appelée comme sa mère... Il avait tout d'un coup dû penser à un garde-manger qui se trouvait dans la première propriété rurale, où l'on gardait les fruits après leur cueillette, et à une certaine sorte de poire d'un goût délicieux et qui avait sur la peau des raies jaunes. Dans sa langue, poire se dit Grouscha et tel était aussi le nom de sa bonne. »

De cette longue citation, je n'ai tu que les commentaires théoriques que Freud intercale entre chacun de ces cinq fragments et qui sont peut-être le reflet, l'analogon du discours intérieur tenu par Freud lorsqu'il écoutait ce patient. Ces cinq fragments d'un discours analysant appartiennent à des moments chronologiquement différents de la cure, mais le texte les rassemble en une unité singulière du fait de ce qui se tisse entre eux, tantôt d'une identité de désir (le battement des ailes - des jambes), tantôt de perception (les raies jaunes du papillon -

6. « Extraits de l'histoire d'une névrose infantile », *Cinq psychanalyses*, PUE, 1979, pp. 393-394.

de la poire), tantôt de signification (la mère - la bonne d'enfant). Ce rassemblement n'est pas encore une interprétation, mais il en est le préalable et je veux m'employer à montrer qu'il manifeste un processus s'apparentant à une conversion : à sa faveur s'installe dans un phrasé encore balbutiant, dans une syntaxe qui reste incertaine, des formations inconscientes éparses et déliées ; s'y dessinent comme en surimpression, sur un fond discursif multiforme, les contours d'une scène encore indiscernable, comme apparaît sur l'épreuve photographique le négatif de l'image dans le bain du révélateur. Une phrase donc (et j'entends ce mot métaphoriquement comme on parle d'une phrase musicale) articulant des signifiants aux signifiés inconnus se fait entendre et reste cependant étrangère quant à son intelligibilité à chacun des deux discours de l'analysant et de l'analyste. Une unité sémantique nouvelle, donc étrangère et donc incongrue, trouve asile à l'intérieur même du discours, mais au prix d'une certaine isolation qui n'est après tout, qu'une autre forme, moins violente, du refoulement qui, jusque-là, écartait ces souvenirs et ces pensées du moi.

Donc dans le familier de la langue adulte, perce un discours étranger qui évoque un papillon, des poires et leurs raies jaunes, et les jambes de femmes qui font un V quand elles se croisent, comme les aiguilles de l'horloge quand elles marquent cinq heures ; un discours enfantin devenu infantile d'être déchu de sa poésie et privé de la logique amoureuse qui soutenait ses métaphores. Cette coprésence dans un discours manifeste de fragments discursifs sans commune mesure, n'obéissant pas aux mêmes principes, c'est cela que je serais tenté de qualifier comme différend : une forme plus torpide du conflit psychique s'y manifeste, précaire et instable, ne reposant que sur une tolérance obligée, et qui représenterait l'étape nécessaire, le passage imposé à l'infantile pour se convertir en discours. Un entre-temps séparant un infantile originaire confondu avec l'inconscient et l'agieren fantasmatique, et dont on ne pourrait pour l'heure que reconstruire intellectuellement les figures et le désir, et sa métamorphose dans un moi dont il vient compliquer la structure, blesser l'idéalité.

Ce différend dans le discours, nous le côtoyons, bien sûr, tout le temps, dans toute analyse ; il arrive quelquefois que nous y soyons attentifs — c'est alors que l'analyse avance. Phase transitoire par laquelle la très mal nommée représentation inconsciente, en fait l'expérience infantile, vient s'actualiser dans le discours, s'y représenter comme sur une scène, s'y métaphoriser dans des mots choisis autant pour leur force figurale, leur valeur d'image, leur visibilité immédiate, que pour leur pouvoir proprement conceptuel de représenter la vérité et le réel historiques : le papillon pour l'enfant appartient à la catégorie du symbole ; avec le machaon, Freud dans son écoute tire le mot du côté du concept.

Il faudrait rappeler ici l'intérêt de la notion d'oscillation métaphoro-métonymique décrite par Guy Rosolato, en tant qu'elle témoignerait assez bien des deux courants opposés qui portent les deux discours qui s'affrontent, de l'analyste et de l'analysant.

Mais à cette phase rien n'est encore gagné : l'infantile qui se métaphorise ainsi dans des mots, agit avec le discours comme l'hystérique avec son corps, ou l'obsessionnel avec ses processus de pensée : l'infantile se convertit dans un discours ; il névrotise la langue. Les choses peuvent en rester là et, au différend péniblement acquis à la faveur du processus transférentiel, peut se substituer de nouveau le vieux et solide refoulement si protecteur pour l'infantile et ses satisfactions.

Mais si cette actualisation de l'infantile dans la langue trouve dans ce fragment d'analyse une résolution, c'est grâce à un procédé sur lequel je veux concentrer mon attention car il va nous permettre d'avancer sur le problème de l'interprétation : ce procédé se manifeste par un détail infime dont la mise en évidence nécessite une dissection du texte, dissection que certains jugeront forcée — mais je crois qu'une lecture analytique d'un texte analytique réclame cette fragmentation, cette mise en pièces du texte manifeste, à la recherche de ce que la conceptualisation désigne en même temps qu'elle l'écarte de l'expression immédiate. Donc la figure d'une première bonne d'enfant émerge, confuse et indistincte — et doublement puisqu'elle est, quant à son nom, d'abord identifiée à la mère. Puis un doute quant à ce nom surgit qui appelle un « einfall » apparemment incongru — un garde-manger, des poires, des raies jaunes — mais un « einfall » qui conduit aussitôt et brillamment à la résolution de l'énigme où restait emprise cette figure féminine refoulée : Grouscha ! Ce mot qui désigne en russe la poire est aussi le nom de la bonne, le nom du fruit et le nom de l'aimée.

Je ne m'étendrai pas sur le procédé qui est un *Witz*. Je m'étendrai plus sur la nature et les effets de cette énonciation qui introduit dans la langue de l'adulte, un mot, un nom qui lui vient d'une autre langue, morte plus qu'étrangère, la langue de l'enfance. Car voilà un vocable que l'enfant a dû souvent prononcer, dans la passion ou la détresse, quand il appelait, à tous les sens du terme, « Grouscha », et que le refoulement a interdit, en même temps que la figure qui le portait se déroba à sa vue.

Infime, n'est-ce pas, cet acquis de l'analyse réduit à l'entrée dans le vocabulaire du parleur d'un mot perdu, si banal de surcroît ? N'empêche que son effet est considérable puisque,

aussitôt ce nom prononcé, se défera le syncrétisme du fantasme dont la force de l' *agieren*, de l'accomplissement sans frein du désir, se nourrissait, dans l'indifférenciation, de la contingence des objets : toutes les femmes, des Grouscha ; toutes les Grouscha, des mères. Voici donc le fantasme inconscient inscrit dans l'articulation syntaxique propre au processus secondaire, voici la parole rendue aux règles souveraines de la langue, voici que le tourbillonnement polysémique qui travaille les mots primitifs trouve, au moins partiellement, à se fixer en se référant à un réel qui n'admet plus d'amalgame. Il ne s'agit plus de dire « Maman » et de penser « Grouscha ». « Grouscha » n'est que « Grouscha ».

Il faudrait aussi dire ici que par cette inscription dans un discours vivant — en fait un discours énonçable — d'un mot déchu par son ravalement à la langue morte de l'inconscient, réside le secret de ce que Freud cherche dans *Le complément métapsychologique à la théorie du rêve* : le procédé par lequel le développement hallucinatoire est inhibé, permettant l'entrée en activité du principe de réalité.

Et l'effet considérable de cette énonciation se mesure, je crois, dans le vif de ce récit d'analyse, au fait que c'est dans sa suite que surgira le récit de la fameuse autre scène originaire. C'est le moment de citer le dernier fragment de cette séquence interprétative : « Bientôt se présenta le souvenir d'une scène incomplète mais distincte. Grouscha était à genoux par terre. Près d'elle se trouvait un baquet et un court balai fait de brindilles liées ensemble. L'enfant était là et elle le taquinait ou le grondait. » Au sujet de cet événement, Freud parle de «souvenir... conservé dans la mémoire ». On se débarrassera difficilement de ces concepts de souvenir et de mémoire qui appartiennent à la vieille et éternelle psychologie préfreudienne, qui ont le mérite d'asseoir la temporalité de l'appareil psychique sur le sol familier de l'historicité. Mais s'agit-il réellement là d'un souvenir dont un certain travail de mémoire retrouverait la trace ? Et d'ailleurs l'analyse, même par le truchement de la construction, de la perlaboration et de l'interprétation, s'apparente-t-elle à un exercice de mémoire ?

Il faudrait pour répondre à ces questions examiner conjointement plusieurs problèmes théoriques eux-mêmes encore largement irrésolus : par exemple cette scène reproduit-elle un événement perçu ou est-elle un fantasme, un scénario construit, à partir de représentations endogènes, sous l'effet des pressantes exigences pulsionnelles ? Mais aussi : ce souvenir que la mémoire conservait, était-il déposé « en l'état », comme le serait un film enfermé dans sa boîte et oublié dans la cave d'une cinémathèque détruite ? Ou bien est-ce le récit qui, sous la pression d'un événement psychique n'ayant d'autre

réalité que d'être dans un différend avec le discours, est-ce le récit donc qui, limité comme il l'est par les formes discursives dont il dispose, en compose une figure, une fiction dotée d'un incontestable pouvoir de conviction, voire de fascination — une femme à genoux, un baquet, un balai fait de brindilles liées ensemble, un enfant. Ce n'est pas « les Ménines » certes, mais c'est un tableau tout de même, et qui ne manque pas de composition.

Ces questions qui interrogent l'originaire et ambitionnent de reconstruire le réalisme de l'inconscient nous fascinent. Peut-être sont-elles posées trop frontalement pour espérer légitimement une résolution. Peut-être aussi nous détournent-elles d'autres questions plus actuelles, plus banales aussi de faire partie de la tâche quotidienne de l'analyse : que se passe-t-il à la surface du langage lorsque le discours de l'analysant met en mots le récit d'une scène aussi déterminante que celle-là — déterminante pour sa vie amoureuse, comme pour la résistance qu'elle opposait à son analyse ?

Ne pourrait-on pas considérer que cette mise en mots vient témoigner que l'agieren du fantasme, sa capacité à s'accomplir hallucinatoirement dans les conduites et à se fixer à ces satisfactions, a été soudain inhibé, et que le récit qui le représente désormais serait comme sa métamorphose moïque, sa traduction en processus du moi : du statut de « corps étranger interne », pour reprendre l'expression de Jean Laplanche, la formation inconsciente s'est transportée en formation moïque s'adjoignant au « *Zusammenhäng* » (7) déjà là, en en modifiant l'équilibre, en en aggravant la fondation — formation moïque et donc discursive, puisque aussi bien le « Ich » freudien c'est et le moi et le je, c'est-à-dire bel et bien une instance psychique, mais qui tire sa matière d'être le sujet d'un discours.

De sorte que ce souvenir de la scène avec Grouscha, on peut dire à la fois qu'il appartient au passé pour autant qu'un homme a grandi et n'est plus cet enfant que la femme taquinait ou grondait; mais dont on peut dire, aussi bien, qu'il appartient au présent, à un présent immuable, pour autant que cet enfant demeure encore dans l'actualité de la névrose et de la vie onirique. De sorte aussi que l'acte de se souvenir n'est pas tant une transaction relevant de la temporalité — la reprise dans le cours des événements psychiques d'une expérience anachronique, un ajustement historique d'un passé et d'un présent, qu'une opération de recentrement par laquelle des formations psychiques hétérogènes quant à leur rapport à la source pulsionnelle et leur position dans la spatialité psychique, trouvent à s'articuler dans un ensemble moïque, renouvelé par

7. *Neue forge der vorlesungen zur einführung in die psychoanalyse, GW, tome XIII, p. 83.*

cette articulation même, bouleversé au point qu'on pourrait dire qu'au moment précis où il se souvient, « Je » devient autre.

Il n'y a pas en effet d'émergence authentiquement analytique du souvenir sans cette transformation concomitante du moi, c'est cela le changement psychique ; et c'est parce qu'elle donne lieu à cette opération complexe que la levée de l'amnésie infantile reste la condition nécessaire et suffisante du progrès analytique. Et d'ailleurs, Pierre Fedida le rappelait encore au dernier Vaucresson, le mot allemand d'*Erinnerung* que nous traduisons par souvenir indique dans son étymologie cette opération ; littéralement traduit, ce serait l'acte de mettre à l'intérieur. Se souvenir c'est se rassembler.

Résumons-nous : entre l'infantile et le moi un conflit psychique en forme de différend, que le transfert sur l'analyste met en tension, et qu'une perlaboration discursive conjointe des activités de parole (associative de la part de l'analysant, constructive de la part de l'analyste) et d'écoute (commune aux deux protagonistes quoique depuis une autre scène) tente de résoudre ou de réduire. Le fantasme inconscient qu'on ne peut légitimement se représenter qu'en le réduisant à sa seule tendance à l'agieren, c'est-à-dire à l'accomplissement hallucinatoire, tend à se convertir en figures de discours dont l'expression redouble le discours manifeste et n'est perceptible qu'au prix d'une écoute elle-même redoublée, comparable par exemple à la double lecture exigée par la reconnaissance d'une image-rébus, telle que Freud en propose la métaphore dans *L'Interprétation des rêves*(8) : vision immédiate de l'image, déchiffrement second de l'énigme qui s'y est glissée. Cette conversion du fantasme dans la langue est précaire : s'il ne fait pas l'objet d'une perception par les langues conjointes de l'analyste et de ses constructions, de l'analysant et de son écoute, il retournera d'où il est venu, c'est-à-dire à l'état refoulé. Les langues de l'écoute, pour autant qu'elles se laissent contaminer temporairement par l'agieren fantasmatisque, concourent ainsi à ce processus de conversion qui inclut l'infantile dans le moi mais ne réduit pas leur différend.

L'exemple de Grouscha nous indique que la réduction de ce différend est rendue possible grâce à un second processus, la réhabilitation, la retrouvaille d'un mot ayant appartenu à la langue infantile, langue désormais morte du fait de son effacement par le refoulement, effacement qui contribue et à l'amnésie infantile et à ce fait si marquant qu'il s'inscrit dans l'étymologie même du mot désignant l'infans, être sans parole.

Le préfixe est en effet bien privatif ; il faudrait dire : l'être devenu sans parole. Ce processus qui se manifeste dans le travail analytique comme énonciation, par l'énonciation, inscrit dans la structure sémantique du moi une nouvelle articulation qui modifie et le moi comme instance et le je comme auto-perception du moi ; ce processus est donc, quant au fond, une articulation qui transporte le fantasme dans la juridiction du principe de réalité, inhibe sa tendance à l'agieren et autorise sa représentation dans le système moi que comme récit.

M'étant ainsi résumé, j'en viendrai à ma conclusion : ce processus par lequel un mot de la langue infantile renaît avec l'énonciation, se transporte dans le discours vivant et en transforme le sujet, c'est cela que je tiens pour l'interprétation ; nuance : c'est ce qui représenterait pour moi le modèle de l'interprétation ou son épure. Définition restrictive, limite, qui nécessite qu'on reconnaisse d'abord que les paroles qui s'échangent dans la cure ont des déterminations multiples, et sont forcément fondées, et qu'elles ne sont pas toutes des interprétations. La parole obéit au désir, toujours, la mienne en ce moment, à un désir inconscient qui ne laisse à sa représentation-but scientifique qu'une place infime et incertaine dont il faut bien nous contenter.

Je proposerai donc de réserver le terme d'interprétation à cette opération particulière, productrice de changement psychique par laquelle une parole crée d'elle-même son propre concept, non pas à partir de rien, mais depuis ce qui de sa propre langue s'est néantisé avec la séparation du moi et de l'infantile. Une opération qui redonne vie à une langue morte. Entendons-nous : non pas qu'elle la sauverait de la mort, cette langue. Car avec cette catégorie de l'infantile, quand même, nous ne sommes pas si éloignés de cette autre catégorie tragique de la mort ; et c'est même là un des éléments majeurs du différend : l'infans pour l'adulte, pour l'adolescent, c'est non seulement ce qu'il était, c'est ce qu'il n'est plus, ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne sera... jamais. On comprend pourquoi Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* a des accents si tragiques pour décrire cet état infantile...

Donc l'interprétation ne ranimera jamais la langue morte de l'infantile, Mais retrouvant çà et là certains de ses vestiges, elle donne à la langue du « je » une autre assise. Pensons au latin par exemple. Voici certes une langue morte au sens où peu d'entre nous la possèdent et encore moins échangent par sa médiation, Mais pensons à ce que du latin reste présent et vivant dans les racines de notre langue !

8. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUE, pp, 16-17.

Furtiva Nox

Michel Gribinski

Dans un petit témoignage écrit à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud, Joan Riviere racontait qu'au cours d'une séance, elle fit part à Freud de ce qu'elle appelle une « explication psychanalytique », qui lui était venue. Freud répondit : « Écrivez-la, écrivez-la, mettez-la noir sur blanc ; c'est la façon d'avoir affaire avec elle : vous la sortez hors de votre système. Mettez-la dehors, produisez-la, faites-en quelque chose, c'est-à-dire quelque chose d'extérieur à vous. Donnez-lui une existence indépendante de vous. » (1)

J'ai été emmené si loin par le travail de Jean-Claude Rolland, si dérouté, entraîné par sa pensée inspirée, et plus qu'à moitié défait de mes propres idées, et pour ainsi dire si fort ramené à ces situations de mon enfance où certains motifs puissants me faisaient penser contre moi — quand par chance ils ne m'empêchaient pas tout simplement de penser—, que je n'ai pu faire autrement que d'écarter le clair conseil de Freud à Joan Riviere : j'éprouve en effet exactement la chose inverse. Je suis dans une nécessité de ne pas sortir mes propres « explications psychanalytiques » de mon « système », de ne pas leur donner une existence indépendante de moi. Au contraire, *mon système, ma dépendance*, ne m'abandonne pas ! Rassemblez-vous, que je puisse au moins débattre *avec moi* et, ayant fui toute indépendance, me retrouver, en vous, chez moi. Mais où est-ce, à présent, chez moi ? Où est l'adresse de Michel, après ce grand souffle ?

Lors des événements de la cure où le transfert agit, j'habite à l'adresse de la nuit furtive. A partir de ces événements de la passion agie — car elle, la passion, n'est pas furtive, mais son expérience, si —, nous posons les questions de l'interprétation avec une lenteur et une opiniâtreté véritablement un peu folles — puisque voici un siècle de questions non résolues par leurs spécialistes mêmes. Peut-être voulons-nous avant tout, ces questions, les conserver et les accroître. Ou peut-être l'enseignement de Freud sur la technique et la théorie de l'interprétation est-il à ce point régressif, nocturne, blessant pour l'intelligence et le simple bon goût, que nous serions dans

la position de devoir le considérer sans pouvoir prendre de réelle décision, sauf celle de le tenir pour inconséquent en le rapportant aux difficultés obligées des premiers temps de la psychanalyse. Cette époque n'est pourtant pas si éloignée — lorsque Freud écrit son article sur les « Constructions... », le travail de Lacan sur le stade du miroir est déjà vieux d'un an — et il est possible que ces questions ne soient opiniâtres — les questions que rappelle Jean-Claude Rolland, en prenant, lui, des décisions : la technique, le maniement, la source et la nature de l'interprétation — que parce qu'elles témoignent ainsi de ce que l'interprétation est « une apparition mal sûre, amie des lisières, de la nuit », la nuit qui dérobo.

Furtiva nox, c'est du latin, une expression d'Ovide, probablement dans les *Métamorphoses*, La racine latine de furtif, c'est *fur*, qui veut dire « voleur ». Dans un second temps, furtif a pris le sens de discret, fugace, fugitif. Mais je crois que, dans la langue comme dans la vie, les racines (évoquées en conclusion par Jean-Claude) sont *conservatrices*, comme le fantasme nostalgique qu'elles supportent, et que la langue évolue et vit loin de ses racines, qu'elle ne peut être vivante et qu'un individu ne peut être vivant que dans l'écart, la faculté de s'écarter des racines : dans la séparation et sa peur nocturne. C'est dans cet écart même qu'il devient possible de faire *Ce pas et le suivant*, pour reprendre le titre d'un des premiers romans de Pierre Bergounioux. Ce pas et le suivant : ce pourrait être ma façon de décrire un mode d'intervention de l'analyste, le mien, en séance — *ce pas*, c'est l'*image* fugace, furtive, que je vois avec le sentiment plus ou moins net d'une transgression, comme si je volais des yeux, dans une scène où ma place serait de ne pas y être à ma place ; et *le pas suivant*, c'est *ce qui me détache de l'image*, qui m'y ramènera quand je parlerai et plus encore quand j'écrirai, c'est les mots, la langue, les paroles, mais pas seulement ; le silence, l'absence et la présence, mais pas seulement ; l'affection, le déplaisir, le découragement, toute la série des émotions (« émotion » est peut-être là un mot pudique), la colère même parfois, mais pas cela seulement.

1. Joan Riviere, « A Character Trait of Freud's » (1956), *Psycho-Analysis and Contemporary Thoughts*, London, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1958.

C'est le plus *personnel* et immaîtrisable : la pensée et le corps, à la fois excessifs et insuffisants, à la fois en vie et inanimés; et le plus *extérieur* et immaîtrisable : le hasard d'une porte qui claque dans l'appartement et dont l'effet interprétatif sur le patient claque lui aussi en me défaisant de toutes mes théories de l'interprétation ; et finalement tout ce qui me fait disparaître à moi-même.

Je voudrais remercier la porte qui claque, je lui dois une fière chandelle, *Car j'avais renoncé à débattre aujourd'hui*. Je serais venu quand même, j'aurais dit : je ne suis pas capable, c'est trop difficile, et courageusement je me serais tu, avec fierté aussi car une pareille défaite n'aurait pas été loin d'une victoire si personnelle, si profondément intérieure qu'il m'est égal que l'on comprenne ce que je veux dire par là. Jean-Claude Rolland a mis sur toutes choses tant de passion intelligente de l'analyse, que l'ensemble s'est mis à ressembler pour moi à une lumineuse tyrannie, et à son droit chemin. Lorsque Jean-Claude Lavie, à qui je racontais mon désarroi, m'a demandé comment tu expliquais l'effet interprétatif sur le patient d'une porte lointaine qui claque dans l'appartement de l'analyste, j'ai retrouvé dans ce courant d'air même un peu de liberté.

Faire ce pas, et le suivant du détachement de l'image, voire de l'arrachement à l'image, en séance et ici, du moins dans ce qui est censé m'opposer à Jean-Claude Rolland, car le problème est aussi que je ne vois pas ce qui nous oppose, puis que je le vois trop, puis que je ne le vois plus et que j'aurais pu aussi bien intituler mon travail « l'ours blanc et la baleine », sinon « le jour et la nuit ». D'autant que ce qui nous oppose n'est jamais que... l'interprétation que je fais de ta pensée, et qui est que par moments, mais par moments seulement et c'est là le problème, ma représentation de ta représentation de l'analyste en séance est celle d'un effacement de sa personne au profit d'une pureté en quelque sorte originelle de l'inconscient conflictuel du patient, au profit d'un inconscient révélé (je force le trait) et bientôt d'un adamisme des mots et du langage. Je pense que tu pourrais presque paraphraser ce que Freud écrit des mots de l'amour pour l'amoureux, en disant que les mots du conflit doivent s'inscrire sur une page blanche où aucune autre inscription de conflit n'est tolérable — sauf à forcer le différend.

Un mot du roman de Bergounioux : le héros, un bûcheron, est un simple d'esprit, mais un simple d'esprit amoureux qui, pour, un jour, pouvoir parler à une image, image secrète à peine entrevue, marmonne, répète, tout en coupant des arbres de leurs racines, les phrases d'une grammaire française qui le coupent de son patois natal. L'évocation de ce roman est

peut-être due, cher Jean-Claude, à ce que j'ai senti mon esprit réellement si pauvre après ton travail. (C'est aussi, puisque adresse transférentielle il y a, une déclaration, imprévue dans ses termes, du fort faible que j'ai pour certaine image de toi — et pour toi.) Mais c'est également un lieu du problème de l'interprétation : s'écarter, se couper de ses racines, tel est sans doute effectivement une des théories qui s'impose à moi et que peut-être j'impose, sans trop le voir, au patient, en lui parlant, ou en me taisant aussi bien ; et, dans le transfert même que je fais sur lui, m'écarter alors paradoxalement de mes racines, renoncer au fantasme des racines pour dire quelque chose qui n'était pas au programme de « ma langue » mais qui était au programme de la sienne un jour d'absence où les choses sont devenues vagues, désertes, indifférenciées, en même temps qu'elles étaient repeuplées par les formes trop précises des mots — les mots où elles continuent de s'échouer, en quelque sorte par obligation, puisque si le passage de l'inconscient au préconscient est une affaire de langue, ce n'est pas tant une affaire de dictionnaire que de grammaire : pas tant une affaire de mots que d'articulation entre les mots. Et aussi banales et usées, aussi familières à moi-même que soient les formulations que j'utilise alors, elles m'apparaissent comme des phrases qui ne m'appartiennent pas et qu'il faut que je dise opiniâtrement, péniblement, obscurément, des phrases dérobées à la grammaire non fixée d'une autre langue — dont je reconnaitrai plus tard qu'en même temps elle était et elle n'était pas la langue que nous parlons, mais une langue d'attente, à la fois particulière et d'une très grande généralité, une langue qui, je crois, expose, dans sa difficulté même à être parlée, que rien ni personne n'est assez bien enraciné pour échapper à la commune condition. Je me sens loin, très loin, tu sais, de ton lieu de l'« absolu discursif » qui a pour moi quelque chose de terroriste (pour autant que je comprenne ce que ça veut dire, puisque les deux sens de « discursif » sont strictement opposés, à savoir : 1. Qui tire une proposition d'une autre par une série de raisonnements successifs ; et 2. qui ne s'astreint pas à une continuité rigoureuse et procède par digressions) — loin de l'absolu discursif qui n'a peut-être d'absolu que le fait qu'on ne sait pas auquel de ces deux adjectifs donner la valeur du substantif —, je me sens loin de l'absolu discursif et tout pétri de la matière même d'une hésitation relative, ou d'une perte relativement hésitante où le fragmentaire du discours analytique, sa discontinuité, son incohérence même n'a de réalité, quand c'est le mien, que parce que dans le même temps *je suis convaincu, dans une nécessaire illusion, que je transmets un contenu* (même si c'est un contenant) *en parlant avec des phrases à quelqu'un qui m'écoute dont je construis l'histoire*, mais où ce qui agit est d'une autre nature, et on peut dire que chacun des mots que je viens d'employer —

convaincu, transmettre, contenu, en parlant, phrases, quelqu'un, je, me, écoute, construis et histoire —, chacun de ces mots est dans un rapport incertain avec son effet. Dans la blessure même de cet agissement qui s'effectue *souvent* à mon insu (souvent: ça serait plus simple, pour la tenue de la théorie, si c'était *toujours* à mon insu), il me semble que je retrouve l'enfance et cette condition du langage humain qu'est la *séparation imparfaite*. Séparation d'avec les théories indispensables qui côtoient ou assurent ma prise de parole — ou de silence — (et à ce propos, je ne vois pas, Jean-Claude, comment, après avoir fait un pareil et précisément si intime exposé, tu peux soutenir que toi, tu n'obéirais pas aux suggestions de tes théories, ne serait-ce que la théorie qui te fait écrire que (je te cite) : « L'interprétation *visé* le changement psychique dont le modèle par excellence serait le passage d'une représentation inconsciente dans le préconscient », doublée de la théorie qui te fais continuer en disant que « nous serions tous d'accord là-dessus »). Séparation imparfaite, donc, d'avec les indispensables théories. Surtout, séparation imparfaite d'avec l'image, imparfaite car en même temps exactement se produit la quête de sa réinstauration imaginaire : cette simultanéité situe, pour moi, un lieu de l'interprétation moins absolu, moins mythique aussi et *plus proche de l'enfant* que de l'infantile — ce qui est, je pense, la raison de son action éventuelle sur l'infantile. En sorte que le décentrement — le « décentrement du discours par rapport au sujet du discours et de son interlocuteur » (je te cite) — ne me semble pas plus le lieu de la séance que je ressens comme un peu sacralisé(e) par toi que le vague terrain de l'ontologie quotidienne, si je peux ainsi parler. Quant à l'intimité de l'interprétation, et à l'obstacle majeur de notre intimité, à toi et à moi, pour qu'un débat sur l'interprétation soit possible, je suis d'accord, du point de vue où ce que tu appelles « point ultime d'origine et d'échouage de toutes théories », je l'appelle représentation de la scène primitive. Mon « vague terrain », ou terrain vague — ma nuit furtive —, et ton « lieu ultime », ce sont des scènes, pour nous à jamais décentrées, où nous avons été, je ne sais s'il faut dire saisis ou dessaisis, construits ou défaits par nos propres interprétations. L'interprétation des origines n'est pas l'origine de l'interprétation, mais elle en est l'investissement et le chemin, la ravine ancienne où se collectent avec entêtement les eaux du nouvel orage.

Furtiva nox : le latin est venu encore une fois habiller une représentation sexuelle, et faut-il que ton travail m'ait dérangé pour que je me sois ainsi replié dans une langue morte que mes

parents ne connaissaient pas, et dans laquelle j'ai tenté de les... enraciner, eux — et leur scène vivante.

Je vais être opiniâtre et lent, retrouvant la sorte d'entêtement que je peux avoir quand je parle en séance, ce qui n'a pas toujours été le cas, ce qui l'est depuis que je ne crois plus que la parole de l'analyste est oraculaire, mystérieuse, révélée, depuis que je crois qu'on peut apprendre à parler en séance (2), depuis que je crois qu'apprendre ce n'est pas hériter et acquérir, mais dérober ; en même temps qu'on est soi-même volé de sa pensée, c'est-à-dire de sa maîtrise, c'est-à-dire depuis que je sens qu'apprendre à parler, c'est accepter d'exposer sa défaite parce qu'on repart sans cesse d'une *image* et de ce qu'elle dérobe à la pensée. Je me réfère là en particulier à ce que Pierre Fédida a développé (c'est-à-dire au souvenir que j'en ai gardé), à Vaucresson, d'une « image matricielle » à l'aube de l'interprétation. Aussi bien n'est-ce guère ou pas avec ma langue que j'écoute un patient, — la langue, c'est pour plus tard, et c'est une langue incongrue, une langue intermédiaire au sens winnicottien, créée dans la mesure où elle était déjà là, et que j'oublierai d'ailleurs très vite sauf dans les séances mêmes, et même s'il m'arrive de m'en souvenir et d'en dire quelque chose dans un exposé comme je le ferai tout à l'heure, ou dans un article, même si alors les mots mis à la suite les uns des autres peuvent avoir un sens, je suis frappé dans une relecture ultérieure du texte que j'ai écrit par la gêne de ne plus très bien savoir ce qui était si fortement en cause lorsque ces mots ont été dits. C'est retourné à la furtivité.

Je vais reprendre encore une fois l'exemple de construction donné par Freud dans l'article de 1937, exemple détestable que tu dois détester, cher Jean-Claude, puisque non seulement il est imposé à Freud et à son patient par une théorie, mais aussi parce qu'il ressemble singulièrement à un dialogue explicatif entre deux Moi, qui tombent sous ton soupçon que la faute de l'analyste serait de vouloir que son Moi et le Moi du patient marchent d'un même pas. Je rappelle donc que dans cet article, Freud écrit que « la raison pour laquelle on entend si peu parler de « constructions » dans les exposés de la technique analytique, c'est qu'au lieu de cela on parle d'« interprétations » et de leur effet. Mais à mon avis, continue Freud, le terme de construction est de beaucoup le plus approprié. » Voici l'exemple de construction qui vient alors, et que vous connaissez bien : « Jusqu'à votre énième année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception.

2. Freud, dans la *Selbstdarstellung*, chap IV « Ainsi se constitue dans le cadre du travail analytique un art de l'interprétation dont le maniement concluant demande certes du doigté et de la pratique, mais qui n'est pas difficile à apprendre (*die aber unschwer zu erlernen ist*). »

Votre mère vous a quitté pendant quelques temps et, même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous » — « et ainsi de suite » écrit Freud. Pas de mention de l'usage d'un quelconque transfert. C'est en quelque sorte comme ça ! Freud ne devait pas être commode en séance. Un jour il a fait une interprétation à Joan Riviere — c'est elle qui le rapporte —, et elle, elle a fait une objection à cette interprétation. Alors il a dit, en séparant le mot : « It is *un-conscius* » ! L'intérêt de cette réaction si personnelle (celle de Freud : quoi de plus personnel pour lui que l'inconscient), l'intérêt de cette réaction, pour nous dans ce débat, tient uniquement à ce que le patient, ici la patiente, en a fait. Elle en a fait quelque chose de très grave pour notre propos. Mais prenons-nous d'abord à imaginer ce que nous aurions fait, nous-mêmes, si, après que Freud nous aurait dit « Jusqu'à votre énième année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère », nous ayons répondu : « Je ne m'en souviens pas », ou bien « j'avais cinq mois quand elle est morte », et qu'il ait martelé : « C'est in-conscient » ! Je ne sais pas, Jean-Claude, comment ton complexe paternel aurait réagi, pour ne rien dire du mien. Mais Joan Riviere, elle, devant ces trois mots suggérés à son analyste par Dieu sait quoi, un peu la théorie, un peu l'agacement, un peu la langue muette de l'infantile de sa patiente, va-t-en savoir, avec ces trois mots elle a fait une... interprétation : elle raconte en effet qu'elle s'est sentie débordée parce qu'elle a réalisé alors tout d'un coup qu'elle n'avait *rien su et rien vu*. Les détails manquent pour en dire plus, mais j'imagine qu'elle a *exporté la situation de la séance vers une scène de l'enfance*. En tout cas, le mouvement est pour moi celui-là, un mouvement d'exportation à partir d'une situation transférentielle, aller de l'infantile, ou de l'infans, qui est maintenant et ici vers l'enfance où il n'a pas eu lieu et où nous ne sommes pas admis.

L'exemple de Joan Riviere est sans doute léger, mais il est éminemment dérangeant. La visée que nous avons quand nous intervenons n'a pas de rapport a priori avec l'effet de notre intervention. On peut dire jusqu'à votre énième année, ou on peut dire Grouscha, ou on peut se taire là où le père aurait vivement réagi, et quoi ? Idéalement, une infime modification du discours du patient. C'est infime *puisque'il ne lui vient que ce qu'on attend de lui*, et de tout patient, à savoir une association, ce que Freud appelle « ein Auch », « un aussi ». Et c'est *idéal*, car comme le soulignait Edmundo Gómez Mango dans son travail sur la perlaboration, la « reprise » est en fait bien souvent « perdue », soit que les choses ne se déroulent pas comme dans les livres, soit que nous ne soyons pas ou plus là quand elles se déroulent.

Au moment précis où je pensais à ce développement de mon exposé, une ancienne patiente m'a téléphoné : elle voulait me donner de ses nouvelles, qui ne sont pas très bonnes. Elle était venue me voir en 1980, après la découverte d'un cancer, qui a guéri. Deux ans après la fin d'une analyse qui m'a semblé sans début ni fin et bien peu « analytique » — plutôt une longue et vitale présence de quatre, puis trois séances hebdomadaires —, elle a fait un autre cancer, situé ailleurs que le premier, et de nature différente, qui a également guéri. Et là, elle m'apprend qu'un troisième et petit foyer vient d'être découvert. On parle un peu, et elle me dit que depuis quelque temps, ce que je lui avais dit, et même répété sous la forme d'une construction reprise sans me décourager, à propos d'un rêve récurrent d'emménagement dans un appartement où l'entrée était la chambre (mon bureau donne directement sur un palier), et où, d'une façon ou d'une autre, elle se sentait en faute vis-à-vis du propriétaire, ce que je lui avais dit se mettait à faire le ménage dans son esprit, elle ne savait pas très bien comment me dire cela, elle ne restait plus bloquée dans l'entrée et elle avait cette impression de découvrir une liberté débutante et « rassemblée », c'est son mot, dont elle voulait me faire part — et c'est idiot, mais cette fois je suis inquiet, comme si on était plus exposé en étant rassemblé, plus fragile en étant vivant.

Pour revenir à mon propos, j'ai pensé à ton expression si juste, Jean-Claude, que se souvenir, c'est se rassembler, puisque ce qui est refoulé n'est pas le contenu du souvenir (cf. le fameux « cela, je l'ai toujours su »), mais les *articulations* qui donnent son statut au souvenir. Et au passage, et à propos des articulations juste te faire remarquer que le constructeur de la *Konstruktion* allemande n'est pas un architecte qui, comme tu le dis, édifie ou restaure un bâtiment. C'est plutôt un archéologue, et on entend mal en français la *Konstruktion*, qui a plus le sens d'une construction grammaticale et vise précisément les *articulations* entre des fragments, de phrases ou de ruines. Dans l'inconscient dominant les disjonctions et manquent les conjonctions qui, elles, œuvrent dans le préconscient.

De sorte que même si l'analyste qui « construit » et communique ses constructions tente pour ainsi dire volontairement de se substituer au conflit spécifique et secret du patient, conflit entre ce qui parle et ce qui est sans parole en lui, même si l'analyste le vole de son conflit en contraignant, comme tu le dis très bien, scènes et motions sexuelles à venir en mots, même si l'analyste cherche une « commune mesure », en méconnaissant résolument ce que tu appelles le différend et la conversion de l'infantile en discours, le patient se réserve cependant la possibilité de trouver fausse, ou inadéquate, ou trop générale la

construction opiniâtre de l'analyste maladroit, parce que les fragments ne pourront pas s'articuler si l'articulation proposée par la construction n'est pas la bonne ; ou bien, comme dans le cas de la personne qui m'a téléphoné, le patient pourra la tenir séparée dans une temporalité fragmentée, en quoi d'ailleurs il retrouve peut-être la temporalité même, en plusieurs temps, de l'événement psychique.

Un des intérêts de la construction est ainsi qu'elle permet à l'analyste de se tromper (cf. par exemple le témoignage d'un analyste pourtant plus architecte qu'archéologue, Winnicott, qui souligne que c'est en réaction aux défaillances et aux erreurs de l'analyste que le patient, dans le transfert, peut éprouver, pour la première fois la crainte, l'agonie, d'un effondrement qui a déjà eu lieu — sans avoir trouvé son lieu en lui, et dont il n'a aucun souvenir). L'analyste qui fait ce que tu appelles une interprétation analogique en reprenant un mot ou un groupe de mots du patient, ou en reprenant un morceau de son silence aussi bien, ne peut en quelque sorte se tromper. Sa mauvaise pente serait d'en arriver à parler sous l'emprise d'une théorie de l'immanence. En s'effaçant devant la conversion conflictuelle de l'infantile du patient en discours, ne prendrait-il pas en effet le risque involontaire de laisser son propre infantile se convertir directement, sans médiatisation articulable, en « Moi Mage » guidé par l'étoile ? On ne sait pas de façon certaine qui a dit : « Grouscha », Cela aurait été dans le sens de ta théorie que l'Homme aux loups, parlant des poires, dise : « Grouscha », que Freud dise alors : « Grouscha » et que ce soit dans cette analogie ricochante du familier sur l'étranger que l'Homme aux loups d'un coup retrouve le nom de la bonne, et la scène de l'exhibition de son pénis, urinant peut-être soigneusement dans le baquet, ou à côté... Mais il semble bien que ce soit uniquement l'Homme aux loups qui ait dit Grouscha et se soit alors souvenu.

Mais le plus intéressant ne serait-il pas que la construction fautive de Freud soit à l'origine de cette retrouvaille avec Grouscha ?

Dans le chapitre VIII de l'*Histoire d'une névrose infantile* dont Jean-Claude a fait, en la fractionnant, une lecture tendue, Freud dit qu'après le souvenir de la peur terrible du papillon rayé de jaune, il a fait — lui, Freud — une *Kombination*(3) inapte à résoudre la question posée (son but explicite en racontant son erreur est d'asseoir une fois de plus la réalité de la scène, en luttant contre Jung et contre le soupçon que c'est la

théorie de Freud qui, en influençant le patient, trouve dans le chapeau le lapin qu'elle y a mis), Mais il n'est pas du tout certain que cela ait été une construction erronée, au contraire. Freud a donc proposé la combinaison suivante : « Les raies jaunes du papillon auraient rappelé les rayures analogues d'un vêtement porté par une femme. »

Bien des mois après cette construction, tenue pour fautive par Freud lui-même, arrivent, dans ce que dit le patient, les jambes écartées d'une femme comme des ailes de papillon. Puis, un jour, le souvenir « timide et indistinct » qu'il avait dû y avoir une jeune bonne avant sa Nania, qui s'appelait comme sa mère. Plus tard encore, la rectification du souvenir, à propos du garde-manger où on entreposait les poires à la peau rayée : les poires se disent Grouscha, la bonne s'appelait Grouscha etc. On peut alors percevoir que la construction fautive de Freud est archéologiquement exacte, mais incomplète. La construction complète et impossible aurait été : « Les raies jaunes du papillon auraient rappelé les rayures analogues d'un vêtement porté par le *nom* d'une femme » (= le nom d'un fruit dont le vêtement est la peau). Et pour aller dans mon sens, Freud l'aurait fait précéder par : « L'excitation que vous me cachez si bien ou si mal quand vous pensez à une raie jaune me donne l'idée qu'un jour... » Et il aurait conclu : « D'ailleurs, souvent, les petits garçons... » etc., ou « et ainsi de suite ».

Vraie question : n'est-il pas pensable que ce soit *en se substituant* partiellement au différend (mais peut-il jamais y avoir de substitution totale ?) que Freud ait rendu possible la redécouverte de Grouscha, et le plein effet des articulations de ce mot, pour autant que ce qui se passe *sur* le vêtement n'est que le déplacement de ce qui — aux yeux de l'enfant — manque sous le vêtement ?

Enfin, si Freud est lui-même si soupçonneux quant à cette construction de la femme au vêtement rayé de jaune, c'est aussi que, on le sait, le jaune, pour lui, le jaune de l'urine d'une petite fille, le jaune des fleurs dans la prairie, etc., est un vêtement qui recouvre l'absence de pénis. Le jaune est la couleur pour Freud de la furtivité d'une image fugace et dérobée, dans la séquence bien connue de l'effet furtif sur le petit garçon de la constatation de l'absence de pénis chez la petite fille : il ne voit rien, il nie ce qu'il voit, il atténue ce qu'il a vu (4). La construction ressentie par lui comme fautive serait un effet d'un transfert furtif de Freud sur son patient.

3. Surinterprété par les traductions françaises (dans les *Cinq psychanalyses*, PUF, 1977, p. 393 — mais rétabli dans les O.C.) et anglaises (S.E. XVII, p. 89), en effort constructif », cf. GW, XII, p. 123.

4. « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), *La vie sexuelle*, PUE, 1973. *GW*, XIV. Le petit garçon est irrésolu : *unschlüssig* (*Schlüssel*, la clef).

La place et le statut de l'image active dans cette construction du vêtement de femme rayé de jaune, est, avec le *transfert de l'analyste sur son patient et l'identification de l'analyste à son patient*, ce qui constitue le moment nocturne furtif de l'écoute, où se forme, en s'en déprenant partiellement, la construction. C'est un moment d'« évolution régressive », comme l'est toute nuit, (Cette expression d'évolution régressive est de Freud dans un autre contexte.)

Enfin! Voilà bien des grandes affirmations, même si elles prennent parfois la forme de questions : faut-il que cela fasse peur, de débattre ! Comment savoir si ce qui me mène n'est pas simplement la mise en place, l'institution permanente d'une tautologie : non pas quelque chose comme Grouscha n'est que Grouscha n'est que Grouscha n'est que Grouscha... où il y aurait quand même du différend, mais plutôt l'enfantin : *ma Grouscha n'est que ma Grouscha n'est que ma Grouscha...*

Et justement, je voudrais maintenant parler de la séance d'une patiente, encore une patiente : ce doit être ma théorie de l'apprentissage, que seules les femmes m'apprennent quelque chose parce qu'une femme nostalgique m'aurait tout appris, sauf à me séparer, laissant le soin à ma théorie de la séparation de résoudre la question de savoir à quoi sert un homme.

C'est une séance ordinaire, au sens où les choses y sont quand même bien moins définies et affirmées que lorsque nous en parlons. C'est aussi une séance où, pour reprendre tes mots, l'infantile névrotise la langue.

C'est au retour des vacances d'été. Elle a fait des photos de vacances. Mais elle a aussi fait des photos de Jean-Jacques en érection, et elle n'arrive pas à savoir où elles sont. Elles ne sont pas dans la bobine de Rome. Elles ne sont pas dans la bobine de Venise. Elles ne sont pas dans celle que j'ai confiée à Yves (elle travaille dans une entreprise de médias où il y a un département photo). L'énumération continue, et assez vite, elle ânonne (j'ai depuis longtemps une construction tue concernant son ânonnement) : « Elles ne sont pas dans la pellicule de la FNAC, elles ne sont pas dans celle de la Bar Mitsva (!). J'ai regardé dans mon manteau beige, j'ai regardé dans la veste que j'avais dimanche, j'ai regardé dans le sac vert... » J'interromps l'énumération avec, certainement, un fragment de théorie mélangé à un fragment de quelque chose de plus obscur, une image visuelle, faite à la fois d'une petite fille que les hommes, ou la question des hommes, rend idiote, et de la manière dont elle s'y prend avec moi pour devenir inintéressante quand ça m'intéresse. Je dis : « L'image de Jean-Jacques en érection ne doit être en contact avec aucune autre. » Ça ne passe pas du tout. Je « développe » avec un

contre-exemple, je dis : « Vous ne m'auriez jamais parlé de l'érection de Jean-Jacques si cette image n'était pas perdue. » Mon intervention a pour résultat de la rendre franchement bête. Elle me répond quelque chose qui me fait éprouver un soulagement à l'idée qu'aucun de mes collègues n'est présent (ou que mon intervention n'entrera en contact avec aucun autre psychanalyste) : en effet, comme une élève ingrate mais qui fait un effort pour s'appliquer, elle dit en traînant : « Cela veut dire que j'ai perdu ces photos pour vous en parler » (ce qui d'ailleurs, à distance, ne me semble pas bête du tout). Je reprends alors les choses (je vous avais prévenu que j'étais lent et opiniâtre) et je lui dis quelque chose qui me semble aujourd'hui confus et incompréhensible. Mes souvenirs ne me permettent pas de retrouver (la séance remonte à plusieurs années) si je lui ai réellement dit — je crois que oui — que « dans son esprit, dans le temps de cette séance, l'image de l'érection ne rentre en contact avec aucune autre, car il y a une effervescence d'autres images d'objets perdus ou introuvables. » Ça ne veut rien dire du tout. Mais c'est dans ce brouillard confus qu'une autre idée se fait en moi, et je rajoute que « l'image de l'érection de Jean-Jacques ne peut entrer en contact avec sa fiction masculine (la fiction masculine de ma patiente) représentée par la Bar Mitsva qu'en étant vacante ». (Je pense à présent que la brève épreuve de ma propre vacance confuse manifeste dans l'intervention qui précède, a été un temps de transfert, je parle de mon transfert sur elle, pour moi nécessaire à l'élaboration de l'intervention suivante). Donc, après que j'aie dit que l'image de l'érection de Jean-Jacques ne peut entrer en contact avec sa fiction masculine représentée par la Bar Mitsva qu'en étant vacante, elle dit : « Dès que je commence à comprendre, je me sens bouchée. » Je lui dis : « C'est cela qui vous fait mal lors de la pénétration. » Elle me répond que pendant les vacances, elle s'est protégée de cette douleur en devenant absente, et alors le désir s'en allait, et l'ensemble de la situation n'avait plus aucun sens. Je pense alors à la platitude des souvenirs qu'elle a de son père dans son enfance. Je lui dis : « Bien que ce ne soit pas vrai, je pensais que cette absence, telle qu'elle se produit ici aussi, c'est pareil dans les souvenirs concernant votre père. » Elle est frappée par la similitude : « Dans les images qui me restent de lui, il n'y a pas de tension. » Je dis : « Eh bien ça doit être pareil pour la photo de Jean-Jacques : l'absence de photo ne veut pas dire qu'il n'y avait pas d'érection, l'absence de tension dans le souvenir ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de tension. » (J'ai transcrit tel quel mon charabia et mes fautes logiques.)

Ce fragment de séance est relativement représentatif, bien que je sois éventuellement plus silencieux, et que même je sois

capable d'émettre avec succès des fusées analogiques, comme « Grouscha » ou encore « ardu ». Mais dans ce fragment, je peux d'abord me faire le reproche de chercher des évidences à mes croyances, au lieu de chercher du nouveau, ou mieux encore, de ne rien chercher du tout. Mais je ne vois pas comment je pourrais me passer de mes croyances ni du doute qui me fait parler pour en quelque sorte les vérifier. François Gantheret nous dira peut-être si dans l'exemple devenu paradigmatique pour nous, de sa reprise si opérante du mot « ardu » (5), il faisait autre chose que chercher une évidence à ses propres croyances : je veux dire si cette intervention allait dans un autre sens que celui de sa conception de l'analyse. En tout cas, une différence : mes croyances sont moins condensées ; à mes yeux du moins, elles s'exposent à mesure que je parle. Dans la spirale de ces croyances, il y a aussi celle que je rejoins *la technique freudienne de la suggestion*. Une question singulière à ce sujet est que Freud tient parfois pour équivalents la suggestion et le transfert. Par exemple, dans la *Selbstdarstellung*, il écrit : « Il est tout à fait exact que la psychanalyse travaille aussi par le moyen de la suggestion, comme d'autres méthodes psychothérapeutiques. Mais la différence est qu'ici, on ne s'en remet pas à celle-ci — suggestion ou transfert (mes italiques) — pour décider du succès thérapeutique. Elle est bien plutôt utilisée pour inciter le malade à produire un travail psychique — à surmonter ses résistances transférentielles. » (6) Mais alors que la suggestion est dirigée ou vectorisée de l'analyste sur le patient, le transfert est vectorisé du patient sur l'analyste. C'est pourquoi j'aurais besoin d'introduire là une distinction. A partir de la note de Freud que dans le transfert du patient, « on peut reconnaître le facteur dynamique que les hypnotiseurs ont appelé suggestibilité » — *Suggestierbarkeit*, j'aurais tendance à garder « suggestibilité » pour ce qui concerne la compréhension du transfert du patient sur l'analyste, et à comprendre le mot suggestion avec le *transfert de l'analyste* — transfert, et non contre-transfert. Ce transfert de l'analyste sur le patient a deux parts. Une part va dans le sens de l'analyse, l'autre dans le sens de la personne de l'analyste : elle est en quelque sorte privée. Dans la séquence que j'ai rapportée, c'est la part privée du transfert que je fais sur ma patiente qui, je pense, me fait parler à un moment pour ne rien lui dire, me fait parler en m'absentant de ce que je dis. Là, oui, je veux probablement obtenir quelque chose d'elle qui ne la concerne pas : c'est un moment pénible, un trouble de parole pendant lequel je continue à dire des mots, en me séparant. Mais sans ce temps de la

séparation — d'avec l'image visuelle et parfois sonore, à la fois complexe et naïve, sur laquelle je m'appuie pour lui parler —, sans ce mouvement de séparation, qui autorise pour moi un mouvement d'identification fortement éprouvé, je pense que l'analyse fera bientôt, ou de temps à autre, partie intégrante de la répétition.

Qu'est-ce que c'est que cette identification ? Qu'est-ce que c'est que cette « image » ?

Sans savoir ce qu'est cette image, je peux déjà dire où elle se trouve : à mi-profondeur, dans la pièce où je travaille, elle est en bas, plutôt verticale, pas très haute — si par une sorte de folie (plus grande encore que ce que je raconte) j'imagine que je me lève, elle ne m'arrive pas à la taille. Elle est immobile, mais je peux tourner autour, du moins dans les cent quatre-vingt degrés de l'espace situé en avant d'elle : je ne peux pas passer derrière elle. Elle a la luminosité d'un clair obscur où je la devine, et comme dans un souvenir, je peux me voir la voyant. Elle est dense mais légère, rien d'obsédant sauf si elle concerne la « part privée » de mon transfert sur le patient : dans ce cas, elle s'impose à moi, et j'y reconnais une image de mon passé, d'ailleurs elle me semble alors plus grande que moi. Sinon, je ne peux pas dire qu'elle s'impose à moi mais je ne peux cependant pas jouer avec elle, je ne peux pas la modifier, ni la faire disparaître ou revenir, à mon gré, comme c'est par exemple le cas des images délirantes qui se forment sur le papier peint quand on a une grosse fièvre, ou comme c'est le cas avec certains rêves que l'on peut recommencer en les dirigeant jusqu'à en modifier le cours. Cette image n'est pas inconsciente, elle est à la surface de la conscience. Avant d'en percevoir l'existence, dans un travail où j'étudiais les relations entre construire et deviner, je me référais à un appui visuel plus vague, quelque chose que je verrais sans accommoder. Encore à présent, ce n'est pas forcément très distinct. Mais quand cette image est distincte, je pourrais dire qu'elle représente le patient enfant en train de... quelque chose — car c'est là que je perds l'image et retrouve la pensée, qui devine et élabore l'histoire d'un petit enfant dans une *enfance de l'infantile*, en train de rejoindre et de disjoindre, une enfance d'avant les solutions névrotiques. L'humanité de ce petit d'homme qui se tient à l'aube d'une scène me fait — qu'on me pardonne — battre le coeur. Son excès de lieu même m'indique qu'il s'absente, qu'une disparition perplexe se fait en lui, qu'il est en train de renoncer à accommoder — ou à débattre : il n'aura pas pu *prendre* son débat *sur le fait*, trop furtif — pas capable, trop difficile. Son excès de lieu sensoriel

5. François Gantheret, « Traces et chair », *NRP*, n° 40, *L'inachèvement*, Gallimard, automne 1994.

6. *Sigmund Freud par lui-même*, Gallimard, 1984, pp. 72 et 73. *GW*, XIV, pp. 68 et 69.

excès de lieu sensoriel pour moi m'indique qu'il reste sur le seuil de la scène, empêché de faire le pas suivant, il reste là et son renoncement, dès qu'il s'ébauche, est remplacé par le bénéfice coûteux d'une théorie refoulante. Je construis en la devinant cette scène où il n'a pas eu lieu, je construis la théorie de son refoulement. Sur le seuil de cette scène, se creuse en lui la place qui accueillera le phénomène universellement humain du transfert. En parlant, je tenterai d'exporter dans un événement d'une enfance devinée ce qui agit transférentiellement, sur moi et dans la séance transformée en seuil.

C'est un peu tout cela — y compris l'allure psychologique de ma description — que j'appelais évolution régressive (allure psychologique de ma description qui est une fantaisie psychologique et non un fantasme métapsychologique ; pour une métapsychologie de cette image, je me référerais à ce que disait Pierre Fédida aux derniers Entretiens, que le psychisme est

insupportable et que l'image se constitue sur sa fragmentation en petites quantités (cité de mémoire). Je peux essayer de comprendre mon évolution régressive fugitive avec ce que, dans *Le Stade du miroir*, Lacan dit de l'identification ; («...») une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme ; à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image. » J'assume l'image, puis je m'en dépend. Mais en poussant plus loin l'analogie avec l'identification ainsi décrite, je pourrais dire que « je », mon je s'aliène quelque peu à cette assumption. Lorsque je reviendrai à moi, je reconnaitrai, dans ce qui m'a uni à l'image — et à la construction par où je me sépare d'elle —, je reconnaitrai « la *statue* où je me projette, les fantômes qui me dominent, *l'automate* où tend à s'achever le monde de ma fabrication » — j'ai pris ces mots à une belle phrase du *Stade du miroir*, Je reconnaitrai statue, fantômes et automate — ou peut-être attendrai-je pour cela un autre jour, un jour plus clair, plus neuf et plus courageux.

On déménage

ou les conséquences des mini-traumatismes cumulatifs sur l'établissement du narcissisme et les processus dépressifs

Annie Anzieu

Lorsqu'il m'a parlé de Grégoire, son futur analyste se demandait si cet enfant avait besoin de son aide. Il ne lui semblait pas en souffrance malgré les péripéties de sa vie encore bien courte (il avait à peine six ans). Ses parents avaient changé plusieurs fois de résidence depuis sa naissance. Une petite sœur était arrivée récemment. A cette occasion, on avait laissé Grégoire quelques temps à sa grand-mère qu'il aime bien. Puis il est entré à l'école à l'automne. Et c'est là qu'on a remarqué que malgré son application et sa réussite, il est parfois agité et parfois absent de l'activité des autres enfants. Il lui arrive aussi des moments d'énurésie. L'analyste qui s'adressait à moi pour un avis de prise en charge trouvait ce tableau banal et me questionnait sur la nécessité d'une aide au petit garçon. Je fus surprise moi-même de la vivacité de ma protestation et de dire : « Vous trouvez que tout ça n'est rien pour un petit enfant ! »

Nous avons alors repris point par point l'histoire de Grégoire depuis sa naissance, fait l'addition des incidents dus à l'entourage, de ce que nous avons pu apprendre des réactions de l'enfant. Tout ce passé me semblait déjà lourd. Et nous avons travaillé à comprendre les désarrois de Grégoire et prendre conscience qu'il lutte contre la dépression.

A quelque temps de là, j'écoutais Cheryl, puis Kate, d'une oreille qu'un nouvel intérêt rendait plus attentive. C'était en moi, dans l'espace des identifications contre-transférentielles, comme la puce d'un ordinateur qui chercherait une référence. Grégoire me revint à l'esprit lorsque Kate reprit son refrain, qui jusque-là me paraissait insipide, sur les déplacements fréquents de sa famille pendant sa petite enfance. Déplacements dont les raisons lui restent encore mystérieuses et soulèvent en elle des doutes épais qui lui font adresser à ses parents de violents reproches. Elle redit sa souffrance lors de sa mise en pension vers huit ans, lors de la naissance de ses sœurs. Cheryl me tenait à peu près le même discours, avec une revendication plus aiguë à mon égard. Pendant les séances, le vécu de mes patientes me rappelait obscurément les déménagements de mes propres parents, liés à la progression rapide de mon père

dans sa situation professionnelle. Je repris pour moi-même, en dehors des séances, bien entendu, le compte et le repérage des déménagements multiples et rapprochés de ma propre famille. Je m'embrouillais. Je n'organisais mes souvenirs qu'avec de grands efforts. Je ne m'y retrouvais pas. C'est ce petit sentiment d'étrangeté qui fit germer mon intérêt pour une problématique qui n'était pas apparue comme telle dans mes propres analyses et qui m'entraîna à un petit travail auto-analytique dont j'espère pouvoir faire profiter mes patients. Cette élaboration personnelle m'a conduite à remarquer une nouvelle fois combien on ne porte pas attention aux mouvements dépressifs de l'enfant jeune, mouvements masqués par de nombreux symptômes, souvent somatiques (anémie, maux de ventre, primo-infection, eczéma ou asthme). Mais j'ai aussi prêté attention à la répétition des changements de l'environnement et au trouble qu'ils apportent dans l'équilibre instable du moi de l'enfant, sans doute dès son plus jeune âge. Il paraît possible de rapprocher ce genre de difficulté de la situation de sevrage, dont on connaît bien l'importance. Et, de fait, les processus de séparation sont toujours remis en cause dans les épreuves de changement imposées par la banalité de la vie ordinaire, aussi bien pour l'adulte que pour l'enfant.

Si la prise en considération des processus précoces et primaires est plutôt le fait de Melanie Klein et de ses successeurs qui les ont mis en valeur, c'est après Freud, qui lui-même n'a jamais négligé l'importance des premiers conflits. Il avait clairement noté chez l'enfant à la bobine l'angoisse liée à la disparition de la mère puis du père. Que Freud ait rattaché cette angoisse au conflit œdipien et à la castration ne peut éviter de penser que ce petit garçon ait éprouvé un mouvement dépressif devant la disparition incompréhensible de ses parents. Freud (1) classe les angoisses de séparation parmi les « situations traumatiques paradigmatiques » et affirme qu'on doit les envisager par rapport à la réalité psychique interne. Le jeu a été utilisé par l'enfant pour maîtriser de manière mégalomane l'angoisse suscitée par l'absence de ses objets d'amour, puisque c'était alors sa préoccupation fondamentale.

1. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, 1914, Paris, PUF, p 102.

Une question s'est posée à moi dans les cures des enfants aussi bien que des adultes dont j'ai constaté les déséquilibres psychiques dans les conditions que je viens d'exposer, et en fonction de la structure qu'ils me semblaient présenter : c'est la question du lien entre la construction narcissique, les défauts qu'elle me semble présenter dans ces cas, et les défauts de l'étayage du moi par l'environnement dans les circonstances répétitives de mini-traumatisme.

Les angoisses d'un enfant petit, liées à des changements successifs d'habitation, portent à penser que le besoin de stabilité des repères sensoriels fait partie de l'intégration d'un moi homogène. On peut se reporter à l'angoisse du huitième mois qui envahit l'enfant à la vue d'un visage étranger. L'intériorisation des traits et expressions des visages familiers structure les premières identifications du soi. Les hallucinations d'objets aimés qui vont construire l'auto-érotisme et l'objet narcissique interne se produisent dans un cadre que constituent d'abord les bras maternels, le berceau, puis le cadre de vie. Lorsque celui-ci change souvent et que brusquement l'enfant est vidé de ses repères spatiaux, son enveloppe perceptive est fragilisée et plus ou moins bien intégrée au moi. Surtout si les circonstances pratiques de la vie matérielle font qu'il se produit d'autres changements simultanés qui le concernent (mise en garde chez des grands-parents, naissance d'un frère par exemple). Le plaisir de se sentir vivre dans une identité en construction est détruit par l'instabilité de la réalité extérieure. C'est comme si l'image maternelle elle-même n'était plus une enveloppe sur la permanence de laquelle l'enfant puisse compter.

En réaction à ces difficultés de l'enfance, j'ai pu constater les symptômes somato-psychiques et comportementaux qui ont persisté chez les adultes et s'accompagnent de traits de caractère et de comportement notoires, reflets de la souffrance de la personne : sentiment d'insécurité en toute circonstance, très vite lié dans la cure à des incertitudes sur l'identité propre ; agitation de vie très intense, dans les occupations courantes comme dans la vie sentimentale ; et surtout, un trait qui se marque plus vivement au fur et à mesure que le processus analytique se développe, une obstination forcenée à revenir à une satisfaction complète, à ne supporter aucune perte, à chercher à travers tous les modes conflictuels à rétablir une homéostasie jamais atteinte, une homogénéité du moi dont la reconstruction devient le but de la cure, comme si le moi concentrait toute son énergie libidinale sur l'objet/soi.

Nous allons, je crois, retrouver la difficulté d'acquérir « l'estime de soi » dont parle Freud en réfléchissant sur le narcissisme (2).

Il s'agit sans doute chez ces patients d'une lutte intense entre le narcissisme et la mégalomanie infantile qui doit être éliminée de l'organisation psychique, et qui jusque-là les protège de manière illusoire de la désorganisation.

De quels traumatismes s'agit-il donc ici ? Il est clair que ce ne sont que des mini-traumatismes, qui agissent à bas bruit et surtout par leur répétition accélérée dans le rythme d'une vie d'enfant, qui cherche un équilibre psychique en s'appuyant sur la continuité favorable de l'entourage. Il ne s'agit jamais de traumatismes graves ou dramatiques touchant l'intégrité corporelle ou psychique (par exemple accidents corporels graves, maladies ou atteintes sexuelles de la part des adultes). Un traumatisme grave place le sujet dans un état de sidération qui, comme l'a constaté Freud, empêche la remémoration et l'élaboration de l'émotion. Dans le cas des mini-traumatismes dont il s'agit ici, le fantasme reste lié à l'émotion et le refoulement partiel permet la reprise des affects dans la cure. C'est le fait que les événements se répètent indépendamment du sujet lui-même qui devient traumatisant. Il s'agit donc ici d'étudier les conséquences de l'action intrusive et parfois désorganisatrice de la réalité événementielle sur le tissu psychique du jeune enfant.

Pour Joyce Mac Dougall, dans un ouvrage récent (3), « un événement est considéré comme "traumatique" uniquement s'il donne lieu à une réorganisation psychique d'ordre symptomatique. Ainsi un événement actuel peut-il avoir un effet traumatique s'il fait resurgir un traumatisme psychique du passé. » Dans la perspective présente où il s'agit de mini-traumatismes, on peut considérer que tout événement un peu remarquable pour un enfant, tel qu'un déménagement, la naissance d'un frère, etc., répète inévitablement avec plus d'ampleur, des frustrations précoces, ou le ressenti carenciel des lacunes de l'environnement maternel. C'est donc tout d'abord la désorganisation d'un état psychique déjà acquis sur des bases défensives incertaines qui va se produire à l'occasion d'un événement inattendu et inadmissible dans cet équilibre. Le conflit est trop intense et trop brusque pour les capacités du moi.

Si la reproduction de tels événements se produit à un rythme tel que l'enfant n'ait pas eu le temps de réorganiser des défenses adéquates contre l'anxiété récemment vécue, la détresse narcissique entraîne la régression du moi vers une réassurance sensorielle : le besoin de refuge au contact corporel, le repli sur soi et l'auto-érotisme, la recherche de repères spatiaux, et des sentiments d'abandon. Les repères affectifs sont désorganisés par la disparition des repères

2. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, 1914, Paris, PUF, p. 102.

3. J. Mc Dougall, *Eros aux mille visages*, Paris, Gallirard, 1995, p. 145.

sensorimoteurs. Les cadres de la pensée, fondés tout d'abord sur la perception sensorielle, deviennent inutilisables du fait de la modification brutale des relations d'objet. Le traumatisme devient une organisation psychique.

L'observation chez certains patients de l'accumulation d'incidents de ce type m'a rappelé l'étude qu'en a faite Masud Khan dans *Le Soi caché* (4). La visée analytique de M. Khan s'inscrit dans la ligne d'A. Freud et de Winnicott, donc dans une perspective du développement. La fréquentation analytique des enfants m'a appris que si les concepts analytiques permettent de supposer des faits psychiques originaux tels l'inconscient et les pulsions, il n'en est pas moins vrai que l'organisation psychique de l'individu varie avec son développement somatique, les contacts qui lui sont fournis par la vie sociale et les apprentissages qui lui sont proposés. La base de cette évolution restant essentiellement la relation affective initiale à la mère, ou à son substitut.

C'est donc à M. Khan que j'ai emprunté la notion de « traumatisme cumulatif ». Il en fait la source d'une forme narcissique de la névrose qui conduit à l'organisation d'un faux-self. Cette forme de pathologie est liée aux premiers mois de la vie et à la première relation à la mère. Dans les cas qui m'occupent aujourd'hui, il s'agit d'événements advenus sur une plus longue période, jusque vers l'entrée en période de latence, et surtout avec une pathologie familiale moins lourde. A ce moment de leur vie, les enfants dont il s'agit ont pu surmonter partiellement les tensions trop fortes induites par l'accumulation traumatique. Celle-ci, cependant, opère tout au long de l'enfance son action sur la formation des traits du caractère (M. K. p. 85) et de l'identité. Chez des enfants comme Grégoire, ou encore Claire qui a onze ans, on peut remarquer des failles de la personnalité qui ressemblent à des entailles pratiquées dans une écorce en formation. Leur moi présente des aspects prématurés, en particulier dans les capacités de soutien à la dépression parentale, faute peut-être de pouvoir laisser mûrir des défenses plus normales contre la relation œdipienne. Les fonctions du moi liées au développement narcissique qui s'accomplissent pendant la période de latence ne sont pas suffisamment intégrées : affirmation de soi, refoulement des pulsions libidinales, expansion des relations extra-familiales, investissement de la pulsion épistémophilique. Les défenses prennent chez ces enfants des formes extrêmes, par exemple de type obsessionnel, comme les accumulations d'activités, des ritualisations, ou une agitation dispersée, qui peuvent alterner avec des périodes dépressives.

J'ai su que les mères de ces patients, enfants et adultes, ont elles-mêmes subi de vrais traumatismes, tout particulièrement liés au deuil d'une bonne image maternelle : enfants morts, avortements répétés, perte d'un parent proche lors de la naissance du patient, mauvais traitements reçus de leur propre mère.

Dans sa vie quotidienne, l'enfant va privilégier les moments de stress qui le rapprochent de cette image maternelle bousculée, que l'accumulation des difficultés a rendue plus prégnante. La dominante dépressive s'installe comme trame narcissique de la structure du moi. L'image de soi dans les yeux de la mère, comme celle de Narcisse dans le reflet de la source, ne rencontre que l'écho trouble de la dépression maternelle. Ce reflet s'installe à l'intérieur de l'enfant. L'incertitude vitale que représente le trouble maternel ne favorise pas l'émergence d'un objet narcissique affirmé, mais peut au contraire maintenir l'enfant dans une relation d'omnipotence envers le désir maternel et d'idéalisation de cette image.

Le défaut d'étayage et les failles narcissiques

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud écrit en substance que l'expérience de détresse éprouvée par le moi à cause d'une accumulation d'excitation est identique à un traumatisme en ce qu'elle détermine automatiquement l'angoisse. Ceci entraîne dans la petite enfance une perturbation de la fonction synthétique du moi, et comme je l'ai constaté, dans la suite de la vie, des troubles de la fonction synthétique de la pensée.

La difficulté de certaines mères, du fait de leur propre dépression, est de ne pas fournir à l'enfant un étayage narcissique suffisant. La « barrière de protection », le pare-excitation, contre les stimuli internes et externes, subit de la part de l'environnement des effractions qui sont des traumatismes. La fréquence trop intense avec laquelle se répètent des incidents traumatiques de la vie met l'appareil psychique hors d'état de surmonter ou de mettre à l'écart des excitations trop intenses et trop fréquentes. L'inadaptation du moi auxiliaire maternel, ou parental, dans la petite enfance entraîne des brèches dans le pare-excitation par où va s'infiltrer l'angoisse d'un moi incapable encore de soutenir des tensions répétitives. La libido narcissique est alors désinvestie au profit de la sollicitude à l'égard de la mère. Et sans doute est-ce là une grande source de dépression, car la mégalomanie infantile décroît avec l'évolution de l'enfant et l'abandon des fantasmes œdipiens. Les besoins anacritiques de ces enfants n'ont pas

4. M Khan, *Lesoi caché*, Paris, Gallimard, 1971

été comblés. Ils réapparaissent par la suite sous forme d'angoisses identitaires, de recherches effrénées de stabilité dans des expériences de toutes sortes, multipliées à l'infini. Il semble bien que ce comportement soit l'écho de conflits éveillés par des événements répétitifs entrés en coïncidence avec un moment de la vie fantasmagique.

L'agitation qui dépense l'énergie pulsionnelle de ces enfants leur donne souvent un faux aspect d'indépendance, comme s'ils cherchaient l'autonomie de leur moi hors de la dépendance installée à la faveur des séparations répétitives mal assumées. Je me trouve donc, avec des patients adultes de ce type, devant la difficulté de préciser sur quelles bases s'établit leur narcissisme primaire, quels aspects économiques font que ce narcissisme reste fragile au point que le narcissisme secondaire est mal assuré, que même l'identité somato-psychique est incertaine et que les défenses persécutives du moi handicapent ses réalisations libidinales. Cet état masque l'inachèvement des parties du moi qui ont à soutenir l'établissement du narcissisme. La part autoritaire du sur-moi est ainsi mise en valeur, et semble conditionner, par exemple, la surestimation des acquisitions intellectuelles qui fournit un étayage factice au narcissisme.

J'ai choisi parmi d'autres le portrait de Cheryl. Ce pourrait être Kate ou Carmen. Ou même Joseph, différent cependant pour une part, à l'âge adulte, dans sa symptomatologie. Peut-être parce qu'il est un homme. Ils ont tous le même aspect d'enfant égaré dans des lieux inconnus, transporté brusquement dans des relations nouvelles et des changements inquiétants. Ce sont des personnes actives dans la vie quotidienne, efficaces, bien que souvent dispersées et angoissées, et dont la dynamique psychique tend à les faire évoluer, même si elles présentent des défenses solides, la plupart du temps de forme obsessionnelle. Ils ont en commun les désarrois d'un petit enfant abandonné dans une pension scolaire entre cinq et sept ans. Les symptômes de leur souffrance sont semblables : fragilité narcissique dans la relation qui tend à être vite persécutive, difficulté à se poser dans un lieu satisfaisant, instabilité des attachements, insatisfaction majeure de soi et de l'entourage, mal-être dans leur corps, par exemple une constipation opiniâtre et l'avidité alimentaire.

Donc Cheryl, après déjà plusieurs années d'analyse, s'installe enfin dans un lieu où elle pense pouvoir se sentir chez elle, et prendre à son compte la gestion matérielle qu'il suppose. Elle en est presque surprise. Elle rapproche cette situation de son attachement au lieu de sa naissance et à ses problèmes vestimentaires : tout changement est angoissant et prend une forme compulsive, elle n'habite nulle part, pas même dans son

corps. Le débit rapide de sa parole semble destiné à ne pas laisser de vide ni dans sa pensée, ni entre elle et moi. Le lien affectif doit être maintenu en continuité dans le transfert. Pendant l'un de ses rares silences, je fais allusion à ce qu'elle m'a dit des nombreux changements de résidence dont elle a souffert dans sa petite enfance. Elle acquiesce immédiatement, avec une sorte d'enthousiasme de cette découverte. Puis elle ajoute un souvenir pénible souvent revenu : sa détresse lorsque, à sept ans, elle s'est retrouvée égarée dans le dortoir de la pension. Elle n'arrivait plus à rassembler ses pensées, à se reconnaître dans l'espace de son corps. Elle n'allait à la selle que lorsqu'elle rentrait chez ses parents. Cette chose, à l'intérieur d'elle, elle la ressent comme une sorte d'objet transitionnel qui la maintient centrée sur elle-même dans les multiples lieux de sa vie. Ce jeu se répète à présent entre les séances avec moi. Elle ne va à la selle que les jours où elle vient chez moi. A cette époque, seul le travail scolaire a recentré son intérêt. Il est devenu le moyen de maintenir un lien de pensée, se changer en vedette dans la famille et de captiver surtout l'intérêt de son père. Et sa façon de pendant les séances chez moi, la multiplicité de ses rêves, sont, bien entendu, sa manière d'être ma meilleure élève, ma meilleure patiente, sans doute ma fille préférée. Elle m'évoque ce que D. Anzieu nomme le « pouvoir de peau » de la parole.

Nous avons peu à peu repéré que l'égarément de Cheryl était tellement énorme, certes, à cause des nombreux changements de maison et de pays auxquels elle avait dû s'adapter mais aussi et sans doute antérieurement, du fait de quelques comportements négligents de ses parents à son égard (par exemple un jour on l'oublia à l'arrêt de l'autobus au sortir de la pension). Elle parvient à associer à ce que sa mère lui a dit qu'elle est née par accident. Elle s'imagine donc être elle-même source de changements mal acceptés par ses parents, et que sa mère a pu souhaiter pour elle un changement catégorique : son avortement. A ce sujet, elle perçut, pendant un long silence, combien après déjà pas mal de temps passé en analyse, la régularité des séances et la continuité de ma présence lui ont permis d'intérioriser un sentiment de stabilité qu'elle retrouvait dans ce même silence devenu supportable.

A quelque temps de là, je dus modifier l'horaire d'une séance pour Cheryl. Et je ne fus pas surprise, et même assez satisfaite, de la crise d'angoisse et, enfin, d'agressivité que suscita le fait que nous n'avions pas pu trouver un horaire de remplacement. Lorsque Cheryl me régla ses séances, comme à la fin de chaque semaine, j'eus la surprise un peu émue de constater qu'elle croyait me devoir la séance que moi-même j'avais décommandée. Ce geste pouvait avoir bien des significations. La semaine suivante, elle évoqua son retour de pension,

pour des vacances. Elle avait trouvé un nouveau petit frère, à qui on avait donné sa chambre. Elle soupire : « J'avais l'impression qu'à chacun de ces changements je devais changer d'identité. » Kate, elle, renchérit à la même situation : « les personnes de mon entourage étaient aussi changées quand on déménageait. C'est seulement maintenant, après plusieurs années chez vous, que je commence à habiter mon corps. »

Ces ébauches cliniques mettent l'accent sur certaines formes ou éléments du moi en construction qui sont atteints par la répétition de mini-traumatismes, soit par ébranlement, soit par effacement. L'enfant ne « se reconnaît pas » dans les repères spatiaux et affectifs qui organisent son self. Les limites de soi repérables intérieurement sont dépassées et désorganisées. La mémoire ne parvient plus à les structurer. L'unité englobante du moi dont parle Freud est fracturée, sa solidité est amoindrie. La structure déjà acquise péniblement est mise en danger, comme par l'ébranlement de la charpente soutenant l'édifice. Dans le cas des trois femmes, la féminité est mise en question sévèrement. L'espace interne, représentant la cavité féminine, n'est pas investi comme lieu de plaisir. La confusion enfant-fèces persiste comme mode d'investissement narcissique de soi. Seule leur maternité accomplie chez les femmes, et une réussite professionnelle visiblement porteuse d'argent chez les hommes, revalorise narcissiquement le contenant fantasmatique de soi.

« Les perturbations auxquelles est exposé le narcissisme originaire de l'enfant »⁽⁵⁾ sont trop fréquentes pour être élaborées à la suite par un moi encore en formation. L'accumulation traumatique agit comme un impact répété sur le même point de représentation de soi dans l'enveloppe psychique. Celle-ci est perforée, disloquée, ébranlée. La blessure concentrée au point d'impact ne peut se cicatriser du fait de la répétition. Pour surmonter la souffrance du moi, le sujet utilise des comportements compulsifs. Il reporte son angoisse sur des objets extérieurs, par exemple des amis qu'il rejette successivement comme pour remettre en jeu l'expérience d'une perte qui ne serait pas celle de soi-même. Ainsi Kate se fâche successivement avec les différents membres de sa famille, perd ses clés, son sac, ses papiers. Cheryl change de partenaire amoureux si vite qu'elle m'en donne le vertige. Je suis égarée moi aussi dans ces remous successifs. Il me semble que ces façons de faire sont le signe d'une manière de ne pouvoir être. Je pense à Winnicott qui insiste sur la nécessité d'être avant de pouvoir faire. Le narcissisme précoce de ces personnes est trop mal fondé pour ne pas se déstructurer à chaque attaque venue de l'extérieur.

Dans ces circonstances répétitives, l'édifice ébranlé par déracinement du narcissisme d'étaillage me fait penser à une insuffisance du pare-excitation qui peut être une cause de la fragilité de base des défenses contre les angoisses d'être disloqué. J'ai retrouvé dans le contenu des séances de mes patients l'évocation d'une dépendance majeure à des images parentales trop excitantes : jeux corporels empreints de sensualité, confidences maternelles sur la sexualité conjugale ou extra-conjugale, participation de l'enfant à des décisions dans la vie du couple ou dans des décisions mêlant l'intimité de la vie aux problèmes professionnels.

Le narcissisme primaire doit donc être renforcé dans la cure par la rigueur du cadre, ce que note aussi M. Kahn (p. 96), et par la distance à conserver chez l'analyste devant la séduction qu'il subit de la part de ces patients tant à un niveau pré-génital de recherche de tendresse, voire de pitié, qu'au niveau de la séduction amoureuse.

Cette situation pose au patient le problème de la répétition transférentielle de ses angoisses portant sur l'intégrité de son moi, angoisses ressenties du fait de la cicatrisation incomplète de la blessure narcissique sans cesse ravivée. L'appui de la présence assurée de l'analyste, de son écoute neutre face à la séduction, facilite l'accès aux causes de l'angoisse.

On peut alors se demander si le processus de répétition propre à la cure et au « phénomène » du transfert ne risque pas d'entretenir un effet narcissique sur un mode masochique. Le plaisir de la répétition reproduit le plaisir masochique ressenti inconsciemment lors du renouvellement des mini-traumatismes au cours de l'enfance. Cet effet masochique s'est constitué comme défense contre le risque de morcellement produit par les catastrophes du moi, qui brisent de manière brusque et incompréhensible pour l'enfant l'enveloppe environnementale. Peut-être cette défense passive est-elle issue du plaisir primaire procuré par les excitations débordantes liées aux premiers objets d'amour, et qui ont déjà pu constituer des mini-traumatismes. Dans la cure, ces patients ont tendance à construire un transfert protecteur par idéalisation de la personne de l'analyste et de la continuité factice de la situation analytique. Ce transfert rappelle ce que Kohut décrit comme une idéalisation destinée à protéger l'objet narcissique. Mon silence pendant la séance peut être pris pour l'écho de l'absence parentale, du manque de soutien à l'effort d'investissement de soi dans la situation infantile revécue. Mais par ailleurs, ma parole risque toujours de provoquer comme une excitation insurmontable ou un brusque changement, la même violence qu'a analysée P. Aulagnier, un déséquilibre catastrophique de la pensée qui, elle, suit la ligne défensive.

5. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, III, PUF, p. 96.

Le patient peut alors ressentir mon intervention comme la répétition d'un sevrage, de la dépossession du plaisir oral, de la castration verbale et de la dévalorisation de sa parole en tant que production de soi. Je dois donc remettre en question ici ce qui, chez ces patients, a précédé l'investissement d'objet, ce qui fait partie, chez eux, de l'ineffable. Des mini-traumatismes ont précédé le langage et apparaissent peu à peu comme des faits historiques dans la reconstruction. La présence stabilisante de l'analyste favorise à ce moment l'étalement du moi précoce.

La difficulté que je rencontre ici est celle de la secondarité de toute verbalisation qui simplifie par l'effet de symbolisation ce qui touche à la complexité des processus précédant la capacité de langage chez l'enfant. Nous sommes réduits à construire des hypothèses qui empruntent la logique de la pensée pour décrire les émotions les plus archaïques qui, à mon sens, constituent le narcissisme primaire, et ne sont pas verbalisables parce qu'en deçà de la symbolisation. Cependant, le narcissisme de base ne s'oppose pas au narcissisme d'objet secondaire, il en est le fondement indispensable.

Sur ce point, je suivrais volontiers Claude Le Guen (6) lorsqu'il écrit que le premier mouvement narcissique est l'investissement de soi déplacé sur les objets. Il rejoint la théorie du narcissisme primaire d'après laquelle les objets sont investis par le moi qui retourne sur soi-même la libido qu'il a projetée en eux. Cette manière de concevoir le narcissisme primaire ne résout cependant pas le problème du premier investissement libidinal. On peut considérer que le premier vécu est d'origine libidinale, que la pulsion de vie est première et représente l'investissement - source du complexe psyché-soma (au sens analytique de la représentation). A mon avis, le premier investissement de soi ne peut être que l'écho de l'investissement maternel initial, qui crée dans un processus dialectique, le noyau narcissique du soi. Ma propre conception hypothétique de ce début repose sur la notion d'envie. Je l'ai empruntée à M. Klein, bien sûr. Mais je ne suis sans doute pas très orthodoxe puisque je vois dans ce concept une double valence, J'entends la pulsion première comme une tension de l'ordre de l'envie, qui pour moi n'a pas seulement la connotation destructrice de l'envie kleinienne, mais à laquelle je rattache l'envie positive tournée vers le plaisir de jouissance. Un composé de vie et de mort, de libido et d'agressivité, telle que peut être conçue l'envie de vivre, ou de survivre, avec tout ce que suppose d'extrême cette excitation première. La violence originelle décrite par J. Bergeret coexiste, je crois, avec une sorte de sollicitude créatrice envers l'objet-soi encore indifférencié. C'est dans cette bifocalité fondamentale (dont on peut

retrouver une forme dans le concept de bisexualité) que je me représente aussi le premier clivage, sans doute déclenché par la sensation initiale de perte et de vide lors de la disparition de l'enveloppe protectrice maternelle. Là sont mis en mouvement les conflits internes entre désir et persécution, quelque chose de la situation paranoïde de M. Klein.

Les efforts du moi embryonnaire pour se solidifier et s'individualiser tendent à organiser un lien structurel entre les perceptions fournies par l'extérieur et le ressenti intérieur. Ce qui vient de l'extérieur est souvent perçu comme une atteinte à l'intégrité de la capacité du moi à se structurer, puisque les réponses du dehors ne correspondent pas toujours immédiatement et exactement à l'attente du moment précis ; je pense à la tétée qui n'arrive pas assez vite, au lait un peu trop abondant, ou pas assez, au biberon un peu trop chaud. Cette situation produit chez un nourrisson une détresse rageuse, que nous pouvons comprendre comme le sentiment d'impuissance, d'échec de la mégalomanie qui devrait parvenir à créer un objet adéquat au besoin. On peut imaginer la dépression narcissique induite par le détournement du but pulsionnel.

Les patients qui ont subi des mini-traumatismes à répétition retrouvent dans la vie et dans leur cure ce sentiment d'échec à maintenir une correspondance idéale entre le soi et l'entourage. Une des formes caractéristiques du processus de transfert se traduit par la plainte, le reproche, puis l'exigence et la protestation envers une image insuffisamment bonne. L'analyste, dans la mesure où il est un objet qui fait partie du cadre, devient insatisfaisant. Cheryl s'est demandé plusieurs fois si elle ne devrait pas aller trouver un autre analyste qui lui appliquerait des méthodes plus adéquates à son caractère. Le défaut d'adéquation ressenti par les patients de ce type entre leur attente de la part de l'analyste et la réponse qui leur est donnée me paraît être le mouvement transférentiel le plus marquant dans ces cures. Il alterne rapidement avec des périodes d'idéalisation qui disparaissent peu à peu pour faire place à de possibles identifications à de nouvelles images. On peut y entendre les réactions habituelles à l'abandon, la frustration, la castration, etc. Mais ces sentiments ne sont pas ici dominants. La nuance qui me paraît la plus importante est celle de la dévalorisation narcissique qui se manifeste par la crainte d'être méprisé, sans intérêt, inférieur en permanence, humilié. Kate, tout comme Cheryl, Carmen et Joseph, se sent mal considérée dans sa vie professionnelle où elle souffre de ne pas être appréciée à sa juste valeur alors que la réussite dont elle expose les résultats semble assez remarquable, comme il en est pour les autres patients. Et finalement elle doute fortement et douloureusement d'elle-même.

6. Claude Le Guen, in *Revue française de psychanalyse*.

Dans sa vie amoureuse, elle est aussi insécure et instable : elle épie sans cesse auprès des hommes des signes de sa séduction. Ce trait de caractère est présent de façon permanente dans la cure, aussi bien dans le récit de la vie quotidienne que dans les rêves (que je ne peux rapporter ici) et dans les manifestations transférentielles. Il évoque pour moi la nécessité vitale de l'échange mystérieux du premier regard entre la mère et son enfant. Le regard de certains nouveaux-nés est surprenant d'intensité et de sens indéchiffrable. La mère seule peut y répondre. Lors de ce premier instant, mère et enfant se connaissent déjà réciproquement et inconsciemment, et cependant ils se découvrent l'un à l'autre bien qu'encore indistincts. Certes je pense ici à Winnicott, et aussi à Lacan dans un second temps du développement. J'y vois mes patients près de qui il m'est arrivé de penser que la fleur n'existe pas sans le soleil. Et je crains que son premier rayon n'ait pas été pour eux suffisamment intense. Dans les cas examinés ici, la gravité de la névrose n'est pas liée spécifiquement à la répétition des traumatismes. Il est évident que les successions ont été catastrophiques en fonction de l'insuffisance d'étayage narcissique précoce. La même succession n'aurait sans doute pas eu les mêmes répercussions si l'enfant avait bénéficié d'un milieu familial stable et répondant de manière adéquate à ses besoins lors des changements brutaux de l'environnement. En effet, la réalité de la vie de l'enfant est fondée sur l'investissement de sa subjectivité par la mère qui l'accueille. C'est là l'idée de Freud selon qui ce qui est réel pour le sujet est ce qui est investi. Sans développer ici cette notion, je crois pouvoir faire allusion à la première identification projective. Mais cette idée m'entraînerait à d'autres développements. L'investissement initial du bébé par sa mère implique chez celle-ci un premier processus de séparation dans le fait de supporter la perte de cet objet intérieur qu'a été l'enfant. Sa préoccupation à l'égard de ce dernier est déplacée au-dehors de son corps propre et intégrée à la représentation mentale de son enfant. La femme qui devient mère projette sans doute sur le nouveau-né des fantasmes d'incorporation qu'elle lui abandonne et qui lui sont communiqués directement comme une persistance de l'état symbiotique (peut-être certaines psychoses puerpérales sont liées à l'étrangeté de ce mécanisme somato-psychique de séparation/incorporation entre la mère et l'enfant). Ces fantasmes que la théorie kleinienne a mis en valeur constituent, je crois, une part de l'investissement initial de la mère envers la vie subjective de son nourrisson. Le premier investissement du moi par l'environnement ainsi représenté peut aussi, je pense, fonder la première défense contre la haine destructrice « congénitale », qui se rattache peut-être au premier rejet par le corps maternel. Par contre, l'assurance de se sentir accueilli par la mère peut constituer l'un des premiers organisateurs du moi, en tant que

pare-excitation contre les pulsions agressives, le retournement contre soi l'agressivité destructrice.

Je ferai ici une sorte de parenthèse pour rattacher ce que j'ai pu entendre chez Kate, Cheryl et Carmen au sujet de la féminité. Chacune est d'abord persuadée qu'elle a déçu l'attente de ses parents à sa naissance en étant fille. Et cette idée est vivement revécue dans la situation transférentielle : « Vous ne pouvez comprendre, me disent-elles, combien mes parents m'ont méprisée et malmenée parce que je suis une fille ! » C'est-à-dire qu'elles risquent de ma part le même mépris. Et dans le fil de ce mépris, elles semblent se mettre à l'abri de la jouissance sexuelle, comme si elles n'en avaient pas le profit (ce qui n'est pas le cas), mais plutôt je pense pour la protéger du regard et de la castration maternels. Leur discours se rapporte de préférence aux sphères orale et anale, aux extrémités non sexuées du corps. La maternité, dans ce contexte, devient une fonction à laquelle sont attachés des fantasmes d'analité de manière prépondérante. Il me semble que la persistance de cette fantasmagorie infantile, qui maintient la confusion des zones érogènes et l'indistinction des orifices du corps est due à l'incapacité de reconvertir la relation œdipienne à l'adolescence. Cette situation a été vraisemblablement occasionnée par des images parentales mal mises en place dans l'économie libidinale précoce (parents trop excitants, mères infantiles, trop hystériques, pères séducteurs). Lorsque, dans le transfert, la question de la sexualité apparaît, se fait jour en même temps l'agressivité qui se déplace alors sur des insatisfactions ramenées vers le cadre (horaires, paiement des séances, non-réponse de l'analyste à des questions directes, parfois indiscretes), comme si le cadre et ses avatars reproduisaient l'environnement insécurisant de la première enfance.

Agressivité et dépressivité

Se pose alors pour ces personnes la confrontation avec leurs désirs agressifs jusque-là soigneusement refoulés. La culpabilité de la rancœur qui les aurait dressées contre leurs parents et qui aurait attaqué leurs images idéales a renforcé le refoulement des pulsions agressives. Chaque traumatisme, au lieu de les éveiller, a augmenté la culpabilité de la violence ressentie contre les effets catastrophiques de l'environnement sur le moi qui s'organisait. Il semble que le refoulement de l'agressivité se présente comme un point de fixation du développement libidinal. Il défend le moi contre le déséquilibre traumatisant de l'environnement quotidien en renforçant les premières défenses contre les empiètements maternels précoces.

La fragilité narcissique se retrouve donc dans l'incapacité à utiliser les pulsions agressives. L'omnipotence infantile a été

attaquée et presque détruite par la répétition des mini-traumatismes. Le refoulement des pulsions agressives qui renforce la priorité de la libido du moi, donne alors une impression de faux-self. En fait ces patients ne vivent pas en faux-self car ils ont une conscience suffisante du dédoublement de soi dans leurs comportements défensifs dont ils souffrent, et de leur superficialité. Dans un article paru en 1976 dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, Guy Rosolato (7) voit plutôt une sorte de « répression » dans ce mécanisme. Ce qui pose la question de savoir en quoi et à quel niveau agit le refoulement qui laisse se dégager la conscience de soi telle qu'elle se présente alors. On peut se représenter un clivage du moi qui se réserve la libido et met de côté la libido d'objet aussi bien que les pulsions contre l'objet. Le seul objet des investissements restant le moi lui-même.

Ce processus serait peut-être l'origine de l'idéalisation intense repérable chez ces patients dans l'investissement transférentiel qui déplace par exemple sur la parole dans l'analyse un hyper-investissement du langage acquis dans la petite enfance. Les uns et les autres redisent avec satisfaction l'admiration qui leur a été adressée pour la précocité de leur langage et la réussite scolaire, parfois brillante, qui a été la leur, ou qui l'est encore lorsqu'ils ont repris des études. La maîtrise qui a porté sur la pensée verbale et a maintenu une part de l'omnipotence infantile a ainsi protégé le narcissisme. Elle tient lieu de continuité du moi dans ses défenses idéalisantes. Cette maîtrise pose aussi la question de la relation envisagée par Freud (8) entre le niveau de développement du moi et le développement de la libido.

Dans la cure, ce même processus se répète en réalité comme une résistance à la libre association et valorise le discours comme évacuation orale des sujets angoissants et même comme un équivalent masturbatoire teinté de masochisme. Ainsi Kate me rapporte tout au long de la séance la recette de cuisine qui lui a permis d'accommoder je ne sais plus quel animal lors d'un dîner pendant lequel elle s'est sentie agressée plusieurs fois par ses parents. Comme si elle voulait mettre pour moi l'accent sur le bon goût de sa production alimentaire et de ses bonnes intentions en me laissant entendre sa souffrance et son agressivité dissimulée par un discours d'apparence bénigne mais ininterrompu, comme pour ne pas penser. Si j'étais intervenue, j'aurais sans doute, à ce moment de la cure, bousculé trop précipitamment l'équilibre fragile qui défend Kate de la dépression. Dans ce moment, l'excitation de la pensée par le retour sur la souffrance narcissique risquerait de modifier les représentations du moi et de sa situation relationnelle. Mais

l'énergie libidinale déplacée défensivement sur la parole n'est pas suffisamment reliée à l'organisation fantasmatique pour que ma propre parole puisse mettre la pensée dans un contact supportable avec les émotions qu'elle peut susciter. La résistance se manifeste à une régression de la pensée qui permettrait l'apparition de symptômes dépressifs. Lorsque apparaît la relation à l'objet d'amour, le refoulement de l'agressivité empêche le sujet de dire non à qui que ce soit, de faire face à une différence de soi, et le place dans une relation de passivité liée à la castration primaire, à des fantasmes de disparition du moi, tels que j'en ai parlé au sujet de la féminité. Toute manifestation de séparation, d'autonomie devient un risque de rupture, de perte de l'objet donc de dépression. Les efforts d'individuation, de différenciation sont ressentis comme des attaques envers l'objet qui réveillent la pulsion d'envie destructrice. Les mouvements affectifs sont alors extrêmes et révèlent la légèreté du pare-excitation. Le moi se replie et remet en fonction ses capacités économiques de protection de l'objet narcissique primaire, de ce petit noyau resté solide qui l'a protégé de l'éclatement lors des chocs répétés venus de l'extérieur. La parole de l'analyste, comme je l'ai dit au sujet de Kate, peut devenir persécutive et renforcer les défenses de repli devant l'affleurement de l'agressivité. Mais par ailleurs le silence prolongé est perçu comme un acquiescement à la non-valeur, sinon à la non-existence, des manifestations transférentielles inconscientes de la personne souffrante. C'est dans ces circonstances que l'interprétation de la relation à l'image transférée dans l'analyse va être capitale, dans la mesure où elle manifesterait l'accueil possible au moi fragile primaire et le soutien contre la dépression du narcissisme secondaire.

La forme de défi que prend la résistance m'apparaît comme une tentative de manifester enfin l'agressivité en expérimentant la solidité de l'analyste dans un transfert maternel. Peut-être aussi une séduction par la dévalorisation évoquée par les sentiments d'impuissance que communique cette provocation à l'incertitude de soi.

Dépression et narcissisme

Ces patients doivent être mis en situation de supporter d'abord la dépression objectale pour pouvoir ensuite se défaire de la fausse construction du moi qui leur a permis de faire face aux catastrophes répétées de leur petite enfance.

J'ai donc à prendre en considération deux formes de processus dépressifs. Une dépression primaire, de l'enfance

7. G. Rosolato, « Le narcissisme », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 13, Paris, Gallimard, 1976.

8. S. Freud, Lettre à Ferenczi du 9 décembre 1910.

précoce, due au mauvais accueil de l'enfant par une mère immature. J'ai travaillé dans un article sur « la mère absente » (*Journal de la psychanalyse de l'enfant* n°13, *Dépressions*, mars 1993) les effets de cette image maternelle déficiente sur l'organisation des carences du moi de l'enfant. Ces mères conservent leur enfant comme une partie d'elles-mêmes insuffisamment différenciée et ne peuvent le considérer comme un sujet détaché d'elles. C'est un objet évacué qui se transforme en objet catastrophique dès qu'il manifeste ses différences et des velléités d'indépendance. A un autre niveau de relation ce sont des mères qui projettent sur l'enfant leur libido sexuelle féminine à la place d'une rêverie maternelle. Le bébé, fille ou garçon, est alors pris dans l'excitation sexuelle de la mère. Puis par la suite, est enfermé dans la rivalité avec le père par des confidences outrancières et persécutives de la part de la mère, et parfois des deux parents.

Ces remarques ouvrent le champ à un aspect topique de l'organisation psychique de ces patients. Par exemple en fonction de l'influence d'une partie surmoïque issue de l'imaginaire paternelle. Celle-ci se présente comme un organisateur important de la petite enfance, qui a sans doute porté particulièrement sur les défenses obsessionnelles utiles. On peut en voir les effets sur la conscience et la réussite professionnelles de ces patients. Cet aspect de la personnalité est utilisable dans la cure, si toutefois on prête attention aux aspects idéalisants qu'il suscite.

Cette imago paternelle a cependant été détériorée à l'adolescence par des comportements séducteurs ou dévalorisants regrettables de la part du père réel. Ce qui a remis en question l'image narcissique de soi. Ce côté de l'investigation m'a fait privilégier l'aspect économique de la vie psychique de mes patients. Un second mouvement affectif est celui de la dépression de l'enfant plus âgé qui retrouve à chaque occasion renouvelée fréquemment par l'environnement, les craintes de perdre ses objets d'amour soit par leur disparition extérieure soit par rupture affective due aux défenses agressives agitées par les circonstances. Ce processus se retrouve quotidiennement dans la vie de ces adultes et entraîne une souffrance permanente, une

incertitude identitaire qui les fragilise dans leur fonctionnement social.

Le travail analytique va donc consister à défusionner le moi de cette image maternelle/féminine avec laquelle il reste en partie confondu ; Kate, Cheryl et Carmen sont attachées à des vêtements, des bijoux et des objets de leur mère ou de leurs grands-mères, avec une intensité qui les persécute. Joseph entretient avec la maison où il est né un attachement des plus proches. Comme si en se séparant de ces choses symboliques du corps maternel, leur identité allait se désagréger. Ils installent dans le transfert un mouvement de défi destiné, me semble-t-il, à les protéger contre une parole qui serait catastrophique en révélant leur différence avec l'objet maternel idéalisé et projeté dans l'analyste.

La parole de celui-ci, dans les inflexions de sa tonalité, les nuances des mots choisis peut aussi remettre en évidence la non-subjectivité du moi et sa mauvaise organisation. Cet aspect de la relation éveille les affects d'impuissance, de castration et de dépression narcissique (errance de Kate : vos mots m'empêchent d'errer).

La dialectique qui s'établit entre les deux formes de dépression peut être utilisée comme une résistance à l'évolution du moi vers son autonomie, et risque de prolonger la cure analytique. Je me suis parfois demandé s'il n'y avait pas là un effet possible de cure interminable, bien que l'évolution des patients m'ait paru évidente.

Je n'ai certes pas le sentiment d'avoir épuisé la question qui m'a été posée par les mini-traumatismes cumulatifs, par l'importance qu'ils ont sur le développement psychique, par le problème des appuis affectifs sur lesquels reposent les conséquences de ces mini-traumatismes accumulés par les formes des difficultés narcissiques et dépressives qui en découlent. Pour moi, la question reste ouverte et continue à partir des observations que je pourrais faire encore pendant la cure de mes patients.

Eros infantile, un malentendu

Daniel Widlöcher

Dans un article publié en 1932, « Confusion de langue entre adultes et enfant », qui fut sans doute l'un de ses premiers travaux introduits en langue française (in *La Psychanalyse*, vol. 6), Ferenczi oppose le langage de la tendresse de l'enfant à celui de la passion de l'adulte. C'est cette méconnaissance mutuelle qui, au-delà de toute violence physique, imprime la dimension traumatique à la provocation sexuelle de l'adulte. L'enfant ne peut donner sens au langage sexuel de ce dernier. Les mots ici risquent toutefois d'être trompeurs. La passion implique, certes, une connotation de violence et la tendresse une idée d'innocence. Mais ce serait s'en tenir à une vue assez plate du sens commun que d'assimiler tendresse et innocence. De quelle innocence peut-il s'agir alors que la grande découverte de la psychanalyse, celle qui demeure encore de nos jours la source de tous les rejets, est bien la sexualité infantile ?

« Un adulte et un enfant s'aiment » écrit Ferenczi (*op. cit.*, p. 247) ; « l'enfant a des fantasmes ludiques, à savoir celui de jouer un rôle maternel à l'égard de l'adulte. Ce jeu peut assumer une forme érotique, mais il reste cependant toujours au niveau de la tendresse. » C'est un fantasme, qui plus est réalisant une identification sexuelle à la mère, qui serait ici la source de la séduction « innocente » exercée par l'enfant. Le terme de tendresse est là pour rendre compte du fait que l'enfant élabore une fantasmagorie sexuelle en s'identifiant à l'adulte. C'est par ce processus qu'il est en mesure d'éprouver une forme d'amour objectal. Il se crée un véritable clivage entre le fantasme sexuel infantile et l'amour tendre que l'enfant éprouve pour ses parents. C'est de manière ludique que la sexualité infantile s'inscrit dans la vie psychique de l'enfant. « C'est ainsi, ajoute Ferenczi, que presque tous les enfants rêvent d'usurper la place du parent du sexe opposé. Ceci, notons-le bien, seulement en tant qu'imagination ; au niveau de la réalité, ils ne voudraient, et ne pourraient, se passer de tendresse, surtout de la tendresse maternelle. »

Dans la subjectivité de l'enfant, la violence résulte de « l'autorité écrasante » de l'adulte dont les effets traumatiques seront d'autant plus graves qu'un processus d'introjection place l'agresseur non plus dans la réalité extérieure, mais dans le monde intrapsychique de l'enfant. Mais si les adultes se laissent

aller à des comportements sexuels, c'est qu'eux-mêmes se trompent et confondent le jeu clivé de la sexualité infantile avec leur propre sexualité : « Ils confondent les jeux des enfants avec les désirs d'une personne ayant atteint une maturité sexuelle et se laissent entraîner à des actes sexuels sans penser aux conséquences ». Chez l'enfant immature et innocent, il y a donc « greffe prématurée d'un amour passionnel », entendons génital, mais celle-ci est induite par l'incompréhension chez l'adulte de cette dimension ludique de la sexualité infantile, ce que Ferenczi nomme dans un post-scriptum « la tendresse de l'érotisme infantile ».

On peut élargir le débat. Cette méconnaissance du langage de la sexualité infantile chez l'adulte ne s'applique-t-elle qu'à des cas pathologiques, à des sujets prédisposés ? Le pathologique ici tient peut-être à d'autres facteurs que la confusion de langue. Celle-ci est source de violence pour des raisons qui tiennent, par exemple, à la trop grande présence de cette sexualité infantile clivée dans la structure perverse de l'adulte, dont la partie infantile joue en quelque sorte sans le savoir avec l'enfant, méconnaissant cette violence et la rendant ainsi d'autant plus insupportable à l'enfant.

Mais généralisons l'idée. Un adulte, du fait même d'être doté d'une sexualité génitale, n'est-il pas en position difficile pour se représenter ce que peut être l'érotisme infantile « pur » ? Ce ne sont certes pas les contenus, la thématique, des fantasmes sexuels infantiles qui lui échappent. Ils sont venus investir, à l'adolescence, la relation sexuée à l'autre, organisant selon des modalités variées la subjectivité sexuelle de l'adulte. La grande découverte de la psychanalyse est peut-être moins l'existence de la sexualité infantile que sa présence active dans la vie psychique inconsciente de l'adulte. C'est dans la névrose de l'adulte que Freud la repère, comme en témoignent ces mots demeurés célèbres que l'on peut lire dans la lettre adressée à Fliess, en date du 15 octobre 1895: «T'ai-je déjà révélé, oralement ou par écrit, le grand secret clinique ? L'hystérie résulte d'un choc sexuel présexuel, la névrose obsessionnelle d'une volupté sexuelle présexuelle... Le mot "présexuel" signifie "antérieurement à la puberté", avant

l'apparition des produits sexuels. » Et c'est ce qu'il affirmera avec force quelques années plus tard quand, dans *l'Interprétation des rêves*, il écrira : « ... le désir représenté dans le rêve est nécessairement infantile ». Que l'inconscient freudien, l'inconscient au sens topique, l'inconscient du ça, soit sexuel et s'inscrive dans l'érotisme infantile c'est bien le propre du domaine de la psychanalyse. Mais les scènes imaginaires qui meublent ce domaine nous sont connues. Elles se révèlent dans la découverte de l'inconscient et, à partir de là, nous avons appris à les voir dans les jeux de l'enfant, les rêveries diurnes, l'auto-érotisme psychique de l'adolescent et de l'adulte, les scénarios pervers. Ce n'est pas de ce côté-là, je pense, que se situe la méconnaissance.

Il me semble que c'est du point de vue économique que cette méconnaissance risque d'opérer, c'est-à-dire dans la compréhension que nous pouvons avoir des processus qui mettent en tension l'appareil psychique et de ceux qui assurent la décharge de cette tension. Comment naît l'excitation sexuelle, quelles sont les conditions de la jouissance autoérotique ? L'assimilation implicite au modèle de l'orgasme génital risque d'obérer notre compréhension de ces processus. C'est ce que je voudrais montrer en reprenant ici l'étude du « Vor-lust » et celle de l'« Anlehnung ». Recourir ici aux termes allemands d'origine n'est pas un effet de coquetterie mais indique que, déjà, la question de leur traduction révèle ce qui me semble un malentendu.

Dans *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, Freud introduit le concept de *Vorlust* pour rendre compte du fait qu'une expérience de plaisir se trouve renforcée ou facilitée par une expérience de plaisir d'autre nature. C'est ce qu'il appelle le principe de plaisir-préliminaire (*Vorlustprinzip*). L'idée avancée ici s'appuie sur le rôle respectif joué par la technique du mot d'esprit venant renforcer le plaisir lié à la tendance. L'avant-plaisir est ce qui nourrit économiquement la satisfaction de la tendance par l'épargne psychique due à la technique du mot d'esprit. Nulle idée ici d'une quelconque antécédence de l'un par rapport à l'autre. C'est d'un point de vue strictement logique que le préfixe *Vor* vient marquer la condition donnée pour que le plaisir se constitue. Freud parle ici d'une prime de séduction et ajoute : « J'ai de bonnes raisons de supposer que ce principe relève d'un mécanisme qui s'applique encore à bien d'autres domaines de la vie psychique, domaines assez étrangers les uns aux autres. » L'avant-plaisir sert à libérer un plaisir plus grand.

On pense ici également à ce qui a été développé dans *l'Interprétation des rêves*. Dans le rêve, le reste diurne ne trouverait pas l'énergie suffisante pour être revécu de manière hallucinatoire au cours du sommeil s'il ne disposait d'une

énergie toujours latente, prête à se décharger, qui précisément vient des désirs sexuels infantiles. D'où la métaphore connue de l'entrepreneur et du capitaliste. Notons ici que c'est le désir infantile qui dispose des fonds nécessaires, alors que dans le mécanisme du mot d'esprit, le pouvoir économique (cette fois-ci dans un sens qui n'a plus rien de métaphorique) est entre les mains, pourrait-on dire, de la technique au service de la tendance.

Mais là n'est pas, pour l'instant, mon propos. Toujours dans le chapitre IV du *Mot d'esprit* (1988), Freud, pour illustrer cette généralité du « *Vorlustprinzip* » se réfère aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Or, dans cet ouvrage, le *Vorlust* revêt un sens différent qui prend en compte la temporalité des événements. Chez l'adulte, l'excitation des zones érogènes qui ont généré la sexualité infantile sert de précurseur au plaisir terminal. Elle crée une expérience de plaisir mais, en même temps, une tension qui fournit une part de l'énergie motrice « nécessaire à l'aboutissement de l'acte sexuel ». C'est, seul, le plaisir produit par la zone génitale qui crée « cette fois-ci par voie réflexe » l'énergie motrice qui commande l'expulsion des produits génitaux. L'opposition est donc entre le *Vorlust* comme plaisir préliminaire, au sens d'antécédent, et le plaisir terminal (*Endlust*). Ce dernier terme marque bien la dimension chronologique du mécanisme. On notera également qu'il ne s'agit plus d'un mécanisme intéressant des opérations mentales, essentiellement linguistiques, mais d'une explication physiologique. Ce sont les zones érogènes qui concourent à l'organisation de l'acte sexuel, jusqu'à l'expulsion des produits sexuels. Toute la démonstration se réfère ici à la théorie de l'orgasme génital. La sexualité infantile est considérée comme l'ébauche, prématurée, de la sexualité génitale et ce que nous propose Freud, en définitive, est une explication physiologique de ce que les éthologistes ont appelé la conduite de cour, c'est-à-dire l'organisation temporelle des comportements qui, dans une espèce donnée, précèdent la copulation et la rencontre des gamètes. Une compréhension temporelle du « *Vorlust* » s'inscrit dans une perspective résolument biologique de la sexualité, et en particulier de la sexualité infantile comme une sexualité inachevée.

Dans cette perspective, l'adulte, qui a accédé à la subjectivité de la sexualité génitale, est doté d'un « savoir » que ne possède pas l'enfant. Celui-ci est bien un innocent dont les fantasmes ne peuvent être emprunts que d'une « ignorance » radicale. « Ignorance » étant ici à prendre dans un sens très large, caractérisant la nature même du désir. Développons à l'extrême l'argument : si dans la sexualité biologique adulte, le *Vorlust* ne prend sens que dans le cadre de la prématurité, quel rapport établir alors avec le mécanisme du plaisir psychique du

rêve et du mot d'esprit ? Le rôle privilégié accordé à la zone érogène comme source génératrice de l'excitation accuse cette contradiction. En déplaçant le mécanisme du plan de l'activité psychique, le mécanisme du plaisir psychique au plan de la physiologie, l'excitation des zones érogènes, la nature même du mécanisme, est modifiée et la notion d'avant-plaisir change de sens. Et ce déplacement résulte du fait qu'une perspective qui tend à montrer la présence de la sexualité infantile dans l'inconscient de l'adulte se réduit à un point de vue du développement, l'infantile annonçant ce qui sera son achèvement dans la sexualité génitale.

Le principe de l'étayage illustre également le risque que fait courir à la notion de sexualité infantile l'influence d'une théorie prenant pour modèle la sexualité de l'adulte. Dans la perspective biologisante, pour reprendre l'explication de Jean Laplanche, l'étayage (Anlehnung) est destiné à soutenir ce sexuel-présexuel en lui offrant le secours d'une autre fonction biologique qui matérialise en quelque sorte une sexualité qui n'a pas encore son assise naturelle dans la sexualité mature. Faute d'une instance corporelle productrice des produits sexuels, d'autres instances, liées à d'autres fonctions, servent de support à une sexualité qui n'est pas tant en manque d'objet qu'en manque de source organique.

La nécessité d'une source organique non sexuelle n'a pas seulement comme but de « donner corps » au désir libidinal mais aussi de servir de lieu de décharge, le comportement oral sous ses formes de succion et de dévoration, le comportement anal sous ses formes d'expulsion et de rétention, organisent, outre une thématique relationnelle, une voie de décharge qui préfigurent l'expulsion des « produits sexuels ». La théorie de l'étayage sert à deux fins : elle explique l'origine de la motion pulsionnelle, et aussi la nature de la décharge dans la réalisation du plaisir physique.

La sexualité infantile est donc marquée du sceau d'une double ignorance : ignorance de son but, qui réduit sa satisfaction au statut de plaisir préliminaire, ignorance de ses origines, qui la réduit à prendre appui sur d'autres fonctions instinctuelles. Les risques d'une telle dérive, présents dès l'origine dans la démarche de Freud, sont multiples. On réduit la sexualité infantile aux avatars des formes d'un attachement instinctuel qui lient l'enfant à son entourage. Et, ce qui est plus grave, on conçoit l'économie du plaisir sur le modèle de l'orgasme génital, nous exposant à méconnaître ce qui fait la nature même de ce plaisir.

La place de la sexualité infantile dans l'organisation du monde pulsionnel demeure matière à débat. Ce que je tente de montrer est qu'une trop forte assimilation de celle-ci à la sexualité génitale de l'adulte nous expose à un écart conceptuel assez radical entre une perspective dite « développementale » et la compréhension de son rôle dans l'inconscient, entre l'idée d'une sexualité imparfaite de l'enfance et une sexualité inconsciente agissante, créatrice de fantasmes et d'activités sublimatoires de l'âge adulte. Pour reprendre la métaphore de la réserve de sauvages, doit-on le tenir pour un résidu archaïque ou pour un lieu de création, secrètement protégé ? La réponse des psychanalystes ne laisse guère de doute. La productivité de l'inconscient témoigne de cette vitalité de la sexualité infantile. Freud disait déjà dans *l'Interprétation des rêves* (p. 470) que les désirs inconscients infantiles présentent le caractère d'être indestructibles : « Ces actes constituent des voies frayées une fois pour toutes, jamais hors d'usage et qui entraînent l'excitation inconsciente chaque fois qu'elle les réinvestit. Pour employer une comparaison : il n'existe pas pour eux d'autre anéantissement que pour les ombres des enfers dans *l'Odyssée*, qui s'éveillent à une nouvelle vie dès qu'elles ont bu du sang. »

L'alternative semble claire : ou bien dans une perspective développementale et biologisante, la sexualité infantile exprime la prématurité du pulsionnel au regard de la sexualité génitale, ou bien la sexualité infantile, force motrice de la sexualité, exprime une forme autonome d'érotisme qui trouve naturellement sa place dans l'acte psychique inconscient. Ce qui retient les psychanalystes à adopter sans restriction le deuxième point de vue, c'est leur souci d'ancrer la sexualité infantile dans le somatique.

La théorie biologique de l'étayage assure bien la légitimité de la sexualité infantile mais laisse en suspens la raison de sa présence dans l'inconscient, le lien étroit qu'elle noue avec ce dernier comme structure désirante de la psyché. La sexualité génitale reprend son bien à l'adolescence, mais que reste-t-il alors de la sexualité infantile sinon précisément un désir passé, ce qui laisse en suspens son pouvoir actuel dans la dynamique de l'inconscient.

Une première étape pour se dégager de l'impasse est donc de récuser la théorie biologique de la sexualité infantile. Les psychanalystes s'y sont souvent employés par une dénonciation implicite, en construisant des modèles qui faisaient l'impasse sur elle sans la dénoncer explicitement. Or la présence de la sexualité infantile dans l'inconscient du ça constitue, à juste titre, la pierre angulaire de la théorie et de la méthode psychanalytiques.

L'œuvre de Jean Laplanche (1993) a joué à ce point de vue un rôle décisif, à la condition peut-être de distinguer le principe même de la nature non biologique de la sexualité infantile et le rôle exclusif qu'il accorde à la séduction par l'adulte. Tenons donc pour acquis que la sexualité infantile n'est pas de même nature que la sexualité génitale. Cette dernière seule s'inscrit dans l'ordre des programmes de comportement phylogénétiquement déterminés. Encore convient-il de définir le mécanisme psychique qui préside à l'organisation d'un sexuel non seulement présexuel mais relevant d'une dynamique différente de celles des pulsions d'origine biologique.

La sexualité infantile ne constitue pas une exigence pulsionnelle parmi d'autres. Elle ne relève pas des programmes génétiquement déterminés qui organisent les patterns relationnels entrant en interaction avec l'environnement social, Elle relève de la pure subjectivité propre à l'activité fantasmatique. Celle-ci traite après-coup les expériences vécues qui ont accompagné les interactions sociales. Elle reprend sur le mode imaginaire ce qui a dépendu des patterns relationnels et des réponses de l'entourage. Elle traite ces scènes sur le mode de l'illusion, expérience qui revêt, lorsque la scène fantasmatique s'inscrit dans le registre inconscient, un caractère proprement hallucinatoire. Elle devient alors une véritable hallucination d'action (Wunscherfüllung-accomplissement de désir). Mais quand cette représentation s'inscrit dans le registre de l'inconscient préconscient, c'est-à-dire quand elle demeure accessible à la conscience (ce qui est la situation à laquelle nous avons généralement à faire dans le cadre de l'observation directe), l'illusion s'inscrit dans cette situation ambiguë que constitue la rêverie, ambiguïté caractérisée par un état composite, participant à la fois de la croyance et du désir.

Cette expérience consciente ou inconsciente, l'enfant la crée dans l'après-coup de l'expérience initiale. Il cherche ainsi à la reproduire, transformant une situation réelle en une situation imaginaire, dépouillée de tout contexte, et dont il devient le sujet, à la fois créateur et acteur. Une scène de la réalité devient ainsi fantaisie consciente.

L'hypothèse proposée est donc que c'est cette reprise dans l'imaginaire qui définit la nature érotique de l'expérience qui trouve son issue dans une satisfaction de nature autoérotique, que celle-ci soit matérialisée par une excitation physique ou qu'elle s'exprime dans le registre du psychique. Il y a donc ici reprise de la notion d'après-coup, mais ne se référant plus à l'écart temporel entre l'enfance et la maturité pubertaire. L'après-coup s'inscrit dans la quotidienneté de l'expérience subjective, et ceci dès l'origine. Contrairement à l'hypothèse freudienne, l'hallucination n'est pas antérieure à l'expérience réelle, elle s'étaye sur elle en lui conférant un sens nouveau. On

voit ainsi que la théorie de l'étayage prend un sens nouveau lié à ce renversement temporel. L'étayage ne résulte plus de la saisie par la sexualité de l'expérience réelle mais de sa trace mnésique. Selon cette hypothèse, l'étayage s'inscrit dans l'après-coup.

L'auto-érotisme apparaît donc comme un effet de l'imaginaire et non sa cause. Bien entendu, à partir du moment où se trouve ainsi fixée une trace mnésique recomposée, cette dernière va faire pression pour se reproduire dans le réel. Elle constitue une nouvelle source de motivation. C'est celle-ci que nous désignerons sous le terme de sexualité infantile. Le fantasme n'est pas le produit de la sexualité infantile, il la construit. Ce que l'on nomme généralement relation d'objet décrit la structure de ce fantasme, elle crée plus qu'elle n'exprime la sexualité infantile.

On voit comment cette théorie reconsidère le processus d'étayage. Il ne s'agit plus d'une condensation sur un même objet et vers un même but de deux pulsions distinctes, mais d'un contrepoint qui se développe en permanence entre les instincts d'auto-conservation et d'attachement et leur traitement mnésique hallucinatoire. Ce contrepoint, nous le voyons déjà à l'œuvre avec le suçotement du bébé ; il culmine avec les fantasmes oedipiens. En fait, on est en droit de penser que tout est érotisable. C'est-à-dire que toute expérience réelle peut donner matière à une reconstruction auto-érotique.

Mais retenons surtout de ce cadre théorique ce qui répond à notre interrogation première : en quoi c'est au plan de l'économie du plaisir que le modèle de la satisfaction génitale de la pulsion sexuelle nous empêche de reconnaître la spécificité de la sexualité infantile ? Une assimilation trop rapide de l'économie du plaisir sexuel infantile au modèle biologique de l'instinct a gêné la compréhension d'un mécanisme dont le rêve et le mot d'esprit offraient pourtant l'illustration. Ceci s'applique aussi bien à l'émergence de la tension désirante qu'à la décharge et s'éclaire, me semble-t-il, de la vue critique qui vient d'être développée à propos de l'avant-plaisir et de l'étayage.

Revenons à ce qui fait le propre de la sexualité infantile, dans la confusion de langue dénoncée par Ferenczi. Le désir sexuel infantile est de l'ordre du ludique. Il ne vise pas au rapport avec l'objet réel. Il trouve son issue dans la satisfaction imaginaire, c'est-à-dire fondamentalement dans l'auto-érotisme. Ce qui nous gêne à ce propos est le lien fortement établi dans les *Trois essais* entre auto-érotisme et excitation des zones érogènes. Si la sexualité infantile s'exprime avec autant de force dans la vie psychique de l'adulte, c'est parce qu'il s'agit de la recherche d'un plaisir psychique (pensons encore au rêve et au mot d'esprit, mais aussi au travail de l'analyse)

et pas seulement d'un plaisir physique. Ce dernier, comme l'a bien vu Fairbairn, résulte des formes par lesquelles le moi atteint l'objet visé. En d'autres termes, la zone érogène assure une modalité de décharge mais non la source du désir.

Je propose que nous restions fidèles à l'idée que la sexualité infantile s'inscrit dans l'auto-érotisme, non faute de mieux et par étayage de compensation, comme le suggère la thèse de la continuité biologique entre sexualité infantile et adulte, mais parce qu'elle exprime un rapport imaginaire à l'objet. Ceci n'enlève rien à la force de cette expérience psychique dans la mesure où ce rapport s'inscrit dans l'accomplissement hallucinatoire du fantasme inconscient, c'est-à-dire dans la réalité psychique.

La sexualité infantile, reprise hallucinatoire d'une expérience physique et relationnelle de satisfaction d'origine autre, ne s'accomplit que secondairement dans la répétition de cette expérience. Elle résulte du traitement psychique qui s'inscrit entre les deux temps. Concrètement, l'enfant, à un stade donné de son développement, est dans un rapport (instinctuel) avec autrui qui s'exprime dans un pattern comportemental et subjectif donné (apaisement de la faim par la succion, fusion tendre avec la mère, par exemple). La reviviscence hallucinatoire de l'expérience la fait s'inscrire dans le registre d'un imaginaire auto-construit que l'enfant pourra recréer à volonté. Mais cette marque sexuelle infantile donnera aux nouvelles expériences réelles de satisfaction une plus-value. L'inscription dans le registre de la sexualité infantile confère au souvenir de l'expérience une force économique, une valeur de capital qui donnera cette plus-value à la répétition de l'action réelle.

L'intérêt de ce modèle est qu'il demeure parfaitement pertinent pour expliquer ce qui se passe dans la vie psychique de l'adulte. Freud accordait au rapport oral au sein maternel une fonction de relation d'objet primaire. La pulsion sexuelle ne devenait auto-érotique qu'après la perte du sein maternel (cf. *Trois essais*, op. cit., p. 132). Il n'est pas nécessaire de chercher dans la réalité l'origine de l'objet du désir sexuel infantile. Dès l'origine, l'objet sexuel infantile est à retrouver, pour autant qu'il s'est constitué dans l'après-coup du fantasme. C'est ainsi que l'on peut lire d'ailleurs ce que Freud écrit quelques pages avant: « Il faut que l'enfant ait éprouvé la satisfaction auparavant pour qu'il désire la répéter, et nous devons admettre que la nature a fait en sorte que la connaissance d'une telle satisfaction ne soit pas laissée au hasard. » (Freud, op. cit., p. 78.)

Freud n'acceptait pas le rôle inducteur des adultes dans la mise en route du processus. On sait le rôle que Laplanche fait jouer à la séduction maternelle généralisée (...). D'autres ont souligné la valeur d'appel de l'expérience subjective de la

scène primitive. Il est indéniable que les excitations venant de l'extérieur, et plus précisément du monde des adultes, jouent un rôle d'induction, en particulier dans la dimension proprement génitale de la sexualité infantile. Mais ceci relève de la thématique. Pour ce qui est de l'économie du plaisir, tenons ferme à cette idée que la reprise imaginaire et le plaisir qui en résulte relèvent d'une propriété « endogène » de la mémoire et des capacités d'illusion de la psyché humaine.

Le mécanisme du plaisir psychique relève du principe d'avant-plaisir. La tendance s'accomplit dans sa réalisation imaginaire parce qu'une épargne, une forme de court-circuit, décharge la tension autrement que par la réalisation dans la réalité. Ce principe de concours s'applique aussi au plaisir physique. L'excitation de la zone érogène assure en définitive la décharge de la tension. Mais, ici encore, le modèle de l'orgasme fait obstacle à notre compréhension. A-t-on jamais trouvé la preuve d'un équivalent orgasmique pour expliquer la fin de l'activité physique auto-érotique ?

On peut se demander si, contrairement au plaisir sexuel génital, le plaisir ne se situe pas à l'origine même de l'acte, qu'il s'agisse de l'acte psychique ou de l'acte masturbatoire. Le plaisir dans l'auto-érotisme de la sexualité infantile serait initial et non pas terminal. En d'autres termes, l'émergence du désir coïnciderait avec le plaisir. Rien ne nous interdit de penser que le plaisir de la succion du pouce est à l'acmé au moment où l'enfant enfonce le pouce entre ses lèvres et débute la succion. L'excitation de la zone érogène s'épuise avec le temps plutôt qu'elle ne se décharge. Le jeu d'imagination trouve l'acmé du plaisir à l'émergence de l'action ludique. Il en serait de même dans le rêve, et ceci est évident pour le mot d'esprit. On peut l'inférer dans l'activité associative spontanée, la mise en acte du fantasme inconscient.

Il existerait en somme dans l'économie du plaisir de la sexualité infantile, contrairement à celle de la sexualité génitale, une coïncidence temporelle entre l'émergence du fantasme et sa satisfaction. Certes, l'émergence n'est pas nécessairement suivie de sa réalisation illusoire. Les fantaisies diurnes, aussi bien celles de l'enfant que celles de l'adulte, en témoignent. Mais la satisfaction, qui ne tient pas à une rencontre réelle avec l'objet du besoin, ne se réalise que dans la surprise, dans la rencontre entre le fantasme et certaines conditions de décharge qui sont celles aussi bien de la masturbation, de l'expression ludique que, plus généralement, de toutes les expériences qui résultent du « principe du plaisir préliminaire ».

En réalité, cette forme de plaisir ne nous est pas inconnue. La dimension ludique que la confusion de langue révèle n'est pas

absente de la vie psychique de l'adulte. C'est le souci de la cohérence théorique qui a conduit Freud à unifier le « présexuel » et la sexualité biologique. La sexualité génitale adulte ne se contente pas d'absorber celle venue de l'enfant ; plutôt que d'une fusion, je penserais à une forme ultime d'étaillage.

Mais la survie active de la sexualité infantile dans la vie psychique de l'adulte, aussi bien dans ses expressions masturbatoires, ludiques ou sublimatoires que dans son étaillage sur la relation sexuelle génitale, nous montre bien qu'on ne peut la considérer comme résiduelle. En tant que processus psychique spécifique, traitement par l'inconscient d'expériences de satisfaction, sexualisées par cette recreation comme fantasme, elle maintient sa présence dans la vie pulsionnelle. Sans doute, serait-ce ici le lieu d'évoquer le dualisme pulsionnel et le rapport entretenu avec la sexualité infantile. Je ne l'aborderai ici que d'un point de vue qui ne saurait être que partiel, c'est-à-dire dans la fonction de pare-excitation que revêt la sexualité infantile en tant, précisément, qu'on la définit comme une modalité de l'activité psychique.

De nombreux faits cliniques démontrent le lien étroit qui existe entre l'auto-érotisme infantile et la souffrance psychique. La masturbation refuge ou compensatoire est une donnée classique. Moins classique peut-être l'idée que l'agitation non constructive, l'impossibilité de se livrer à un jeu symbolique, peuvent être chez l'enfant l'expression d'une insuffisance que l'on réfère habituellement à la mentalisation et qui pourrait être considérée plus précisément comme se référant à l'autoérotisme psychique. Interpréter à tout prix ces activités brouillonnes en termes de sexualité infantile reste souvent inefficace si le thérapeute ne se place pas là dans la position que Freud évoque sous le terme de la tendresse maternelle, c'est-à-dire la création ludique d'une fantasmagorie sexuelle. L'absence de mentalisation ou d'accès au symbolique, comme il est souvent dit, relève, me semble-t-il, de la pauvreté de la créativité propre à la sexualité infantile liée souvent aux difficultés que la mère éprouve à stimuler cette créativité, ce qui n'est peut-être pas comparable à un effet de séduction

dans la mesure où il excite moins la relation à l'autre que la productivité auto-érotique.

Chez l'adulte, dans certaines structures limites de la personnalité, on retrouverait cette pauvreté créatrice opposée, en quelque sorte, au poids excessif de la production de la sexualité infantile qui s'inscrit dans le paradigme classique de la névrose.

Nous retrouvons en tout ceci ce que Freud a fort bien exprimé dans *Le créateur littéraire et la fantaisie* (in Freud, 1985) et qui le conduit à s'interroger : « Vous me demandez comment il se fait qu'on soit si bien informé de la fantaisie des hommes, si celle-ci est voilée par tant de mystères. » Et d'ajouter : « Ce sont les nerveux qui doivent confesser au médecin dont ils attendent un rétablissement par traitement psychique jusqu'à leurs fantaisies... » La sexualité infantile, non comme étape du rapport instinctuel à autrui mais comme créativité psychique, demeure le propre de la psychanalyse. Retenons l'invitation que nous adresse Ferenczi à la fin de son article : « Je serais heureux si vous pouviez prendre la peine de vérifier tout ceci sur le plan de votre pratique et dans la théorie ; et aussi si vous suiviez mon conseil d'attacher dorénavant plus d'importance à la manière de penser et de parler de nos enfants, de nos patients et de nos élèves, et de leur délier, pour ainsi dire, la langue. »

Bibliographie

- Ferenczi (S.), « Confusion de langue entre adultes et enfant », *La Psychanalyse*, trad. Fr. Vera Granoff, vol. 6, 1961 (1933).
- Freud (S.), *L'interprétation des rêves*, trad. Fr. Meyerson et D. Berger, PUF, Paris, 1967.
- Freud (S.), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. Fr. B. Feron, Gallimard, Paris, 1985 (1908).
- Freud (S.), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. Fr. D. Messier, Gallimard, Paris, 1988 (1905).
- Freud (S.), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. Fr. B. Reverchon-Jouve, Gallimard, Paris, 1905.
- Laplanche (J.), *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 1993.

Le guetteur du moi

Dominique Clerc-Maugendre

« Ce sont deux choses différentes, que quelque chose se passe dans ton âme, et que tu en sois par ailleurs informé. »

S. Freud, *Une difficulté dans la psychanalyse*.

« Nous avons été forcés, écrit Freud en 1926, dans *La question de l'analyse profane*, d'admettre que dans le moi lui-même s'est différenciée une instance particulière que nous appelons le surmoi. Ce surmoi occupe une position particulière entre le moi et le ça. Il appartient au moi, en partage la haute organisation psychologique, mais est en rapport particulièrement intime avec le ça. » (1) Serait-ce à ce rapport d'intimité que l'on doit la violence qui parfois anime le surmoi, et fait qu'il s'oppose au moi comme le père sévère à l'enfant, sur le mode de l'impératif catégorique, exigeant de lui qu'il se sente coupable, tout en se sachant pourtant innocent ? Serait-ce à partir de ce lien d'intimité avec le ça que se forment les résistances du surmoi, celles que nous redoutons toujours dans la cure, et qui s'expriment parfois par la recrudescence de la maladie, le plus souvent, et ce n'est pas là moindre mal, par le ralentissement ou la stagnation du processus analytique ? Serait-ce ce lien d'intimité qui conduit le surmoi à susciter chez le patient ce que Freud nomme « besoin de punition » ? Lequel n'est pas la manifestation parfois justifiée de la conscience morale — la moralité — mais correspond à ce qu'il appelait « conscience de culpabilité inconsciente » ou « sentiment de culpabilité inconscient », termes qui ont toujours posé problème, dans la forme même de leur expression, mais qu'on est décidément bien obligés d'admettre, comme Freud se déclare, en 1926, forcé d'admettre l'existence du surmoi, surmoi qui se révèle souvent, au décours de la maladie psychique, plus destructeur que protecteur. Au niveau du fonctionnement de l'inconscient, on peut se demander si la contradiction que renferment ces termes n'est pas qu'apparente et si elle ne répond pas tout simplement, c'est-à-dire de façon extrêmement complexe, à la logique qui gouverne les processus primaires.

Ainsi, le surmoi, aussi ravageur qu'il se présente, ne vise-t-il pas, par-delà ses aspects barbares, à une fonction autre que celle manifestement admise qui serait de soumettre le moi au sadisme et à la cruauté ? La relation de proximité qu'il a gardée avec le monde pulsionnel ne lui confère-t-elle pas, justement, la capacité d'avertir le moi des conflits qui le menacent ? Et ne lui confère-t-elle pas un certain rôle vis-à-vis du moi lors de la régulation du principe de plaisir ? Ce sont là des questions que je voudrais aujourd'hui, ici, mettre en débat, à propos du surmoi, instance témoin de l'infantile, de sa persistance... de son insistance.

A l'âge où se forment les notions de bien et de mal, une petite fille, torturée à l'idée de finir en enfer, posait régulièrement à sa mère la question suivante : « Maman, c'est quoi les mauvaises pensées ? » Et la mère, invariablement, lui faisait la même réponse : « Les mauvaises pensées, c'est de regarder un homme faire pipi. » Loin de résoudre la question, dont la nature est d'être à proprement parler insoluble, de ce qui peut faire qu'il existe des pensées qui soient mauvaises — par opposition à d'autres, qu'on pourrait juger bonnes, mais à propos desquelles la question justement ne se posera jamais de cette façon-là — la réponse donnée par la mère, et conservée, telle quelle, par la fille, véhiculait bien autre chose que ce qu'elle pouvait prétendre élucider, à savoir la question de trancher entre le bien et le mal. Elle laissait entrevoir en effet en quoi toute question sur le mal recouvre une question sur le sexuel, et en quoi toute énigme est destinée à mettre en mouvement l'excitation dont elle résonne.

La petite fille, qui restait sans réponse quant à la nature de ses pensées, n'en percevait pas moins confusément que sa question renvoyait la mère aux sources de sa propre excitation. A l'énigme qui interrogeait l'enfant, la mère opposait un interdit d'une aveuglante simplicité qui avait pour effet de stopper net la poursuite du questionnement. Interdit dont l'obscur logique fit barrage à la curiosité sexuelle impliquée dans la question et laissa intacte une excitation infantile néanmoins parfaitement

1. S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Gallimard, coll. Traductions nouvelles, 1986, p. 94.

réprimée, que la période de latence ne réussit pas à épuiser et qui se maintint à l'identique durant l'adolescence. Excitation qu'on aurait pu, pourtant, aisément déceler au travers des comportements photo-obsessionnels dont la jeune fille était l'objet, comportements qui se trouvaient toujours initiés par les ordres qui se formaient en elle d'avoir à exécuter telle ou telle chose de telle ou telle façon précise : c'était à la seule condition d'avoir obéi à ces impératifs parfois conditionnels, souvent catégoriques, qu'elle devait de se sentir un peu apaisée. Car la question, concernant les mauvaises pensées, demeurait toujours aussi vive, et l'angoisse, diffuse, massive, secrète mais tenace était son lot quotidien ; une angoisse qui ne lui laissait pas la liberté de jouir de la vie, et qui la faisait toujours demeurer à part des autres. On la disait sérieuse, pour ne pas dire sévère, et, de cela, ses parents se montraient pleinement satisfaits.

L'étonnement fut grand de la voir devenir la proie d'un délire hallucinatoire passablement bruyant, lorsqu'à l'âge de vingt-quatre ans, contemplant la photo d'un jeune homme, elle tomba pour la première fois amoureuse.

L'énoncé maternel, qui avait, à chaque fois, fait porter l'interdit d'une façon primaire sur l'acte de regarder le membre sexuel masculin dans l'exercice de l'une de ses fonctions et par là de percevoir et de penser la différence des sexes, s'était étendu, en suivant la voie de la contiguïté métonymique, à celui d'être vue voyant. Croiser le regard d'un homme était donc une chose à laquelle elle s'était toujours efforcée d'échapper jusque-là avec la plus grande précaution. Sur la photo, elle n'avait pu éviter la rencontre, et l'interdit était venu faire écho à l'excitation qu'elle avait ressentie au moment où le regard du jeune homme, sur la photo, avait croisé le sien. Regard virtuel, tout comme l'avait été autrefois l'image du membre sexuel d'un homme fournie par la définition maternelle des « mauvaises pensées », mais regard qui, du fait de l'excitation bien réelle qu'il déclenchait, en devenait réel à son tour.

La question, inhérente aux « mauvaises pensées », avec l'excitation dont elle avait été confusément la source, se représentait, intacte, et toute sa charge libidinale devenait l'affaire d'un surmoi infernal et terrifiant qui tentait là de faire office de traducteur : les « mauvaises pensées » revenaient depuis l'extérieur, déchaînées, et se faisaient entendre au travers des ordres catégoriques et néanmoins contradictoires perçus par la jeune femme d'avoir à jeter son regard sur cette photo ou d'avoir à l'en détourner, ordres qui priront bientôt la forme d'une voix qui lui criait : « Sauve-toi ! » Voix surmoïque, identifiée à quelque figure tantôt angélique et tantôt

diabolique qui lui enjoignaient toutes deux d'avoir à fuir un danger immédiat. Ce qu'elle ne tarda pas à mettre en acte en entreprenant ce qu'on appelle en termes psychiatriques un « voyage pathologique ».

Sans qu'on soit pour autant porté à de telles extrémités, ni à de telles actions, c'est le plus souvent ainsi que se fait entendre le surmoi, *par sa voix*, qui démasque alors le désir dans ce qu'il a de pulsionnel et de conflictuel, en dénonce le caractère infantile permanent et récurrent, et alerte le moi d'avoir à agir, *c'est-à-dire à penser*.

On peut ici, aujourd'hui, à propos de l'infantile, poser à nouveau la question, exactement comme la posait cette patiente lorsqu'elle était enfant : « Les mauvaises pensées, c'est quoi ? » On peut aussi se demander si les mauvaises pensées sont vraiment des pensées ? Si elles ne sont pas juste la sensation du déplaisir qu'engendrerait la trop forte sollicitation de représentations inconscientes — traces du désir infantile — du fait de la trop grande excitation qui les sous-tend, et qu'un moi demeuré faible ne parvient pas à lier ni à rendre conscient, bien que le surmoi dans son expression élémentaire tente de la lui signaler. Car ce qui poussait la petite fille à poser sa question n'était pas le surgissement de représentations sexuelles : c'était déjà celui des images de l'enfer et du châtiment, au-delà des images sexuelles, qui demeureraient, quant à elles, refoulées, voire non advenues. Autrement dit, lorsqu'il y a « mauvaise pensée », n'est-ce pas parce que les processus secondaires qui permettraient alors l'élaboration d'une pensée, aussi défensive soit-elle, aussi symptomatique soit-elle, demeurent inactivés, tout envahi qu'est l'appareil psychique dans son ensemble par la force pulsionnelle, laquelle ne se laisse percevoir, dans cet instant de son surgissement, que par la prévalence de son caractère quantitatif, et par le déplaisir qu'entraîne celui-ci dans l'excès de la tension qu'il déclenche. L'appareil psychique ne peut plus fonctionner alors que selon le mode que lui offre la voie de la régression, exactement comme il le fait dans le rêve, lorsque le sommeil barre l'accès à la motilité, et que la pulsion se retrouve « contrainte d'emprunter la direction rétrograde vers la perception et de se contenter d'une satisfaction hallucinée » (2).

C'est quand le moi fonctionne selon le mode primaire, que le surmoi redevient ce qu'on appelle « archaïque », et qu'il est amené à s'exprimer, comme l'écrit Freud, toujours à propos du rêve, « dans une langue primitive sans grammaire (où) seul le matériel brut de la pensée est exprimé, (et où) l'abstrait est ramené au concret qui est à sa base » (3). Le surmoi s'adresse

2. S. Freud, « Révision de la théorie du rêve », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, coll. Nouvelles traductions, 1984, p. 30

3. *Ibid.*

alors au moi dans cette langue-là, se comportant, remarque Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (4) comme si le refoulement n'avait pas existé, et traitant le moi sur la base de cette présupposition, l'oblige, bien qu'il se sache innocent, à « ressentir un sentiment de culpabilité » et à endosser une « responsabilité qu'il ne peut s'expliquer ».

Pourtant, ajoute encore Freud, « le comportement du surmoi est tout à fait compréhensible ». Car le refoulement, en effet, a bien eu lieu en un temps premier, temps où il s'est constitué comme le refoulement initial grâce auquel « le moi s'est fermé du côté du ça, tout en étant demeuré entièrement accessible aux influences provenant du surmoi ». Ainsi, et c'est là ce qui retiendra notre attention, c'est d'abord le refoulement originaire qui instaure la fermeture et qui fait qu'à l'avenir le surmoi réaffirme sa position face au moi en tant que « mandataire du monde intérieur, le ça »(5). Voilà qui entre en résonance avec les hypothèses émises précédemment par Freud dans *Le moi et le ça* en 1923, comme quoi ; « plus le complexe d'Œdipe a été fort et plus son refoulement s'est produit rapidement... plus sévère sera plus tard la domination du surmoi sur le moi comme conscience morale, voire comme sentiment de culpabilité inconscient »(6). Comme quoi les manifestations du surmoi précoce sont dans un rapport étroit avec la vie amoureuse de l'enfant certes, mais avec une vie amoureuse dont les exigences ont conservé le caractère *primitif* que lui conférait autrefois l'impérieuse nécessité d'obtenir satisfaction.

Ainsi la morale du névrosé demeure-t-elle à jamais susceptible de revenir à une morale dont on peut dire qu'elle continue d'appartenir à une autre époque, époque antérieure dont elle ne renie jamais les sources. C'est de cette morale-là que Lacan a pu dire qu'elle était une morale insensée, destructive, purement opprimante et presque toujours anti-légale, et que le surmoi ne se proposait le plus souvent que sous la forme de *Id* figure féroce qui contraint et qui ordonne, forte d'être à la fois et la loi, et sa destruction, d'être « le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que la racine »(7), ceci par opposition à un idéal du moi qui conduit pour sa part à des perspectives plus exaltantes. Mais si, comme il l'écrit encore, « ce qui est censure a toujours rapport avec ce qui dans le discours se rapporte à la loi en tant qu'incomprise »(8) c'est-à-dire avec la dimension de l'éigmatique toujours contenu dans la loi elle-même, et si le surmoi se charge justement de « représenter

ce point où la loi n'est pas comprise du sujet mais jouée par lui »(9), alors, faisant en cela de tout névrosé un hystérique à l'origine, Lacan réintroduit par ce biais la notion de quantitatif. Et l'énigme, qui se veut porter sur le sens d'un dire — on ne saurait parler d'énigme sans qu'il y ait discours —, ne devra pourtant de produire ses effets qu'à la mise en tension qu'elle déclenche.

Freud remarque en 1930, à propos de la pulsion de mort (qui toujours oeuvre en silence et ne saurait se laisser percevoir à l'état pur, sinon peut-être dans les états de mélancolie stuporeuse), qu'elle devient sensible, perceptible, dans la mesure seulement où elle se présente sous sa forme érotisée, celle qu'offre l'intrication pulsionnelle ; au fond, dit-il, on pourrait penser que, dans un premier temps, le sentiment de culpabilité n'est « rien d'autre qu'une variante topique de l'angoisse, et que dans ses phases ultérieures, il est absolument identique à l'angoisse devant le surmoi »(10). Le sentiment de culpabilité, ajoute-t-il, assimilable à la « dureté du surmoi » est « la perception, impartie au moi, de la surveillance dont ce dernier est ainsi l'objet, (...) Il faut admettre qu'il existe avant le surmoi, (et qu'il) est alors l'expression immédiate de la peur devant l'autorité extérieure, la reconnaissance de la tension entre le moi et cette dernière, le dérivé immédiat du conflit surgissant entre le besoin d'amour de cette autorité et l'urgence *des satisfactions instinctuelles* dont l'inhibition engendre l'agressivité. »(11)

C'est par le biais de cette urgence de la satisfaction libidinale que l'angoisse devant le surmoi se révèle être aussi une angoisse devant le ça, et qu'elle ne peut échapper totalement aux règles de l'économique. Cela me pousse ici à souligner à nouveau la distinction qu'il y a à faire entre la morale consciente et le sentiment de culpabilité inconscient qui se révèle être le serviteur des résistances les plus tenaces dans la cure ; résistances au traitement, qui sont avant tout résistance au changement, résistance aux modifications et aux remaniements qu'il exige, qui impliquent que les forces énergétiques soient à nouveau mobilisées, ne serait-ce que par la voie du transfert.

C'est dès 1907, avec *L'Homme aux rats*, qu'on peut saisir à quel point Freud est sensible à la dimension « morale » de l'excitation infantile, sexuelle de la morale.

4. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit., p. 38.

5. *Ibid.*

6. S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Pavot, 1981, p. 247.

7. J. Lacan, *Les Écrits techniques de Freud*, Seuil, 1975, p. 119.

8. J. Lacan, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 156,

9. *Ibid.*

10. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUE, 1972, p. 94.

11. *Ibid.*, p. 96 (c'est moi qui souligne).

« Un homme jeune encore, de formation universitaire, se présente chez moi et me raconte que, depuis son enfance, et particulièrement depuis quatre ans, il souffre d'obsessions. Sa maladie consiste principalement en appréhensions. (...) Il dit, en outre, éprouver des pulsions obsessionnelles, comme, par exemple, à se trancher la gorge avec un rasoir; il se forme aussi en lui des interdictions se rapportant à des choses insignifiantes. A lutter contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en retard dans la vie. »(12)

C'est ainsi que Freud relate sa première rencontre avec celui qui restera pour la littérature le héros des *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*. Ce jeune homme, dont il souligne au passage l'intelligence et la clarté d'esprit, a bien noté pour lui-même que les idées obsessionnelles dont il souffre existaient déjà dans son enfance, et que sa maladie actuelle, qui le ramène inévitablement vers cette période, s'oppose farouchement au cours normal qu'il voudrait donner à sa vie ; ce retard dont il se plaint, qui fait symptôme, trouve sa raison d'être dans la persistance de la névrose infantile, laquelle se manifeste de façon toujours aussi vive, et s'exprime par la voix de ce que nous appellerions aujourd'hui un surmoi tyrannique et féroce. Et c'est à la présence de cette conscience morale (consciente et inconsciente à la fois) que l'homme aux rats doit ce retard.

Depuis quatre ans la maladie n'a cessé de s'intensifier, rien ni personne ne parvient à soulager cet homme de façon durable, rien ne le rassure sur le fait qu'il n'est pas un criminel, mais il connaît un peu les théories freudiennes à propos de la sexualité, et surtout — c'est là ce qui l'a déterminé à consulter Freud —, il a feuilleté *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et il y a trouvé des explications à propos d'enchaînement de mots qui sont entrées en résonance avec ce qu'il appelle lui-même ses « élucubrations cogitatives » : il espère donc beaucoup de la « nouvelle » méthode thérapeutique. On pourrait dire aussi qu'il croit déjà à l'existence de l'inconscient, et qu'il attend de l'analyse qu'elle lui permette de traduire en mots l'excitation qui s'empare de lui à tous moments ; car il est vrai que dans la névrose obsessionnelle, le travail du refoulement, du fait de son mode même, du fait de la « disjonction des rapports de causalité »(13) qu'il exerce en effectuant le retrait de l'affect de la représentation qui le soutient, « débouche » comme l'écrit Freud dans *Le Refoulement* « sur une lutte sans succès et sans fin » (14). Et si « quatre ans » représente le moment

de recrudescence des symptômes, il représente aussi celui de l'éclosion chez l'homme aux rats enfant de la curiosité sexuelle et de l'ex-citation qui l'accompagne: « quatre ans », c'est en effet l'âge où il situe, dès la première séance, ses premiers souvenirs, ceux qui se rapportent à Mlle Robert, jeune et très belle gouvernante, qui lui permit un jour de se glisser sous ses jupes, à condition de n'en rien dire à personne, et de lui toucher le ventre et les organes génitaux, qui lui parurent alors *singuliers* (15) ; événement marquant dont il garde, depuis, « une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin »(16).

Expérience de l'excitation qui provoque au désir d'une satisfaction qui ne saurait aboutir, se fixe, et s'inscrit sous la forme de la pulsion scopique ; celle-ci figurera dès lors l'impérieuse nécessité de percevoir et de déceler la source de l'excitation afin de parer au danger qu'elle représente. Nécessité sensorielle, confirmée et matérialisée chez le jeune homme par un fantasme persistant depuis l'enfance comme quoi ses pensées sont perceptibles par d'autres, pour la simple raison qu'il les aura exprimées à voix haute, sans s'entendre lui-même.

L'analyse débute donc, non sans que Freud ait communiqué à son patient la règle fondamentale (17) qui reprend à son compte la nécessité de dire à haute voix, et de dire tout, y compris l'insensé, instituant ainsi paradoxalement le symptôme et la plainte du patient comme règle de conduite de la cure. Très vite, dès les premières séances, c'est à propos de la conscience de culpabilité, c'est-à-dire du sentiment persistant, récurrent chez cet homme d'être ce criminel qu'il s'accuse d'être, que Freud sera amené à lui faire découvrir le caractère d'inaltérabilité de l'inconscient, comme cause de ce retard dans la vie dont il s'est plaint lors du premier entretien : ce retard, lui dira-t-il, n'est pas autre chose que le signe que l'infantile subsiste en chacun de nous, productif et vivant, comme aux premiers jours.

Il faut revenir aux notes prises quotidiennement par Freud après les séances pour retrouver le déroulement de la séquence qui aboutit à la découverte de la formule désormais célèbre comme quoi ; « L'inconscient c'est l'infantile en nous. » Ce jour-là, l'homme aux rats faisait part en séance du sentiment qu'il avait d'être deux, comme si deux personnes s'opposaient en lui : la personne morale contre le mal, c'est-à-dire contre les mauvaises pensées. « Il peut se souvenir, note Freud, que

12. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1993.

13. *Ibid.*

14. S. Freud, « Le Refoulement », *Métapsychologie*, Gallimard, coll. Folio Essais, p. 62.

15. Ce que Freud transcrit dans le *Journal* par « curios ».

16. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1993, p. 203.

17. Laquelle se trouve pour la première fois, à l'occasion de la rédaction de ce cas, écrite en toutes lettres dans l'œuvre de Freud.

tout en se considérant comme une personne morale, il a sans aucun doute dans son enfance fait des choses qui émanaient de l'autre personne. »(18)

Le patient se lamentait et désespérait, devant un tel constat, de pouvoir recouvrir un jour l'unité de sa personnalité, unité dont il pensait qu'elle aurait pu lui permettre d'accomplir enfin de grandes choses, « plus que d'autres, qui lui seraient présentés comme des modèles », note Freud. (Nous pourrions dire à ce sujet qu'il aspirait ce jour-là à pouvoir se débarrasser d'un surmoi contraignant pour faire place à un idéal du moi exaltant.) C'est ce moment que choisit Freud pour se déclarer d'accord avec ce clivage de la personnalité, c'est-à-dire d'accord avec la théorie intime de son patient, et qu'il lui donne, pour lui permettre de saisir la différence qui existe entre le conscient et l'inconscient, une « explication » qu'il nous faut retenir, car elle situe presque parfaitement en quoi le retard dans la vie est constitutif de toute névrose : de la névrose infantile tout autant que de la maladie névrotique chez l'adulte accompli, tout comme il est constitutif du développement de la névrose de transfert qui n'échappera pas non plus à cette tendance ; cette explication, donnée au patient, situe aussi en quoi ce retard est et demeure, structurellement, la marque du décalage entre le développement de la personne et la structuration de l'appareil psychique.

L'explication, que Freud reprendra dans le cas publié à l'adresse du lecteur, est la suivante : « L'inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l'enfance, s'en détache, n'en suit pas l'évolution ultérieure, et qui est pour cette raison, refoulée inconscient, c'est l'infantile en nous. Les rejetons de cet inconscient refoulé, ce sont les éléments qui entretiennent les pensées involontaires, lesquelles constituent sa maladie (19) ». Voici donc l'espace où vient se lover le retard dans la vie: dans le décalage qui s'opère du fait que le développement de la personne en tant qu'individu biologique et social ne se déroule pas à la même vitesse que la structuration de l'appareil psychique et de ses différentes instances. Il n'existe pas de correspondance entre ces deux voies de développement, sinon par des ponts qui subsistent et qui constitueront par la suite les lieux de la fixation.

C'est ce même décalage qui permettra que se produise le mouvement incessant d'aller et retour entre le progrès et la régression, entre le présent et le passé et c'est en cet espace du décalage, qui n'est pas seulement temporel, qui est aussi

géographique (dans la mesure où il concerne aussi les différentes « provinces », comme les appelait Freud, de l'appareil psychique), c'est dans cet espace que se produiront les fixations, témoins à jamais susceptibles d'être revivifiés, à chaque époque de la vie psychique, selon des prototypes qu'on aurait cru périmés et dépassés.

L'idée du retard dans la vie, Freud la développera longuement, quelques années plus tard, à propos de l'angoisse. En 1925 il travaille à la rédaction de *Inhibition, symptôme et angoisse*, le 25 décembre Abraham meurt, et sa mort nous prive sans doute de l'échange qui aurait pu naître à ce propos entre les deux hommes. Ce que Freud appelle un « petit article » sera publié en février de l'année suivante. Ce petit article se révèle pourtant comme un ouvrage dont on ne peut faire l'économie par rapport à cette question du décalage, laquelle conduit Freud à constater, et chacun de nous avec lui, que « la condition d'adulte (...) n'offre aucune espèce de protection absolue contre le retour de la première situation traumatique génératrice d'angoisse »(20). Et l'on peut effectivement, avec lui, continuer à s'étonner du fait que « tant d'hommes demeurent infantiles dans leur comportement envers le danger et ne surmontent pas des conditions déterminant l'angoisse qui sont désormais surannées. (...) Pourquoi, poursuit-il, toutes les névroses ne sont-elles pas des épisodes du développement qui seraient clos lorsque la phase suivante aurait été atteinte ? D'où provient ce caractère de persistance des mêmes réactions au danger ? Enfin, d'où vient le privilège dont semble bénéficier l'affect d'angoisse sur tous les autres affects, d'être le seul à provoquer des réactions qui se distinguent des autres comme anormales et qui, par leur caractère impropre, s'opposent au courant de la vie ? »(21)

Mais n'est-ce pas justement ce caractère d'anachronisme persistant qui nous autorise à poser ces mêmes questions sous une autre forme : d'où vient que le refoulement ne tienne pas et que le moi doive sans cesse se remettre à la tâche ? Pourquoi, comme le dit Freud, « parmi les conditions déterminant l'angoisse, (certaines) ne sont d'ailleurs absolument pas destinées à décliner, mais accompagneront l'être humain la vie durant, par exemple *l'angoisse devant le surmoi* ? »(22) On le voit, la question de l'angoisse devant le surmoi est décidément une question insistante qui trouve à se poser tout au long de l'œuvre de Freud.

18. S. Freud, *L'homme aux rats ; journal d'une analyse*, PUF, 1974, p. 71.

19. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle » in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1993, p. 214.

20. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUE, 1981, p. 74.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

La réponse à cette question, Freud l'esquisse alors à la ligne suivante, elle passe par un appel au quantitatif et met ainsi directement en liaison l'infantile, le surmoi, et l'excitation pulsionnelle : « On peut concevoir, écrit-il, qu'il y a pour chacun une limite au-delà de laquelle son *appareil psychique échoue à maîtriser les quantités d'excitation qui exigent d'être liquidées.* » (23)

Serait-ce en cela que les pensées deviennent mauvaises non seulement parce que la morale réproouve leur contenu, mais du fait du déplaisir qu'elles risquent d'entraîner au sein du moi ? Cette question de la régulation de l'excitation, qui fonde le principe de plaisir, et s'articule avec le principe de réalité, sera reprise à nouveau en 1937, avec l'article « Analyse avec fin, analyse sans fin ». Freud y rappelle à quel point ces êtres mythiques que sont les pulsions sont capables de devenir soudain réels, quand ils se déchaînent à nouveau, alors qu'on les croyait domptés depuis longtemps, et à quel point ce réveil nous laisse chaque fois étonnés de les retrouver semblables à ce qu'on avait connu enfant, inaltérés et intacts dans leur expression.

Ainsi l'échec du refoulement mène-t-il toujours au même constat : il « confirme, écrit Freud, la puissance irrésistible du facteur quantitatif dans la causation de la maladie » (24). En définitive, c'est de la force pulsionnelle que dépendra la liquidation durable du conflit ; il conclut : « Des trois facteurs que nous avons reconnus comme déterminants quant aux chances de la thérapie analytique : influence des traumatismes — force constitutionnelle des pulsions — modification du moi, seul nous importe celui du milieu, la force pulsionnelle. » (25) C'est bien à ce facteur-là que se rattache le retard dans la vie.

Et c'est à ce facteur-là aussi, qu'on peut rapporter les manifestations bruyantes du surmoi qui, dans leur expression élémentaire, se font l'écho du déplaisir ressenti « face à la marée montante de l'accroissement pulsionnel » (26), et ne sauraient être tenues à elles seules pour responsables du déclenchement des troubles ; car ce serait là prendre l'effet pour la cause, et faire que de tels discours surmoïques nous en imposent pour la maladie. C'est à ce titre que la parole psychotique nous intéresse, au sens où elle laisse affleurer à la surface les processus primaires qui la régissent en profondeur, ouvrant une fenêtre sur le fonctionnement métapsychologique et sur la façon dont il est organisé aux plans topique et économique. L'événement délirant est un peu comme une coupe histologique qui se présente dans le champ du

microscope, dans sa seule dimension horizontale, mais engage l'observateur à déduire, à « construire », au-delà de la surface plane, un espace à trois dimensions qui permettra de restituer profondeur et structure à l'organe cellulaire.

Nous n'avons pas toujours affaire à l'ampleur de tels moments délirants. Pourtant nous ne sommes jamais, dans chaque cure, à l'abri du retour brutal des manifestations du surmoi, pas plus que nous ne sommes à l'abri du retour de l'excitation pulsionnelle, laquelle fut initialement sollicitée d'ailleurs par l'énoncé de la règle fondamentale qui, d'une certaine façon, répond à la question du patient néophyte comme la mère de ma patiente à sa fille. « Dites tout » est tout aussi énigmatique que « les mauvaises pensées c'est de regarder un homme faire pipi », aussi énigmatique quant à l'attente de celui ou de celle qui énonce une telle loi.

Ainsi la défaite du surmoi s'avère-t-elle être comme celle de la pulsion, elle n'est jamais assurée : pour la bonne raison que surmoi et force pulsionnelle avancent tous deux d'un même pas et se présentent sur le même front. Dans les cures c'est souvent contre ce front unique qu'on aura à lutter, celui de l'alliance entre les résistances du ça et celles du surmoi, et le travail consistera alors à entendre le discours du surmoi, qu'il soit manifeste ou qu'il s'avère plus discret, pour parvenir comme le disait Freud, et comme le rappelait D. Widlöcher lors de nos entretiens de Vaucresson sur le moi à « l'analyse d'un petit bout du ça et à l'analyse d'un petit bout du moi » (27).

« Le ça parle, écrit Freud dans *Le moi et le ça*, mais ne dit pas ce qu'il veut. » Les énoncés surmoïques en revanche nous fournissent des indices quant à ce désir du ça dont le surmoi est le mandataire, et, dans un premier temps s'offrent à nous comme signaux de la mise en tension qui surgit entre les instances.

On peut se demander si alors la manifestation du surmoi n'est pas l'expression d'une fonction protectrice primaire, laquelle existerait déjà au sein même de la logique qui gouverne les processus inconscients. Pourquoi réserverait-on en effet cette fonction protectrice du surmoi envers le moi à sa seule capacité humoristique et consolatrice ? Et pourquoi l'excluerait-on dès lors que le surmoi perd tout humour et se montre cruel et par trop autoritaire ? Car le procédé, dans les deux cas, humour ou cruauté, use de la même technique : celle qui consiste à déplacer des quantités d'énergie psychique d'un territoire

23. *Ibid*(c'est moi qui souligne).

24. S. Freud, « L'analyse avec fin, l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, PUF, 1987, p. 241.

25. *Ibid*, p. 239.

26. *Ibid*, p. 242

27. *Ibid*.

à un autre : dans *L'humour* comme dans *L'Homme Moïse* c'est le « gain de plaisir » qui est évoqué à propos d'un surmoi protecteur, gain de plaisir dont on sait qu'il se produit toujours grâce au déplacement des investissements, dès lors qu'une trop grande « viscosité » libidinale ne vient pas l'entraver.

Mais comment donc, me direz-vous, la cruauté du surmoi peut-elle prétendre sauver le moi et exercer une telle fonction de protection vis-à-vis de lui, tout en se déchaînant à son encontre ? Comment, sinon par le pouvoir qu'il possède de ramener dans le préconscient, voire même dans le conscient, les restes matériels — « résidus » — d'énoncés plus ou moins énigmatiques, héritages provenant tout aussi bien de l'histoire individuelle que de l'histoire collective. Ces restes, évidemment, ne vaudront d'être reviviscents que grâce à l'énergie susceptible de les *investir* à nouveau et de les rendre ainsi *perceptibles*, à nouveau. C'est par le biais de la *perception* que le surmoi exerce sa fonction de protection : c'est par cette voie du réinvestissement des rejets et des résidus, le plus souvent verbaux, que le surmoi avertit le moi d'avoir à mettre en oeuvre quelque autre stratégie — qui pourra mener en cas de victoire au meilleur, c'est-à-dire au progrès dans la vie de l'esprit, tout comme il sera capable de conduire au pire du retrait ou de la répétition compulsive. Ainsi, dans l'analyse, hors ces restes verbaux que sont les représentations de mots, point de salut ! Et le surmoi, quant à lui, use largement de ce principe.

Freud, en 1896, écrivant à Fliess, et tentant de définir les lois d'après lesquelles se produit l'accès à la conscience de ce qui n'est encore que préconscient, posait déjà l'hypothèse de la « réactivation hallucinatoire de représentations verbales » (28) et définissait, déjà, le refoulement comme le défaut de la traduction en mots de l'excitation enregistrée au niveau du préconscient. Hypothèse qu'il confirme en 1915, en écrivant dans *L'Inconscient* : « Ce que le refoulement refuse à la représentation écartée, c'est la traduction en mots », hypothèse reprise dans *Le moi et le ça* (29) sur le mode suivant : « La véritable différence entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente (une pensée) consiste en ceci que la première s'accomplit sur un quelconque matériel qui reste non reconnu, tandis que dans la dernière (la représentation pcs), vient s'ajouter la connexion avec des représentations de mot. (...) La question : comment quelque chose devient-il conscient ? s'énonce donc de façon plus adéquate : comment quelque chose devient-il préconscient ?

et la réponse serait par connexion avec des représentations de mots correspondantes. » Le paragraphe suivant nous éclaire alors on ne peut plus précisément sur ce qu'est une représentation de mot, et sur la façon dont elle s'est constituée comme telle : « Ces représentations de mots sont des restes mnésiques, elles ont été autrefois des perceptions. » Elles sont donc susceptibles de redevenir conscientes, et la conséquence de cela est bien que ce qui « vient de l'intérieur devra se transposer en perceptions externes ».

Reprenons ici l'un des aspects de la formation du surmoi : précipité des objets autrefois aimés, comme le moi, mais selon un mode qui n'est pas vraiment celui de l'identification et tient plus à la conservation des traces des objets investis et abandonnés, de ces objets auxquels il fallut renoncer avec la résolution du complexe d'Œdipe, de ces objets introjectés, bons ou mauvais, selon la théorie kleinienne. Et revenons dans l'oeuvre de Freud au moment de l'élaboration de la deuxième topique, celui où il s'avoue presque contraint d'admettre l'existence de cette instance tierce qu'est le surmoi. A reprendre la question de son origine, nous verrions alors que le surmoi se forme dans un tout premier temps par le moyen d'une division du moi, (lui-même issu de la transformation du ça par la perception du monde extérieur) et que le moi délègue à cette partie de lui-même la fonction de représenter le ça d'une part, et le monde extérieur d'autre part. Et nous verrions qu'à cette partie de lui-même, devenue autonome, le moi confère non pas le rôle de parer directement à l'excitation, mais plutôt celui de la lui rendre perceptible, un peu à la façon dont procède le phobique face au danger pulsionnel en l'assignant à résidence à l'extérieur et en lui attribuant alors, mais alors seulement, l'apparence et les qualités d'objet dangereux (phobogène) à éviter absolument. Ainsi le surmoi procède-t-il depuis l'extérieur du moi, et, dans ses aspects les plus sévères, se fait-il l'écho de la rumeur grondante du ça, dont il adopte parfois le comportement compulsif et répétitif.

C'est en ce sens que le surmoi, qu'il surgisse sous la forme impérative, ou sous la forme de la culpabilité, ou encore sous celle, plus discrète, de l'infériorité (et cela toujours de manière incidente), est dans un certain alliage avec la résurgence de la pulsion. Mais on ne peut aborder le problème de la fonction économique du surmoi dans sa seule dimension quantitative. On ne peut en effet disjoindre la pulsion de ce qui la lie depuis qu'elle s'est inscrite comme telle dans la psyché : le représentant-représentation, autrement dit, ici, dans le cas du surmoi, e reste acoustique, qui est comme le porte-faix de

28. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1973, p. 155.

29. S. Freud, *Le Moi et le ça*, op. Cit., p. 231.

la représentation de mot, ce reste acoustique mis en avant par Freud chaque fois qu'il est question de traces et de représentation de mot, chaque fois qu'il est question de transfert et de translation de pensée, chaque fois qu'il est question de passage, d'une époque à l'autre, d'une province psychique à une autre, c'est-à-dire chaque fois qu'à ces occasions a lieu un réinvestissement ou un déplacement d'énergie.

A chaque fois c'est encore le reste acoustique qui sera susceptible, par la voie du réinvestissement de la représentation de mot, d'être reproduit pour redevenir à nouveau perceptible par le moi conscient, comme s'il arrivait à nouveau depuis l'extérieur, comme *élément sensible*.

Rien n'est perceptible par le moi du dedans : c'est une loi de l'appareillage psychique que ce qui est perçu de la conscience doit en passer d'abord par la voie de la perception au-dehors du moi, et que cette voie-là soit de façon prééminente celle de la circulation des représentations de mots, c'est-à-dire de la remise en jeu des restes provenant du monde extérieur, c'est-à-dire des objets libidinaux qui l'habitent : en ce sens le surmoi exécute parfaitement sa tâche d'archiviste. Représentant, auprès du moi, du monde extérieur, mais d'un monde passé (alors que le moi continue d'avoir affaire directement à un monde extérieur actuel, sensible et fluctuant, à un monde vivant), il est le dépositaire des restes perceptibles des objets. Et ces restes, il aura le devoir de les restituer en temps voulu en leur faisant emprunter ce même chemin qui s'était frayé lors des premières inscriptions, celui de la perception auditive.

A ce propos il est intéressant de comparer les deux schémas de Freud concernant l'appareil psychique ; le premier date de 1923, et se trouve dans *Le moi et le ça* (30), le second de 1933, figure dans *La décomposition de la personnalité psychique* (31). Dans le second, le surmoi a pris exactement la place de cette sorte d'organe bizarre annexé au moi et désigné du nom de « calotte acoustique », « posée sur lui (le moi) de travers », écrit Freud, ce qui laisserait déjà entendre qu'elle n'est pas dans le même rapport d'immédiateté que le moi avec la perception du monde extérieur,

Cette « calotte acoustique », qui préfigure le surmoi, confirme ainsi la nature verbale de son origine, et fonctionne en marge de la conscience, de façon proprement automatique. C'est ainsi que le surmoi, même après qu'il soit devenu « évolué » conserve la « mémoire » de ce fonctionnement : profondément « plongé » dans le ça, il est à même de réagir devant la

montée de la force pulsionnelle devant laquelle le moi resterait impuissant, exactement comme un guetteur, qui, placé aux avant-postes, signale l'arrivée de l'envahisseur. Ainsi devant la menace du débordement pulsionnel, les premiers prototypes de fonctionnement de l'appareil psychique sont-ils remis en marche et le surmoi retrouve la fonction primaire qu'il exerçait avant la résolution du complexe d'Œdipe. Cette régression est particulièrement évidente quand la fonction de liaison du moi fait défaut ou qu'elle est mise en échec, comme c'était le cas pour la patiente dont j'ai parlé, comme c'était le cas pour l'homme aux rats, comme c'est le cas toujours lorsque la loi se présente par le bout énigmatique. Comme c'est aussi le cas quand le transfert, qui se présente, lui, toujours par le bout de la résistance, pour reprendre une expression de Lacan, en vient à mobiliser le surmoi pour tenter de maîtriser le déplaisir qui découle de son installation-même. C'est alors bien souvent qu'on entend se dévider dans les séances d'interminables plaintes qui sont autant d'accusations contre l'analyse, certes, mais qui renferment aussi tous les reproches que le patient s'adresse à lui-même d'être incapable de changer, quand il ne projette pas sur son analyste, comme le fait l'homme aux rats avec Freud, la menace qu'il s'adresse à lui-même de prendre la porte : « Dehors ! » vient ici représenter la nécessité catégorique de la fuite.

Car la nature psychique a horreur du changement, qui force à bouger les investissements, et relance l'excitation libidinale. C'est en cela que le surmoi peut, parfois, devenir l'allié de la pulsion de mort, quand il quitte sa place de guetteur. C'est en cela aussi que le processus de la découverte et celui de la création, inhérents au processus analytique, sont comme tout processus de découverte ou de création (ainsi que l'évoque Didier Anzieu dans *Le Corps de l'œuvre* (32) soumis à la rétorsion surmoïque, et que bien souvent lorsqu'on s'approche, dans la cure, d'un matériel pulsionnel susceptible d'être mobilisé, il s'en suit un silence, qui est le signe, toujours, que le patient pense à l'analyste, et projette en lui ses auto-reproches. Cela peut devenir sensible à l'intérieur même de la séance, où ce mouvement d'arrêt peut faire suite à un moment de grande excitation verbale : il suffit d'ouvrir le *Journal de l'analyse de l'homme aux rats* pour saisir à quel point la présence de l'excitation pendant et entre les séances est centrale, et comment s'il n'y avait pas, avec elle, la possibilité de la traduction par les énoncés surmoïques, qui sont en fait la reproduction, sur la scène analytique, des appréhensions dont il souffre, et que dans son dialecte personnel il a appelé « sanctions » : par exemple la peur qu'il a que son père meure

30. S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981.

31. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, coll. Traductions Nouvelles, 1984

32. Didier Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, Gallimard, 1981.

ou qu'il arrive du mal à Gisela est effectivement déjà une sanction, qui l'atteint aussitôt qu'il perçoit ses « mauvaises pensées » : « Avec l'idée, la sanction aussi est là ! » (33), écrit Freud.

Ceci serait à mettre en relation avec le fait que le « Kultur Ueberich », traduit par le surmoi de la communauté civilisée, qui « émet des exigences idéales sévères » nous serait plus familier et plus compréhensible que le surmoi individuel. C'est là ce qu'écrit Freud dans *Malaise dans la civilisation* ; et il ajoute, que : « Chez l'individu les agressions du surmoi n'élèvent la voix de façon bruyante, sous forme de reproches, qu'en cas de tension psychique, tandis que les exigences elles-mêmes du surmoi demeurent à l'arrière-plan et restent souvent inconscientes. » (34) Les exigences du surmoi de l'individu seraient donc « à traduire », elles aussi, à partir de ces énoncés catégoriques qu'il adresse au moi.

C'est peut-être ainsi que l'énoncé de la règle fondamentale, au caractère universel autant qu'énigmatique, ranime, par la voie du transfert l'incidence de la portée du surmoi dans la cure, en tant qu'elle en est constitutive, tout comme le sont la force pulsionnelle et la capacité du moi à se modifier. « Dites ce qui vous vient à l'esprit ! », c'est-à-dire « ne dissimulez rien de ce qui vous est caché », est aussi une sorte d'impératif catégorique qui vaut

pour ordre à faire part de la perception immédiate de l'excitation qui saisit, et ceci quelle que soit la qualité qu'elle emprunte à cet instant : haine ou amour, agressivité ou tendresse. La règle fondamentale réquisitionne le surmoi contre la censure ; moyennant quoi elle ouvre une perspective sur le ça et sur la permanence et l'insistance de l'infantile en chaque individu, elle est le témoin du « retard dans la vie », et permet que l'écoute se porte sur les conflits qu'entretiennent entre elles les trois instances, ça, moi, et surmoi, architectes de la constitution du désir et de ses dédales. Autrefois, le surmoi avait assisté le moi dans sa tâche de refoulement, il est aussi dans le déroulement de la cure, une des conditions qui permettra la levée du refoulement : la réactualisation de prototypes de fonctionnement psychique qu'on croyait depuis longtemps révolus, redonne souvent au surmoi la place qui fut la sienne dans l'enfance. Et je terminerai ici par cette phrase de Freud, l'une des dernières puisqu'elle est la dernière phrase de l'Abrégé : « Le surmoi s'assure une place intermédiaire entre le ça et le monde extérieur. Il réunit en lui les influences du présent et du passé. Dans l'instauration du surmoi, on peut voir, semble-t-il, un exemple de la façon dont le présent se mue en passé. » (35) Cela, qui vaut pour l'individu civilisé, qui a valu pour le primitif, vaudra toujours pour le névrosé.

33. S. Freud, *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, PUF, p. 45.

34. S. Freud, *op. cit.*, p. 103. 35. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1973, p. 86.

Œdipe maternel et moi idéal

Henri Normand

Ton exposé tout à fait passionnant de bout en bout me laisse probablement et d'une certaine façon dans la même position que celle qui a pu être celle de l'homme aux rats lors de sa rencontre avec Freud : si j'écoute ma première réaction, ma première attitude, je la dirais en partie constituée par un embarras qui pourrait bien être la manifestation d'une mobilisation surmoïque, celle dont tu nous as parlé si brillamment : c'est peut-être d'ailleurs le propre de tout exposé analytique que d'être saisi par cette considération au moment même où on l'écoute ; mais en y regardant de plus près, ne s'agit-il pas beaucoup plus d'une forme de sidération que de considération ; non pas que, comme l'homme aux rats, du moins je le pense, je craigne qu'il n'« arrive quelque chose à une dame à qui il a voué un amour respectueux », mais plutôt qu'un exposé qui traite du sur-moi ne peut finalement provoquer chez celui qui l'écoute qu'une réaction surmoïque, tout du moins dans un premier temps.

La toute première question que je me suis posée au regard de ton texte est une question très immédiatement clinique, quotidiennement et personnellement clinique, depuis mon fauteuil. Je la formulerai maladroitement ainsi : je me suis demandé si et comment pour moi, analyste, le concept de surmoi m'était utile en travaillant. Je ne veux pas dire que le concept de surmoi soit inutile : je n'aurai pas cette stupidité, et d'ailleurs tu viens de nous montrer le contraire, Mais plutôt à quel moment m'est-il utile, à quel moment ce terme, ce concept, peut venir à ma pensée ? M'est-il présent par exemple pendant la séance ? Il me semblerait qu'il se mobilise pour moi avant, ou après ; je veux dire avant, après, ce qui constitue la séance. Mais probablement pourrions-nous faire la même remarque à propos de tout concept analytique ?

Ainsi puis-je penser en terme de surmoi pour étayer des représentations diagnostiques provisoires mais nécessaires au moment de premiers rendez-vous, ou au contraire plus tard pour étayer des représentations de « synthèse », mais pendant l'acte d'analyse, je crois bien laisser le surmoi à la porte de mon lieu de travail.

De fait, l'acte non pas fondateur d'une cure, non plus que l'acte initiateur, mais cependant l'acte qui signifiera le plus

souvent sa mise en place, est l'énoncé de la règle fondamentale que pour ma part je mettrai au compte du surmoi : certainement toi aussi puisque dans ta conclusion tu affirmes avec force : « La règle fondamentale réquisitionne le surmoi contre la censure ; moyennant quoi, elle ouvre une perspective sur le ça et sur la naissance de l'infantile.... » Je me saisis donc de ta proposition pour la faire mienne et j'y joindrai un des conseils de Freud, au début du traitement : « la seule exception permise (à propos de l'abandon au patient du choix de son sujet au début) concerne la règle analytique à laquelle le patient doit obéir. Il faut, dès le début, faire connaître cette règle à l'analysé »... et cette règle est contraignante au niveau de toutes ses exigences et pour chacun des deux partenaires : pour longtemps il ne sera plus question d'y revenir... Et il n'est pas question de faire ou d'être autrement : cette instauration d'une règle somme toute surmoïque ouvrira un champ (une aire, un site, un espace, mais aussi proposera un cadre) qui est celui de la cure : ainsi, c'est certes un moment privilégié pour soumettre le patient à l'épreuve de ce qu'est l'analyse, mais c'est surtout la mise à feu de la cure, son point de départ : le surmoi est convoqué d'entrée de jeu dans la cure, en guise d'introduction, en ce moment, fondateur de cette cure-là. La cure s'ouvre donc sur ce qui peut apparaître comme un coup de surmoi. Mais à tout bien considérer, il se passe alors quelque chose de surprenant et de paradoxal dont nous sommes aussi les agents : sitôt convoqué par nous, le surmoi est si l'on peut dire immédiatement renvoyé, dans l'exacte mesure où nous écoutons aussi les (ou à partir des) désobéissances et les (ou à partir des) manquements à l'application de cette règle. C'est un peu comme si, à ce moment, l'analyste éprouvait la nécessité de l'installer là, comme une bordure, pour ensuite l'oublier, ou en tous cas pour ne plus l'investir comme tel. C'est ainsi qu'une fois cette règle installée, je crois bien laisser de côté cette question.

Pour illustrer mon point de vue, je ne résisterai pas au plaisir de citer un exemple clinique de Victor Smirnoff, dont il nous faisait part dans sa dernière intervention parmi nous — c'était Vauresson, juin 1994 — et publiée dans le numéro 6 de l'Inactuel. Il nous racontait avec son humour vif et inimitable

cette courte scène du début de son analyse à lui : « Aussitôt que je me fus allongé sur son divan, l'analyste me dit : "Vous connaissez bien sûr, mon cher, la règle fondamentale." Bien sûr. Et il me vint immédiatement à l'esprit quelque chose que, bien sûr, je ne lui dis pas... Dès ce premier manquement à la règle, j'étais entré en analyse »...

L'analyse est une mise en chantier : peut-être m'est-il nécessaire de la penser comme tel pour la suite du travail, de la mise au travail des deux protagonistes, dans ce qui apparaîtra par la suite comme la mise en oeuvre d'un long processus de décomposition. Une fois le patient allongé, ce qui fera la cure ne sera pas constitué par sa mise en déroute, mais plutôt par ce qui pourrait s'estimer comme une mise en décomposition des manifestations surmoïques ; ainsi la cure serait-elle plus une cure de découragement du surmoi, un processus de démoralisation du surmoi. C'est d'ailleurs un mot que tu as employé à un certain moment de nos échanges : la démoralisation. Aujourd'hui, tu as, je crois, prononcé le mot de défaite. Le setting des séances est à notre disposition pour à la fois nous en offrir la possibilité tout en l'assignant à résidence, et ainsi en permettre sa démoralisation progressive plutôt que brutale, et se donner la chance de voir apparaître progressivement en s'en dégageant ses ingrédients et ses composants.

Nous le savons bien : au moment de l'instauration de cette règle, les patients ont des attitudes très différentes lors de ces premières séances et face aux exigences proposées par l'analyste. Toujours dans les conseils de Freud pour les débuts du traitement : « Nous avons parfois affaire à des gens qui agissent comme s'ils avaient eux-mêmes institué cette règle. D'autres pêchent dès le début contre elle. Il est indispensable et avantageux de la faire connaître dans les premiers stades du traitement. » Certains la refuseront tout à fait, d'autres s'y soumettront à l'excès, d'autres enfin ne l'évoqueront même pas : mais son intérêt réside en ce qu'elle fixe pour l'analyste cette question du surmoi, provisoirement, ce qui lui offre la possibilité d'examiner et mobiliser les formations de l'inconscient participant du surmoi, lorsque il est immobilisé. L'énoncé de la règle fondamentale, quelle qu'en soit la formulation ou la manière, et ce qui l'accompagne, ne seraient-ils pas un piège possible pour le surmoi, et ainsi permettre aux ingrédients de sa composition de se manifester ?

Par ailleurs, en ces débuts de cure, ne serait-ce pas une organisation qui viendrait gauchir toute approche de l'infantile, une manière de mettre tout phénomène de régression ou de développement en difficulté, une forme de processus adultomorphe, qui participe des puissances refoulantes issues d'un long développement.

Lorsque Freud en 1923 l'introduit dans *Le moi et le ça*, il l'inscrit à la suite de précurseurs qu'il a commencé de nommer dans *L'Introduction au narcissisme* en 1914: à cette époque il s'est attaché non plus seulement à la question et au destin du refoulé, mais aussi à la question du refoulant : « le refoulement, avons-nous dit, provient du moi ; nous pourrions préciser : de l'estime de soi qu'a le moi »... Et un peu plus loin, il insiste : « Les mêmes impressions, expériences, impulsions, motions de désir, auxquelles tel homme laisse libre cours en lui ou que du moins il élabore consciemment, sont repoussées par tel autre avec la plus grande indignation, ou sont déjà étouffées avant de devenir conscientes. Mais la différence entre ces deux sujets, qui contient la condition du refoulement, peut s'exprimer facilement en des termes qui permettent de la soumettre à la théorie de la libido. Nous pouvons dire que l'un a établi en lui un idéal auquel il mesure son moi actuel, tandis que chez l'autre une telle formation d'idéal est absente. La formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement. »

Cette remarque annonce la direction dans laquelle va s'engager Freud pour nommer ces formes annonciatrices du sur-moi, mettant ainsi en perspective les deux premières instances narcissiques qui, à elles seules, détermineront la capacité au refoulement. Sans ces formations narcissiques, pas de refoulement, Encore une fois : « La formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement. »

Cette remarque nous offre une possibilité de résoudre une de ces difficultés cliniques que nous rencontrons souvent aujourd'hui en nous invitant à prendre suffisamment en compte cette installation progressive du narcissisme et de ses représentants, constat quotidien dans les cures difficiles ou dans les moments limites de cure et dans lesquelles nous sommes souvent aux prises avec une défaillance du refoulement, de l'activité refoulante : si nous ne prenons pas garde à cette défaillance, en négligeant ces instances et leur développement, nous pouvons nous faire les complices de l'installation de ce qu'un Winnicott aurait nommé un faux self analytique, les interventions et en particulier les interprétations de l'analyste étant utilisées à ces fins idéales ; à partir de cela, nous pouvons être en partie responsables de mettre en place des analyses infinies, l'analyse étant utilisée comme formation idéale, prothétique pourrait-on dire, dans laquelle l'analyste est installé comme objet idéal : « La personne de l'analyste permet au malade de le mettre à la place de son idéal du moi » C'est une remarque de bas de page du *moi et le ça*, qui se poursuit ainsi : « A cela est liée la tentation pour le médecin de jouer vis-à-vis du malade le rôle d'un prophète, d'un sauveur d'âmes, d'un messie. » Autrement dit, l'analyste en personne ou le souhait

de maintenir l'analyste en personne fait obstacle à l'analyse, à la décomposition de ce que représente cette personne analyste par le patient.

Donc, à partir de cette introduction au narcissisme, Freud nomme pour la première fois les termes de moi idéal et d'idéal du moi : ce sont des formations qui annoncent le surmoi, mais qui ne lui sont pas contemporaines : leur statut n'est pas encore bien assuré par rapport au moi. Ce sont donc des formations essentiellement narcissiques, qui sont nécessaires à Freud pour pouvoir rendre compte à la fois des difficultés qu'il rencontre avec les psychotiques, après ses travaux sur Schreber et l'analyse de l'homme aux loups, mais aussi et surtout pour soutenir la polémique avec Jung, pour mettre en pièces le concept d'introversio de la libido. De plus, une défaillance dans la constitution du moi idéal permet de saisir un certain nombre de difficultés dans les cures de psychotiques, en rapport avec l'insuffisance d'élaboration du narcissisme primaire.

Le *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis définit ainsi ces deux termes : Moi Idéal (*Idealich*) : « Formation intrapsychique que certains auteurs, la différenciant de l'idéal du moi, définissent comme un idéal de toute puissance narcissique forgée sur le modèle du narcissisme infantile » et Idéal du moi (*Ichidéal*) : « Terme employé par Freud dans cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : instance de personnalité résultant de la convergence du narcissisme et des identifications aux parents. »

Ces formations une fois introduites se retrouveront par la suite, mais après les avoir introduites, Freud cherchera à en préciser et la place et leur degré de dépendance en particulier à partir de l'introduction du surmoi : ce sera par exemple l'un des thèmes de l'une des nouvelles conférences de 1933 : « La décomposition de la personnalité psychique ».

Pour Freud lui-même, cette frontière entre les instances et leurs inter-relations est sujette à variations, à nuances qui sont autant d'aires de transition, de lieux de passage entre surmoi, moi idéal et idéal du moi : ainsi pouvoir les repérer devrait permettre d'en saisir la décomposition.

Et si à certains moments, Freud semble délaisser le moi idéal au bénéfice de l'idéal du moi et du surmoi, au contraire à d'autres moments il semble individualiser ces trois termes ; difficultés, flous dans les limites de ces instances ? difficulté envers le narcissisme primaire et une instance qui pourrait le représenter ?

Certains auteurs les contestent dans leur différenciation, d'autres par contre retiennent leur diversité ; par exemple Nunberg qui, en 1932, dans ses principes de psychanalyse retient le moi idéal comme un moi encore

inorganisé correspondant à une condition idéale, relativement autonomisée, alors que par ailleurs il souligne l'équivalence surmoi-idéal du moi. Ce sera aussi l'avis de Daniel Lagache dans *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, en 1961 : « Le moi idéal est une formation relativement autonome par rapport au système surmoi-idéal du moi. » Mais Lacan, dans son premier séminaire de 1953 consacré aux *Écrits techniques*, y vient à son tour : « Freud emploie là Ichidéal qui est exactement symétrique et opposé à Idéalich : c'est le signe que Freud désigne ici deux fonctions différentes. » Et Lacan précisera un peu plus loin « L'un (le moi idéal) est sur le plan imaginaire et l'autre sur le plan du symbolique, puisque l'exigence de l'idéal du moi prend sa place dans l'ensemble des exigences de la loi. » D'ailleurs il débattit de cette question avec Lagache en 1958, en commentant son rapport, pour préciser les rapports du moi idéal et du stade du miroir : il est une chose certaine, c'est leur accord sur la nécessité de séparer ces deux instances.

S'il apparaît nécessaire de les nommer dans leurs diversifications, il apparaît également nécessaire de pouvoir en ébaucher un essai de développement, une tentative d'analyse, d'approche métapsychologique ; peut-être est-ce une manière de questionner l'installation de la topique, dans ce mouvement d'organisation des représentations qui la fonde ? Pour ce faire, je reviendrai au *Moi et le ça* et en particulier au troisième paragraphe, celui dans lequel Freud introduit très précisément le surmoi, après avoir laissé le lecteur à la fin du chapitre précédent sur la question du sentiment inconscient de culpabilité.

Ce paragraphe s'intitule « le Moi et le Surmoi (Idéal du moi) » et débute par cette remarque ; « Si Moi n'était que la partie du ça modifiée par l'influence du perceptif, le représentant du monde extérieur réel dans le psychique, la situation serait simple. Mais s'ajoute quelque chose d'autre » et immédiatement, il se cite lui-même en reprenant sa propre introduction au narcissisme pour signaler la nécessité dans laquelle il s'est trouvé d'admettre l'existence d'un niveau dans le moi, « d'une différenciation à l'intérieur du moi, qu'il convient de nommer idéal du moi ou sur-moi ».

Le premier développement du paragraphe, consacré à la mélancolie et à l'universalité du phénomène, à l'importance de l'identification, à l'importance de la phase orale primitive, pourrait justement s'interpréter comme décrivant l'installation du moi idéal, premier noyau probable du moi, résultat de l'identification à — ou peut-être de — l'objet-sein cannibalisé mais plus encore de l'identification à — ou peut être de — ce qui est contenu dans ce sein, c'est-à-dire pour nous la sexualité maternelle, saisie dans la globalité de son développement,

incluant la sexualité infantile et la sexualité adulte de cette mère.

Dans la suite de ce troisième chapitre, Freud est très explicite : il montre l'abandon de l'objet sexuel au bénéfice de la modification du moi : « l'investissement d'objet est relayé par une identification »... et ainsi se produit « la transposition de la libido d'objet en libido narcissique » qui « comporte manifestement un abandon des buts sexuels, une déssexualisation, donc une espèce de sublimation ». Plus intéressant encore ce qui suit, pour mon propos, en maintenant le terme moi idéal (alors que Freud emploie idéal du moi) et qui concerne justement sa naissance : « les effets des premières identifications, qui ont lieu au tout premier âge, garderont un caractère durable. Ceci nous ramène à la naissance de l'idéal du moi (en fait moi idéal dans mon interprétation) car derrière lui se cache la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire personnelle. Celle-ci tout d'abord semble n'être pas le résultat ou l'issue d'un investissement d'objet ; c'est une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet. »

« Ainsi le moi peut maîtriser le ça » en installant cette première instance différente du ça, qui devient à la fois et le noyau du moi et l'ébauche des formations idéales et narcissiques, première représentation narcissique, première identification narcissique, noyau du narcissisme primaire.

C'est très précisément ici qu'il faudrait nouer une phrase de Freud extraite de *L'homme Moïse et la religion monothéiste* dans le but de poser la question de savoir s'il existe une adéquation et quel type d'adéquation, entre l'infans et sa mère, en fait entre l'infans et ce dont sa mère est porteuse du fait de son histoire, celle qui nous intéresse, c'est-à-dire son histoire oedipienne ; ou bien encore entre ce que, dans ce passage, Freud nomme les instincts des animaux et la première identification au père de la préhistoire personnelle pour donner forme à l'infantile : et encore une fois identification au père de la préhistoire personnelle, et/ou identification du père de la préhistoire personnelle ? Je ne saurai trancher, mais il pourrait s'effectuer là une forme de « jonction » entre la mémoire de l'espèce et l'entrée dans l'humain spécifique de cet individu-là, à la faveur et de l'histoire oedipienne de la mère et de ce qu'apporte dans son équipement instinctuel cet enfant-là ; je cite donc cette phrase du Moïse un peu longue : « Si ce que l'on nomme instincts des animaux, instincts qui leur permettent de se comporter dès le départ dans une situation de vie nouvelle comme si c'était une situation ancienne, depuis longtemps familière, si cette vie instinctive des animaux admet une explication quelconque, ce ne peut être que celle-ci : qu'ils

apportent dans leur existence nouvelle d'individus les expériences de leur espèce, donc qu'ils ont conservé en eux des souvenirs de ce qui avait été vécu par leurs ancêtres. Il n'en irait pas autrement de l'animal homme... Ces mises au point faites, je n'hésite pas à affirmer que les humains ont toujours su de cette manière particulière qu'ils ont un jour possédé un père primitif et qu'ils l'ont un jour mis à mort. » Ainsi puis-je imaginer et penser cette première souche narcissique, le moi idéal, comme une résultante de la rencontre entre les instincts des animaux de cet enfant avec l'oedipe maternel : il serait de ce fait déjà et de tout temps oedipien : il marque l'entrée de ce sujet dans l'histoire. Je peux imaginer aussi que cette identification au père de la préhistoire personnelle soit une identification qui résulte de l'activité cannibalique de la tétée, forme de repas totémique, du cannibalisme du sein, de la dévoration du père de sa préhistoire personnelle : le père de sa mère, autrement dit l'objet oedipien de sa mère : son grand-père maternel ou du signifiant qui en tient lieu ; le moi idéal serait le résultat de l'installation (incorporation, introjection) de cet objet cannibalisé, à condition que la mère ait toléré d'abandonner, de lâcher cette représentation issue très directement de son propre infantile. Lier le Moi idéal à l'oedipe maternel et au cannibalisme, c'est aussi faire appel à *Totem et tabou* — dont, ne l'oublions pas, le quatrième chapitre se nomme : « le retour infantile du totémisme » — et à tous les développements que l'on sait : cannibalisme, meurtre du père primitif, horde primitive, devenir de l'objet cannibalisé, puis ses transformations à l'intérieur de l'homme, dans les formations idéalisées, religieuses, dans la naissance du Totem qui « se transmet en général par filiation matrilineaire » et qui de ce fait pourrait bien se trouver lié au retour du père primitif...

C'est une manière de parler et d'envisager la sacro-sainte relation mère-enfant autrement que dans ses roses bonbon et ses bleus layette. La relation mère-enfant (si l'on veut garder ce terme) est complètement et déjà oedipienne. Son fruit, si l'on peut dire, en sera l'installation d'une instance : le moi idéal, représentation dans l'enfant d'une première ébauche de la représentation paternelle, à laquelle viendront par la suite s'agglomérer et se fondre d'autres sources pour l'enrichir et la différencier...

Il conviendrait d'ailleurs de remarquer combien Freud insiste sur la prolongation de l'oedipe de la fille, comme s'il nous invitait par là à considérer la mise en attente de cette représentation et de son traitement jusqu'à ce que cette fille devienne mère : « La fille glisse — on devrait dire : le long d'une équation symbolique — du pénis à l'enfant, son complexe d'oedipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui. »

L'infantile maternel serait une origine du narcissisme de l'infans et de son développement, de sa mise en forme progressive et de ses enrichissements, donc de sa future capacité au refoulement et de ce fait à la névrose. Par ailleurs, tout cet ensemble lui offrira la capacité d'affronter le conflit oedipien qui cette fois-ci sera historiquement le sien.

C'est probablement de ce moment oedipien historique que se dégagera l'idéal du moi, lequel enrichira à son tour cette dimension topique narcissique, lui aussi complètement chevillé à l'oedipe, mais cette fois-ci à un oedipe pleinement inséré dans l'histoire de l'enfant ; son inscription, ou son dégagement, trouvera sa résolution dans l'idéal du moi issu de l'identification au père historique, au père de l'enfant, à l'homme de sa mère et non plus au père de la préhistoire personnelle. Il faudrait poursuivre en se questionnant aussi sur ce à quoi s'identifie l'enfant dans le monde paternel, ou sur ce qu'il identifie chez ce même père, mais cela dépasserait très largement le propos d'aujourd'hui.

Et alors le surmoi, dans cette perspective ? Une dernière fois, revenons à la lecture du *Moi et le ça*, toujours au même paragraphe : « Le surmoi n'est pas simplement un résidu des premiers choix d'objet du ça, mais il a aussi la signification d'une formation réactionnelle énergétique contre eux »..

Là je te rejoindrai pour penser que le surmoi se saisit d'une fonction mortifère de résistance en venant partiellement s'opposer aux deux autres instances : moi idéal et idéal du moi, qui cependant en sont très directement les précurseurs. « Si nous considérons encore une fois la naissance du surmoi, nous reconnaissons qu'il est le résultat de deux facteurs biologiques de la plus haute importance : le long état de détresse et de dépendance infantile de l'être humain et le fait de son complexe d'Œdipe, que nous avons bien ramené à l'interruption du développement de la libido par la période de latence, donc à l'instauration diphase de la vie sexuelle. »

Je me répète et je souligne : tous ces composants ont partie liée avec la représentation paternelle et ses origines qui ne sont pas univoques ; la décomposition du surmoi réactive les diverses identifications qui en sont ses racines et qui plongent dans le devenir de cette représentation

Articuler de cette manière moi idéal, idéal du moi, surmoi, et leurs ingrédients, les penser dans leurs compositions et leurs décompositions, dans leurs réaménagements, c'est — pour moi du moins — me constituer un outil qui me permet d'étayer les constructions transférentielles et contretransférentielles c'est me donner un moyen de deviner le transfert.

Le travail avec les adolescents certaines fois permet de saisir presque in situ, à vif, les diverses inhibitions, blocages, défaillances de ces instances et surtout les possibilités étonnantes de leur mobilisation. Je me demande même si bien des crises adolescentes ne sont pas la simple expression symptomatique de l'incapacité à inscrire et articuler l'idéal du moi avec le moi idéal (ce qui dans le meilleur des cas s'opère durant la phase de latence), l'idéal du moi pouvant se trouver court-circuité par un surmoi alors allié du moi idéal, qui verrouille énergiquement tout dégagement que propose l'identification au père oedipien. Bien souvent il s'agit dans ces situations de redonner ses lettres de noblesse à l'inscription et au développement de l'idéal du moi.

C'est aussi souvent le cas des cures d'adultes, avec ces personnalités qu'évoque Ferenczi dans *Confusion des langues*, ces « personnalités faites uniquement de ça et de surmoi, et qui par conséquent sont incapables de s'affirmer en cas de déplaisir » le surmoi sous des dehors moralisateurs et éthiques impose la castration pour échapper à l'angoisse de castration que l'idéal du moi permettrait d'élaborer, alors que le moi idéal l'évite totalement dans son idéal de toute-puissance, ou dans sa soumission à l'idéal de toute-puissance maternelle.

A nouveau *L'homme Moïse et la religion monothéiste* : cet ouvrage pourrait se lire comme une démonstration clinique de ce mouvement processuel de déconstruction, de décomposition, comme s'il s'agissait d'une cure : un peu comme si Freud s'étayant sur le mouvement, le déplacement des Hébreux dans le désert depuis l'Égypte jusqu'à la terre de Canaan, puis sur leur devenir une fois installés en ce lieu, nous apprenait comment procéder pour déconstruire tout cet ensemble, ce que me suggérerait aussi la lecture d'un ouvrage récent d'un collègue et ami bordelais, Joël Bernat : *Le processus psychique et la théorie freudienne* dans lequel il nous propose Moïse comme figure pérégrinante par excellence.

Je n'insisterai pas sur cet aspect de Moïse marchant avec les siens dans le désert : je n'en utiliserai qu'un aspect comme illustration clinique de mon propos et pour simplement souligner dans le paragraphe consacré au grand homme, lui-même ancienne image du désir des masses et qui manifeste de la nostalgie du père à l'origine de la représentation de Dieu, ce sur quoi Freud attire notre attention : « Il se peut que Moïse ait attribué au caractère de son dieu des traits de sa propre personne. Par ailleurs le père fut aussi jadis un enfant. » Et Freud de nous dire qu'après tout, la grande idée religieuse de Moïse peut avoir été transmise « par son roi Akhénaton lequel l'avait peut-être reçue de sa mère ». Déjà Freud nous invite à considérer la complexité de l'installation de ce dieu par le

pharaon Akhénaton dans cette contrée, puis son refoulement, sa mise à l'écart par les Egyptiens eux-mêmes ; mais il fait plus encore puisqu'il soupçonne ce dieu d'avoir été introduit là-bas par la mère de ce pharaon, dont il est dit par Freud que c'est une princesse d'origine orientale : peut-être vient-elle de Sumer où déjà des éléments monothéistes commençaient à prendre forme. Mais si cet aspect archéologique présente un réel intérêt, ce que sait nous dire un auteur comme Jean Bottera, ce qui m'intéresse plus modestement ici pour appuyer mes hypothèses c'est le fait de la transmission de ce dieu par la mère du pharaon à son pharaon de fils, représentant peut-être — et pourquoi pas reliquat, vestiges — du possible investissement d'un signifiant oedipien de la part de cette femme, à travers les quelques fragiles indications que nous connaissons: dieu de la mère du pharaon, dont le pharaon-fils s'emparera et qui deviendra un dieu unique : rien n'interdit d'y voir la naissance d'une représentation qui puisse se nommer extériorisation d'un moi idéal dont Moïse, « s'il fut égyptien » s'empare pour des raisons de grande proximité affective et qu'il emporte avec lui en quittant ce territoire.

Lorsque dans la cure la liaison maintient le sujet au plus près de l'objet, les transferts sont certainement la manifestation de ce que peut être la traduction du moi idéal. C'est un peu comme si aucune distance ne pouvait être vraiment prise avec l'analyste : seul se manifeste un échange de similarité et de réciprocité en écho, de telle sorte que la parole elle-même se trouve disqualifiée dans ce qui en fait sa particularité ce sont ces patients que j'évoquais au début de ces remarques, chez qui toute intervention, a fortiori toute interprétation de l'analyste, vient renforcer une conviction narcissisante, ou étayer un narcissisme insuffisamment élaboré, ou encore immobiliser l'analyste dans sa liberté de pensée voire d'expression. C'est en ce sens que les transferts se trouvent liés à cette organisation narcissique qu'est le moi idéal, répétant cette conviction infantile d'être l'objet parfait de la mère, en quelque sorte être l'incarnation même de l'objet oedipien de cette mère ou de souhaiter le devenir.

Ce serait une manière primitive, primaire d'inceste qui se veut réalisé : il n'est d'ailleurs pas impossible que le mythe chrétien en manifeste quelque chose ; par exemple est-il possible d'imaginer le Christ comme réalisant le souhait oedipien et incestueux maternel ; la dramatique défaillance de l'idéal du moi le conduira à la mort, en proférant ces terribles et dernières paroles « Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Peut-être même pendant tout le temps de l'allaitement, cet inceste se trouve-t-il réalisé jusqu'au jour du sevrage ? Peut-être même est-ce une nécessité pour l'avenir? Il s'agit là d'un point

de vue bien psychologique, mais qui, en y regardant de plus près, donne aussi la mesure du développement du moi idéal à partir de la satisfaction de l'instinct oral.

Bien entendu, la sexualité de la mère permet le sevrage de son enfant, sa sexualité de femme qui vient s'opposer à sa sexualité infantile et à la réalisation de celle-ci à travers sa maternité, mais si peut-être cet inceste fut un temps réalisé et partagé par l'enfant et sa mère, l'enfant l'a subi comme une séduction à son insu, alors que la mère l'a — pourrait-on dire — utilisé comme une manière de partager le dégageant de sa problématique infantile, dans le meilleur des cas, et également à son insu.

De manière très différente, non pas à l'opposé, mais dans une disposition dialectique, se situe le transfert qui est à mon sens la traduction qui exprime une organisation narcissique toute différente qu'est l'idéal du moi : il met en place et articule la perlaboration de l'imaginaire paternelle, après qu'ait été affrontée l'angoisse de castration ; cette organisation procure au sujet lorsqu'elle se développe un sentiment de joie partagée laquelle provient de la perception qu'a le sujet à ce moment de son développement, de sa création, de son déplacement, peut-être même de son éloignement ou de son changement de position par rapport à la scène primitive. Si l'on considère le plan de l'organisation narcissique, à la différence de ce que propose le moi idéal, l'identification permet ici une certaine distance par rapport à elle-même. Le patient n'est pas très exactement son propre père, mais il est plutôt comme lui ; il crée le monde dans le mouvement disjonctif de sa propre sexualité qui sans cesse se trouve décalée par rapport à l'objet primaire, mais sans jamais avoir à en renier l'origine.

Cette perspective de travail nous retient probablement dans nos fauteuils sans quoi nous les aurions désertés depuis longtemps ; serait-ce un peu comme si le patient nous engageait avec lui dans ce processus qui est peut-être le processus analytique même, seule raison d'être de l'analyste avec ce patient-là : poursuivre la tâche de l'analyse, mais pour ce faire décourager le surmoi, en validant l'idéal du moi...

Estimer le et les transferts à partir de ces formations que sont et le moi idéal et l'idéal du moi, c'est peut-être aussi reprendre cette question à l'aide de l'oscillation métaphorométonymique de Rosolato : ils en sont l'expression même, alors que le surmoi viendrait en bloquer la mobilisation ; les transferts n'auraient-ils pas partie directement liée à l'exercice de la métonymie alors que tout au contraire le transfert se trouverait lié à l'exercice de la métaphore, de la métaphore paternelle ? Convient-il ainsi de lier les transferts, moi idéal et métonymie d'une part et d'autre part le transfert, l'idéal du moi et la métaphore : mais alors le surmoi ? Encore une fois il apparaît

comme une formation qui obture le développement ou bien comme une formation qui manifeste une fin de développement.

Tout ceci reviendrait à reconnaître la nécessaire et perpétuelle oscillation des positions de l'analyste ; entre vie et mort, entre origine et mythe, entre moi idéal et idéal du moi, entre positif et négatif, mais avec malgré tout cette nécessité absolue d'une possibilité de faire surgir l'écart, la distance, la différence. C'est aussi une manière de penser le narcissisme

dans un rapport double à l'intérieur de lui-même ; l'un orienté vers des aspects négatifs et négativants, l'autre orienté au contraire vers le développement des capacités du sujet, ce narcissisme que chez nous Rosolato nomme narcissisme trophique, qui de toute évidence s'instaure lorsque l'angoisse de castration a été traversée. Et ce narcissisme trophique, expression de la pulsion de vie, fait certainement mauvais ménage avec le surmoi dont la partie m'apparaît décidément comme beaucoup plus liée à la pulsion de mort.

Sans fauteuil...

Nicole Berry

Notre collègue Nicole Berry vient de faire paraître à la Petite Bibliothèque Ombres une remarquable traduction de *La Jeune Fille invisible* de Mary Shelley. Nous lui avons demandé si elle voulait bien témoigner de son activité de traductrice, de biographe et d'écrivain dans Documents et Débats.

« Etrangèreté » de l'écriture : le mot de Gribinski m'offrant ces pages dans *Documents et Débats* m'évoque « légèreté » d'être.

Son sens : « être à l'étranger sans que ce soit étrange », phénomène de double conscience décrit par Freud dans *Le Clivage du moi* est un phénomène pathologique (1). On en voit rarement la valeur positive : d'identification introjective avec un patient, avec un auteur. Le lire « avec passion », écrire sa biographie, lui consacrer sa vie, peut — ou doit ? — laisser dans l'ignorance des résonances et coïncidences profondes entre moi et « mon » écrivain.

Après-coup, la trop grande coïncidence exige une révision distancée : du contre-transfert. Il faut prendre conscience, percevoir en soi ses effets, les utiliser pour une compréhension « secondarisée ». Après-coup : comme si la collusion avec un autre avait produit un traumatisme dans ma psyché !

Mais n'est-ce pas quand je peux me dessaisir de moi que je suis vraiment moi ? Dans l'oubli de penser que j'ai le mieux pensé ? Dans le loisir que j'ai le plus travaillé ?

Si j'ai décrit l'« altercation » avec le fantôme et la connivence imaginaire avec l'ange (2), ces doubles de nous-mêmes, de soi, de moi toujours même, tel que ce même me lasse, c'est que je suis plus animée par les fantômes, leurs reproches ou leurs désirs interdits, ou avec les angelots, leur perverse connivence, qu'avec les « personnes » réelles qui sont souvent... personne. Ou plutôt, si les « personnages » m'intriguent, si les « personnalités » me fascinent un moment, un être humain m'émeut plus par son désarroi que par sa prestation. Et bien plus par sa capacité à créer à partir de ce désarroi.

Anges et fantômes en littérature : patients dans nos vies d'analystes ? Autres nous-mêmes, ils nous imposent d'être à l'affût de nos identifications projectives. Dans l'insaisissable, je

saisis l'effet produit sur moi plus que sous l'impact des événements. L'histoire m'ennuie, inexorablement. La légende dont elle est infiltrée me captive. L'analyse, on le dit depuis si longtemps, mais on est toujours en risque de l'oublier, est reconstruction fantasmatique, cohérence d'une réalité psychique. Elle n'a que faire d'une chronologie historique objective. Dans l'analyse rien n'est à perdre et tout est à garder : entre le « trop de réalité » et l'« indicible », les chuchotements, le silence, la confusion qui rend fou, le détail qui se répète, tout prend sens. Ainsi de la lecture d'un écrivain : dans l'oeuvre entière, les mêmes grands thèmes se rejouent, différemment, une petite note revient, l'image d'un jardin toujours le même, une maison, un volet clos sur un secret. Je pense particulièrement à Thomas Mann (3) et à Hesse.

« Not to be confined to my own identity » : ce sont les mots que je trouvais, de Mary Shelley, dans la préface de 1830 à *Frankenstein*. Et « Pendant mon enfance, j'étais dans les terres inexplorées de l'Ecosse »... Un enchantement m'incita à lire toute son oeuvre, les romans, les vies d'hommes illustres, le récit de ses « pérégrinations », et quelques-unes de ses lectures. Avec les mots écrits en anglais, j'étais ailleurs. Ne "possédant" pas parfaitement la langue anglaise, elle est pour moi langue d'émerveillement, ses mots miroitent et m'intriguent, m'emmènent au loin, l'étranger me devient familier, n'est-ce pas là un savoureux plaisir ? Devant les mots, je suis toujours analyste ; ils étonnent et résonnent : « wilderness », « wild », « wild » répète Mary Shelley dans tous les contextes : sauvage, étrange, exalté, innocent... l'imagination est sollicitée par cette récurrence, le lecteur est intrigué par le contraste entre le mot « wild » et l'attitude si raisonnable de cette femme. Nos étonnements d'analystes ne sont-ils pas suscités par de tels contrastes ?

« Whippoorwill », « Whippoorwill », le nom, comme un appel de Lovecraft, incite à lire au-delà, invite à mieux connaître l'homme dont on dit « ce psychotique » et jamais cet homme

1. « Etrangèreté » Michel Gribinski, *Le trouble de la réalité*, Paris, Gallimard, Tracés, 1996.

2. N. Berry, *Anges et Fantômes*, Toulouse, Ombres, 1993

3. On en trouvera une étude limitée aux oeuvres traduites en français dans N. Berry, *Le sentiment d'identité*, 1987, L'Harmattan.

sympathique (4). Trouver « la clé d'argent » dans l'œuvre, s'envoler pour Providence et se faufiler, la nuit, dans le cimetière où, après Edgar Poe, « par une nuit sans sommeil », « He » marchait désespérément pour sauver sa raison et son âme (5), partir en quête de l'homme dans « Hope Street », ces envolées m'offrent une chance meilleure que les colloques de dénicher le « whip », d'apprécier le « poor will », vraiment ?

Les mots, comme en analyse, viennent m'interroger, m'incitent à aller voir, à explorer. (Mon ordinateur s'obstine à me proposer « freux » quand j'écris Freud...)

En effet : « ne pas renvoyer la chose étrange à sa vie indistincte »... Car le mot, cette chose étrange, se multiplie, et, riche d'évocations, est une sorte de jouissance.

Devenir familier de l'étranger.

Un moment étranger au familier. (Avoir une « double vie », vivre au XVIII^{ème} siècle !)

N'est-ce pas là le « free-thinking » ? Une liberté de vivre ?

Ma vie d'analyste aurait-elle été l'esquisse d'une vie de biographe, de traductrice, d'écrivain peut-être, avec l'illusion d'un achèvement ? L'esquisse, jaillie spontanément, est souvent plus belle que l'œuvre achevée. Et peut-être l'écriture est-elle encore l'esquisse d'autre chose que je ne sais pas encore ? Elle donne plein sens à ma vie dans un fauteuil ?

Dans « la langue étrangère », c'est là que je suis chez moi : secrètement, elle m'appartient, chaque jour, je conquiers un peu ses territoires. N'étant pas ma « langue maternelle », elle me rénove. Elle répond à « ce que le plaisir et la pensée attendent l'un de l'autre »(6).

Un éveil, un matin.

Il y a, dans le travail de traduction, une jubilation à trouver le mot juste, l'expression qui entre en résonance avec la phrase, dans la connaissance des souffrances et des idéaux d'un écrivain. On ne peut traduire que celui qu'on connaît et avec l'audace de pénétrer dans la singularité la plus intime d'un grand esprit : si je sais l'admiration de Mary Shelley pour l'expédition dernière de Byron en Grèce, je traduirai l'émotion contenue dans les pages d'*Euphrasia*. (7). « Il était mourant dans le bois d'oliviers » plutôt que « il était à l'article de la mort »...

Car le mot juste n'est pas immanquablement juste. Ou plutôt, il n'y a pas de mot juste. Il y a un état d'esprit à découvrir, une intimité à établir.

Traduire : conjugaison d'une langue, conjugaison de deux pensées.

Il y a aussi le rire, révélateur : le héros vient de tuer un Anglais, on le fait échapper, il aborde en Hollande... « après une heureuse traversée »... Si le mot est juste, il est discordant !

Il y a les points de suspension qu'on voudrait pouvoir mettre : l'auteur s'est exprimé mieux qu'on ne pourra jamais le faire, on voudrait qu'à son tour, le lecteur reste en suspens, étonné. Cela diffère des points de suture qu'on serait tenté de poser sur la blessure d'un patient. Nous ne sommes pas dans l'urgence ou le « cake care ». Il y a les points d'orgue qui prolongent l'émotion : le lecteur l'a-t-il bien sentie ? Et les nécessaires points communs pour essayer de traduire un autre. Le plaisir est pourtant d'être « hors de soi »...dans un sens positif.

La capacité créatrice d'un traducteur est semblable à la capacité créatrice que l'analyse requiert : il faut traduire, non en actes, mais en mots, lisibles, audibles, représentables, susciter des images, éveiller des émotions. La polysémie d'un mot est plaisir, divagation riche d'inconnu, d'insoupçonné, chose offerte au lecteur comme à l'analyste pour sa rêverie.

Le plaisir pris à l'étymologie est le même que le plaisir à retrouver une origine, un souvenir oublié, une trace d'enfance encore vivante, une paternité ancestrale.

Autre est le plaisir du biographe.

Biographie : Tracer une vie ?

Où commence, où s'arrête une vie ?

Le premier et le dernier battement du cœur ?

Les perceptions d'avant naître et la dernière pensée, la dernière vision, l'image envahissant le champ psychique ou le murmure « plus de lumière » ?

L'œuvre d'un écrivain n'est-elle pas le prolongement de sa vie ? Celui-ci absenté du monde, elle acquiert une vie indépendante : oubliée, méconnue ou connue... le fantasme de l'écrivain est d'être fils de ses œuvres.

Ecrire une biographie : faire revivre.

4. Colloque Lovecraft à Cerisy, 3 au 6 août 1995.

5. H. Ph. Lovecraft, He, Robert Laffont, II, pp. 217-225.

6. M. Gribinski, *Le trouble de la réalité*, Gallimard, 1996.

7. Mary Shelley, *Euphrasia, Tales and Stories*, trad. française Nicole Berry in *La jeune fille invisible*, Editions Ombres, Toulouse, 1996.

A la différence de l'analyse, une chronologie est à respecter pour que le lecteur ne soit pas perdu. L'analyse n'a que faire de la chronologie réelle : c'est souvent quand je me sens perdue que je me repère le mieux dans les fantasmes de mon patient, quand je verse dans le sommeil que je comprends ses évènements, ses tentatives de séduction. Quand il m'attire à lui, ne cherche-t-il pas à repousser quelque chose de lui ? Dans la confusion qui m'est présentée, si je vois clair en moi, je vois clair en lui. Je me plais plus à deviner qu'à ordonner. Dans le « devinement », le saisissement, s'organise une cohérence qui confère au travail analytique sa qualité de vérité. Chacun raconte son histoire. L'histoire telle qu'il se la raconte, du fracas des événements, des drames vécus en plein jour ou dans la nuit de l'angoisse. Pourtant, le bruissement des petites choses donne à une vie sa saveur particulière, froissement de jupes proches ou froissement d'ailes lointaines. Chacun raconte l'histoire de l'homme ou de la femme qu'il aurait voulu être, « roman original »(8), qu'il voudrait séduisant pour l'analyste. Par lui, il se distingue de tout autre, avec la prétention voilée de n'hériter de personne : le souvenir se nourrit d'amour et de haine.

Dans l'histoire, il y a les ruptures, marques des traumatismes ou au contraire, l'affirmation d'une continuité, affirmation déniait les ruptures ; et l'écriture, comme le récit, est tentative de rétablir cette continuité. « Les capitaines venaient raconter à mon grand-père ce que mon grand-père a raconté à mon père et que mon père m'a raconté. »(9) Le fils est porteur d'un message à transmettre, gardien de l'histoire d'une lignée. Mais, chez l'auteur du « bateau blanc », ce somptueux récit, il y a une coupure dans la lignée : son père est devenu fou quand il avait quatre ans. La fin de nombreuses histoires se termine ainsi : « il ne restait qu'une fine poussière »... Dénî, désarroi nous éprouvent et instaurent une compréhension.

Evaluer la signification temporelle : la longueur du récit est en elle-même signifiante, évitement d'un inéluctable dénouement. D'un dénuement. L'inscription du récit dans le temps est métaphore de la psyché, elle vise à faire apparaître quelque chose qui n'a jamais été perçu. L'écriture est tentative désespérée de figurer un impensable et d'intérioriser quelque chose.

Lovecraft est à l'opposé de Faulkner. Chez l'un, le présent est insaisissable, chez l'autre, la densité du présent se fait chaleur oppressante, immédiatement sensible au lecteur, le passé brille

sous la lumière écrasante du soleil. L'histoire ne se déroule pas, elle est là, devant nous. Fascinante. Envahissante.

Ecrire : se fuir ? Ou plutôt :

Ecrire, traduire : être éperdument en quête de soi-même ?

Où se trouve donc « le vrai » d'un homme ?

Dans ce qu'un auteur dit de lui-même assurément. Ce qu'il confesse dans une compulsion à avouer : de J.-J. Rousseau à Hector Bianciotti. Dans le récit falsifié, imprégné de l'idéal à atteindre ?

Le « vrai », dans une esquisse biographique, est à trouver, comme en analyse, dans une cohérence interne : ni dans la sincérité nue d'un journal ou le récit de rêves redessinés entre nuit et jour, ni dans la confiance d'une correspondance où la prétention à être « conforme » - au surmoi, à l'idéal, au commun des mortels, à une élite... Peut-être plus dans la fiction, l'auteur ignorant qu'il s'écrit lui-même. Ainsi *Mary Shelley*, du monstre au *sublime* (10) se raconte : de la création d'un monstre, Frankenstein, à de sublimes récits. L'identification de l'auteur à son personnage héroïque, Guelfe florentine sacrifiant son amour pour un beau Gibelin apparaît comme une sorte d'expiation. La vérité est à trouver dans des coïncidences de pensées et de mots, et dans d'étranges discordances entre les *Letters*, le *Journal*, les sept romans, le choix des lectures et les amours avec un poète....

Mes modes de pensée d'analyste, mes errances hors de la chronologie, me rendent difficile l'écriture « secondaire », plus attrayante la présentation poétique, allusive : au lecteur d'associer... Il faut pourtant mettre en ordre et construire. La construction des phrases a une fonction : lorsqu'elle écrit les moissons, les vendanges et les nuits italiennes, les fêtes autour de la fontaine du château de Valperga (11), *Mary Shelley* a un style léger comme les « fire-flies », mais sur les champs de bataille où les flots de sang se déversent, dans le choc des épées, son style se fait lourd comme un char ; on croirait lire du latin, langue qu'elle connaissait parfaitement, logique et articulée, avec ses conjonctions qui opposent la logique de la raison au débordement des émotions.

8. N. Berry, « Roman original », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Gallimard, 1979.

9. H. Ph. Lovecraft, *Le Bateau blanc*, Robert Laffont, Paris, 1992, pp. 17-23.

10. C'est le titre que j'ai donné à une biographie. A paraître à « l'Age d'Homme » dans la collection « L'histoire est un roman », avril 1997.

11. *Mary Shelley, Valperga or the life and adventures of Castruccio Castracani del Antelminelli*, trad. N. Berry. A paraître à « l'Age d'Homme », avril 1997.

Dans l'analyse, c'est aussi dans le style, le timbre changé d'une voix, une précipitation à dire ou au contraire une lenteur, que se cache le sens de ce qui reste encore tu.

Cependant, peut-être, cela ne suffit pas ?

Certains littérateurs ont un souci de retrouver un texte originaire, et puis un autre plus originaire encore. Comme les analystes ont tendance à chercher une origine toujours plus reculée, ou même transgénérationnelle, au grand malaise de vivre d'un patient. Ainsi le rêve de Lovecraft, du chef romain dont on découvre, lorsque son casque tombe, qu'il est sans tête, m'évoque évidemment le père qui a « perdu la tête ». Mais certains préfèrent se référer à l'origine, au texte plus ancien, mythe originaire, plus proche de l'universel. Ainsi l'absence de Peter Rugg (12) a duré vingt ans et l'histoire se réfère au mythe du héros-fantôme sans tête « à l'origine » de la littérature germanique.

Le sentiment d'un paradis perdu est sensible dans toute analyse après les débuts parfois idylliques, ou bien lorsque le lieu de l'analyse change : une perte originaire est réactivée (13) Il est présent dans l'écrit, particulier dans la littérature américaine : immigrés, les fondateurs ont construit, animés par le fantasme de défricher et recréer un paradis terrestre. Etre en analyse, écrire une histoire, réelle ou fictive, raconter l'histoire d'un autre

ou chercher à le traduire au mieux, n'est-ce pas avec ce même fantasme : recréer un paradis perdu ? C'est toujours une fois écrit le mot « Fin » que l'on prend conscience à quel point l'écrit, plus profondément personnel qu'on l'imaginait, est évocation d'un « Paradise Lost ». Ainsi le plaisir à être analyste se poursuit dans le travail d'écriture, aventure apparentée, plaisir psychique renouvelé.

« Etrangèreté » : nous sommes parfois étonnés de ce qui vient sous notre plume, on a l'impression comme de l'extérieur. L'écriture, en effet, suppose d'être profondément en soi, un soi que l'on ignore, absenté du monde, ombre invisible, aquarelle dont les couleurs se fondent avec des pleurs de tristesse ou de joie, on ne sait quoi : un texte élabore un inconscient de nous qui, sans doute, n'aurait jamais vu le jour sans l'écriture, pas même en analyse. C'est pourquoi écrire est une occupation passionnée qui engage la personne, plus que jamais entière : moi réel et moi fictif. Le texte fait advenir le négatif de moi.(14)

Familiarité mêlée d'« étrangèreté » : devant ma page, je suis toujours analyste, je suis mon fil. L'analyse, cependant, est expérience d'intimité avec un autre, l'écriture est d'abord expérience de solitude, totale, douloureuse et bienheureuse.

Recueillement.

12. William Austin, « Peter Rugg, le disparu », in *Trois Récits fantastiques américains*, trad. Alain Geoffroy, Paris, Corti, 1996. Préface de Bernard Terramorsi.

13. J'ai décrit ce sentiment de perte dans « La maison natale », in *Le sentiment d'identité*, 1987, L'Harmattan.

14. J'ai développé cette idée dans un chapitre sur « le Négatif et le Temps », *Le Présent de l'analyse*, « Perspectives psychanalytiques », Bordeaux, avril 1997.

Viviane ABEL-PROT1994-1995

« Pour un oui ou pour un non », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« Thérapies : lieux de confrontation », *Adolescents, adolescentes, psychopathologie différentielle*, Bayard, Fondation de France, 1995.

1995-1996

« Psychanalyse et psychothérapie », en collaboration avec D. Widlöcher, *Psychanalyse et psychothérapies*, coll. Médecine-Sciences, Flammarion, 1996.

Irina ADOMNICAÏ1993-1994

« Notes de lecture, *Le Pubertaire* de Philippe Gutton », *Revue française de psychosomatique*, n° 3, PUF, 1993.

Jacques ANDRÉ1993

« D'un inutile amour trop constante victime », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, printemps 1993.

« Le sacrifice de la fraternité », *Trans*, n° 3, Montréal, 1993.

Préface à *Freud, Inhibition, symptôme et angoisse*, coll.

Quadrige, PUF, 1993.

1994

« Lazo social y homosexualidad », *Clinica y analisis grupal*, n° 66, Madrid.

« Entretien (sur Robespierre et la Terreur) », *L'Histoire*, 1994.

« A sexualidade feminina : retorno às fontes », *Boletim formação em psicanálise*, vol. III, n° 2, Sao Paulo, 1994.

« Autres bruits », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

La Sexualité féminine, coll. Que sais-je ?, PUF, 1994.

1995

Préface à *Freud, première théorie des névroses*, coll. Quadrige, PUF.

Préface à *Freud, l'avenir d'une illusion*, coll. Quadrige, PUF.

Préface à *Freud, le malaise dans la culture*, coll. Quadrige, PUF.

« La perte d'amour », *Revue de psychologie clinique et projective*, n° 2, Dunod, 1995.

Aux origines féminines de la sexualité, coll. Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1995.

« O privilégio. As duas teorias freudianas do originário social », *Cadernos de Metodologia e técnica de Pesquisa*, n° 6, Maringá, Brésil.

« De un inutil amor muy constante victima », *Tramas*, n° 8, Mexico.

1996

« L'amour pris aux mots », *Revue française de psychanalyse*, tome LX, n° 3, PUF.

« Moi autre même », *Trans*, n° 7, Montréal.

« L'incorruptible. Considérations psychanalytiques », *Yearbook of European Studies*, 9.

Traduction en portugais (Ed. Zahar, Rio de Janeiro) et en italien (Ed. Barba, Rome) de *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF.

Annie ANZIEU1993-1994

« L'inquiétante féminité : à propos de l'adolescence », *Adolescence*, 11, 1, 1993.

« Traitement du bégaiement », *Paroles d'or*, numéro spécial, août 1993.

« La femminilità inquietante : a proposito dell'adolescenza », *Quaderni di Psicoterapia Infantile*, n° 28,

« La mère absente. Reconstruction de l'enfant déprimé au cours de la cure de femmes adultes », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 13, Dépressions, Bayard Ed.

« Les liens originaires du moi à l'objet concret », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, *Naissance de la pensée, processus de pensée. Approche psychanalytique*, Bayard Ed.

Activités éditoriales

Conseiller scientifique du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

1994-1995

« Conviction et croyance dans la cure », *Compte rendu du séminaire de perfectionnement de la SPP*, 28-29 janvier 1995.

« Détachement - Renoncement - Séparation », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 16, *Ruptures et changements*, Bayard Ed., avril 1995.

« Beunruhigende Weiblichkeit. Zum Thema Adoleszenz », *Psyche*, XLIX, Jahrgang, Heft 9/10, Stuttgart, Klett-Cotta, sept-oct. 1995.

1995-1996

Le Travail du dessin en psychothérapie de l'enfant, ouvrage collectif, Dunod, 1996.

« La madre absente. Reconstrucción de la infancia deprimida en el curso de la cura de mujeres adultas », *Revista psicoanálisis con nit) os y adolescentes*, n° 9, Buenos Aires, Indice ¹/A ed., 1996.

« Le dessin dans la prise en charge thérapeutique de l'enfant », *Le Dessin de l'enfant*, ouvrage collectif, La Pensée Sauvage, 1996.

Didier ANZIEU1993-1994

« Dieu, le monde et le texte », *Littérature*, n° 90, Larousse.

Préface à D. Pomey-Rey, *Les Cheveux et la vie*, Bayard Presse.

« Une approche psychanalytique du travail de penser », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, « Naissance de la pensée, processus de pensée, approche psychanalytique ».

« Transfert paradoxal, contre-transfert paradoxal », *Gruppo*, n° 8.
« Le penser, la pensée, les pensées et leur vocabulaire »,
Les Contenants de pensée, Dunod.

« La fonction contenante de la peau, du moi et de la pensée »,
Les Contenants de pensée, Dunod.

« L'esprit, l'inconscient. Contribution à une méthode d'auto-analyse », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, Gallimard.

O grupo e o inconsciente, Sao Paulo : caso do psicologo.

« Beckett : sel analysis and creativity », J.W. Barron, *Self Analyse*, Analytik Press, Hillodab, New Jersey. Traduction anglaise de « Beckett et le psychanalyste ».

« Entretien avec Didier Anzieu », Kaés R. & al, *Les Voies de la psyché, hommage à Didier Anzieu*, Dunod.

« Fragments autobiographiques », Kaés R. & al, *Les Voies de la psyché, hommage à Didier Anzieu*, Dunod.

La Dynamique des groupes restreints (avec J.-Y. Martin), PUF, 10e édition.

Le Moi-Peau, édition japonaise.

Le Moi-Peau, édition portugaise.

Francis Bacon (avec M. Monjauze), l'Aire, Archimbaud, 1994.

Activités éditoriales

Direction d'ouvrage collectif : *Les Contenants de pensée*, Dunod, 1993.

Direction de la collection Psychismes, Dunod : R. Kaés, *Le Groupe et le sujet du groupe* (1993) ; M. Perruchon, *Le déclin de la vie psychique. Psychanalyse de la démence sénile* (1994) ; Y. Thoret, *La Théâtralité* ; M. Gauthier, *L'Enfant malade de sa peau* (1993).

1994-1995

Le penser. Du moi-peau au moi-pensant, Dunod, 1994.

1995-1996

Créer-détruire, Dunod, 1996,

Le Moi-Peau, 2e édition revue et complétée avec une pré-face d'Evelyne Séchaud, Dunod, 1995.

« A propos des critères de l'attachement », *Enfance*, n° 2, PUF, 1996.

Laurence APFELBAUM-IGOIN

1993-1994

« Belle, définitivement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, 1993.

« Psychothérapies psychanalytiques de la boulimie », *Neuro-psychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n° 5-6, mai-juin 1993.

1995-1996

« La peau de chagrin », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 19, 1995.

« Fin d'analyse. Visages de la répétition », *Trans*, n° 5, hiver 1995.

« De la boulimie », *Evolution psychiatrique*, tome 60, fasc. 4, oct.-déc. 1995,

Jean-Claude ARFOUILLOUX

1994-1995

« Travail de séparation et cure en institution psychiatrique », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n° 42 (8-9), 1994.

« La surréalité de l'objet perdu », *Revue française de psychanalyse*, n° 2, 1995.

1995-1996

« Indications et contre-indications de la cure psychanalytique, évaluation des résultats », *Encyclopédie médico-chirurgicale, psychiatrie*, 37-811-A-10, 1995.

« Cure-type : théorie et pratique, cadre et processus », *Encyclopédie médico-chirurgicale, psychiatrie*, 37-810-F-40, 1996.

« Origine de la psychothérapie, psychothérapie des origines. Les fondements, les moyens et les fins », *Origines, identités*, destinées, sous la direction de M. Soulé et B. Golse, E.S.F. éditeur, Paris, 1996.

Anne AUBERT GODARD

1994-1995

« La crèche. Place et fonction du tiers dans les séparations précoces », *Entretiens des psychologues aux Entretiens de Bichat*, 1994.

« La paternité, un acte inachevé », *Les Nouveaux Pères*, UDAFPC.

« Pensée, entraves et inhibitions chez la femme enceinte », *Cahier de maternologie*, Saint-Cyr l'Ecole, 1995.

« Grossesse et pensée chez la femme », *Profession sage-femme*, 1995.

« Narcissisme et processus de paternité. Premiers liens », *Publications de l'Association européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent*, 1995.

« La pensée chez la femme enceinte. Ses entraves et ses inhibitions », *La maternité aujourd'hui : état des lieux*, Publication de la Fondation pour l'Enfance, Paris, Unesco.

1995-1996

« L'adossement », *Bulletin de psychologie*, XLIX, n° 423, 1996.

« La paternité comme acte inachevé », *Le Père dans la périnatalité*, ouvrage collectif sous la direction de P. Le Roy, éd. Eres.

« Naissance d'une triade père-mère-bébé suffisamment bonne après une grossesse paradoxale chez une femme psychotique délirante », *Troubles relationnels père-mère-bébé : quels soins 7*, ouvrage collectif sous la direction de M. Dugnat, éd. Eres.

« Le bébé, les parents et les personnes d'accueil et de soins », *Devenir*, en collaboration avec F. Jardin.

Claude BARAZER1994-1995

« La folie perdue de vue », avec Corinne Ehrenberg, *Esprit*, n° 10, octobre 1994.

André BEETSCHEN1993-1994

« Obstacles sur la voie de la remémoration symptôme et transfert », *Soins-Psychiatrie*, n° 148, février 1993.

« Délirer l'animisme du rêve », *Revue française de psychanalyse*, janvier 1993.

1994-1995

« Passage du Commerce-Saint-André », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« Psytacisme », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« Envers ou non lieu », *Le Négatif. Perspectives psychanalytiques*, L'Esprit du temps, 1995.

1995-1996

« Une forme d'amnésie », *Le Crime contre l'humanité*, sous la direction de M. Colin, éd. Eres, 1996.

« Commencement ou instauration », *Les Débuts infinis et indéfinis de la cure*, XXXVIIIe séminaire de perfectionnement de la SPP, monographie SPP, 1996.

« Reproduire pour admettre », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, Autrement, septembre 1996.

« L'animation », *Lire Reverzy*, présenté par F. Martin-Scherrer, PUL, 1996.

Activités éditoriales

Membre de l'équipe de rédaction de la revue semestrielle *Le Fait de l'analyse*, Autrement.

Joël BERNAT1993-1994

« Le mouvement et sa loi », *Le Nouveau Mascaret*, n° 16-17, septembre 1993.

1994-1995

Le Processus psychique et la théorie freudienne (au-delà de la représentation), coll. Etudes psychanalytiques, l'Harmattan, septembre 1996.

Activités éditoriales

Co-direction, avec Alain Brun, de la collection Etudes psychanalytiques, l'Harmattan, Paris.

Nicole BERRY1995-1996

« El angel », *Eos. Revista Argentina de art y psicoanalysis* (les articles sont traduits en français ou en anglais en fin d'ouvrage).

Alain de BILLY1994-1995

« Capture ou méprise, à propos du *Cerveau rêvant* de J. Allan Hobson », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 13, PUF.

1995-1996

« Manifestations auditives hypochondriaques et complexe d'infériorité », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 20, PUF,

Leopoldo BLEGER1993-1994

« L'enfant dans la psychanalyse et la psychanalyse d'enfants, de Freud à Klein », *L'Enfant et la psychanalyse*, Esquisses psychanalytiques, Paris, 1993.

« En être quitte », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 12, Georg Editeur, Genève, 1993.

1994-1995

« Une guerre pendant la guerre (à propos de P. King et R. Steiner, *The Freud-Klein controversies, 1941-1945*) », *L'Inactuel*, n° 1, *Guerres*, printemps 1994.

« Emprunts (hommage à Victor Smirnoff) », *Documents et Débats*, n° 43, mai 1995.

1995-1996

« Melanie Klein ou la métaphore incarnée », avec N. Amigorena-Rosenberg et E. Vera Ocampo, *Panoramiques*, n° 22, *Psychanalyse: cent ans de divan*, 4e trimestre 1995.

Gérard BONNET1993-1994

« La honte. A propos d'un cas de soliloque transitoire », *Adolescence*, 11, 1, printemps 1993.

« Le sexuel, une énigme au coeur de notre existence », *Dialogue*, 3e trimestre 1993.

Les Perversions sexuelles, Que sais-je ?, n° 2144 (réédition).

Les Troubles de la sexualité, monographie de la *Revue française de psychanalyse*, chapitre 1 ; « Le sexuel freudien », décembre 1993.

1994-1995

« Des perversions sexuelles au sexuel pervers », *Psychologie à l'université*, 19, 74, 1994.

« L'oeil de G. Bataille. Effets du regard d'un aveugle sur le des-tin d'un écrivain », *Voir*, n° 9, novembre 1994.

« Narcissisme et sexualité », *Cahiers du CEP*, n° 5, Louvain, 1995.

1995-1996

La violence du voir, PUF, 1996

« La femme perverse et ses méfaits inattendus », *Revue de psychologie légale*, 1996.

« Le spectaculaire ; amour du sujet pour les objets invisibles », *Bulletin des facultés universitaires Saint-Louis*, Bruxelles, n° 19, 1996.

Maurice BORGEL1993-1994

« L'indivision et ses effets de transmission psychique », *Topique*, n° 52, Avoir droit, Dunod, automne 1993.

Alain BRACONNIER1993-1994

« La amenaza depressiva : una transformacion de la angustia de separacion en la adolescencia », *Psychoanalysis con ninos y adolescentes*, n° 4, 1993.

« Dépressions à l'adolescence », *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 37-214, A10, 1-4, 1993,

« Dynamique de l'adolescence », avec P. Jeammet, *Instantanés médicaux. Encyclopédie médico-chirurgicale*, 64-6, 263-266.

« Les transformations de l'angoisse en dépression », *Journal de psychanalyse de l'enfant*, n° 13, Dépressions, Bayard Ed, 1993.

« Risques réels et risques projetés à l'adolescence », *Adolescence plurielle*, CFES, 1993.

1995-1996

Les Bleus de l'âme : angoisses d'enfance, angoisses d'adultes, Calmann Levy, 1995.

Dépression. Adolescents, adolescents, Bayard Editions, 1995.

Psychanalyse et psychothérapies, avec D. Widlôcher, coll.

Médecine-Sciences, Flammarion, 1996.

« Emergencias ansiosas en la adolescencia », *Psychoanalysis con ninos y adolescentes*, n° 9, 1996.

« La puberté prolongée : l'apport de Siegfried Bernfeld », *Les Cahiers du Collège international de l'adolescence*, n° 1, 1996.

Françoise BRELET-FOULARD1993-1994

« La dérision, un recours dans l'échec de la symbolisation », *Actes du colloque Nouveaux fondements de la psychanalyse Montréal*, PUF, Paris.

Alain BRUNActivités éditoriales

Direction de la collection Psycho-Logiques, l'Harmattan : Maurice Ringler, *La Création du monde par le tout-petit*; Michel Larroque, *L'hypnose, suggestion et autosuggestion* ; Loïck Villerbu, *Psychologues et psychothérapeutes*.

Evelio CABREJO-PARRA1993-1994

« La chose pointée », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994. « La mort comme lien », *ibid.*

« Sentiment d'une faute qui n'a pas eu lieu », *ibid.*

« L'enfant, un linguiste qui s'ignore ? », *Mélanges offerts à Antoine Culioli*, PUF, Paris, 1994.

« La fête narcissique des premières syllabes », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 49, Aimer, être aimé, printemps 1994.

1994-1995

« Plus de deux », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

Anne CADIER1995

« Ecart et accords », *La Revue française d'esthétique*, n° 21, *A corps perdu*, Jean-Michel Plasse.

« Du symptôme corporel à la représentation fantasmatique », en collaboration avec Valérie Roumengous, *Revue internationale de psychopathologie*, n° 20, PUF.

Françoise CAILLE(1994-1995-1996) Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Marie-José CÉLIÉ1995-1996

« Trace », *Topique*, n° 60, *L'analyste en séance*, Dunod, 1996.

Catherine CHABERT1993-1994

« Entre honte et culpabilité : l'hystérie à l'adolescence », *Adolescence*, 11, 1, 1993.

« Mon père préfère les blonds », *Revue française de psychanalyse*, « Laïos pédophile », 57, 2.

« Narcissisme et relations d'objet à l'adolescence : apport des épreuves projectives », *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, n° 37,

« Autre chose », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, 1993.

« La psychanalyse au service de la psychologie projective », *Les Voies de la psyché. Hommage à Didier Anzieu*, Dunod, 1994.

1995-1996

Didier Anzieu, Psychanalystes d'aujourd'hui, PUF, 1996.

« Le temps nous appartient. Séquences du psychodrame d'un adolescent psychotique », *Adolescence*, n° 25, *Psychodrame*, printemps 1995.

« Scènes d'enfance : clinique du psychodrame à l'adolescence » (en collaboration avec A. Driant, N. Halimi, D. Lippe), *Adolescence*, n° 25, *Psychodrame*, printemps 1995.

- « J'inexiste. Les paradoxes de la mort à l'adolescence », *Psychiatrie de l'enfant*, 1995, 38, 2, 555-571.
- « Ne vois-tu rien venir. Sur les perceptions intérieures », *Revue française de psychanalyse*, n° 59, 2, *Percevoir*, 1995.
- « Book review essay. Introduction to the work of Didier Anzieu », *The International Journal of psycho-analysis*, 77, 1996.
- « Affects d'enfance », *Topique*, n° 60, 1996.
- « Traversées », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, *La reproduction*, Autrement, 1996.

Prosper CHABOCHE

1993-1994

- « Une résistance peut en cacher une autre », *Les Cahiers de Ville-d'Avray*, n° 12, 1993.

1995-1996

- « Vous voyez ce que je veux dire ? » *Les Cahiers d'Arcanes. Quand les psychanalystes jouent ensemble*, 1995.

Dominique CLERC-MAUGENDRE

1993-1994

- « Vivre à peine », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, printemps 1993.

1994-1995

- « La maladie du moi », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 49, *Aimer, être aimé*, Gallimard, printemps 1994.

1995-1996

- « A voix haute », *L'Inactuel*, n° 4, *L'oral*, Calmann-Lévy, 1995.

Françoise COUCHARD

1993-1994

- Le Fantasma de séduction dans la culture musulmane. Mythes et représentations sociales*, coll. Sociologie d'aujourd'hui, PUF, 1994.

- « Epistémon et le mouvement révolutionnaire de Mai 1968 », *Les Voies de la psyché. Hommage à D. Anzieu*, textes réunis par R. Kaes, Dunod, 1994.

- « Aîné et cadette dans la culture musulmane », *Adolescence*, tome 11, n° 2, *Visages de la fratrie*, automne 93.

- « On bat une fille : illustration d'un fantasme masochiste dans la culture musulmane », *Revue française de psychanalyse*, tome LVII, *Différences culturelles*, 1993.

- « Les fantasmes de séduction dans la fratrie musulmane », *Psychanalyse à l'université*, tome 17, n° 65, 1992.

Albert CRIVILLÉ

1993-1994

- « Faute d'y croire », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

- « Une rencontre insolite », *Les Cahiers du centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n° 27, *Les interruptions de traitement*, automne 1993.

- L'Inceste. Comprendre pour intervenir*, ouvrage collectif, coll. Clinique Enfances, Privat, 1994.

Catherine CYSSAU

1993-1994

- « Le blanc de la parole et la poétique du langage - l'exemple d'André du Bouchet », *Prévue*, Université Paul Valéry Montpellier III, n° 3, 1993.

- « A propos de *Crise et contre-transfert* de Pierre Fédida », *L'Evolution psychiatrique*, t. 58, n° 3, 1993.

- « Freud et pathos : mémoires pour la psychanalyse. A propos de *La Souffrance et le tragique* d'Yvon Brès », *Psychanalyse à l'université*, t. 18, n° 71, 1993.

- « Les émotions : vestiges expressifs de l'acte hostile - une lecture du psychopathologique à travers Darwin et Freud », *Les Evolutions. Phylogénèse de l'individuation*, sous la direction de Pierre Fédida, Daniel Widlöcher, Colloque de la *Revue internationale de psychopathologie*, 1994.

1994-1995

- Au lieu du geste*, coll. Psychopathologie, PUE, 1995.

- « Du clivage à l'instauration d'une instance du surmoi dans la psychose », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 17, *La névrose infantile*, Bayard Ed., Paris, 1995.

- « Cliniques du geste », *Terrain de recherches et d'aventures*, ouvrage collectif, n° 1, Centre de recherche en psychologie et psychopathologie cliniques, Université Lumière Lyon 2, 1995,

Jean-François DAUBECH

1994-1995

- « Pour une écologie des images médicales », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 20, PUF.

- « Regressiones », *Revista de psicoanalysis*, n° 4, 1995.

- « Les PMA sont-elles stérilisantes ? » (en collaboration avec Monique Commenges), *Journal de gynécologie-obstétrique et biologie de la reproduction*, n° 23, 1994.

1995-1996

- « Stérilités inexplicables », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, Autrement, septembre 1996.

Christophe DEJOURS

1993-1994

- « Le corps entre biotechnologies et psychanalyse (à propos des procréations médicalement assistées) », *Filigrane*, Montréal, n° 2, 1993.

- « Le corps dans l'interprétation », *Revue de psychosomatique*, Paris, n° 2, 1993.

« Les maladies somatiques : sens ou non-sens ? », *Cliniques méditerranéennes*, Aix-en-Provence, n° 37-38, 1993.

« Psychanalyse et politique », *Trans*, n° 3, 1993.

« De la peine au travail », *Autrement*, n° 142, La souffrance, 1993.

1994-1995

« Analyse psychodynamique du travail et sociologie du langage », *Paroles au travail*, sous la direction de J. Boutet, l'Harmattan.

Le Facteur humain, coll. Que sais-je ?, PUF, 1994.

« La corporalité entre psychanalyse et sciences du vivant », *Somatisation, psychanalyse et sciences du vivant*, sous la direction de I. Billiard, Eschel.

« Doctrine et théorie en psychosomatique », *Revue française de psychosomatique*, n° 7, 1995,

1995-1996

« Folie et travail : de l'analyse étiologique aux contradictions théoriques », *Psychiatrie française*, n° 27, 1996.

« *La chair et les mots* de A. Fernandez-Zoila : note de lecture », *Revue française de psychosomatique*, n° 9, 1996.

« Centralité du travail et théorie de la sexualité », *Adolescence*, n° 14, 1996.

« Sens et destructivité dans la névrose de comportement », *Revue française de psychosomatique*, n° 10, 1996.

Denise DESMEDT DU TOICT

1994-1995

« Au fil du sujet », *Psychoanalyse*, n° 9, *Enfance*, revue de l'Ecole belge de psychanalyse, éd. Peeters, Leuven, 1993.

Roger DOREY

1993-1994

« La peau éclatée, entre l'hommage et la dette », *Les Voies de la psyché. Hommage à Didier Anzieu*, Dunod, 1994.

El inconciente y la ciencia, en collaboration avec C. Castoriadis, E. Enriquez, R. Thom, J. Ménéchal, N.H. Fridmann, G. Berquez, A. Green, Amorrorth Editores, Buenos Aires, 1993.

Judith DUPONT

1993-1994

« La notion de trauma chez Sándor Ferenczi. Avancée ou recul théorique ? », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 13, Georg Editeur, Genève.

« Michaël Balint, analysand, pupil, friend and successor to Sándor Ferenczi », *The Legacy of Sándor Ferenczi*, éd. Lewis Aron et Adrienne Harris, The analytic press, Hillsdale, Londres.

1994-1995

« Freud's analysis of Ferenczi as revealed by their correspondence », *International journal of psychoanalysis*, n° 75.

« The notion of trauma according to Ferenczi : progress or regression in psychoanalytic theory », *100 years of psychoanalysis*, contribution to the history of psycho-analysis. Special issue of the *Cahiers psychiatriques genevois*, 1994.

« The story of a transgression », *Journal of the american psycho analytic association*, vol. 43, n° 3, 1995.

« La paresse, une notion subjective », *Médecine et enfance*, vol. 15, n° 6.

« La timide Marie », *Médecine et enfance*, vol. 15, n° 16.

Activités éditoriales

Rédactrice du *Coq-Héron*.

1995-1996

Notes de lecture *Freud and the Child Woman. The Memoirs of Fritz Wittels*, Yale University Press, 1995.

Notes de lecture *Psychoanalytic Books*, vol. 7, n° 4, 1996.

« Bien faire », *Médecine et enfance*, vol. 16, n° 5-6, 1996.

« Le trauma chez Ferenczi : avancée ou recul théorique », *La Psychanalyse : 100 ans déjà*, ouvrage collectif, Georg Editeur, Genève, 1996.

Activités éditoriales

Rédactrice du *Coq-Héron*.

Louis EDY

1995-1996

« L'inceste du point de vue psychanalytique », *Revue croix marine Basse Normandie*, n° 13.

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Corinne EHRENBERG

1994-1995

« La folie perdue de vue », avec Claude Barazer, *Esprit*, n° 10, octobre 1994.

1995-1996

« Compte-rendu critique de *Dialogue avec l'insensé* de Gladys Swain et Marcel Gauchet », *Esprit*, n° 2, février 1995,

« Compte-rendu critique de *Comment faire rire un paranoïaque* de François Roustang », *Esprit*, n° 6, juin 1996,

« La solution passionnelle ou l'agonie à deux », *Centenaire de la psychanalyse, centenaire du cinéma* (recueil), 1996.

Pierre FÉDIDA

1993-1994

« Le souffle indistinct de l'image », *La Part de l'œil*, Bruxelles, 1993.

« Un organe psychique hypocondriaque », B. Brusset et C. Couvreur. *La Névrose obsessionnelle*, monographies de la Revue française de psychanalyse, PUF, 1993.

« La régression - formes et déformations », Pierre Fédida et Daniel Widlöcher *Les Evolutions - Phylogénèse de l'individuation*, colloques de la *Revue internationale de psychopathologie*, PUF, 1993.

« L'hypocondrie et l'imagination somatique de l'interprétation », *Cliniques méditerranéennes*, 1994.

Préface au numéro sur Karl Popper, *Cliniques méditerranéennes*, 1994.

Activités éditoriales

Direction (en collaboration avec Daniel Widlöcher) de la *Revue internationale de psychopathologie*.

Direction d'ouvrage collectif : *Les Evolutions - Phylogénèse de l'individuation*, PUF, Paris, 1994.

Direction de la collection Psychopathologie, Presses Universitaires de France : Jacqueline Carroy, *Les Personnalités doubles et multiples*, 1993 ; Michèle Porte, *La Dynamique qualitative en psychanalyse*, préface de René Thom, 1994.

1995-1996

Ouvrages

Le site de l'étranger, la situation psychanalytique, PUF, 1995.

O sito del estranero, Ed. Escuba, Sao Paulo, 1996. *Crisi e controtransfert*, Ed. Borla, Rama.

Chapitres dans des ouvrages

« L'hypocondriaque médecin », *L'Hypocondrie*, Aisenstein M., Fine A. et Pragier G. éd., 1995.

Postface à *Filiation et puerpéralité, logiques du lien*, Guyotat J., PUF, 1995.

« Le neutre et la négation », *Le Négatif, travail et pensée*, L'Esprit du temps éd., 1995.

« Le devenir de la psychiatrie », *Cerveau et psychisme humains: quelle éthique ?*, Ed. John Libbey Eurotext, Paris, 1996.

« On n'échappe pas à l'héritage », *Les Héritages familiaux*, FSF éditeur, Paris, 1996.

« Le paranoïaque en personne », *Schreber et la paranoïa, le meurtre de l'âme*, l'Harmattan, Paris, 1996.

« L'œuvre de sépulture », *La fin de la vie : qui en décide ?*, coll. Forum Diderot, PUF, 1996.

Articles dans des revues à comité de lecture

« Ostentatio genitalium », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 16, PUF, 1995,

« L'oubli du meurtre dans la psychanalyse », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 18, *Destins de la violence*, Bayard Ed., 1996.

« L'angoisse aux yeux », *Cliniques méditerranéennes*, n° 51-52, 1996.

Editions de colloques

« Actualité des modèles freudiens », avec D. Widlöcher, *Revue internationale de psychopathologie*, PUF, 1995.

« Les médicaments de l'esprit », avec D. Widlöcher, *Revue internationale de psychopathologie*, n° 21, PUF, 1996. Autres publications

« De l'intérêt des psychanalystes », *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, 1995.

« Cahier de la nuit », *Genesis*, n° 8, 1995.

« Le chimique et le psychique », *La Recherche*, 280, 10, 1995.

« L'analyse du moi dès l'origine », *Revue des deux mondes*, février 1996.

« Sosie le merveilleux », *Le Fait de l'analyse*, n° 2, 1997.

Pierre FERRARI

1993-1994

« Naissance de la pensée et processus de pensée. Une approche psychanalytique », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, *Naissance de la pensée et processus de pensée*, Bayard Ed.

« Psicoanalisi infantile in Francia », *Quaderni di psicoterapia infantile*, n° 28, Edizioni Borla, Rama.

Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent (en collaboration avec C. Epelbaum), coll. Médecine-Sciences, Flammarion. Activités éditoriales

Directeur de publication du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

Directeur de la collection Paidos, Bayard Ed. : J.-C. Stoloff, *L'Interprétation* ; J. About, *Rencontres avec Méduse* ; C. Char-bit et A. Cervoni, *L'Enfant psychotique et l'école* ; F. Palacio Espasa, *La Pratique psychothérapique avec l'enfant* ; A. Eguier, *Félure dans le miroir*.

1995-1996

« Psychothérapie analytique des névroses », chap. 15, *Psychanalyse et psychothérapies*, coll. Médecine-Sciences, Flammarion.

« Psychanalyse et violence », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 18, *Destins de la violence*, Bayard Ed.

« Psychanalyse et cognition », *Neuro-psychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, Expansion Scientifique Française. « Le concept de mort chez l'enfant », *La Lettre du GRAPE*, n° 26, *L'enfant, la maladie et la mort*, décembre 1996.

« L'autisme infantile. Principaux courants. Principaux modèles », *Parents et professionnels dans l'autisme*, Ed. du CTNERHI, Flash Information, 1996.

Activités éditoriales

Directeur de publication du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

Christian FLAVIGNY

1996

Le Désir à cache-cache, Delachaux et Niestlé, 1996.

Blandine FOLIOT1995-1996

« La psychanalyse : une histoire d'amour sans fin », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 1996.

« Les cures psychanalytiques compliquées », *Revue française de psychanalyse*, n° 4, 1996.

François GANTHERET1993-1994

« Un acte », préface à S. Freud, *Totem et tabou*, coll. Nouvelles Traductions, Gallimard, 1993.

« Unissons-nous ? », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 49, *Aimer, être aimé*, printemps 1993.

1994-1995

« Traces et chair », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, automne 1994.

Activités éditoriales

Rédaction *Nouvelle revue de psychanalyse*, Gallimard.

1995-1996

« Périple de douleur », préface à A. Aubert, *La Douleur*, PUF, 1996.

Moi, Monde, Mots, coll. Connaissance de l'inconscient, Tracés, Gallimard, 1996.

Lucite GARMA1993-1994

« Rêves, absence de rêves et traumatismes extrêmes », *Neuro-Psy*, vol. 8, n° 4, avril 1993.

« Quelques aspects thérapeutiques des insomnies », *Cahiers psychiatriques genevois*, n° 15, 1993.

« Familial thalamic degeneration with Fatal Insomnia. Clinicopathological and polygraphic data on a french member of Lugaresi's italian family », *Fatal Familial Insomnia, Inherited Prion Diseases, Sleep and the Thalamus*, ouvrage collectif, Eds, Raven Press, New York, 15-25, 1994.

« Les insomnies psychiatriques », *Le Sommeil et ses troubles* (Billiard M.), Ed. Masson, Paris, 1994.

« Non-pharmacological approaches to the treatment of narcolepsy », *Sleep*, 17, 1994.

Clinique de l'insomnie, coll. Nodules, PUF, 1994.

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction de la revue *Neuro-Psy Sommeil, psychotropes et psychiatrie (1)*, vol. 8, n° 1, janvier 1993 ; *Sommeil, psychotropes et psychiatrie (2)*, vol. 8, n° 2, 1993 ; *Mots éphémères*, vol. 8, n° 4, avril 1993 ; *Troubles du sommeil en neurologie*, vol. 10, n° 8, octobre 1995.

1995-1996

« Le rêve entre la clinique psychanalytique et la clinique du sommeil », avec D. Widlöcher, *Revue internationale de psychopathologie*, n° 23, 1996.

Claudine GEISSMANN-CHAMBON1993-1994

« Particularités dans la psychanalyse des psychoses infantiles : représentation et métaphore », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 15, *Métaphore et représentation*, Bayard Ed., 1994.

« Le travail de la séparation du côté maternel dans l'interrelation mère-enfant », *Colloque national d'Amiens de la Société française de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, mai 1993.

« Intervention au 38e congrès API à Amsterdam (juillet 93) » en tant que « Moderator of the session : women and professional ambition ».

« Felicitas y la muerte: psicoanalisis de una niña autista », N.A. *Psicoanalisis con niños y adolescentes*, n° 5, Buenos Aires, 1993.

« Felicie und der Tod : psychoanalyse eines autistischen Kindes », *Kinderanalyse*, n° 1, Klett-Cotta Stuttgart, janvier 1993.

« Kommentar zur Arbeit von Hermine Hug-Hellmuth » (avec P. Geissmann), *Kinderanalyse*, n° 1, Klett-Cotta Stuttgart, janvier 1994.

« Les débuts de l'analyse de l'enfant », *Colloque de l'association internationale d'histoire de la psychanalyse*, Paris, novembre 1993.

Activités éditoriales

Direction de la collection Bibliothèque internationale de psychanalyse, Bayard Ed. Monographie API : *L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin*, 1994.

1994-1995

« Donald Woods Winnicott, l'indépendant » (avec P. Geissmann), *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed., n° 16, *Ruptures et changements*, 1995.

« Les formes primitives du complexe d'Œdipe et le concept de névrose infantile dans la théorisation kleinienne et post-kleinienne », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed., n° 17, *La névrose infantile*, 1995.

Modérateur et discutant de l'exposé de Rolf Künslicher, sur « L'après-coup », congrès international de l'API, San Francisco, août 1995.

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

Co-directeur, avec P. Geissmann, de la collection Bibliothèque internationale de psychanalyse, Bayard Ed : Hanna Segal, *Rêve, art, phantasme*, 1993 ; Dolnald Meltzer, *Le Développement kleinien de la psychanalyse*, 1994.

1995-1996

« A propos de l'histoire de la psychothérapie psychanalytique de l'enfant », *Kinderanalyse*, Stuttgart, Klett-Cotta, n° 2, 1995.

« Discussion de la conférence de Robin Anderson : défenses violentes contre l'angoisse dépressive (colloque de Monaco) »,

Journal de la psychanalyse de l'enfant, n°18, *Destins de la violence*, Bayard Ed., 1995.

Le *Travail de deuil de l'enfant dans la psyché maternelle*, Arane, juillet 1996.

« Les fondements de la psychanalyse de l'enfant : névrose de transfert et après-coup », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 19, *Formations*, Bayard Ed., 1996.

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed,

Co-rédacteur du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

Co-directeur, avec P. Geissmann, de la collection Bibliothèque internationale de psychanalyse, Bayard Ed.

Pierre GEISSMANN

1993-1994

« La pulsion de savoir », *Troisièmes Journées de psychiatrie de Dax (Actes)*, octobre 1993.

« Les débuts de la vie psychique » : workshop au *1er Salon de la psychiatrie*, Paris, octobre 1993.

« Les dysharmonies évolutives », *Journées de l'AFREPSI*, Pau, novembre 1993,

« Les débuts de la psychanalyse de l'enfant, S. Freud et H. Hug-Hellmuth », *Colloque de l'association internationale de l'histoire de la psychanalyse*, Paris, novembre 1993.

« Note de lecture : Kinderanalyse », *Journal psychanalytique de l'enfant*, n° 14.

Activités éditoriales

Rédacteur en chef du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Co-directeur, avec C. Geissmann, de la collection Bibliothèque internationale de psychanalyse, Bayard Ed.

Bernard GOLSE

1993-1994

« Les origines de la pensée chez l'enfant », *Psychiatrie française*, n° 1, 1993.

« Autisme infantile, recherche psychanalytique et scientificité » (avec Ph. Mettre), *Psychiatrie de l'enfant*, 2, XXXVI, 1993.

« Du nanisme psychosocial à l'anorexie mentale : qui voit, qui est vu ? », *Neuropsychiatrie de l'enfance*, 41, 5-6, 1993.

« Pourquoi on meurt ? », *Les questions incontournables des enfants et les réponses évasives des adultes. Bréviaire à l'usage des parents, des éducateurs et des DDASS*, ouvrage collectif sous la direction de M. Soule, ESF, coll. La vie de l'enfant, Paris, 1993.

Activités éditoriales

Direction de l'ouvrage collectif *Dire : entre corps et langage (autour de la clinique de l'enfance)*, coll. Médecine et psychothérapie, Masson, Paris, 1993.

Edmundo GÓMEZ MANGO

1993-1994

« Fragments moroses », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« La vraie vie », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, automne 1993.

1994-1995

« Le désordre », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 49, *Aimer, être aimé*, printemps 1994.

« Les heures », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, automne 1994.

« Le contre-transfert infini », *Revue française de psychanalyse*, n° 5, 1994.

1995-1996

« Une reprise perdue », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, *La reproduction*, septembre 1996.

Wladimir GRANOFF

1993-1994

« François Perrier : le praticien », *Topique*, numéro hors série *François Perrier*, Dunod, 1993.

« Le docteur Sándor Ferenczi », préface à *Les Ecrits de Budapest*, EPEL, 1994.

« Lacan pode nos desviar de Freud », interview, première partie, *Gradiva*, n° 53, Rio de Janeiro, 1993.

1994-1995

« Faire la guerre et la penser », *L'Inactuel*, n° 1, *Guerres*, Calmann-Lévy, 1994.

« Hommage à Serge Leclair », *Hommage à Serge Leclair*, 1995.

« Réponse à Aron Belkine », *Topique*, n° 58, 1995.

« Hommage à Victor Smirnoff », *Documents et Débats*, n° 43, mai 1995.

« Quitter Freud », *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, printemps 1995.

1995-1996

« Résistance et héritage du nom du père », *Ce qui résiste (encore) à l'analyse de la résistance*, *Etudes freudiennes*, n° 37, octobre 1996.

Michel GRIBINSKI

1993-1994

« Doutes plus ou moins pratiques », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« Construire un feu, aimer un père », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 49, *Aimer, être aimé*, Gallimard, printemps 1994.

« Hors de chez moi » (à propos de la formation à l'APF), *Bulletin de psychanalyse*, n° 2, Société psychanalytique roumaine, Bucarest, 1993.

Activités éditoriales

Direction de l'ouvrage collectif *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, Gallimard, 1994,

1994-1995

En pays lointain, ouvrage collectif, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

« Le sentiment congénital », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, Gallimard, 1994.

« The stranger in the house », *International journal of psychoanalysis*, n° 75, 1994.

Activités éditoriales

Assistant de rédaction, *Nouvelle revue de psychanalyse*, Gallimard.

1995-1996

Le Trouble de la réalité, coll. Connaissance de l'inconscient-tracés, Gallimard, 1996.

« A propos d'un trouble de parole », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, *La reproduction*, Autrement, septembre 1996.

Activités éditoriales

Direction de la revue semestrielle *Le Fait de l'analyse*, Autrement : n° 1, *La reproduction*, septembre 96 ; n° 2, *Moi*, avril 97.

Pierre GUIN

1993-1994

« Sur la naissance de traumatismes », *Cliniques méditerranéennes*, n° 39-40, numéro thématique 1793-1993, *Terreurs, violences, pouvoirs de la parole*, « du trauma au conflit », Erès, Toulouse, 1993.

Jean-Michel HIRT

1994-1995

« L'éclat du présent ou l'attente trompée », *L'Inactuel*, n° 2, *Emplois du temps*, Calmann-Lévy, automne 1994.

« L'émission freudienne », *Cliniques méditerranéennes*, n° 45-46, Erès, 1995,

1995-1996

« Les vestiges de l'amour », *L'Inactuel*, n° 5, *Matière*, Calmann-Lévy, printemps 1996.

Didier HOUZEL

1993-1994

« A propos de la théorie de la pensée de Wilfred Bion », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, *Naissance de la pensée, processus de pensée, approche psychanalytique*, Bayard Ed.

La Famille comme institution (en collaboration avec G. Catoire), APSYGEE Editions, 1994.

« L'institution et son histoire ou apprendre de l'expérience », *Le Poids des mémoires, le choc des histoires*, publié sous la direction de M. Sassolas, Santé mentale et Communautés, Lyon, 1994.

« Conversation psychanalytique », interview de Frances Tustin, Audit Editions, Saint-André-de-Cruzières, 1994.

« L'enveloppe psychique : métaphore et processus », *Homage à Didier Anzieu*, Dunod, 1994.

1994-1995

« Enveloppe familiale et fonction contenante », *L'Activité de la pensée*, sous la direction de D. Anzieu, Dunod.

« Traitement à domicile des enfants autistes. Une application de la méthode d'Esther Bick », *L'Observation des nourrissons selon Esther Bick*, publié sous la direction de R. Sandri, Cesura-Lyon Edition.

« Les applications thérapeutiques de l'observation directe dans le champ de la psychiatrie », *Devenir*, 6, 2.

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

1995-1996

« Autisme et mythologie », *Psychiatrie*, 176.

« Angoisse et représentation corporelle », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n° 4-5, 1995.

« Psychodynamique et traitement précoce de l'autisme infantile », *L'Autisme, cinquante ans après Kanner*, sous la direction de C. Aussilloux et M.-F. Livoir-Petersen, 1995.

« Une application de la méthode d'observation des nourrissons : les traitements à domicile », *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, tome I, 1995.

« Precipitation anxiety », *Journal of Psychotherapy*, vol. 21, n° 1, 1995.

« Nouvelles approches psychopathologiques de l'autisme infantile », *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, tome II, PUF, Paris.

« Observation des bébés et psychanalyse, point de vue épistémologique », *Les Liens d'émerveillement*, publié sous la direction de M.-B. Lecroix et M. Monmayrant, Edès, Ramonville St Agne.

« Une application thérapeutique de l'observation des nourrissons », *Les Liens d'émerveillement*, publié sous la direction de M.-B. Lecroix et M. Monmayrant, Edès, Ramonville St Agne.

« Les modèles topologiques », *Traité de psychopathologie*, sous la direction de D. Widlöcher, PUF, 1995.

« Les formations archaïques », *Traité de psychopathologie*, sous la direction de D. Widlöcher, PUF, 1995.

Activités éditoriales

Co-rédacteur du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard Ed.

Laurence KAHN1993-1994

- La Petite maison de l'âme*, Gallimard, Paris, 1993.
 « La vie de l'âme », *Catalogue de l'exposition « L'âme au corps »*, éd. par Jean Clair, Réunion des musées nationaux/Gallimard, Paris, 1993,
 « Les contradicteurs », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, Gallimard, Paris, 1993.
 « Rome, la promesse », *Le Cheval de Troie*, n° Rome, Bordeaux, 1994.

1994-1995

- « La jouissance ne s'observe pas », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, Gallimard, automne 1994.

1995-1996

- « L'attention détournée », *Perspectives psychiatriques*, n° 48, 1995.
 « Questions à l'anthropologie », ouvrage collectif, *Psychanalyse et sexualité, questions aux sciences humaines*, Dunod, 1996,
 « L'assimilation et le combat », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, Autrement, automne 1996.

Jean-Louis LANG1994-1995

- « Notes sur l'histoire de la psychanalyse de l'enfant en France », *Etudes freudiennes*, n° 36, janvier 1995.
 « Handicap et/ou maladie mentale - les malentendus », *Informations sociales*, n° 42, 1995.
 « Victor Smirnoff », *Documents et Débats*, n° 43, mai 1995.
 « Georges Heuyer, l'art médical et la psychanalyse », *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, n° 43, 6, 1995, et *Annales de psychiatrie*, n° 10, 4, 1995.

1995-1996

- « La scission de 1963 - introduction à la discussion », *Cliniques méditerranéennes*, n° 49-50, 1996.
 « Chronique des scissions du mouvement psychanalytique français », *Documents et Débats*, colloque d'Nx-en-Provence, n° 46, juin 1996.

Jean LAPLANCHE1993-1994

- Le Fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1993.
Nouveaux fondements pour la psychanalyse (réédition avec un index entièrement révisé des *Problématiques*), coll. Quadrige, PUF, 1994.
 « Séduction, persécution, révélation », *Psychanalyse à l'université*, 18, 72, 1993.
 « Court traité de l'inconscient », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, 1993.

« La didactique : une psychanalyse sur commande », *Trans*, n° 3, 1993.

« Entrevista com Jean Laplanche sobre a avalise didactica », *Journal de psicanalise*, n° 26, 50, Sao Paulo, 1993.

Activités éditoriales

Direction de la revue *Psychanalyse à l'université*, n° 70, 71, 72, 73.

Direction scientifique des *Œuvres complètes de Freud*, vol. X (1909-1910), vol. XIII (1914-1915) : nouvelle édition entièrement révisée, avec un nouvel index.

Direction de la collection Bibliothèque de psychanalyse, PUF : Jacques André, *La Révolution fratricide. Essai de psychanalyse du lien social*.

Direction de la collection Voies nouvelles en psychanalyse, PUF : Jean-Louis Bonnat, *Van Gogh. Ecriture de l'oeuvre*.

1994-1995

Colloque international de psychanalyse (J. Laplanche et collaborateurs), Montréal 3-5 juillet 1992, PUF, 1994.

« Un normalien devient psychanalyste », Alain Peyrefitte : *Rue d'Ulm, Chroniques de la vie normalienne*, Fayard, 1994.

« La théorie de la séduction comme fondement » (entretien

J. Laplanche par J. Barzilai), *Nervure*, tome VII, 6, 1994,

« Une formation et non une filière professionnelle » (entretien avec J. Rigaux), *Le Journal des psychologues*, n°122, 1994.

« Responsabilité et réponse », *Cahiers de l'Ecole des sciences philosophiques et religieuses*, n° 16, facultés universitaires Saint-Louis, 1994.

Editorial « Fin... et suite », *Psychanalyse à l'université*, 19, 76, 1994.

« Encontro da diretoria da SBPSP com o prof Jean Laplanche », *Journal de psicanalise*, 27, 51, Sao Paulo, 1994.

« La psychanalyse dans la communauté scientifique », *Cliniques méditerranéennes*, n° 45-46, 1995.

« Lacan anti-didacticien ? », *Journal des psychologues*, n° 125, 1995.

« Repenser la théorie freudienne », entretien par Jacques Lecomte, *Sciences humaines*, n° 52, juillet 1995.

« A propos de la troisième antinomie de la Raison Pure », *Les Elaborations de la psyché dans la dynamique de la cure*, Mélanges offerts au professeur Jacques Gagey, mars 1993, publié en 1995.

« Messages de l'autre », *Langages et sciences humaines propos croisés*, Stéphane Robert éd., Paris. Actes du colloque « Langues et langages » en hommage à Antoine Culioli (*Sciences pour la communication*, n° 46, Peter Lang, 1995).

« La psychanalyse comme anti-herméneutique », *Revue des sciences humaines*, n° 240, oct.-déc. 1995.

Activités éditoriales

Direction de la revue *Psychanalyse à l'université*, n° 74,75,76.

Direction scientifique des Œuvres complètes de Freud, vol. XVIII (1926-1930) et vol. XIX (1931-1936).

Direction de la collection Bibliothèque de psychanalyse, PUF : Jacques André, *Aux origines féminines de la sexualité* ; Patrick Mahony, *Les Hurllements de l'Homme aux loups*.

1995-1996

« Décentrement et recentrement de l'être humain », « Dossier cent ans de psychanalyse - une conquête inachevée » par Bertrand Vichyn, *Revue des deux mondes*, n° 2, février 1996.

« L'analyse : quelle profession ? », *Documents et Débats*, n° 46, 1996.

« La clinica psicoanalitica », entrevistado por Fernando Urribarri, *Zone erogena*, n° 30, 1996.

« Der (sogenannte) Todestrieb : ein sexueller Trieb », *Zeitschrift für psychoanalytische Theorie und Praxis*, XI, 1, 1996. Activités éditoriales

Direction scientifique des Œuvres complètes de Freud, vol. XV (1916-1920).

Direction de la collection Bibliothèque de psychanalyse, PUF : Gérard Bonnet, *La Violence du voir*; Agnès Oppenheimer, *Kohut et la psychologie du self* ; Guy Rosolato, *La Portée du désir ou la psychanalyse même*.

Direction de la collection Voies nouvelles en psychanalyse, PUF : Maria Teresa de Melo Carvalho, Paul Federn, *une autre voie pour la théorie du moi* ; Annie Aubert, *La Douleur, originalité d'une théorie freudienne*.

Jean-Claude LAVIE

1993-1994

« L'ouverture », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient à l'épreuve*, Gallimard, automne 1993.

1995-1996

L'amour est un crime parfait, coll. Connaissance de l'inconscient. Tracés, Gallimard.

Jacques LE DEM

1993-1994

« Le chant de la plainte », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, printemps 1993.

« Traduction simultanée », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, Gallimard, automne 1993.

« Une erreur technique », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

Jacques LÉNA

(1995-1996) Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction de la revue *Psychiatrie française*.

Christine LEPRINCE

1994-1995

« L'adolescent trompe-l'oeil », *Actes du colloque : on trompe un enfant*, société de thérapie familiale 11e-de-France, janvier 1996.

Jean LOSSERAND

1994-1995

« La séduction originaire et le biologique », *Colloque international de psychanalyse*, Jean Laplanche et coll., PUF, 1994.

1995-1996

« August A'ichhorn et la délinquance juvénile en Europe (1914-1939) », *L'Adolescence dans l'histoire de la psychanalyse - Cahiers du collège international de l'adolescence*, n° 1, 1996.

Danielle MARGUERITAT

1994-1995

« Le père incorporé », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

Dominique MAUGENDRE

1994-1995

« Le coup d'arrêt », *Topique*, n° 55, *Nature-contre nature*, décembre 1994.

1995-1996

« Grand-mère », *Che vuoi ?*, nouvelle série, n° 4, *La folie insoupçonnée*, automne 1995.

« L'oracle : un mode d'emploi », *L'Inactuel*, n° 4, *L'oral*, Calmann-Lévy, automne 1995.

Florence MÉLÈSE

1993-1994

« L'amaque », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, 1993.

Janine MÉRY

1993-1994

« La spécificité du champ psychopédagogique, de la sensorialité à l'activité de penser », *Etudes psychothérapeutiques*, n° 7, 1993.

« Croyance, illusion, plaisir : la complexité de l'acte de lire », *Revue de l'association des amis des CPP Claude Bernard*, n° 4, 1994.

Luis-Maria MOIX

1994-1995

« Le sinistre et l'enveloppe sonore », *Colloque de psychanalyse des langues occitanes*, Toulouse, 1995.

1995-1996

« Aux sources de la métaphore », *L'Evolution psychiatrique*, n° 4, *Psychanalyse et psychothérapie*.

Marie MOSCOVICI1993-1994

« Les préhistoires : pour aborder *Totem et Tabou* », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 1993.

« Tuer », *L'Inactuel*, n° 1, *Guerres*, Calmann-Lévy, printemps 1994,

« Nous n'avons qu'un seul Dieu et nous n'y croyons pas » (sur *Le Moïse de Freud*, judaïsme terminable et interminable de Y.-H. Yerushalmi, Essai, Gallimard, 1993), *La Quinzaine littéraire*, printemps 1993.

« Ils ont tous découvert l'inconscient » (sur Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Fayard, 1994), *La Quinzaine littéraire*.

Activités éditoriales

Direction de la revue *L'Inactuel* (avec l'équipe de rédaction comprenant Dominique Clerc-Maugendre, Pierre Fédida et Patrick Lacoste), Calmann-Lévy: n° 1, *Guerres*, printemps 1994 ; n° 2, *Emplois du temps*, automne 1994.

1995-1996

« Les enjeux » (avec Pierre Fédida et Patrick Lacoste), *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, printemps 1995.

« La trace orale », *L'Inactuel*, n° 4, *L'oral*, Calmann-Lévy, automne 1995.

« Pseudo », *L'Inactuel*, n° 6, *Mensonges, vérités*, Calmann-Lévy, automne 1996.

Activités éditoriales

Direction de la revue *L'Inactuel*, Calmann-Lévy : n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, printemps 1995 ; n° 4, *L'oral*, automne 1995 ; n° 5, *Matière*, printemps 1996 ; n° 6, *Mensonges, vérités*, automne 1996.

Raoul MOURY1993-1994

« Voir l'invisible (Blonde Vénus) », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 13, PUF, 1994.

1994-1995

« Rancune », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

Activités éditoriales

Membre du comité de lecture de *L'Information psychiatrique*.

1995-1996

« La question de la fin du traitement », *Psychanalyse et psychothérapie*, ouvrage collectif dirigé par D. Widlöcher et A. Braconnier, coll. Médecine-Sciences, Flammarion.

Activités éditoriales

Membre du comité de lecture de *L'Information psychiatrique*.

Kostas NASSIKAS1995-1996

« La question des opérateurs de commutation », *Cliniques méditerranéennes*, n° 45-46, 1995.

« Logiques et traces de la douleur », *Lyon-Médical*, t. XXXI, n° 7, 1995.

Traces du corps et mémoire du rêve (au-delà du psychosomatique), l'Harmattan, 1996.

Nicole OURY1994-1995

« Hans le découvreur », *Psychanalyse à l'université*, 1974, 1994.

« Contenance de la gradiva », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

1994-1995-1996Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction du *Journal de psychanalyse de l'enfant*.

Jacques PALACI1993-1994

« Communication critique à propos de la présentation de Joseph Palombo sur *Le genre du point de vue de la psychologie du self* », *16^e conférence sur la psychologie du self*, Toronto, octobre 1993.

Aline PETITIER1993-1994

« La tendance détournée par son litige même », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, automne 1993.

1994-1995

« Comment ça marche ? », *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, printemps 1995.

1995-1996

« In statu nascendi », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, *La reproduction*, Autrement, septembre 1996.

J.-B. PONTALIS1993-1994

« Détournement de la psychanalyse ? », *Le Débat*, n° 79.

« Anzieu, puis Didier », *Les Voies de la psyché, Hommage à Didier Anzieu*, Dunod,

Postface à *Autobiographie de mon père*, de Pierre Pachet, Autrement.

Activités éditoriales

Direction de la *Nouvelle revue de psychanalyse* : n° 47, *La plainte*, printemps 1993 ; n° 48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, automne 1993.

Direction des collections « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, et « L'un et l'autre », Gallimard.

1994-1995

« La saison de la psychanalyse », *Trans*, n° 2, Montréal, 1994.

« Ecrire, décrire ses parents », *Journal de l'association pour l'autobiographie*, n° 9, 1995.

« Au moment voulu », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, 1994.

« Le souffle de la vie », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, 1994.

Activités éditoriales

Direction des deux derniers numéros de la *Nouvelle revue de psychanalyse* : n° 49, *Aimer, être aimé*, printemps 1994 ; n° 50, *L'inachèvement*, automne 1994.

Direction des collections « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, et « L'un et l'autre », Gallimard.

1995-1996

Un homme disparaît, récit, Gallimard, 1996.

« Sur le négatif », *Le Négatif*, ouvrage collectif, L'Esprit du temps, 1995.

« ÇA en lettres capitales », *La bêtise de l'inconscient*, éd. Lantôt, Québec, 1996.

Entretien avec Pierre Babin « Le trouble et la déroute », *Epistolettre*, n° 8, 1995.

Activités éditoriales

Direction des collections « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, et « L'un et l'autre », Gallimard,

Luis Eduardo PRADO DE OLIVEIRA

1993-1994

« L'amour en analyse », *Dialogue*, n° 121, AFCCC, 1993.

« Entretien avec Wladimir Granoff », première partie, *Grádiva*, n° 53, Rio de Janeiro, 1993.

1994-1995

« Du bruit et du silence - de comment l'institution psychanalytique risque de se constituer en tant que négation de la psychanalyse et d'un moment où l'on a appris à l'éviter », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 16, PUF, 1994.

« Etre seul avec un mort. Solitude et identification narcissique », *Dialogue*, 1995,

« Un transfert venu d'ailleurs : réévaluation des controverses entre Melanie Klein et Anna Freud - (Du bruit et du silence - de ceux qui se sont occupés d'enfants et de ce qu'ils ont fait croire) », *La Psychiatrie de l'enfant*, n° 38, PUF, 1995.

1995-1996

Les Controverses entre Anna Freud et Melanie Klein (1941-1945), PUF, 1996.

Schreber et la paranoïa - le meurtre d'âme, l'Harmattan, 1996,

Sabine PROKHORIS

1995-1996

The witch's kitchen, Cornell University Press, 1995. Traduction par G. Gosgharian de *La Cuisine de la sorcière*, Aubier, 1988.

« L'anneau de la tradition : à propos du livre d'Antoine Berman *John Donne, une critique des traductions* », *Esprit*, juillet 1996.

« Phénoménologies et langues formulaires : à propos du livre de Claude Lambert », *Les Temps modernes*, mars-avril 1995.

Guy ROSOLATO

1993-1994

Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture, coll. Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1993.

« L'inconnu dans l'expérience du désir », ouvrage collectif, *Hommage à Didier Anzieu, les voies de la psyché*, Dunod, 1994.

1994-1995

« L'inconnu dans l'idéalisation du désir », *Etudes freudiennes. L'inconscient, l'inceste et la dimension du tragique en psychanalyse*, n° 35, mai 1994.

« Transfert. Sur les traces de la suggestion », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 50, *L'inachèvement*, automne 1994.

« Solitude : supplice ou sérénité », *Isolement et solitude aujourd'hui. Recherche et rencontres*, Lyon, Union des centres de lutte contre l'isolement et de prévention du suicide, Paris 4e.

1995-1996

« Artaud : la croix », *Antonin Artaud. Figures et portraits vertigineux*, ouvrage collectif sous la direction de Simon Harel, XYZ éditeur, Montréal,

« Dérives des paradigmes » (débat à la suite de la conférence de J. Sédat « De la résistance de l'analysant à la résistance de l'analyste. De Freud à Lacan, un changement de paradigmes »), *Etudes freudiennes*, n° 37, octobre 1996.

La Portée du désir (ou la psychanalyse même), coll. Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1996.

Evelyne SÉCHAUD

1993-1994

« Mater Dolorosa », *Psychanalyse à l'université*, tome 18, n° 72, octobre 1993.

1994-1995

« Sabina Spielrein, la psychanalyse et l'amour », *Evolution psychiatrique*, tome 60, fasc. 1, janvier-mars 1995.

« De l'attache à la tache. Grand-mère et petite-fille : un lien singulier », *Psychologie clinique et projective*, vol. I, n° 1, *Féminin, maternel*, Dunod, 1995.

« Sentir/Ressentir », *Actes de la journée du laboratoire de psychologie clinique et de psychopathologie de Paris V*, avril 1995.

« Vom haut-Ich zur schmerzshülle, kunst und aunstellunghalle der bunder republik deutschland », Bonn und Steidl Verlag, Göttingen, 1996.

1995-1996

« Un sexuel transmissible ? La parole enseignant la psychanalyse à l'université », *L'Inactuel*, n° 4, *L'oral*, Calmann-Lévy, automne 1995.

« Le Moi-Peau, dix ans après », préface à Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, 2e édition, Dunod, 1995.

Joël SIPOS

1994-1995

« Lacan et Descartes, la tentation métaphysique », coll. Philosophie d'aujourd'hui, PUF, 1994.

« Le motif évolutionniste freudien », ouvrage collectif sous la direction de P. Fédida, D. Widlöcher, *Les Evolutions, phylogénèse de l'individuation*, PUF, 1993.

Activités éditoriales (1994-1995-1996)

Assistant du comité de rédaction de la *Revue internationale de psychopathologie*.

Dominique SUCHET

1993-1994

« Les choses dernières », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 46, *La scène primitive et quelques autres*, Gallimard, automne 1992.

1994-1995

« Presque une », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994. « A la lisière », *ibid.*

« Dans les plis », *En pays lointain*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

1995-1996

« Des notes oubliées », *Le Fait de l'analyse*, n° 1, *La reproduction*, Autrement, 1996.

Jean-Yves TAMET

1993-1994

« Le cri de l'otage, la plainte du messager », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, *La plainte*, Gallimard, printemps 1993.

Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER

1995-1996

« Souvenir-écran et fin d'analyse », *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, printemps 1995.

François VILLA

1994-1995

« L'acte : destin psychique du sexuel », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 19, PUF.

Christine VINDREAU

1994-1995

« Dépression et anorexie », *Phorie*, n° 7, 1994.

« Alexithymie et addictions », en collaboration avec B. Ouhayoun, *Dépendances*, vol. 7, n° 1, 1995.

1995-1996

« Boulimie », *Les Objets de la psychiatrie. Dictionnaire des concepts*, L'Esprit du temps, 1996.

« L'usage boulimique des psychotropes » (en collaboration avec R. Jouvent), *Revue internationale de psychopathologie*, n° 21, *Les médicaments de l'esprit*, 1996.

Felipe VOTADORO

1994-1995

« The therapeutic tango », *Analyse ordinaire, analyse extraordinaire*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1994.

Daniel WIDLÖCHER

1993-1994

« Intentionnalité et psychopathologie », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 10, 1993.

« Perturbations émotionnelles dans l'infection au VIH », en collaboration avec C. Kosmadakis, C. Bungener, R. Jouvent et J. Malfre, *Revue neural.*, 149, 4, 1993.

« Entre la pensée et l'acte. De Freud à Wallon », *Enfance*, t. 47, n° 1, 1993.

« Le post-partum blues : une revue critique de la littérature », en collaboration avec A. Guedeney et C. Bungener, *Psychiatrie de l'enfant*, XXXVI, 1, 1993.

« Emotional and psychopathological disturbances in HIV-infection », ouvrage collectif, *Prog. Neuro-Psychopharmacol. & Biol. Psychiat.*, vol. 17, 1993.

« Inverse evolution of emotional blunting and irritability of-ter delivery », en collaboration avec A. Guedeney, C. Bungener et R. Jouvent, *Am. J. Psychiatry*, Letter to the editor, 150/3, march 1993.

« L'analyse cognitive du silence en psychanalyse. Quand les mots viennent à manquer », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 12, 1993.

Activités éditoriales

Direction des numéros X, XI, XII et XIII de la *Revue internationale de psychopathologie*.

Direction des collections *Psychiatrie ouverte et Nodules*, PUF.

1994-1995

« A propos de la croyance délirante », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 14, 1994.

Traité de psychopathologie, PUF, 1994.

« Deuil fini et deuil sans fin. A propos des effets de l'interprétation », *Le Deuil*, monographie de la Revue française de psychanalyse, PUF, 1994.

« Psychanalyse et science », en collaboration avec N. Dantchev et E. Rappard, *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 37-811-A-30, 1994.

« A case is nota fact », *Int. J. Psycho Anal*, 1994.

« Psychanalyste de l'instant », *L'Inactuel*, n° 2, *Emplois du temps*, Calmann-Lévy, automne 1994.

Activités éditoriales

Revue internationale de psychopathologie, PUE, 1995-1996

« Inconscient et théorie de l'action », *Actualité des modèles freudiens*, sous la direction de P. Fédida et D. Widlöcher, colloque de la *Revue internationale de psychopathologie*, PUF, 1995,

« Un cas n'est pas un fait », *L'Inactuel*, n° 3, *Intérêts de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, 1995,

« Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 5, 1995.

« Psychanalyse et sciences cognitives : vers une alliance ? », *Sciences humaines*, n° 59, mars 1996.

« Traitement psychanalytique », en collaboration avec A. Braconnier, *Psychanalyse et psychothérapies*, coll. Psychiatrie, Flammarion.

« Psychanalyse et psychothérapie », en collaboration avec V. Abel-Prot, *Psychanalyse et psychothérapies*, coll. Psychiatrie, Flammarion.

Activités éditoriales

Revue internationale de psychopathologie, PUF.

Michel G. Wolkowicz

1994-1995

« La peinture devant soi », entretien avec Marie-Claude Joulia, *Art et Thérapie*, n° 50-51, juin 1994.

« Theories of the interpretation », *Review of the department of psycho-analysis and psychopathology*, vol. 4, t. 2, n° 8, février 1995, Tel Aviv University.

1995-1996

«Psychoanalytic perspectives on the concept of psychic reality, resulting from collective traumatic experiences », *Journal of the israeli association of psychiatry for child*, n° 28, mai 1995.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Michel GRIBINSKI

Vice-présidents Aline PETITIER, Henri NORMAND

Secrétaire général Dominique MAUGENDRE

Secrétaire scientifique Catherine CHABERT

Trésorier Blondine FOLIOT

Président sortant Jean-Claude ROLLAND

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Catherine CHABERT

Dominique CLERC-MAUGENDRE, André BEETSCHEN, Jean-François

DAUBECH, Adriana HELFT, Josef LUDIN

DOCUMENTS ET DÉBATS

Responsable Jacques LE DEM

avec la collaboration de Nicole OURY et Josiane ROLLAND

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT, Roger DOREY

Pierre FÉDIDA, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Wladimir GRANOFF

Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE

Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT, Dominique MAUGENDRE

Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Aline PETITIER, J.-B. PONTALIS

Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO, Évelyne SÉCHAUD

Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER

Jean-Claude ARFOUILLOUX, Dominique CLERC-MAUGENDRE, Pierre FÉDIDA

François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Danielle MARGUERITAT

Marie MOSCOVICI, Jean-Claude ROLLAND, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Jacques LE DEM

Membres ex officia Catherine CHABERT, Michel GRIBINSKI

Membre représentant le Collège des Titulaires Jean-Claude ARFOUILLOUX

Viviane ABEL-PROT, Anne CADIER, Dominique SUCHET, Daniel ROCHE, François VILLA

MEMBRE D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 PARIS	01.45.48.08.03
--------------------	----------------------------------	----------------

MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	01.47.07.43.
Pr Didier ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	01.47.07.43.
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue Gal Leclerc - 75014 PARIS	01.43.22.87.
Dr Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 PARIS	01.43.37.72.
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	01.43.55.04.
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 PARIS	01.43.26.02.
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 NICE	04.93.82.12.
Pr Roger DOREY	121, rue de la Faisanderie - 75116 PARIS	01.45.04.50.
Pr Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 PARIS	01.42.22.07.
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 PARIS	01.43.54.69.
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 PARIS	01.43.22.52.
Dr Wladimir GRANOFF	5, avenue de Montespan - 75116 PARIS	01.47.55.65.
Dr Michel GRIBINSKI	16, rue des Minimes - 75003 PARIS	01.40.29.99.
Dr Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 PARIS	01.45.27.39.
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 CAEN	02.31.86.72.
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	01.47.00.51.
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 PARIS Cedex 07	01.45.48.37.
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS	01.42.97.48.
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 PARIS	01.46.51.55.
Dr Dominique MAUGENDRE	5, rue Alphonse Baudin - 75011 PARIS	01.43.57.51.
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 PARIS	01.42.27.16.
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 PARIS	01.43.20.21.
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 BORDEAUX	05.56.44.06.
Dr Aline PETITIER	3, rue Campagne Première - 75014 PARIS	01.43.21.56.
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 PARIS	01.42.96.36.
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 MARSEILLE	04.91.53.41.
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 LYON	04.72.40.20.
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 PARIS	01.45.53.36.
Mme Évelyne SÉCHAUD	87, boulevard Suchet - 75016 PARIS	01.45.24.67.
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	01.43.35.11.
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	01.43.21.52.

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Viviane ABEL-PROT	30, rue Vaneau - 75007 PARIS	01.47.05.86.02
Mme Laurence APFELBAUM	70, rue d'Assas - 75006 - PARIS	01.45.49.22.12
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix Paquet - 69001 LYON	04.78.28.54.57
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 PARIS	01.43.40.68.70
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 TOULOUSE	05.61.63.68.95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 NANTES	02.40.74.79.20
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue Général M. Bizot - 75012 PARIS	01.46.28.43.53
Mme Marie-José CÉLIÉ	32, avenue Félix Faure - 75015 PARIS	01.45.58.29.30
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 PARIS	01.42.71.92.81
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75646 PARIS Cedex 13	01.45.85.01.10
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 PARIS	01.43.54.44.12
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 PARIS	01.4 7.07.63.42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 BORDEAUX	05.56.81.96.30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 PARIS	01.45.24.52.37
Dr Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 BORDEAUX	05.56.98.29.85
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	01.47.00.51.70
Mme Monique de KERMADEC	24, avenue Bugeaud - 75116 PARIS	01.47.04.23.32
Dr Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 BORDEAUX	05.56.08.88.42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 SOTTEVILLE-LES-ROUEN	02.35.72.14.70
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 LYON	04.78.89.11.50
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 PARIS	01.43.31.94.34
Mme Monique ROVET	41, avenue de Saint-Mandé - 75012 PARIS	01.46.28.13.41
Mme Héléna TÉNENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 NANCY	03.83.35.00.77

MEMBRES HONORAIRES

Pr Bernardo ARENSBURG - Mme Nicole BERRY
Dr Colette DESTOMBES - Pr Roland DORON - Mme Gabrielle DUCHESNE
Dr René GELLY - Dr Bernard JOLIVET - Dr Marianne LAGACHE
Dr Camille LAURIN - Dr Arnaud LEVY

Secrétariat de l'APF: Sylvia MORÈEL
24, place Dauphine, 75001 PARIS
tél. 01.43.29.85.11, fax. 01.43.26.13.46